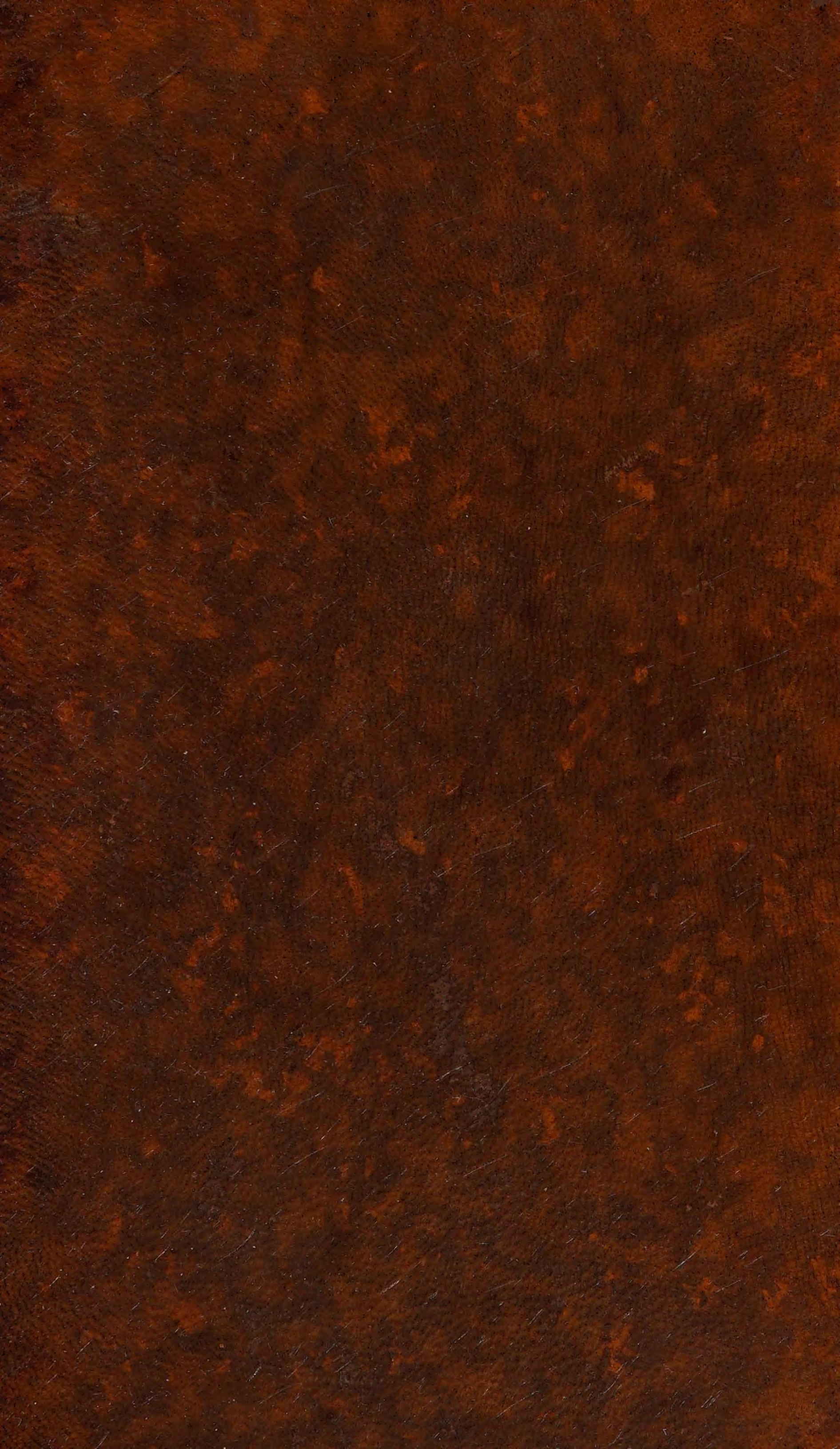






OBSERVATIONS
INTERESSANTES
SUR LA CURE
DE LA GOUTE,
ET DU
RHUMATISME.

Friedrich HOFFMANN
[1660-1742]

OBSERVATIONS INTERESSANTES SUR LA CURE DE LA GOUTE, ET DU RHUMATISME;

De Messieurs Frederic HOFFMANN, U***, *&* JAMES, *Docteurs en Medecine.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PREFACE.

C'EST le hazard qui a donné naiſſance à l'Ouvrage que je préſente aujourd'hui au Public, & il s'en eſt tellement rendu le maître qu'il eſt tout different du plan que j'avois conçu lorſque le morceau qui eſt imprimé en ſecond lieu parvint entre mes mains.

M'entretenant avec feu M. Guiſard de la pratique de l'Ecole de Montpellier ſur l'uſage de la ſaignée, matiere qui m'intereſſe particulierement, parce que quelques lectures réfléchies d'Auteurs célébres m'ont fait naître des idées tout-à-fait nouvelles, il me parla d'un de ſes amis, homme de beaucoup de probité, & fort verſé

dans la pratique de la Medecine, qui guérissoit toutes les especes de Rhumatismes avec des succès tout-à-fait surprenans, par une méthode qui ne l'est pas moins suivant nos usages, c'est-à-dire, par des saignées si amples qu'il faisoit tirer en trente-six heures plus de vingt livres de sang. La singularité de cette pratique me donna beaucoup d'envie de la connoître plus à fond. Je priai donc M. Guisard d'engager ce Medecin à me communiquer ses Observations, & sa Méthode. Non-seulement il eut cette complaisance, mais il y joignit une Dissertation en forme de lettre pour justifier sa pratique. Il me laissa en même tems la liberté de rendre son ouvrage public, si je croïois qu'il le méritât; & même il poussa si loin la condescendance pour moi qu'il me laissa le maître absolu de refondre son Ouvrage, si je

ne le trouvois pas bien tel qu'il me l'envoïoit. Il n'exigea de moi que le secret sur son nom & son domicile.

Je n'ai eu garde d'abuser du plein pouvoir que ce Docteur vouloit bien me donner, & je n'ai presque retranché de son ouvrage que ce qui pouvoit le démasquer contre son gré. Je ne sçai pourtant si malgré mes précautions il ne sera pas plus connu qu'il ne voudroit. Les autres retranchemens se bornent à quelques répétitions que l'empressement que l'Auteur a eu pour m'obliger ne lui a pas laissé appercevoir. Je me contenterai de faire sur le fond de l'ouvrage une seule remarque, c'est qu'il paroît par l'observation X qu'on ne peut avoir trop d'attention en suivant la méthode de M. U.... à bien évacuer d'abord les humeurs corrompuës que les saignées peuvent attirer dans les vaisseaux, puisqu'el-

les ont développé rapidement chez la malade qui fait le ſujet de l'obſervation citée une fievre putride qui penſa lui devenir funeſte.

On m'a fait au ſujet de l'*incognito* que l'Auteur veut garder une objection qui mérite bien qu'on y réponde. On m'a demandé quelle confiance on pouvoit prendre aux obſervations d'une perſonne qui affecte d'être inconnuë.

On ne peut qu'approuver cette délicateſſe dans une profeſſion dont l'objet eſt la conſervation de la vie des hommes ; mais je puis aſſurer ſur la foi de mon défunt ami, dont la probité eſt connuë de toute la ville de Montpellier, & de tous ceux qui ont eu à faire à lui, que les obſervations ſont exactement conformes à la vérité ; & je n'ai pû ne pas en être perſuadé quand j'ai vû dans le Mſ. non-ſeulement le nom des malades, qu'il a traités, mais le nom des Chirur-

giens qui ont exécuté ſous les ïeux du Medecin les ſaignées de qui dépendent principalement les ſuccès de ſa méthode. Je me flatte que le Public me fera l'honneur de croire cette circonſtance ſur ma parole. Revenons au plan que je m'étois formé lorſque je ſuis devenu maître de cet ouvrage.

A ces obſervations qu'on peut qualifier de *trïomphe de la Saignée*, je voulois en joindre d'autres qui y ſont parfaitement aſſorties; mais n'aïant pû recouvrer aſſez des morceaux que j'avois en vûë pour faire une brochure raiſonnable, je changeai de plan, & je reſolus de donner un ouvrage qui traiteroit de la cure du Rhumatiſme. La Goute s'y trouve jointe par rapport à la circonſtance dont je vais rendre compte.

M. James, Docteur aggrégé au Collége des Medecins de Londres, & Auteur du Dictionnaire

de Medecine dont on imprime actuellement la traduction, m'avoit fait l'honneur de m'envoïer une petite Dissertation de sa composition sur la maniere de guérir radicalement la Goute & le Rhumatisme. Cet ouvrage intitulé : *A Treatise on the Gout and Rheumatism wherein is laid down of relieving in an eminent degree those encruciating distempers*, fut imprimé à Londres chez Osborne & Roberts en 1745. Je l'ai fait traduire pour le joindre aux observations de M. U.... La Méthode du Medecin Anglois est fort differente de celle du François ; car il prétend que ces deux maladies se guérissent par l'usage des remedes mercuriels, & son sentiment est fondé sur des observations qui lui sont propres, & qui m'ont paru mériter l'attention des Praticiens.

Ces deux ouvrages réunis ne faisant encore qu'une brochure

médiocre, après avoir inutilement cherché à y joindre quelque autre Traité moins connu que ceux de M. Hoffmann, je me suis trouvé réduit à avoir recours à lui. J'ai donc pris ce que cet Auteur célébre dit du Rhumatisme & de la Goute, &, pour rassembler tout ce qu'on trouve dans ses ouvrages sur cette matiere, j'y ai joint celles de ses Consultations qui ont rapport à ces maladies.

Le Medecin Allemand a des vûës differentes des deux Auteurs dont je viens de parler. Le present volume renferme donc des méthodes differentes, rassemblées, pour ainsi dire, sous un point de vûë, & toutes appuïées sur des observations. C'est aux Lecteurs à donner la préférence à celle qui lui paroîtra le plus conforme aux vûës & à la conduite de la Nature.

J'observerai à propos de M. Hoffmann que si, par rapport à

l'averſion qu'ont naturellement les Allemands contre la quantité de ſaignées qu'on eſt dans l'uſage de faire en France, & qu'un de leurs Auteurs appelle *Carnificina Medico-Gallica*, il n'auroit pas été aſſez hardi pour pratiquer dans ſon païs en conformité de la doctrine de M. U..., il l'autoriſe en quelque maniere par la remarque qu'il fait que la ſaignée convient mieux en France dans la cure du Rhumatiſme & de la Goute commençante que dans les païs voiſins du nord, à cauſe du temperament ſanguin de nos compatriotes ; & il ajoûte, & prouve par pluſieurs citations d'Auteurs célébres, que ce remede réuſſit très-bien en France tant comme curatif que comme préſervatif.

J'ajoûterai en finiſſant, que cet aſſemblage de petits Traités ſur deux maladies auſſi cruelles que la Goute & le Rhumatiſme, a des

avantages ſans inconvéniens. J'ai déja parlé de l'avantage que produit la réunion ſous un point de vûë de pluſieurs méthodes de traiter une même maladie ; le ſecond eſt que ceux dont la curioſité ne ſeroit piquée que de ce qui concerne la Goute & le Rhumatiſme, & qui ſeroient en même tems curieux de ſçavoir ce que penſe ſur ce ſujet un auſſi habile Praticien que M. Hoffmann ſeront diſpenſés ou d'acheter une ſuite de volumes , ou , la traduction du Traité de cet Auteur *ſur les Hémorrhagies & les Douleurs*, qui finit par la Goute & le Rhumatiſme, lorſqu'elle ſera renduë publique. Quant à ceux qui voudront avoir ce Traité complet , ils n'auront qu'à faire ajoûter le preſent volume aux trois que fera le reſte, & leurs deſirs ſeront remplis. Ils en ſeront quittes pour faire mettre ſur le dos, *Traité des Hémorrhagies*, &c.

Tom. IV, au lieu de *Obſervations ſur la Goute.*

On trouvera peut-être que deux Chapitres de M. Hoffmann que j'ai emploïés ſont un peu hors d'œuvre. Je parle de ceux où l'Auteur traite du mal d'oreille, & du mal de dents. Mais outre qu'il range ces douleurs dans la claſſe des rhumatiſantes, ce qui les rapproche de l'objet de mon ouvrage, ce volume devant ſervir à rendre complette la traduction du Traité *Des Hémorrhagies & des Douleurs*, que l'on donnera inceſſamment au Public; il n'étoit point naturel de laiſſer à l'écart deux Chapitres qui ſe trouvent enclavés au milieu de ceux qui ſe rapportent plus directement à mon objet.



TABLE

DES TRAITE'S CONTENUS dans ce Volume.

PREMIER TRAITE'.

SECOND TRAITE'.

TROISIEME TRAITÉ.

Fin de la Table.

TRAITÉ

DE LA

GOUTE,

ET DU

RHUMATISME,

TRADUIT DU LATIN DE M. Frederic Hoffmann, premier Medecin du Roi de Prusse. Par Jacques - Jean BRUHIER, *Docteur en Medecine.*



TRAITÉ DE LA GOUTE ET DU RHUMATISME.

CHAPITRE PREMIER.

Des douleurs, & spasmes, rhumatisans, & gouteux, des parties externes.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Ce que les Anciens appelloient Goute. Ce que les Modernes appellent douleurs rhumatisantes, & Goute. Que's noms on leur donne suivant les parties qu'elles atta-*

quent. II. Pourquoi on eſt dans l'uſage de traiter ſéparément de ces affections. III. Difference du Rhumatiſme & de la Goute. IV. Cauſe prochaine de ces douleurs. V. Les douleurs les plus légéres viennent de la ſuppreſſion de la tranſpiration, ou de l'omiſſion des évacuations ſanglantes artificielles, & les douleurs opiniâtres d'une diſpoſition héréditaire. VI. Celles-ci ſont ſouvent alternatives avec celles de néphrétique. VII. Les douleurs, ſoit rhumatiſantes ſoit gouteuſes, ſont fort differentes entre elles-mêmes à raiſon de leurs cauſes, &c. VIII. Auſſi le ſang qu'on tire dans cette maladie n'eſt-il pas toûjours le même. Quelle eſt la raiſon formelle de cette maladie ? IX. Sa cauſe générale, ſuivant Hippocrate ; X. Suivant nous. XI. C'eſt dans le printems & l'automne que viennent les accès de Rhumatiſme & de Goute. Leur marche. XII. La cauſe prochaine de ces maladies eſt l'embarras de la circulation ; ce qui eſt confirmé par un exemple. XIII. Le Rhumatiſme attaque tout le monde indiſtinctement, mais ſur-tout après la ceſſation des hémorrhagies. XIV. Qui ſont ceux qui ſont exempts des affections rhu-

matisantes & gouteuses, & qui sont ceux qui y sont sujets. XV. Causes qui y disposent. XVI. Rhumatisme scorbutique, XVII. Vénérien. XVIII. La crise de ces maladies se fait par les sueurs, les urines, les hémorrhagies, & les efflorescences de la peau; XIX. & elles n'ont point de danger si on les traite bien. CURE. *I. Indications curatives. II. Il faut saigner dès le commencement. III. Ce qui fait que ce remede est si vanté en France pour ces maladies. IV. Il faut ensuite faire prendre aux malades des poudres diaphorétiques avec des eaux diapnoïques. V. Dans quelles circonstances la saignée demande beaucoup de circonspection. VI. Il faut assortir la cure aux differences des circonstances. VII. 1°. Il faut faire sortir les impuretés bilieuses au moien des laxatifs doux. VIII. 2°. Il faut provoquer la sortie de la sérosité corrompuë par l'usage des diaphorétiques doux. IX. Il faut combattre le Rhumatisme qui attaque un corps scorbutique avec les délaïans, & les adoucissans. X. Cure du Rhumatisme vénérien. XI. Il faut emploier les topiques avec précaution. Quand ils ont lieu, & quand il faut les rejetter. XII. Dans quels cas ils font merveilles. XIII. Les bains sont uti-*

les dans le déclin de la maladie. PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. *I. Précautions sur l'usage de la saignée. II. Elle fait bien pour la préservation. III. Quand la diete lactée est nuisible. IV. Il faut provoquer le flux hémorrhoïdal s'il est arrêté ; V. & éviter les remedes chauds & spiritueux. VI. Dans quels cas on peut faire usage des remedes chimiques actifs, VII. des anodyns, VIII. des vésicatoires & des ventouses. IX. Il faut dégager l'ame de toutes especes de passions.* HISTOIRES DE MALADIES. Observation. I. *Affection rhumatisante calculeuse d'une femme pléthorique.* Observation II. *Rhumatisme des oreilles causé par la suppression d'un enchifrenement que produisit le froid.* Observation III. *Rhumatisme de l'os ischium, de l'os sacrum, & de ceux du coccyx, guéri par des saignées répetées.* Observation IV. *Rhumatisme produit par la suppression du flux hémorrhoïdal guéri par les eaux de Carles-Bade, & de Tœplic.* Observation V. *Rhumatisme de la tête, en conséquence du refroidissement de cette partie, guéri par la saignée.* Observation VI. *Rhumatisme chronique avec fievre, qui attaque les parties superieures,*

& sur-tout la poitrine. Observation VII. *Rhumatisme des omoplattes aigri par l'usage d'un médicament chaud, & porté à la tête.* Observation VIII. *Rhumatisme de la poitrine en conséquence de la suppression du flux hêmorrhoïdal.* Observation IX. *Rhumatisme produit par la colére, & l'esprit volatil de corne de cerf pris immédiatement après l'accès.* Observation X. *Rhumatisme qui attaque un vieillard, tant au dedans qu'au dehors, & que produit l'abondance d'une sérosité impure.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. LES anciens Medecins ont nommé Goute toutes les espéces de douleurs qui attaquent les parties musculeuses externes, ou les jointures & les articulations des os, & c'est sous ce nom qu'on trouve ces affections décrites dans leurs ouvrages, où le nom de Rhumatisme est inconnu. Voici comme Aretée parle de la Goute. *Elle se promene chez quelques malades dans toute la circonference du corps, & passe ensuite dans les muscles du dos & de la poitrine. On ne croiroit*

jamais combien cette maladie s'étend. Les vertébres du dos & du col n'en sont point exemptes; & la douleur se fixe à la partie supérieure de l'os sacrum, & peu de tems après se communique aux reins, & à la vessie (*a*). C'est dans le siécle dernier que de célébres Medecins François, entre lesquels Charles Pison, Riviere, Baillou, Chesneau, méritent le premier rang, ont donné le nom de rhumatisantes aux douleurs qui ont leur siége dans le milieu des extrémités & des muscles du col, dans le milieu de ceux de l'un des bras, du devant ou du derriere de la poitrine, dans les omoplates, les épaules, les cuisses, les mains; & ils ont laissé le nom de gouteuses à celles dont le siége est seulement dans les articulations & les jointures des os, ausquelles ils ont pourtant donné differens noms tirés des differentes parties où elles résident. Car ils ont nommé *podagre* la douleur dont le

(*a*) *Quibusdam in omnem corporis ambitum vagatur, & deinceps transitus quoque in dorsi & thoracis musculos fit. Incredibile est quam late malum serpat; vertebræ dorsi cervicisque dolent, & in summo sacri ossis dolor inhærescit; & paulo post cum renibus & vesica communicatur.* Aretæ. *Lib. II. cap.* 12.

ſiége eſt dans les articulations des os des pieds ; *chiragre* , celle qui reſide dans les articulations des mains ; *onagre* celle du coude ; *dentagre* , celle des dents ; *courbature* celle des vertébres du dos ; & *ſciatique* celle des articulations de l'os iſchium (*a*). Au reſte on eſt même encore actuellement dans l'uſage de nommer Rhumatiſme toute eſpéce de Goute qui commence , & qui eſt paſſagere , ſoit qu'elle attaque les pieds, ou les mains, ou d'autres parties.

II. Mais comme il y a beaucoup de difference entre les douleurs rhumatiſantes & gouteuſes , tant à raiſon du ſiége de la maladie que des cauſes , des ſymptomes , & de la méthode curative, c'eſt avec raiſon & fondement que les Medecins les plus habiles & les plus judicieux ont traité à part & expliqué ſé-

(*a*) De toutes ces dénominations de la Goute qu'on trouve dans les anciens Auteurs qui ont écrit en François , l'uſage n'a laiſſé ſubſiſter que celles de *courbature* , & de *ſciatique* ; encore le premier de ces termes s'emploie-t-il preſque toûjours pour exprimer une roideur des reins produite par la fatigue. On ne diſtingue les differentes eſpéces de Goutes qu'en a oûtant à ce mot le nom de la partie attaquée.

parément ces affections. Il n'est pas même peu de conséquence en pratique de bien distinguer une Goute nouvelle & commençante d'une Goute vieille & enracinée.

III. Dans le Rhumatisme ce sont les muscles, leur membrane commune, & les extrémités des tendons qui s'attachent aux os, qui sont attaqués de spasme & d'une douleur aiguë, soit dans les extrémités, soit dans d'autres parties du corps; dans la Goute le siége du mal est dans les ligamens nerveux & tendineux mêmes qui attachent & affermissent les os les uns aux autres à la partie qui est adhérente au périoste. Mais comme dans la Goute commençante le siége de la douleur est à la surface des ligamens, dans l'ancienne l'humeur morbifique qui produit les douleurs est située plus profondément & principalement dans l'espace qui est entre les cavités des articulations. Le Rhumatisme differe encore de la Goute en ce que les retours de celle-ci sont plus fréquens, que les douleurs qu'elle produit sont plus cruelles, que ses attaques sont plus longues, & qu'elle est plus difficile à guérir; pendant que le Rhumatisme n'attaque

quelquefois qu'une ou deux fois pendant sa vie, que ses attaques sont plus courtes, qu'elles se passent plûtôt, & qu'il est moins rétif aux remedes. Il y a souvent aussi de la difference entre les caracteres des douleurs rhumatisantes & gouteuses. Les premieres sont plûtôt tensives, comprimantes, gravatives, & accompagnées de froid, sans enflure ni rougeur sensibles ; & les dernieres sont des élancemens, des tiraillemens, elles sont poignantes, & telles qu'en causeroit un coup de massue assené sur la partie, & il y a inflammation & enflure sensibles.

IV. La cause de toutes les sensations incommodes étant une humeur qui péche par sa quantité ou sa qualité, & qui s'arrête & s'amasse dans les petits vaisseaux des membranes nerveuses, qu'elle étend, picote, tiraille, & corrode, il ne paroît pas qu'il y ait lieu de douter que ce ne soit la même cause qui produit les douleurs de la Goute & du Rhumatisme.

V. Une expérience constante apprend que non-seulement les jeunes gens, les personnes dans la fleur de l'âge, celles d'un temperament sanguin ou phlegma-

tique-ſanguin, celles qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, mais que les perſonnes pléthoriques des deux ſexes, bien que d'ailleurs vigoureuſes, quand elles oublient de ſe faire tirer du ſang ſuivant leur coûtume par l'ouverture de la veine, ou les ſcarifications, ſont attaquées, ſur-tout après une ſuppreſſion de la tranſpiration, de douleurs rhumatiſantes dans le col, les omoplates, les bras, le dos, le ſternum, la poitrine, & même de légeres douleurs gouteuſes; & que ceux qui ſont naturellement délicats, qui ont l'habitude du corps lâche & peu fibreuſe, qui ſont nés de parens gouteux, & qui ſe ſont fort affoiblis en ſe livrant ſans ménagement aux plaiſirs de l'amour ou de la table, aux travaux de l'eſprit, ou aux paſſions de l'ame, ſont attaqués & tourmentés d'une Goute vraie & profonde, & ſur-tout aux pieds.

VI. On apprend auſſi tous les jours par expérience que ceux ſur-tout qui ſont attaqués d'une Goute conſiderable & ancienne tombent très-aiſément dans l'intervalle de ſes accès dans ceux d'une néphrétique cauſée par le calcul, & que la Goute les reprend quand la néphrétique ceſſe; de maniere que c'eſt une alter-

native de maladies. L'expérience apprend encore tous les jours que les gouteux, ceux ſur-tout qui le ſont aux pieds, ſont communément de mauvaiſes digeſtions, & ont les premieres voies pleines de rots, de vents, de ſpaſmes, & d'un amas de liqueurs corrompuës, & qu'ils ont le ventre pareſſeux. On remarque auſſi que beaucoup de gouteux ont des hémorrhoïdes, ou des attaques & des mouvemens hémorrhoïdaux infructueux & qui ne ſont ſuivis d'aucun ſoulagement, lorſque les douleurs ſe fixent avec opiniâtreté dans l'os ſacrum, & même que les veines s'enflent quelquefois autour du ſiége.

VII. Comme le caractere & la diſpoſition des humeurs qui produiſent & entretiennent les douleurs ne ſont pas toûjours les mêmes, les douleurs rhumatiſantes & gouteuſes ſont fort differentes quant au degré, au caractere, & aux accidens. Car lorſque le ſang ne péche qu'en quantité, & qu'il n'eſt point encore gâté par le mélange de beaucoup d'impuretés, les douleurs ſont beaucoup plus ſupportables, comme il arrive dans le Rhumatiſme ſimple, & dans la Goute commençante qui attaque les plétori-

ques. Mais ces douleurs sont beaucoup plus cuisantes quand elles sont entretenuës par une abondance de sérosité impure & excrémenteuse. J'ai même remarqué bien des fois que les douleurs qui attaquent fortement les parties externes & nerveuses sont, comme toutes les autres, moins souvent causées par la quantité d'un sang pur & bien conditionné, que par la sérosité excrémenteuse qui s'y trouve; de maniere cependant qu'il péche pour être trop dissout ou trop séreux, & pour ne renfermer qu'une petite portion de partie rouge, ou pour être épaissi par le mélange d'une sérosité visqueuse, collante, & ténace. D'ailleurs les sels excrémenteux & impurs que le sang contient sont très-differens à raison d'une acrimonie volatile, fixe, salée, ou tartareuse, & produisent en conséquence des accidens fort differens. Les Medecins habiles & experts ont donc eu raison de distinguer le Rhumatisme, eu égard au different caractere, & à la nature de ces causes, en sanguin, scorbutique, cacochyme, fixe, & vague.

VIII. C'est ce qui fait que le sang qu'on tire de la veine dans ces differentes

douleurs est fort different quant à la couleur, & à la consistence. Car on le voit quelquefois, en le jettant ou le tirant dans l'eau chaude, rempli de beaucoup d'une mucosité ténace composée de fibres differemment entrelacées; quelquefois la sérosité qui surnage forme sur le champ une concrétion gluante & coëneuse, telle qu'on la voit sur le sang des péripneumoniques; dans d'autres circonstances la sérosité est extrêmement déliée, & le sang très-vermeil, ce qui arrive fort souvent dans le Rhumatisme & la Goute vague, & fournit une preuve non équivoque qu'il contient un sel qui tourne à l'alcali volatil. Charles Pison a remarqué dans des maladies douloureuses de l'habitude exterieure du corps que la masse du sang étoit inondée d'une si grande quantité de sérosité qu'à peine la vingtiéme partie du sang tiré dans les palettes conservoit-elle la couleur & la consistence de sang. La liqueur qui surnageoit étoit entierement aqueuse, & couverte d'une pellicule visqueuse, & blanchâtre (*a*). Baillou dit aussi qu'il a vû quelquefois le sang, qu'il avoit fait

(*a*) Carol. Piso. *De Morb. ex Seros. Colluv. oriund. Sect. V. cap. 3. p.* 433.

tirer du bras en grande quantité, fondu en sérosité impure & putride (*a*). Quant à moi j'ai observé plusieurs fois qu'un sang qui étoit de bonne consistence dans le commencement de ces douleurs, est devenu par leur longue durée, ou quand la maladie a eu jetté de profondes racines, fort séreux, corrompu, & alteré de parties visqueuses, qui ont formé sur la surface une pellicule ténace. Car c'est bien l'abondance du sang qui est la cause premiere & originelle de ces douleurs; mais, quand la maladie se prolonge, le mouvement intestin & chaud de cette liqueur que produit son agitation continuelle la change en sérosité vicieuse. Aussi le sçavant écrivain que nous venons de citer, Charles Pison, range-t-il toutes les espéces de Goutes & de Rhumatismes entre les maladies originaires de l'abondance de la sérosité; & l'on ne doutera point qu'il n'ait raison si l'on fait attention à la quantité d'urines ténaces, bourbeuses, & troubles, que rendent les personnes affligées des ces douleurs, & à la quantité de sueurs fétides qui sortent de leurs pores.

(*a*) Balloni. *Lib. de Rhumatismo.*

IX. Il ſe preſente actuellement une queſtion importante de la théorie médicinale à reſoudre; comment & par quelle raiſon la ſéroſité vicieuſe qui eſt continuellement agitée avec le ſang d'un mouvement circulaire dans les vaiſſeaux & canaux qui portent ces liqueurs peut ſe ſéparer du ſang, former des ſtagnations, & ſe dépoſer ſur les parties nerveuſes exterieures. Bien que la théorie des Anciens ait été totalement deſtituée des ſecours de la Phyſique & de l'Anatomie, & qu'en conſéquence elle ſoit très-inſuffiſante pour développer les cauſes & la génération des maladies, Hippocrate n'a pas laiſſé d'emploier un raiſonnement tiré de la Phyſique méchanique pour expliquer les cauſes de ces fluxions douloureuſes, & la maniere dont elles ſe forment; & il n'y a pas mal réuſſi. Il dit donc que le ſang naturellement chaud étant pouſſé avec violence ne peut paſſer fort vîte dans un paſſage étroit à cauſe des obſtacles & des embarras qu'il y rencontre, & qu'en conſéquence ſa partie la plus fluide eſt obligée de ſortir par les veines, & que cette liqueur très-déliée s'étant ramaſſée coule par d'autres paſſages, & cauſe des flu-

xions & des douleurs dans les parties où elle s'arrête (a).

X. Mais, pour donner une idée un peu plus claire de la génération de ces maladies, nous commencerons par considerer leurs causes antécédentes & occasionnelles, & ensuite la maniere dont on est attaqué de ces douleurs. Or une expérience constante & indubitable nous apprend que les douleurs rhumatiques des membres attaquent le plus souvent les corps exposés tout d'un coup au vent du nord, ou bien au froid d'un air piquant, après avoir été échauffés par un exercice violent, par quelque grand mouvement ou travail corporel, par le bain chaud, ou la simple chaleur de l'air. En conséquence peu de tems après on sent une lassitude & un frissonnement suivis d'un sentiment de pesanteur, de compression, de contraction, qui se font sentir d'un côté ou d'un autre, comme dans le col, les omoplates, les épaules, le dos, les reins, les genoux, ou dans le côté qui a été le plus frappé par le vent froid, & même quelquefois dans tout le corps; & ces douleurs sont

(a) Hipp. *De Flatib.* §. 13. 15. 16.

d'autant plus vives que le ſujet a plus de ſang. J'ai encore remarqué plus d'une fois, que, pour s'être expoſé un peu trop long-tems à un vent de nord picquant, ou au froid humide de la nuit, beaucoup d'hommes après une ample ſaignée, ou de femmes, après des régles abondantes ou bien une perte conſiderable enſuite d'une fauſſe couche, & même après des évacuations abondantes par les inteſtins, ſoit naturelles ou occaſionnées par de forts purgatifs, ont été attaqués de graves affections rhumatiques; & cela parce que la violence du froid qui a pénétré dans les pores du corps a comprimé, reſſerré, bouché les petits vaiſſeaux veineux, arteriels, & lymphatiques, qui rapportent le ſang de l'habitude, ou qui l'apportent aux parties pour les nourrir; d'où il eſt arrivé que la féroſité, regorgeant dans ſes vaiſſeaux, trop étroits d'ailleurs pour en contenir une ſi grande quantité, parce que ſa circulation eſt interrompuë, ſe déborde, comme une riviere trop gonflée, dans la ſubſtance même de differentes parties, ou s'extravaſe, & ſort des voies de la circulation. Mais toute liqueur extravaſée change de temperature par le ſéjour, & , de dou-

ce & balſamique qu'elle étoit, contracte un caractere tout-à-fait étranger, & devient en partie gluante & ténace, & prend en partie un caractere ſalé acre. En conſéquence la tenſion, la compreſſion, les élancemens, & le reſſerrement violent des parties fibreuſes & nerveuſes, font naître des douleurs très-cruelles, & très-incommodes, fort ſouvent avec un ſentiment de froid glaçant. Il arrive auſſi quelquefois, comme on le voit au blanc d'œuf, que la ſéroſité extravaſée ſe reſout en une liqueur déliée & corrompue qui n'eſt plus coagulable par une forte chaleur, & que cette liqueur paſſe d'une partie à l'autre, & ſur-tout des ſuperieures aux inférieures, au travers de la ſubſtance poreuſe des parties, & de l'habitude des chairs. Car il n'y a rien de plus commun en pratique que de voir le Rhumatiſme changer de place, & paſſer de la tête dans le col, les omoplates, les épaules, & la poitrine; ce qui eſt ſur-tout vrai chez les perſonnes qui ne ſont pas avancés en âge; car chez celles qui ne ſont plus jeunes c'eſt ſur le dos, la région des hanches, & les cuiſſes, qu'il ſe jette.

XI. Une experience conſtante nous

apprend encore que les affections rhumatisantes & gouteuses attaquent le plus souvent dans le printems, & dans le mois d'Octobre, dans les changemens notables de l'air & des vents du chaud au froid, & du froid au chaud, & lorsque tout à coup les vents passent d'un point de l'horizon au point opposé; que ces affections, dis-je, attaquent tant les corps remplis de sang, que ceux qui le sont d'une sérosité impure; & que ces attaques sont accompagnées d'une espece de mouvement febrile. Voici la marche de leurs accès. On se sent d'abord d'une lassitude spontanée, d'une pesanteur dans les membres, avec refroidissement, frissonnement, & même avec une espece de froid des extremités. Ces accidens sont suivis d'une chaleur interne accompagnée d'inquietudes, sur-tout dans les environs du cœur, de vîtesse & de resserrement du pouls, d'agitations involontaires, de soif, de perte d'appetit, de constipation, & quelquefois de difficulté de respirer. Ensuite une douleur cuisante, aigue ou gravative, & tensive, attaque quelque partie. Cette douleur s'aigrit la nuit, comme il arrive aux fievres catarrheuses; &, bien que

le mouvement fébrile ſoit plus ou moins conſiderable ſuivant les ſujets, & qu'il ſoit auſſi plus ou moins paſſager, la douleur reſte toûjours dans les parties attaquées, & continue ſouvent très-long-tems d'y faire ſes ravages. Or comme tout mouvement fébrile eſt de nature & de caractere à cauſer un ſpaſme aux parties nerveuſes & exterieures, & à repouſſer le ſang & les humeurs dans les grands vaiſſeaux & ceux de l'interieur, en reſſerrant & comprimant les racines & les extrémités très-déliés des vaiſſeaux, & à accelerer la ſyſtole du cœur & des arteres, il eſt preſque impoſſible que le ſang pouſſé avec beaucoup d'impétuoſité dans les rameaux lateraux des arteres, qui ne ſont point deſtinés à recevoir ſa partie rouge, ne laiſſe enfin ſortir de ces vaiſſeaux la partie ſéreuſe; & voilà la cauſe des douleurs. Mais il eſt bon d'avertir ici que les reſſerremens ſpaſmodiques douloureux des parties ſenſibles viennent moins de la ſéroſité déliée qui s'y ramaſſe, attendu qu'elle ſe diſſipe aiſément par la tranſpiration, que de ſes parties viſqueuſes, & des pointes ſalées acres que laiſſe dans les parties malades l'évaporation de la liqueur la plus

déliée, & de ce que ces pointes s'insinuent profondement dans leurs pores. De-là vient aussi que ces maladies se guerissent assez difficilement. Car il n'est pas aisé aux remedes de faire sortir la matiere vicieuse qui est nichée si profondement dans le tissu des parties.

XII. Il paroît donc clair par ce que je viens de dire que l'embarras de la circulation du sang, & de son retour par les petits vaisseaux, constitue la cause prochaine & évidente des douleurs rhumatiques. C'est ce qui se confirme par une observation que j'ai faite plusieurs fois qu'une bande qu'on avoit été obligé de tenir un peu serrée après avoir ouvert la veine du pied, & de laisser pendant vingt-quatre heures, par rapport à la blessure trop considerable qu'avoit fait la lancette, causa aux articulations du pied, & sur-tout du pouce, une douleur telle qu'il en arrive ordinairement dans la Goute; douleur qui dura avec vivacité pendant plusieurs jours. C'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un Medecin célebre qui se fit saigner au gras de la jambe par quelque raison particuliere. On fut obligé de serrer la bande par rapport à la profondeur de la veine. En

conséquence le lendemain une douleur aigue accompagnée d'enflure se répandit non-seulement sur la jambe, mais sur les jointures des pieds ; & nous fûmes obligés d'emploier tous nos soins, & toutes nos lumieres, pour dissiper ces accidens par le moien de remedes internes & externes, de peur que le mal ne devînt plus considerable. Il paroît encore par ce que je viens de dire qu'il y a un rapport très-prochain entre le Rhumatisme & la Goute, & qu'il lui ressemble quelquefois si fort que quelques Auteurs le nomment Goute universelle & vague. Car il arrive quelquefois au Rhumatisme d'attaquer tout d'un coup plusieurs jointures, & de causer des douleurs cruelles aux vertebres de l'épine, & aux jointures des os. On sçait d'ailleurs en pratique que le Rhumatisme fixe ou vague se change souvent en vraie Goute, quand on en est attaqué plusieurs fois, sur-tout si les malades ont été affoiblis d'ailleurs. Et comme la migraine, la pleuresie, la fausse inflammation du foie, & même le mal de dents, sont des especes de Rhumatismes, il est certain & indubitable que la géneration de ces maladies vient des mêmes causes, & que leur marche est la même.

XIII. Au reste beaucoup d'observations font foi qu'il n'y a ni âge, ni sexe à l'abri du Rhumatisme, pendant que certains sujets sont presque exemts de la Goute, suivant la droctrine d'Hippocrate (*a*). On remarque sur-tout que ceux qui dans leur jeunesse ont été sujets aux saignemens de nez qui se sont arrêtés par la suite, le sont aux douleurs rhumatisantes ; ce qui a encore été remarqué par Hippocrate (*b*). Car il nous apprend que ceux qui ont des douleurs & des tumeurs aux articulations ont ordinairement les visceres grands, & ont eu des saignemens de nez dans leur jeunesse. Il avertit en conséquence de demander aux malades s'ils n'ont point eu de saignemens de nez dans leur jeunesse, & s'ils ne sentent point dans la poitrine, ou dans le dos, des picotemens accompagnés de demangeaisons, telles que celles que font les orties, parce qu'ils sont des preuves évidentes de l'impureté de la sérosité. Mais je crois qu'il faut étendre à toutes les hémorrhagies salutaires ce qu'Hippocrate restraint à celles du nez.

(*a*) Hipp. *Aph. Sect. VI. aph.* 29. & 30.
(*b*) Hipp. *Prorrhet. Lib. II.*

Car rien n'eſt plus commun en pratique que de voir des femmes, celles ſur-tout qui ſont d'une complexion ſanguine, lorſque leurs regles ſe ſuppriment vers l'âge de cinquante ans, tourmentées des douleurs aiguës & conſiderables, qui attaquent tantôt une partie tantôt une autre, ſi l'on n'y met ordre au moïen des ſaignées faites à propos. Il n'y a point auſſi de Praticien qui ignore qu'un flux hémorrhoïdal habituel qui vient dans les tems & de la maniere convenables, peut garantir les hommes des douleurs du Rhumatiſme & de la Goute, & que le dérangement ou la ſuppreſſion totale de cette évacuation les y rend ſujets. J'ai pourtant des exemples de cachectiques, & de perſonnes affoiblies, que l'évacuation du ſang hémorrhoïdal n'a pas gueri des douleurs de Goute ou de Rhumatiſme.

XIV. Je crois enfin devoir remarquer au ſujet de la génération de ces maladies, ce qui mérite une attention particuliere, que ceux qui font beaucoup d'exercice, ou de violens exercices du corps, qui vivent ſobrement, & ne boivent que de l'eau, en ſont entierement exemts; & qu'au contraire ceux qui menent une vie

oisive, qui trouvent beaucoup de plaisir dans l'usage du vin & des liqueurs, & qui aiment la bonne chere, ou qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour, avant qu'ils soient suffisamment formés, sont très-souvent tourmentés de douleurs aiguës de Rhumatisme & de Goute.

XV. Il ne faut point oublier de remarquer que des maladies qui se sont opiniâtrées, & sur-tout les fievres intermittentes, & notamment quand elles ont été mal traitées, produisent une disposition très-favorable à ces maladies douloureuses. Aussi Baillou dit-il qu'il a vû beaucoup de malades attaqués de fievres quartes chroniques qui à la fin de la maladie ont été tourmentés de grandes douleurs des membres, & même de tout le corps (*a*). Nous sçavons aussi qu'il a succedé des douleurs vagues assez cruelles, qui revenoient par périodes réglés, à des douleurs de bas-ventre & à des douleurs de colique qui avoient duré long-tems.

XVI. Il y a aussi un Rhumatisme scorbutique, dans lequel toute la masse de la

(*a*) Ballon. *Lib. de Rhumatismo.*

lymphe & de la sérosité est remplie des parties impures & excrémenteuses d'une nature saline sulphureuse âcre ; parties qui se manifestent souvent par des exanthemes, des taches, & le pourpre. Cette disposition, causée par un mauvais régime, comme l'usage d'alimens durs & salés, une vie oisive & sédentaire, l'usage habituel d'un air pesant & mal sain, une longue tristesse, est ordinaire aux habitans des païs maritimes, où cette espece de Rhumatisme est très-commune.

XVII. Mais le plus cruel des Rhumatismes est le venerien. Les douleurs qu'il cause, & qui redoublent la nuit, sont horribles. Il a un siege fixe dans certaines parties nerveuses, & il tourmente impitoiablement ceux qui ont toute la masse du sang & de la lymphe infectée d'un virus putréfiant en conséquence d'un coit impur. Il resulte de l'exposition que nous venons de faire de toutes les causes de ces maladies, que leur action est d'augmenter la sérosité du sang, de la rendre intemperée & impure, & de faire perdre aux parties solides leurs forces & leur vigueur, en diminuant les excrétions salutaires, ce qui fait qu'il en re-

sulte des stagnations de la sérosité, des fluxions, & des passions cruelles & douloureuses.

XVIII. Il est aisé de voir par ce que nous venons de dire pourquoi & comment ces affections se guerissent par des urines ou des sueurs abondantes qui sortent d'elles-mêmes, ou par des hémorrhagies, & pourquoi diverses efflorescences de la peau procurent beaucoup de soulagement aux malades. Il y a dans Hippocrate un aphorisme qui a trait à ce que nous disons. *Quand il y a disposition à un dépôt sur les articulations, le malade est guéri s'il sort beaucoup d'urine épaisse & blanche, comme celle qui commence chez quelques-uns à sortir le quatre dans des fievres fatiguantes & pénibles. Mais s'il se fait une hémorrhagie par le nez la maladie se juge très-promptement* (*a*). C'est avec raison que des Auteurs par cette expression de *fievres fatiguantes & pénibles* entendent les fievres rhumatiques, dont

(*a*) *Quibus spes est ad articulos futurum abscessum, eos liberat urina multa, crassa, & alba prodiens, qualis in laboriosis febribus quarto die quibusdam exire incipit. Si vero sanguis e naribus profluxerit, brevis admodum fit solutio.* Hipp. *Aph. Sect. IV. aph.* 74.

l'attaque commence par un ſentiment de douleur & de laſſitude par tout le corps. Nous avons auſſi remarqué fort ſouvent que des douleurs dans les membres ſe ſont calmées par l'ouverture ſpontanée d'ulceres aux pieds, & qu'elles ont recommencé après qu'on les eut fermés par le ſecours de la Chirurgie. Nous avons auſſi vû des douleurs conſiderables des membres ſe diſſiper entierement par l'éruption de la *pſora*, ou d'une galle de la nature de la lepre blanche. Car comme il n'y a rien de plus pernicieux que la métaſtaſe d'une matiere vicieuſe quelconque vers les parties interieures & les viſceres, il n'y a rien de plus avantageux que la métaſtaſe de cette même matiere de l'interieur ſur l'exterieur du corps.

XIX. Les affections rhumatiſantes, & gouteuſes commençantes, ſont exemtes de tout danger, & ne cauſent point aiſément la mort au malade, tant qu'elles ſe fixent ſur l'exterieur, & qu'un mauvais traitement ne fait pas refluer la matiere corrompuë dans l'interieur, & ſur les parties nobles. Mais comme dans les premieres années, & dans l'adoleſcence, les fluxions, ou fatiguantes ſur la tête,

ou rhumatiſantes ſur les parties muſculeuſes, accompagnées de frequentes hémorrhagies par le nez, marquent une grande foibleſſe de la nature, ou l'affoibliſſement du ton & de la vigueur des ſolides, elles préſagent pour la jeuneſſe & l'âge viril beaucoup de paſſions chroniques correſpondantes avec elles à raiſon du caractere & de la cauſe, ſur-tout quand il s'agit de perſonnes nées de parens maladifs & hypochondriaques.

CURE.

I. IL me paroît que ce que nous avons remarqué juſqu'à preſent eſt très-ſuffiſant pour faire comprendre que le capital de la cure, & la méthode thérapeutique rationelle, conſiſte à bien connoître le temperament du malade; les differentes cauſes de la maladie; ſi elle ne fait que commencer, & ſi elle eſt ſeulement produite par trop de ſang, ou ſi elle provient d'une abondance de ſéroſité impure, & ſi elle a jetté des racines. En conſéquence il faudra former des indications curatives ſuivant les circonſtances & les differences, & emploïer des remedes convenables à ces differens cas.

II. Lors donc que le ſujet eſt évidemment pléthorique, & que tout le corps eſt attaqué & affligé de Rhumatiſme avec une ſorte de mouvement fébrile, ou, pour parler comme l'ancienne Ecole, que c'eſt un Rhumatiſme ſanguin, le ſecours le plus propre & le plus efficace eſt la ſaignée faite dès le commencement. C'eſt ce qu'ont reconnu les plus habiles Medecins des ſiécles paſſés. On en peut juger par ce paſſage remarquable de Trallien. *Quand l'on ſoupçonne*, dit-il, *que l'humeur qui ſe décharge ſur les articulations eſt ſanguine, il faut, ſi rien n'empêche, avoir recours à la ſaignée. Je ſçais que beaucoup de perſonnes ont été totalement guéries, ou qu'elles ont été rarement ſujettes aux fluxions, parce qu'elles ont eu ſoin de ſe faire ouvrir la veine dès le commencement du printems, non-ſeulement pour évacuer l'excedent du ſang, mais pour prévenir & détourner la maladie* (*a*). Nous pouvons aſſurer que cette doctrine eſt très-véritable; car nous

(*a*) *Si humorem qui in articulos confluxerit ſanguineum eſſe ſuſpicemur, ubi quidem nihil prohibet, vacuationem quæ per venæ ſectionem adhibetur tentato; hac enim ratione multos novi aut in totum morbo liberatos, aut raro fluxioni-*

connoissons beaucoup de personnes pleines de sang & de sucs, lesquelles, étant tombées tout à coup dans des douleurs cruelles de tout le corps accompagnées de stupeur & d'immobilité des membres, à l'occasion d'une suppression totale de la transpiration produite par une cause externe, ont été totalement guéries presque par la seule saignée faite promptement, & réiterée sans balancer dans le cas de necessité vers le quatriéme jour. Je connois aussi des personnes d'un temperament cholerique-sanguin, ou mélancholique-sanguin, d'un âge adulte, qui avoient été attaquées de légeres douleurs de Goute aux mains & aux pieds, lesquelles en ont été totalement garanties en se faisant saigner vers les équinoxes, & même quelquefois vers le solstice d'été.

III. Comme il n'y a point de païs où le Rhumatisme sanguin soit plus commun qu'en France, à cause du temperament sanguin des habitans, & du régime

bus correptos, eo quod non neglexerint, sed veris statim initio sanguinem sibi detrahi curarint, non solum vacuandi, sed etiam præservationis causa id facientes. Alex. Trallian. *Lib. XI.*

propre à engendrer beaucoup de ſang qu'on y ſuit, il ne faut pas s'étonner que les plus habiles Medecins François, les premiers qui aient écrit ſur le Rhumatiſme quelque choſe de ſolide & qui mérite d'être ſçû, aient fait tant de cas, & dit tant de bien de la ſaignée. Si l'on en croit Baillou dans ſon *Traité du Rhumatiſme*, il nous dira que *la ſaignée mérite beaucoup d'éloges dans cette maladie, & qu'elle eſt un remede efficace* (*a*). Charles Piſon, dans l'endroit que j'ai déja cité, dit poſitivement que la ſaignée repetée eſt d'un merveilleux ſecours pour guerir le Rhumatiſme, & pour en garantir; propoſition qu'il confirme par pluſieurs exemples remarquables. Riviere rapporte deux obſervations de jeunes gens qu'il a gueris de cette maladie, qui étoit très-opiniâtre, ſans emploïer preſque d'autres remedes que la ſaignée qu'il fit réiterer ſept fois (*b*). Mais il faut ſurtout voir ce que dit Leonard Botal, le premier qui ait introduit en France le

(*a*) *Laudamus impendio phlebotomiam in hoc morbo, quam ſalutare remedium eſſe teſtamur.* Ballon. *Lib. de Rhumatiſmo.*

(*b*) River. *Cent. III. obſ.* 42, *& Cent. IV. obſ.* 42.

grand uſage de la ſaignée. Il fait voir par beaucoup de raiſons & d'exemples que la ſaignée, même répetée, procure un grand bien & un ſecours très-efficace dans les douleurs de Rhumatiſme (*a*). Parmi les Anglois le célébre Sydenham aſſure qu'il ne faut combattre le Rhumatiſme que par la ſaignée, & qu'il faut la réiterer dans l'eſpace de peu de jours. Il faut lire encore une obſervation rapportée dans les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, où il s'agit d'un Rhumatiſme univerſel gueri fort heureuſement, & en peu de tems, par les ſaignées réiterées (*b*). Mais ce ſecours ſera bien plus neceſſaire tant pour la cure que pour la préſervation quand il ſera queſtion de femmes dont les regles ſeront ſupprimées en tout ou en partie, ou d'hommes chez qui le flux hémorroïdal ſera pareillement ſupprimé.

IV. Fondés également ſur l'experience & la raiſon nous aſſurons que dans les affections rhumatiſantes & gouteuſes

(*a*) Botall. *Lib. de curat. per ſang. miſſion. cap. XII.*

(*b*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decur. II. ann. X. obſ.* 120. *p.* 290.

chaudes commençantes & jointes avec un mouvement fébrile, on se trouve très-bien de diaphoretiques doux mêlés modérément avec les nitreux, lorsqu'on les donne en petite dose, qu'on répete souvent, & dont on continue l'usage pendant quelque tems. Ces remedes, calmant la chaleur, le bouillonnement, & le gonflement du sang, provoquent également par tout le corps une resolution douce & successive de la matiere vicieuse. Parmi les médicamens de cette espece on ne doit pas balancer à donner la préference aux poudres composées de pierres d'écrevisses, d'unicorne fossile, de corne de cerf calcinée ou philosophiquement preparée, d'antimoine diaphoretique ou de céruse d'antimoine, de succin, de coquillages preparés, de cinnabre, y ajoûtant une suffisante quantité de nitre purifié, ou mieux encore de nitre artificiel. On donnera ces poudres dans des eaux diapnoïques & en même tems legerement anodynes, comme celles de fleurs de sureau, d'acacia, de reine des prés, de tilleul, de cerises noires, de chardon-benit & marie, & de scabieuse. Il ne sera point encore inutile, il sera même avantageux, pour mieux matter

les mouvemens febriles paſſagers, de mettre dans ces potions un peu de ſuc de citron, ou du ſyrop qui en eſt compoſé ; c'eſt-à-dire juſqu'à une agréable acidité. Nous recommandons pour boiſſon ordinaire le petit lait rendu aigrelet avec le ſuc de citron, ou la crême de tartre, ou la pulpe de tamarins, ou bien une décoction de râpure de corne de cerf, de racines de ſcorſonnere, de chicorée ſauvage, de regliſſe, de chiendent, & de graine de fenouil.

V. Mais toutes les fois que les affections rhumatiſantes ſont moins cauſées par l'abondance d'un ſang pur, & dont le mouvement ſe rallentit, que par l'abondance & l'amas d'une ſéroſité impure, principalement lorſque les malades ſont délicats & d'un temperament ſereux & phlegmatique ; ce n'eſt qu'avec beaucoup de circonſpection qu'il faut faire uſage de la ſaignée, ſur-tout quand il eſt queſtion de la cure de ces affections. Galien a donc grande raiſon de dire que *la ſaignée convient aux perſonnes dont les maladies ſont cauſées par la pléthore, mais qu'il faut purger celles qui ont dans le corps des liqueurs corrompuës* (*a*). Il

(*a*) *Illi qui plenitudinis paſſionibus ſubjiciun-*

ajoûte que par cette pratique non-seulement il a conservé la santé de beaucoup de personnes qui depuis long-tems étoient chaque année sujettes à des maladies, mais qu'au moien de cette évacuation il a garanti pendant plusieurs années des attaques de la Goute, & du Rhumatisme commençans. Mais ceux qui en ont été souvent affligés, se sont trouvés plus mal que bien de la saignée, sur-tout lorsqu'ils étoient d'un temperament délicat & froid, ou d'un âge avancé.

VI. On voit donc clairement par ce que je viens de rapporter que les plus habiles des anciens Medecins avoient remarqué que dans le traitement des douleurs, sur-tout gouteuses, il faut faire beaucoup d'attention à la difference des causes. Car il faut traiter d'une maniere le Rhumatisme commençant, & la Goute commençante, je dis le Rhumatisme universel qui attaque un corps pléthorique, & qui est produit par la suppression de la transpiration qui cause une surabondance de sang; d'une autre,

tur per venæ sectionem succurrendum est, qui vero corruptos succos in corpore fovent purgatio exhibenda. Galen. *A. h. Lib. VI, aph.* 47.

lorſqu'une douleur cruelle eſt fixée ſur une partie déterminée, & qu'elle eſt accompagnée d'un vif ſentiment de froid, & cauſée dans un corps trop plein de ſéroſité par l'imprudence avec laquelle on s'eſt expoſé à un froid trop âpre ; d'une autre encore , lorſque la trop longue durée de la maladie, ou le mauvais traitement, a fait dégénerer la plethore en cachexie ou cacochymie, & qu'il n'y a dans les vaiſſeaux que peu de ſang loüable & bien conditionné, mais beaucoup de liqueurs ſéreuſes & excrémenteuſes. Dans ces cas les remedes indiqués, ſont ſur-tout ceux qui font ſortir doucement, & cependant en ſuffiſante quantité, la ſéroſité ſurabondante par les excrétoires convenables, c'eſt à-dire par les inteſtins, la peau, & la veſſie.

VII. Quant à l'uſage des évacuans, il faut ſe garder ici de tous ceux qui ſont violens, & ſe contenter de faire ſortir doucement & ſucceſſivement les impuretés ſéreuſes, viſqueuſes, & bilieuſes, au moïen des purgatifs doux & temperés. Ceux qui répondent le mieux à cette intention ſont, ſuivant mon experience, les infuſions dans parties égales d'eau & de vin des racines de chicorée ſauvage,

de pimprenelle, de polypode, de rhubarbe, de feuilles de ſenné mondées des tiges, de chardon-benit, de ſommités de petite centaurée, d'agaric, d'écorces d'oranges & de citrons, de celles du bois de ſaſſafras, de petits raiſins, & de ſel végetal, qu'on fera enſuite bouillir légérement. Il eſt encore avantageux de mâcher de la rhubarbe à la doſe de deux ſcrupules ou d'un gros avec des raiſins de Damas, ou de Corinthe. Car je ſçais par experience que la rhubarbe priſe en ſubſtance évacue beaucoup plus, & même au double de celle qu'on emploie en infuſion ou en décoction, & qu'en même tems elle fortifie notablement le ton des inteſtins & des viſceres. Or il faut uſer au moins deux fois, ou même trois fois par ſemaine, de ces évacuans, pour faire ſortir des premieres voies les impuretés qu'y laiſſent les mauvaiſes digeſtions, leſquelles contribuent beaucoup à entretenir & fomenter la maladie, & même à en augmenter la force. J'ajoûte après des obſervations répetées qu'il eſt impoſſible en general de ſe paſſer de ces alterans & évacuans dans toutes les affections dont les cauſes périodiques, ou qui attaquent a certaines heures.

VIII. Les premieres voies étant bien évacuées, il est très-avantageux, & même necessaire, de faire sortir la sérosité impure au moïen des décoctions qui procurent une transpiration plus abondante, & même une légere sueur, comme sont celles qui se preparent avec les bois & les racines, tels que les racines de chicorée sauvage, de salsepareille, de squine, de reglisse, de scorsonnere, le bois & l'écorce de sassafras, le bois de santal-citrin, le gaiac, les figues, & les petits raisins, si la maladie a jetté quelques racines, & qu'elle commence à vieillir. J'ai remarqué plusieurs fois que l'antimoine crud avec deux parties de la poudre besoardique & diaphoretique que j'ai décrite ci-dessus, a fait beaucoup de bien, étant donné en dose & tems convenables. Mais un remede très-approprié, & dont l'effet ne tarde pas à se faire sentir, remede en même tems diuretique, diaphorétique, & tonique, dans un degré éminent, c'est un mélange dans une proportion convenable de teinture de tartre, de celle d'antimoine tirée avec les alcalis, de liqueur anodyne minerale, & d'esprit de tartre.

IX. Le traitement est un peu plus

long toutes les fois qu'un Rhumatiſme fixe ou vague attaque un corps ſcorbutique, & qu'il ſe fait connoître à des ſignes & des ſymptomes évidens. Car il n'eſt pas ſi aiſé de ramener à ſa douceur, & à ſa conſiſtence naturelle & originelle, la maſſe de la lymphe & de la ſéroſité, lorſque ſa temperature eſt changée, & qu'elle eſt corrompuë & alterée par des parties ſalines excrémenteuſes. Les remedes les plus convenables dans ces circonſtances ſont les délaïans & les adouciſſans, dont il faut faire un long uſage; & entre ces remedes ceux qui réuſſiſſent le mieux ſont le petit lait doux avec la manne, le petit lait aigrelet avec les tamarins, le petit lait ordinaire mêlé des ſucs d'herbes antiſcorbutiques; les eaux minerales temperées de Seltz, de Wildungen, de Tonen-Steiner, & pour les perſonnes plus fortes, celles de Pyrmont & d'Egra, coupées de partie égale de lait d'âneſſe ou de vache, & emploiées avec un regime convenable.

X. Il eſt encore plus difficile de venir à bout du Rhumatiſme que produiſent, comme il arrive ſouvent, des reſtes de la verole qui ſont encore dans la maſſe du ſang. On ne peut guéres en effet at-

tendre la guériſon que des décoctions ſudorifiques des bois, animées & renduës plus énergiques par l'addition de l'antimoine crud, & du mercure doux, emploiées avec prudence.

XI. Quant aux topiques propres à diſſiper doucement & ſucceſſivement l'humeur qui attaque une partie déterminée, il faut beaucoup de précautions dans leur choix & dans leur application, pour ne point faire plus de mal que de bien. S'il s'agit d'un Rhumatiſme ſanguin, le meilleur eſt de s'en abſtenir, & d'entretenir ſimplement dans la partie une chaleur égale & moderée, ſoit qu'on ſoit au lit, ou levé. Ce procedé procure plus heureuſement & plus doucement la réſolution & la diſſipation de la matiere morbifique, que ce qu'on appliqueroit à l'exterieur. Mais s'il s'agit d'une humeur épaiſſe, immobile, & froide, attachée profondement & opiniâtrement aux parties avec ſentiment de froid, & reſſerrement des pores, les frictions avec des étoffes rudes chauffées font des merveilles, parce qu'elles font ſortir puiſſamment l'humeur tenace du ſiége où elle s'eſt fixée. Après les frictions il faut appliquer les ventouſes ſeiches ou ſcari-

fiées ; & remarquer que l'application des ventouses, lors même qu'on a fait des scarifications assez profondes, ne tire des parties douloureuses qu'une fort petite quantité de sang ; preuve certaine d'une contraction spasmodique qui resserre & étrangle tellement les extrémités des arteres sanguines, que la circulation du sang ne s'y fait plus ; d'où on peut conclurre très-vraisemblablement que les douleurs qu'on sent dans ces parties viennent moins de l'amas du sang que de la stagnation d'une humeur âcre & visqueuse.

XII. Lors donc qu'une humeur fixée profondement cause des douleurs aiguës aux parties, il est presque impossible de se passer entierement de remedes externes. Differens Auteurs en ont imaginé un grand nombre dont ils font beaucoup de cas ; pour moi je n'en ai pas trouvé de plus efficace que le liniment suivant, qui est de mon invention. Prenez eau d'Anhalt deux onces, baume du Perou deux gros, vieille theriaque un gros ; faites infuser & digerer, & ajoûtez à la colature teintures de saffran, de castoreum, de noix muscade, de chacune deux gros, camphre un gros ; mêlez, &

faites un liniment, dont on frottera souvent la partie douloureuse. Lorsque l'opiniâtreté de la douleur a rendu une partie roide, & immobile, avec stupeur, état qu'on nomme paralysie incomplette, des experiences repetées m'ont fait connoître qu'un liniment composé de deux onces d'axonge humaine & de deux gros de baume du Perou & d'huile de gerofle fait des miracles.

XIII. L'usage des bains tant naturels qu'artificiels emploiés avec précaution fait encore des merveilles; mais ce n'est point dans le commencement ou dans l'état de la maladie qu'il faut les emploier; c'est plûtôt dans le déclin, pour faire sortir du fond de leur foier par une sueur moderée les restes de l'humeur morbifique, & pour rendre de la force aux membres affoiblis par les tiraillemens & les agitations spasmodiques qui accompagnent les douleurs, & de la souplesse aux parties qui sont devenuës roides. Une infinité d'exemples m'ont appris que la fontaine de Lauschtad en Misnie, qui contient un saffran de mars très-divisé, & dont l'eau est naturellement très-déliée & très-légere, fournit la meilleure eau qu'on puisse emploier à

cet uſage, & pour cette fin; & je con-
ſeille à mes Lecteurs de conſulter à ſon
ſujet la Diſſertation que j'ai compoſée
ſur les vertus de cette ſource. Elle eſt
imprimée en Latin & en Allemand.

PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. BIEN que la ſaignée, même abondante, ſoit un remede admirable de tous points, dans les douleurs des parties externes produites par l'abondance d'un ſang épais, & la ſuppreſſion des excrétions ſalutaires, ſur-tout quand on l'emploïe dans le commencement, elle demande de grands ménagemens ſi la longue durée de la douleur a détruit la digeſtion, la chylification, & les forces mêmes; ſi c'eſt plûtôt de l'abondance des ſéroſités que de celle du ſang que le corps eſt malade; & s'il s'agit de perſonnes âgées. C'eſt la même choſe lorſqu'au moïen du mouvement fébrile qui ſurvient dans l'accès même la nature fait des efforts pour pouſſer au dehors la matiere morbifique. Il en eſt alors comme de l'éryſipele. Il n'eſt point du tout à propos de déranger & de détourner les

mouvemens ſalutaires de la nature.

II. J'ai remarqué pluſieurs fois que la ſaignée emploïée comme il faut avant les équinoxes a été un excellent préſervatif pour les ſujets qui avoient l'habitude du corps ſerrée, & qui étoient d'un temperament mélancholique ſanguin, ou cholérique-ſanguin, contre les fluxions catarrheuſes, & les paſſions rhumatiſantes & gouteuſes, auſquelles ils étoient ſujets; de maniere que je ne crois pas qu'il y ait de meilleur remede pour prévenir ces affections, ſur-tout quand un exercice & un travail corporel ſuffiſans, l'abſtinence des boiſſons ſpiritueuſes, de la bonne chere, & de la viande, viennent à l'appui.

III. Bien que le regime & la cure lactés aient leur application & leur avantage dans les douleurs vagues des parties, & quand les liqueurs péchent par une acrimonie ſubtile & bilieuſe, cependant il eſt plus prudent de s'en abſtenir lorſque les vaiſſeaux ſont pleins d'un ſang qui s'eſt arrêté, ou qui eſt trop ſereux, & qu'il y a atonie du ventricule & des inteſtins, de crainte qu'il ne ſe forme des obſtructions des viſceres, & qu'il ne s'applaniſſe un chemin à la cachexie.

IV. Lorſque ces douleurs ſont produites par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, il eſt très à propos de le provoquer à tems. Il faut alors ſe garder de faire ouvrir les veines ſuperieures ; c'eſt au pied qu'il faut aller ; après quoi il faut mettre en œuvre les remedes propres à exciter modérément cette évacuation, comme les pilules de Becher, d'Avicenne, les nôtres, & celles qui ſont compoſées dans le même goût, entremêlant l'uſage des poudres tempérantes & nitreuſes, qui mattent la chaleur interne, laquelle contribue beaucoup à la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal. Si ces ſecours ne ſont d'aucune utilité, & qu'il ſurvienne des tranchées & des vomiſſemens, ſuites ordinaires des douleurs, il ne faut pas balancer à recourir aux ſangſuës, qui font quelquefois des merveilles.

V. J'avertis les perſonnes habituellement ſujettes aux paſſions catarrheuſes, rhumatiſantes, & gouteuſes, & dont le temperament eſt diſpoſé aux mouvemens ſpaſmodiques, & aux congeſtions du ſang & des humeurs, de ſe garder avec tout le ſoin poſſible de tous remedes forts, chauds, diuretiques, ſudorifiques ;

ques ; de tous les purgatifs violens ; de tous les ſpiritueux , nommés communément balſamiques , qui mettent le ſang dans un mouvement trop violent ; & des liqueurs ſpiritueuſes & fortes , dont l'uſage rend l'urine rouge & foncée. Ils doivent auſſi éviter , autant qu'il ſera poſſible, l'uſage de la bierre , à moins qu'elle ne ſoit médicinale , telle que celle qui ne charge point la tête, qui paſſe bien par les urines , & qui aide la digeſtion. Leur boiſſon ſera une eau de fontaine pure, ou bien une eau minérale temperée , ou quelque décoction agréable, & qui ne ſoit ſuivie d'aucun dégoût. Ces attentions ſont ſur-tout neceſſaires à ceux qui ont dans le ſang le pourpre ſcorbutique, maladie comme endemique , & très - commune, dans notre tems.

VI. Lorſqu'une douleur vive & opiniâtre afflige long-tems les parties inferieures du corps, comme les os iſchium, & ceux du coccyx , & que les malades ſont d'un tiſſu aſſez ferme & robuſte, on trouve un puiſſant ſecours dans les remedes chimiques énergiques, & puiſſans, comme le mercure doux, le précipité ſolaire bien preparé, le regule d'anti-

moine médicinal, qu'on peut auſſi ajoûter aux décoctions ſudorifiques, pour faire ſortir du fond de leur foïer les humeurs tartareuſes, épaiſſes, & viſqueuſes, qui cauſent les tiraillemens.

VII. Lorſque les douleurs ſont très-violentes, ce qui arrive aux perſonnes ſenſibles, & qu'elles ôtent les forces, l'appetit, & le ſommeil, & que les ſaignées, les nitreux, & les temperans, & même notre liqueur anodyne minerale, ne peuvent les calmer, il n'eſt pas hors de propos de paſſer des anodyns les plus doux, tels que l'émulſion de pavot blanc & ſon ſyrop à des anodyns plus forts, comme les pilules de Wildeganſius, de Starkey, ou de ſtorax, & même d'emploïer un ou deux grains de laudanum, y ajoûtant un peu d'extrait de ſaffran. Dans toute autre circonſtance il ne faut uſer des opiatiques qu'avec beaucoup de prudence. Car on a ſouvent remarqué qu'ils rendent ces paſſions ſi opiniâtres qu'elles refuſent de ſe rendre à tous autres remedes, quelque puiſſans qu'ils ſoient, & qu'en les fixant plus que jamais ils ſont cauſes qu'ils donnent bien du tourment aux malades & aux Medecins.

VIII. Dans le Rhumatiſme des omoplates qui commence il n'y a rien de mieux qu'un véſicatoire appliqué entre elles. Et ſi cet accident arrive à des ſujets pléthoriques, comme je l'ai ſouvent remarqué à des femmes après cinquante ans, lorſque leurs régles ſont arrêtées, je les ai fort heureuſement ſoulagées par l'application faite chaque mois aux parties inferieures des ventouſes ſcarifiées.

IX. Comme les corps qui ſont naturellement diſpoſés aux mouvemens irréguliers des ſolides & des fluides, & aux tranſports ou amas de ces derniers, corps qu'on appelle communément ſenſibles, ont l'eſprit très-ſuſceptible d'agitations, & ſont très-aiſément bleſſés par ſes paſſions, qui ſont principalement la cauſe & la baſe de ces maladies; on ne peut trop leur recommander de tenir leur ame dans une aſſiette paiſible & tranquille, & de faire un exercice ſuffiſant, & de s'abſtenir de tout ce qui peut troubler l'ame de quelque maniere que ce ſoit, & la diſpoſer aux paſſions.



HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UNE femme de cinquante & quelques années, dont les ordinaires étoient totalement passés, souffrit il y a plus de deux ans à diverses reprises, des hémorrhagies énormes, tant par l'uterus que par les intestins. Le Medecin qui la traitoit combattit prudemment ces accidens par les saignées, & les remedes qui calment la fougue du sang, les anti-spasmodiques, & les diaphorétiques doux. Il lui fit aussi prendre l'infusion des sommités de mille-feuille, plante très-propre à arrêter les trop grandes pertes de sang. L'usage de ces remedes fit cesser pendant un tems assez long les hémorrhagies qui fatiguoient la malade. Mais par la suite elle ressentit aux environs des os de la hanche des douleurs poignantes, & des tiraillemens, & une pesanteur à la région des lombes. On eut vainement pour les calmer recours à la saignée, aux laxatifs doux, aux nitreux, & aux temperans, les douleurs subsisterent toûjours, & même se fixe-

rent. Quelque tems après, abandonnant leur ſiege des os iſchium & des lombes, elles ſe jetterent tantôt ſur les omoplates & la poitrine, & tantôt ſur les genoux, d'où elles revinrent affliger les premieres parties attaquées, laiſſant libres les parties ſuperieures. La malade rendit auſſi quelquefois, non ſans peine, des graviers avec l'urine, & les douleurs néphrétiques & rhumatiſantes ſe faiſoient ſouvent ſentir alternativement, mais toûjours plus vivement quand les paſſions de l'ame, ou les tems mal ſains, ſe mettoient de la partie. Ces maux enfin aiant duré un an & plus, la malade en fut tellement épuiſée qu'elle perdit entierement les forces, & devint exceſſivement maigre. Mais ce qui mérite ſur-tout d'être remarqué, c'eſt que la malade pour ſoulager en quelque maniere ſes maux de reins & ſa ſciatique, dont les vives douleurs ne lui donnoient point de relâche, aïant choiſi une ſituation courbée du dos, les ligamens des vertebres inferieures de l'épine ſe ſont tellement relâchés, qu'elles devinrent ſaillantes comme ſi elles étoient luxées, & qu'il ne lui fut plus poſſible de ſe tenir droite ſans douleur. Cependant pour calmer les douleurs rhu-

matisantes & néphrétiques, on emploïa les saignées, les anodyns mêlés avec les diaphorétiques, & les antinéphrétiques temperés; mais tous ces remedes aiant été inutiles, la malade s'adressa à moi, & me demanda un conseil salutaire pour guerir les deux affections opiniâtres qui la tourmentoient depuis si long-tems.

RÉFLEXION ET CONSULTATION.

L'HISTOIRE de la maladie que je viens de décrire fournit plusieurs réflexions d'usage pour la pathologie & la thérapeutique. On voit d'abord que la suppression totale des régles qui arrive ordinairement vers la cinquantiéme année est souvent suivie d'hémorrhagies considerables par les vaisseaux de la matrice, & même par les hémorrhoidaux, chez les femmes pléthoriques qui ménent une vie sedentaire, & qui ont la constitution de l'ame & du corps sensible & délicate. Dans ces circonstances il faut beaucoup de circonspection dans l'application des remedes; car il faut éviter d'arrêter entierement ces écoulemens au moïen des forts styptiques, & des opiatiques, & cependant faire en

ſorte qu'ils ne ſoient point exceſſifs, ce qui, détruiſant les forces, donneroit lieu aux maladies que produit l'affoibliſſement des parties. On voit 2°. dans notre malade que les pertes hémorrhoïdales qui remplacent ſouvent avec avantage les régles arrêtées, ont été la ſuite des amas de ſang qui ſe ſont faits dans d'autres parties, & notamment vers la région lombaire & celle des iles, ne pouvant ſortir librement par les veines voiſines des hémorrhoidales. Or la ſtagnation du ſang & des humeurs dans les grands vaiſſeaux, & l'embarras de ſon mouvement circulaire, cauſe une ſéparation de la ſéroſité, laquelle, étant chargée de ſels tartareux, & de parties terreſtres groſſieres, forme aiſément des concrétions calculeuſes dans la ſubſtance des reins, &, ſe dépoſant ſur les ligamens tendineux & glanduleux qui attachent & affermiſſent les os des hanches, cauſe des douleurs vives & opiniâtres avec impuiſſance de ſe mouvoir. C'eſt certainement auſſi la ſéparation abondante de la ſéroſité du ſang arrêté dans la région inférieure du corps qui a été cauſe de la luxation des vertebres des lombes; laquelle a été aidée conſiderablement par la

ſituation courbée que la malade avoit affectée pour ſoulager un peu ſes douleurs; parce que, les ligamens étant relâchés par l'abondance de la ſéroſité, il eſt aiſé que les os ſoient pouſſés hors de leur place. Il faut remarquer 3°. dans notre Hiſtoire le changement de détermination du ſang & des douleurs de la région lombaire & de celle des iles vers les parties ſuperieures, les omoplates, la poitrine, les mains, & quelquefois les genoux; changement que produiſent communément l'intemperie & les variations de l'air, ou les grandes paſſions de l'ame, & notamment la colere & la terreur, dont en effet la dipoſition eſt telle qu'au moïen du reſſerrement qu'elles cauſent principalement dans les parties membraneuſes, elles changent la détermination du mouvement des humeurs, & les tranſportent vers d'autres parties. Quant à la méthode que j'ai cru convenable pour combattre cette maladie, voici ce qui m'y a paru le plus propre. J'ai d'abord ordonné la ſaignée, parce qu'elle ſoulage toûjours les douleurs, & empêche les premiers maux que produit dans les parties nobles la congeſtion du ſang qui ſe fait dans les affections ſpaſmodi-

ques. J'ai enſuite ordonné une bonne quantité d'infuſion à la maniere du thé de fleurs de camomille ordinaire, de ſommités de mille-feuille, & de graine de fenouil, pour prendre dans le lit le matin au réveil; infuſion dont on ne peut aſſez loüer les bons effets dans toutes les maladies chroniques, & ſpaſmodiques; parce que, donnant de la fluidité aux liqueurs, & temperant l'acreté ennemie qui produit les ſpaſmes, elle procure merveilleuſement la liberté de la circulation, & l'excrétion très-avantageuſe des impuretés qui en dépend. J'ai expreſſément recommandé pour boiſſon ordinaire, dont je regarde la vertu comme preſque égale à la précedente, une décoction de racines de ſcorſonnere, de ſquine, de ſalſe-pareille, & de râpure de bois de ſaſſafras, & de s'abſtenir de toute eſpece de bierre, & de toute autre ſorte de boiſſon d'uſage ordinaire; car, bien qu'elles ne ſoient pas aiſément nuiſibles aux perſonnes ſaines & vigoureuſes, elles ne font jamais de bien aux valetudinaires, & à celles qui ſont foibles. J'ordonnai enfin des poudres abſorbentes légerement diaphorétiques, & qui reſiſtent aux ſpaſmes, comme celles qui ſe

font avec la céruse d'antimoine ou la matiere perlée de Crugner, les ïeux d'écrevisses, le cinnabre, y ajoûtant le nitre, un peu d'extrait de castorium, ou même, si la constipation ne s'y oppose, le thériaque celeste, ou notre souffre-fixe d'antimoine; poudres qu'on peut prendre en se mettant au lit, ou même le matin, en aidant leur effet par un régime doucement diaphoretique, qu'on peut prendre, dis-je, avec des eaux antispasmodiques, comme celles de fleurs d'acacia, de tilleul, de primevere, de cerises noires, &c. J'eus soin de faire remarquer que ces remedes n'operoient pas sensiblement sur le champ, mais par degrés, & à la longue, & par conséquent qu'il falloit les continuer long-tems. Et, comme il faut toûjours avoir soin de l'excrétion intestinale, il convient d'en procurer la liberté avec des lavemens, & des alimens lénitifs composés avec les raisins, & les pommes de reinette. Quant à la luxation j'y fis appliquer un onguent composé d'axonge humaine & d'huile de lavande. La malade ayant mis pendant quelques semaines en pratique ce que je lui avois conseillé, & pris les eaux de Seltz, a gueri parfaitement, avec la grace de Dieu.

OBSERVATION II.

UN célebre Artiste de cette ville, âgé de trente-neuf ans, qui fait son occupation de la peinture, qui meine une vie très-sédentaire, & qui est trop livré aux plaisirs de l'amour, partit, il y eut deux ans au mois de septembre, pour Leipsic dans un tems fort serein, bien qu'il eût un rhume de cerveau. La nuit pendant qu'il dormoit une fenêtre s'étant ouverte, un vent froid lui donna sur le côté de la tête qui n'étoit pas suffisamment couverte. Le lendemain il sentit vers l'oreille de ce côté une douleur très-aiguë & brûlante, de sorte qu'on eût dit qu'on lui faisoit entrer dans l'oreille un cloud rouge. Cette douleur s'étendit même de l'oreille droite à la gauche, & non-seulement lui ôta le sentiment de l'ouïe, mais même du goût, & de l'odorat, &, l'aïant tourmenté cruellement & sans relâche pendant quinze jours, qu'on juge bien qu'il passa sans dormir, elle lui fit presque perdre l'esprit. Un Medecin fort versé dans la Chirurgie aïant été appellé, s'imagina que cette affection extraordinaire étoit pro-

duite par un abſcès placé entre le crâne & la peau, ou entre le crâne & le cerveau; ce qui lui fit propoſer le trépan, auquel le malade ne voulut pas conſentir. On me conſulta, & je fus d'avis qu'on lui rasât entierement la tête, & qu'on la couvrît d'un emplâtre légérement diaphorétique, & rendu véſicatoire au moïen d'une petite quanté de cantharides, qui fit ſortir peu à peu de l'oreille droite une grande quantité de matiere ichoreuſe, qui continua de couler pendant quelques jours. Cette évacuation rétablit d'abord l'ouie dans l'oreille droite, ce qui arriva auſſi par la ſuite dans la gauche. Cependant le malade remarqua que pendant ce tems la douleur deſcendit ſur le bras droit, de-là ſur la région des iles du même côté, puis ſur le genou, & ſur le pouce du pied, de maniere qu'il ne put plus marcher ſans canne, bien qu'il n'eut jamais été précédemment attaqué de la Goute. Je ne lui ordonnai pourtant par la ſuite d'autre remede qu'une infuſion à la maniere du thé d'eſpeces légerement diaphorétiques, & des poudres de même faculté, avec un peu de nitre & de cinnabre. Huit jours de ces remedes ſuffirent avec la

grace de Dieu pour le rétablir entierement.

RE'FLE'XIONS.

LA précedente histoire met ſous les ïeux une eſpece particuliere de fluxions douloureuſes ou rhumatiſantes, & montre clairement comment le contact d'un vent froid & pénétrant épaiſſit, & rend immobile, une humeur ſéreuſe de la tête qui produit le rhume de cerveau; comment cette humeur ſortie de ſes vaiſſeaux, & à qui le ſéjour a donné une acreté pénétrante, & ennemie, deſcend ſucceſſivement des parties ſuperieures aux inferieures du même côté par la ſubſtance poreuſe des membranes nerveuſes communes des muſcles; comment elle s'arrête pendant un tems dans les articulations des parties; comment elle y cauſe des douleurs cuiſantes; & enfin comment elle peut continuer ſon chemin & ſes progrès juſqu'aux extremités des pieds. Et comme les Medecins, même les plus anciens, ont fait de ſemblables remarques, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient cru que toutes les fluxions ſéreuſes avoient dans la tête leur origine & leur ſource, & couloient de-là dans les par-

ties inferieures. On peut auſſi rapporter naturellement le cas preſent au Rhumatiſme des oreilles, ou au mal d'oreille, qui, comme je l'ai ſouvent remarqué, ſe guerit par un abſcès. Enfin l'operation de l'emplâtre diaphorétique véſicatoire mérite auſſi quelques réfléxions. Car on voit que par ſon énergie l'humeur maladive fixée dans la partie a été obligée de ſortir de ſa place, & d'en occuper une autre; mais ces ſortes d'emplâtres réuſſiſſent mieux à la tête que dans les autres parties graſſes & charnues attaquées de fluxions douloureuſes de cette eſpece, où leur énergie peut à peine penétrer, & ſe faire ſentir.

OBSERVATION III.

UN Juif qui a l'habitude du corps ſpongieuſe, âgé d'environ quarante ans, d'un temperament entierement ſanguin, peu ſujet aux paſſions de l'ame, qui a toûjours vécu ſobrement, étoit dans l'uſage de ſe faire ſaigner du bras deux fois chaque année vers le tems des équinoxes. Il y a ſix ans paſſés qu'il eſt regulierement attaqué de la Goute deux fois par an, le printems & l'automne.

Son attaque, pendant laquelle il y a douleur, ardeur, & enflure des pouces des pieds, ne dure guéres que dix jours, & se dissipe d'elle-même, & sans le secours d'aucun médicament. Il n'a jamais eu le flux hémorroidal. Au mois d'août il fut tout d'un coup attaqué d'un cours de ventre, sanglant en très-grande partie, avec des élancemens dans les hypochondres, & ténesme; & le ténesme étoit si violent que le malade étoit obligé de se ptesenter vingt fois à la chaise percée, sans rendre souvent autre chose que des glaires blanches. Ce cours de ventre dura dix jours, pendant lesquels il rendit bien une mesure de sang pur. Quoique cet accident l'eût fort affoibli, il ne laissa pas de se rétablir assez promptement; mais la douleur de Goute qui avoit coûtume de se faire sentir au commencement de septembre ne vint pas. Elle fut remplacée par une douleur si aiguë dans les ieux, qu'ils pleurerent abondamment. Cette douleur ne dura que peu de jours, mais elle se transporta au côté droit sur l'os ischium, d'où elle s'étendit à l'os sacrum, & au coccyx. Après avoir continué pendant près d'un mois, elle augmenta si considerablement vers l'équino-

xe voiſin, qu'elle devint inſuportable, ſur-tout la nuit, & qu'elle ôta entierement le ſommeil. Ces redoublemens de douleur venoient par périodes reglés, vers les trois heures après midi, avec un froid ſuivi de vîteſſe du pouls & de chaleur du corps. Au commencement de cette attaque, c'eſt-à-dire environ cinq ſemaines auparavant, le malade avoit été ſaigné, & on lui avoit tiré, mais inutilement, ſix onces d'un ſang noir, & fort épais. On m'appella dans ces circonſtances, & je trouvai le malade tourmenté d'une douleur très-vive, & fort abbatu, comme il étoit naturel, puiſqu'il n'avoit de goût pour aucun aliment, & qu'il ne pouvoit dormir. Il ſe plaignoit de plus d'une chaleur qu'il reſſentoit pendant la nuit. Je commençai par lui faire prendre une poudre précipitante nitreuſe avec ma liqueur anodyne-minérale. En conſéquence il ſe trouva un peu mieux le lendemain, & ſes douleurs furent un peu moins aiguës. La petite fievre revint pourtant au tems accoûtumé. Trouvant le lendemain le pouls très-fort, je fis faire une ſaignée du pied, &, comme le ſang ſortoit avec impétuoſité, j'en fis tirer au moins dix onces; ce que le ma-

lade ſupporta ſans préjudice de ſes forces. Le bien que produiſit cette évacuation fut de faire évanouir totalement la douleur qui affligeoit les os ſacrum & iſchium, & qui s'étendoit même juſqu'au genou. Un autre avantage qu'elle produiſit fut d'éteindre entierement la chaleur fébrile ; ce qui procura au malade une nuit tranquille; &, ce calme aïant continué, il commença à reprendre des forces.

RE'FLEXIONS.

L'HISTOIRE précedente donne lieu à pluſieurs réfléxions d'un grand uſage dans la pratique. Il faut obſerver, 1°. qu'un flux que les Medecins regardent comme dyſenterique eſt ſouvent hémorrhoidal, comme dans le cas preſent. Car dans la dyſenterie on ne rend pas en une ſeule fois une ſi grande quantité de ſang & de ſéroſité, & l'évacuation eſt toûjours accompagnée de douleurs cruelles, & de tranchées du bas-ventre, ce que n'eut pas notre malade. Sa douleur ſe faiſoit ſentir dans la région des hypochondres, où le colon eſt placé, comme l'Anatomie nous l'apprend; & comme cet inteſtin fut reſſerré par les

ſpaſmes, la circulation du ſang s'y trouvant gênée dans ſes vaiſſeaux, il s'eſt fait jour par les petits orifices des hémorrhoidaux, & eſt ſorti par les ſelles. Il faut remarquer 2°. que la dyſenterie ne ſe diſſipe pas ſi promptement, & qu'elle n'eſt jamais ſans fievre. Quant au téneſme, j'ai obſervé pluſieurs fois qu'il attaque non-ſeulement les dyſenteriques, mais ceux qui ſont attaqués d'hémorrhoides aveugles. Je trouve encore fort remarquable que le malade, qui n'avoit jamais eu de flux hémorrhoidal l'ait eu tout d'un coup en aſſez grande abondance, & même avec violence. Si en conſéquence la douleur de Goute ne ſe fit pas ſentir comme à l'ordinaire, je ne doute pas que ce ne ſoit par rapport à la diminution des forces de la nature, qui fut cauſe qu'elle ne put pouſſer aſſez efficacement la ſéroſité corrompuë vers les parties externes. En conſéquence la matiere gouteuſe qui étoit reſtée dans le ſang s'attacha en premier lieu aux ieux, d'où elle fut tranſportée aux ligamens & membranes de l'os iſchium, de l'os ſacrum, & de ceux du coccyx. Or la violence des ſpaſmes qu'elle y excita aïant empêché la libre circulation

du ſang, il s'eſt fait une ſtagnation conſiderable de cette liqueur dans les environs de ces parties. Ce n'eſt donc pas ſans de bonnes raiſons que j'ai conſeillé une ample ſaignée du pied, puiſque mon objet étoit de détourner de la partie affectée le ſang qui s'y étoit amaſſé, & d'y retablir l'égalité de la circulation; effets qui ont été produits comme je le ſouhaitois.

OBSERVATION IV.

UN homme de condition, âgé de trente ans, d'un temperament ſanguin, & maigre de corps, fut attaqué, il y a quelques années, d'une peſanteur vers l'os ſacrum, qui fut promptement diſſipée par un flux hémorrhoidal. Il y a environ un an que cet écoulement aïant été arrêté par rapport aux frequentes occaſions qu'eut le malade d'avoir l'ame fortement agitée, & parce qu'il négligea l'uſage de toute eſpece de remedes, il eut outre une toux bien incommode, une douleur fort vive dans le bras gauche avec des élancemens. On eut dit qu'on lui hâchoit la chair. Quelques mois après il ſentit au bras droit la même dou-

leur, avec la même violence, ſans que les remedes les plus ſalutaires, comme ſaignées, purgatifs, ſudorifiques, véſicatoires, ventouſes, produiſiſſent le moindre ſoulagement. Il n'y avoit aucun raccourciſſement, puiſque le mouvement des bras ſubſiſta toûjours, mais il y ſentoit une auſſi grande peſanteur que s'il y avoit attaché un poids conſiderable, & dans les mains une ſi grande foibleſſe qu'il ne pouvoit ni rien empoigner, ni rien retenir de peſant. De tems à autre les mains étoient auſſi attaquées de ſpaſmes ſi violens que le malade en perdoit le ſommeil. Ces douleurs cuiſantes furent enſuite remplacées par une douleur des oreilles preſque inſupportable, qui,bien-tôt ſuivie d'élancemens conſiderables dans la tête, diminuoit les forces, l'appetit, & maigriſſoit le malade à vûë d'œil. Ces ſymptomes n'étoient pas continuels, & ne revenoient que par intervalles, & même par périodes, ſur-tout ſuivant la diſpoſition de l'air, qui leur cauſoit auſſi des redoublemens. Dans ces circonſtances le malade me conſulta,& je lui conſeillai de commencer par ſe faire ſaigner du pied, &purger, puis d'aller à Carles - Bade prendre les eaux avec les

précautions & le régime convenables. Quand il en eut fini l'uſage, je lui conſeillai celui des eaux chaudes de Tœplic, pour rétablir & fortifier les parties affoiblies. Le malade aiant ſuivi mon avis eut l'avantage de recouvrer la ſanté. Car depuis ce tems le flux hémorrhoidal a recommencé, & il a paſſé long-tems ſans ſe reſſentir de ſes douleurs.

RÉFLÉXIONS.

TOUTES les fois qu'un flux hémorrhoidal auquel on eſt accoûtumé vient à ſe déranger, ou à ſe ſupprimer entierement, non-ſeulement la ſanté en ſouffre de bien des manieres, mais ſur-tout il ſe forme dans le corps une diſpoſition aux maladies que produit la corruption & le vice de la ſéroſité. Or on doit mettre dans cette claſſe les douleurs des parties externes, ou les paſſions douloureuſes rhumatiſantes des membres, qui ſont produites par une ſéroſité excrémenteuſe qui ſe ſépare & s'arrête dans les parties ſenſibles & nerveuſes. Car quand le ſang ne circule pas librement par les vaiſſeaux du méſentere, & ſur-tout les viſceres du bas-ventre,

& notamment par le foie & la rate, & qu'il y forme des ſtagnations ou des ſtaſes, la chaleur que produit ſon agitation inteſtine le fait dégénerer en une liqueur impure & corrompuë, qui, venant à ſe mêler au ſang, & à être portée avec lui vers des parties foibles, produit des douleurs, & ſouvent des fluxions ſuivies d'ulceres. C'eſt de la même ſource, & de la même cauſe, que vient le pourpre ſcorbutique, lequel, étant retenu en dedans, produit très-ſouvent de grandes douleurs dans les membres. Car j'ai remarqué un grand nombre de fois qu'elles ont très-promptement ſuivi la ſuppreſſion des évacuations ſalutaires habituelles qui ſe font dans les femmes par la matrice, & dans les hommes par les vaiſſeaux hémorrhoidaux.

OBSERVATION V.

IL y a quelques années qu'un homme de diſtinction, âgé de ſoixante & ſix ans, après une fievre quarte qui s'étoit opiniâtrée pendant ſix mois, fut tourmenté de douleurs vagues dans les membres & les parties externes, qui augmentoient ſur-tout lorſqu'il ſe mettoit

au lit. Au mois de Mai aïant laiſſé pendant quelque tems ſa tête expoſée aſſez imprudemment au froid du matin, il ſentit dans le col & les épaules une douleur aiguë & élançante qui étoit quelquefois ſi conſiderable qu'il ne pouvoit en aucune maniere remuer la tête. Cet homme, qui avoit toûjours joüi d'une bonne ſanté, n'avoit jamais été ſaigné ; & on ne lui avoit jamais fait de ſcarifications, bien qu'il fût plein de ſang & de ſuc, qu'il eût bon appetit, & le pouls grand. Je lui conſeillai la ſaignée, à laquelle il s'oppoſa par bien des raiſons, bien qu'il n'eût pas une averſion naturelle pour ce ſecours. Mais voïant que ſes douleurs étoient vives & continuelles, & qu'aucun des remedes que j'emploïois pour le ſoulager ne produiſoient cet effet, il ſe détermina à faire venir un Chirurgien qui lui tira au moins huit onces de ſang. Depuis ce moment il ſentit un ſoulagement conſiderable de ſes douleurs, &, ce qui mérite d'être remarqué, il ſua beaucoup toutes les nuits, ce qui ne lui étoit point du tout ordinaire. L'effet de cette ſueur fut d'aſſoupir entierement les douleurs, & toutes les forces du corps revinrent à leur premier état.

RÉFLÉXIONS.

IL y a dans Botal, au Traité que j'ai cité plus haut, une obſervation preſque ſemblable qu'il me paroît à propos de tranſcrire mot à mot. » M. de » Varennes, dit-il, valet de chambre du » Roi, âgé pour le moins de ſoixante » & quinze ans, étoit affligé depuis plu- » ſieurs mois d'une douleur continuelle, » mais ſupportable, dans le col & l'é- » paule. Les Medecins qu'il conſulta em- » ploïerent beaucoup de purgatifs & de » linimens échauffans, qui ne le ſoula- » gerent que peu, ou point du tout. Il » s'adreſſa enfin à moi, & je l'aſſurai » que la ſaignée lui feroit du bien. Il » m'objecta qu'il n'étoit point dans l'u- » ſage de ſe faire tirer du ſang, & que » la maladie étoit cauſée par des hu- » meurs froides & des vents; il m'oppo- » ſa ſon âge, & l'entrée de l'hiver; tou- » tes circonſtances, qui, au jugement » des Medecins qu'il avoit conſultés, » s'oppoſoient à la ſaignée; d'où il con- » cluoit qu'il ne pouvoit ſe déterminer à » ſouffrir cette évacuation. Quelques » jours après l'opiniâtreté de la maladie,

» &

» & l'augmentation des douleurs, le fi-
» rent revenir à moi, dans la diſpoſition
» de faire tout ce que je lui conſeille-
» rois à l'avenir. Je lui fis tirer dix on-
» ces de ſang du côté malade, & quel-
» ques jours après je lui en fis encore
» tirer autant du côté oppoſé. Le bon
» ſuccès de ces remedes m'engagea à
» faire faire encore une ſaignée du côté
» malade, & les douleurs ſe diſſiperent.
» Je ne négligeai cependant pas l'uſage
» des purgatifs, & des linimens échauf-
» fans & réſolutifs. Depuis ce tems le
» malade eſt dans l'uſage de ſe faire ſai-
» gner pluſieurs fois l'année, & s'en
» trouve très-bien; non-ſeulement pour
» ſes pieds, dont à peine il pouvoit ſe
» ſervir, & ſur leſquels il eſt plus ferme
» qu'il n'étoit il y a dix ans, mais pour
» ſa vûë, & tout le reſte de ſon corps.
» Il a commencé par ſe faire ſaigner
» deux fois par an, puis trois, & enfin
» il eſt venu juſqu'à cinq & même ſix
» fois (*a*).

(*a*) *Dominum de Varennes, a Regis cubiculo, annos ut minimum quinque & ſeptuaginta natum, dolor aſſiduus & lentus ad cervicem & humerum a multis menſibus detinebat, quem Medici frequenti medicamentorum purgantium*

OBSERVATION VI.

PENDANT que j'écris ceci je reçois une lettre d'un Medecin célébre de Breslaw, avec un Mémoire contenant l'histoire détaillée de la génération, du

usu, & calefacientibus litubus curare studuerunt; a quibus ille cum parum aut nihil levaretur, nos consuluit, qui salutarem diximus futuram sanguinis missionem. Ille contra objecit inconsuetudinem mittendi sanguinis, senilem ætatem, inchoantem hiemem, morbum fieri a frigidis humoribus & flatibus; quæ omnia, testantibus aliis Medicis, tale auxilium dehortabantur: quare non posset intrepide acquiescere nostræ sententiæ. Diebus aliquot post, morbi perseverantia & incremento impulsus ad nos rediit, sic animo affectus ut polliceretur se posthac nulla in re a nostris consiliis recessurum. Mitti sanguinem jussimus ex brachio affectæ partis ad uncias decem. Post aliquot dies parem modum ex adverso cum maxima utilitate, tandem iterum ex altero, & sic liberatus est. Non tamen interea contempsimus purgantium & lituum calefacientium & discutientium usum. Ab eo tempore dictus patiens familiarissime, & cum maxima utilitate pedum, quibus vix poterat insistere, visus, & totius corporis, primum bis & ter in anno, postea quinquies & sexies meo consilio sibi sanguinem mittit, firmius incedens nunc, quam ageret abhinc decennium. Leonard. Botallus, *de curat. per sang. miss. cap. XII. p. 201.*

progrès, & des remedes, d'une maladie rhumatisante; &, comme il demande mon avis sur la maniere dont il faut la traiter à l'avenir, j'ai cru devoir insérer ici le mémoire & ma consultation. M. de H.... âgé de soixante-huit ans, aiant naturellement les fibres fortes & les vaisseaux élastiques, fut autrefois obligé de voïager beaucoup, & d'être par conséquent exposé aux incommodités inséparables de ce genre de vie, & aux injures de l'air. A present la charge dont il est revêtu demande de lui une vie sédentaire. Il y a vingt ans qu'il eut une attaque d'apopléxie qui fut guerie par une hémorrhagie abondante que la nature procura par les veines ranines. Il eut ensuite quelques attaques de Goute, dont il ne s'est point senti depuis quinze ans. Aux environs de l'automne de l'année derniere le malade fut attaqué peu à peu de passions venteuses, de resserremens de poitrine, & de douleurs tensives des bras, sur-tout vers le coude. Ces accidens enfin augmenterent au point que, quoique le malade eût été saigné du bras droit à la fin de septembre, saignée par laquelle on tira un sang ténace, extrêmement sec, & couvert d'une mu-

cosité très-visqueuse, le vingt-six d'octobre on eut lieu de craindre une nouvelle attaque d'apopléxie. De ce moment la maladie commença à se compliquer d'une fievre continuë, tantôt plus, & tantôt moins forte, dont voici la marche. Après quelques bâillemens, & un sentiment de pesanteur communément dans le bras gauche, un spasme douloureux attaque les deux coudes, & sur-tout le gauche; il ne tarde pas à se communiquer aux muscles de la poitrine; il produit un resserrement dans les hypochondres, une respiration entrecoupée de soupirs, & une sueur universelle, malgré laquelle les mains sont glacées. Cette attaque a des rémissions & des augmentations alternatives pendant quelques heures, après lesquelles elle cesse insensiblement, laissant seulement une lassitude, un engourdissement, & un sentiment de douleur rhumatisante. Dans le tems que ce Rhumatisme, accompagné de difficulté de respirer, & qui embrassoit toute la poitrine, étoit dans sa force, le malade avoit le pouls dur, vîte, & fébrile, quelquefois un obscurcissement de la vûë, des tintemens, des vertiges, & un assoupissement dont on craignoit

les ſuites. Quelquefois il y a eu douleur dans l'hypochondre gauche à l'occaſion des vents qui y cauſoient une tenſion; ſouvent il y a eu douleur à la nuque, aux omoplattes, au dos. Quelquefois un ſpaſme ſaiſiſſant le malade pendant ſon ſommeil, & lui ôtant la parole, a menacé d'apopléxie. La fievre compliquée, qui avoit paru dégénérer en lente & hectique, ceſſa ſur la fin du troiſiéme ſeptenaire, au moïen de deux eſpeces de criſes. Car outre que l'urine, qui en premier lieu étoit fébrile & bilieuſe, & qui le quatriéme jour de la fievre étoit devenuë trouble, ſabloneuſe, & comme remplie de pus & d'une ſanie ſanguinolente, devint naturelle vers le vingt, il ſortit en abondance de toute la ſurface du corps des puſtules rouges miliaires. Cependant le Rhumatiſme accompagné de ſpaſmes continua après la fin de la fievre, de maniere pourtant que devenant peu à peu plus traitable au bout de quarante jours, il parut entierement diſſipé. Mais après des atteintes répétées pluſieurs fois, le quatre-vingt-quatriéme jour de la maladie une nouvelle attaque ſubite conduiſit le malade aux portes de la mort. Des inquietudes extrêmes dans les hypochon-

dres, accompagnées de froid des extrémités, de ronflement, d'affoibliſſement, de lividité du viſage, & d'une toux qui fit ſortir avec violence de la trachée artere un gros ou deux de ſang vermeil & écumeux, firent craindre un dénoüement funeſte. Si nous avions précédemment remarqué quelque diſpoſition hémorrhoïdale, nous aurions fait comme les Medecins qui ne penſent qu'à cet écoulement, & nous aurions regardé cette évacuation de ſang par la bouche comme des hémorrhoides irrégulieres. Mais nous jugeâmes que ce ſang s'extravaſoit des glandes dont la membrane interieure de la trachée artere eſt parſemée, & que la force des ſpaſmes avoit dilatées, ou de l'ouverture des puſtules miliaires qui y avoient pouſſé. Nous craignions alors extrêmement ou une attaque d'aſthme convulſif, ou une attaque d'apopléxie, ou enfin une conſomption lente, que ſembloient annoncer les urines qui recommençoient à devenir ſanieuſes & ſanguinolentes. Nous craignions au moins que la maladie, devenuë habituelle, ne fût un obſtacle au rétabliſſement des forces. Mais une ſaignée du bras qui fut faite au malade le

lendemain de cette attaque, & qui fournit un ſang moins ténace que le premier, le ſoulagea ſi bien peu à peu, qu'il ne reſte plus que des débris du Rhumatiſme chronique. Cependant, comme ils ſe remontrent tous les jours, il eſt à propos de prendre les meſures convenables pour empêcher une troiſiéme attaque, qui ſeroit peut-être aſſez forte pour éluder l'effet de tous les remedes. Entre ceux qui ont paru diminuer la douleur rhumatiſante compliquée d'aſthme, l'huile d'amandes douces donnée en quantité en forme d'émulſion, la décoction cohobée de camomille, les frictions, les frequens lavages chauds & froids ſont ceux qui ont le mieux réuſſi. On s'eſt encore ſervi avec ſuccès de la liqueur anodyne minérale de M. Hoffmann, du ſpécifique céphalique, des poudres ſolaires, du ſuc de vers de terre, de la poudre antiſpaſmodique, & de quelques autres remedes que nous avons jugés propres à calmer la force de la maladie. Deſirant pourtant quelque choſe de plus ſûr & de plus efficace, M. Hoffmann eſt prié de nous dire ce qu'il penſe de la maladie, & du traitement qui lui convient; & nous ſouhaitons ſur-tout que, ſi ce

célébre Praticien juge sa préparation du baume du Perou, sa liqueur anodyne-minérale véritable, ou ses extraits amers qu'il nomme élixir-visceral, convenables à notre malade, comme remedes amis des nerfs & des visceres, il veuille bien nous en donner la composition.

RÉFLEXIONS, ET CONSULTATION.

LA description exacte de la maladie qu'on vient de voir est une preuve évidente que rien n'est plus propre à déranger la santé que le changement subit d'une vie active & laborieuse en une vie sédentaire. J'ai vû souvent des personnes du premier rang, accoûtumées à aller tous les jours aux espéces de chasses où l'on court le plus vîte, étant obligées par leur changement d'état à interrompre ces exercices, tomber dans de graves passions chroniques causées par la stagnation des humeurs dans les visceres du bas-ventre, & l'intemperie, la corruption, & l'impureté des liqueurs qui en sont les suites; c'est-à-dire dans des resserremens flatueux & spasmodiques des intestins, avec paresse du ventre, resserrement des hypochondres & de la

poitrine, douleur & laſſitude des membres, difficulté de reſpirer, & fievre lente. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il en ſoit autant arrivé au malade, dont les liqueurs, naturellement plus impures à raiſon de ſon âge, ont excité le ſyſtême des fibres & des nerfs, déja ſenſible & aiſé à recevoir de vives impreſſions, à prendre des contractions ſpaſmodiques, & des mouvemens fébriles, qui, aiant obligé le ſang de s'amaſſer en trop grande quantité dans les parties, ont produit dans la tête des attaques d'apopléxie, dans la poitrine des engorgemens aſthmatiques, & dans les membres des douleurs vagues avec tenſion. Il n'y a perſonne qui ait de l'experience en fait de Medecine qui ne ſçache avec combien de difficulté ces paſſions chroniques qui demandent pendant pluſieurs années un régime exact & l'uſage preſque continuel des meilleurs remedes, peuvent ſe guerir, lorſque le vice des ſolides & des fluides eſt devenu comme habituel. Et comme la principale cauſe des accidens de la maladie eſt l'intermiſſion du mouvement, du travail, & de l'exercice du corps, qui eſt le meilleur moïen de purifier le ſang, & qu'Hippocrate

nomme avec raiſon la nourriture des parties nerveuſes & muſculeuſes ; notre ſentiment fondé ſur notre expérience eſt que le malade faſſe le plus d'exercice qu'il pourra, ſoit en voiture ou à cheval, non - ſeulement pour calmer l'affection chronique qui l'afflige, mais pour prévenir de plus grands maux. Il faut d'ailleurs dans ſa ſituation s'abſtenir de toutes ſortes de bierres, uſer pour boiſſon ordinaire de décoctions d'eſpeces adouciſſantes, ou d'eaux minérales temperées, telles que celles de Seltz, ou de petit lait ; & quant aux alimens, éviter tout ce qui eſt acide, ſalé, viſqueux, âcre. Je ne conſeille d'autres remedes internes que mon élixir balſamique tempéré, tiré avec un menſtrue aqueux des amers tempérés, dont il faut cependant modérer les doſes ; & des experiences ſûres m'ont appris que ce remede eſt de beaucoup préférable à tous autres, parce qu'il donne aux fluides une douce volatilité, & qu'il rétablit la tenſion des ſolides. Il faut enfin diminuer à pluſieurs repriſes la quantité du ſang, ſoit par l'ouverture des veines, ou les ſcarifications, afin de faciliter la circulation de cette liqueur. Voilà quelle fut ma con-

ſultation, que je ne balançai pas à envoïer au Medecin qui m'avoit fait l'honneur de me la demander.

OBSERVATION VII.

UN homme robuſte, plein de ſang & de ſucs, âgé de quarante ans, ſe trouvant affligé d'une douleur vive dans l'omoplatte droite, conſulta un Medecin, qui, ſans faire précéder la ſaignée, ſans nettoïer les premieres voies par l'uſage des laxatifs, donna en aſſez grande doſe une teinture béſoardique mêlée de partie égale d'eſprit de corne de cerf ſucciné, à deſſein de provoquer la ſueur. Mais il n'en ſortit point une goutte ni la nuit ni le matin, bien que le malade fût au lit, & bien couvert. Tout ce que produiſit le remede fut une augmentation de la douleur des omoplattes, qui s'étendit auſſi ſur les muſcles du col, de maniere que le malade ne pouvoit tourner la tête d'aucun côté. A ces accidens ſe joignit une vive douleur au côté droit de la tête, douleur qui fut ſuivie d'une fluxion âcre & chaude opiniâtre ſur les ïeux avec rougeur. Le malade fut ſaigné ; on évacua plu-

ſieurs fois le bas-ventre au moïen de remedes convenables ; il uſa d'infuſion en maniere de thé, & de lavemens des pieds, ce qui calma un peu les accidens ; mais depuis ce tems il eut une fluxion ſéreuſe ſur le palais, avec un relâchement continuel de la luette. Il remédia avec ſuccès à ce vice par la fumée du tabac ; & cependant on a remarqué pendant longtems dans les tems humides, un relâchement du goſier & de la luette.

RÉFLEXIONS.

LES jeunes Medecins peuvent apprendre par cette obſervation combien des remedes, d'ailleurs aſſez bien indiqués, & innocens par eux-mêmes, peuvent cauſer de dommage quand on ne les emploïe pas dans l'ordre & le tems convenables. Car, ſi l'on n'a commencé par diminuer la plénitude des vaiſſeaux, au moïen de la ſaignée, plénitude qui empêche la liberté du mouvement circulaire, & l'excrétion convenable de la tranſpiration ; & ſi l'on n'a eu ſoin d'abord de vuider par le ſecours des laxatifs convenables les premieres voies des crudités abondantes & des humeurs vicieuſes

qui s'y ſont amaſſées, il ne faut jamais donner les ſudorifiques proprement dits. En effet ces remedes, étant chauds, & cauſant dans le ſang une grande raréfaction, pouſſent avec impétuoſité les humeurs crues & indigeſtes dans les petits vaiſſeaux ſanguins & glanduleux, & les y amaſſent tellement qu'en conſéquence non-ſeulement les douleurs s'étendent aux parties voiſines, mais qu'il en naît des fluxions âcres produites par la féroſité qui ſe ſépare du ſang qui eſt en ſtagnation, & qui s'inphiltre dans les parties. Tenir une autre conduite, c'eſt donner dans l'empiriſme.

OBSERVATION VIII.

IL n'y a pas long-tems qu'un Avocat de cette ville, âgé de plus de trente ans, aſſez fluet, mais cependant nerveux, vint me conſulter. Il me dit qu'il étoit, depuis plus de quinze ans, ſujet au flux hémorrhoidal preſque tous les mois; & qu'il tenoit cette diſpoſition de famille, puiſque ſes pere & mere, qui vivent encore dans une ville de Thuringe, ont habituellement le même écoulement, & que ſes freres, & même ſes ſœurs,

bien que réglées exactement, y sont sujets depuis l'âge de douze ou quinze ans. Il m'ajoûta que, par des raisons qu'il ne pouvoit deviner, ses hémorrhoides avoient cessé de couler depuis quatre mois, & que depuis ce tems non-seulement il avoit eu un grand abbattement du corps & de l'esprit, mais qu'il s'étoit senti des tensions & des resserremens dans le sternum, & même dans toute la poitrine, avec une espece de froid, un embarras de la respiration, sur-tout après le mouvement, & une paresse du ventre. Il avoit été saigné quatre fois du pied par le conseil d'un célebre Medecin de cette ville, sans en sentir de soulagement. Le malade m'observa qu'à la suite d'un exercice violent qu'il avoit fait quelques semaines auparavant l'écoulement hémorrhoidal avoit recommencé, mais en petite quantité, & cependant que la douleur & les autres symptomes s'étoient entierement dissipés, & qu'il avoit eu le sentiment d'un fluide chaud qui descendoit successivement de la poitrine dans le bassin; mais que, l'écoulement étant venu à s'arrêter, les douleurs étoient revenuës à leur premier siége; qu'enfin il venoit à moi, craignant avec raison que

ſa maladie ne produiſît une hémoptyſie. Je ne lui conſeillai pas autre choſe qu'un exercice gradué pris tous les jours juſqu'à une ſueur légere, & le matin au lit une infuſion à la maniere du thé de véronique, de chardon-benit, de racine de régliſſe, & d'anis des Indes. Je fus auſſi d'avis qu'il uſât de lavemens des pieds avant que de ſe coucher, & qu'il prît quelques doſes de pilules de Becher, précedées d'une poudre digeſtive-nitreuſe, vers le tems où ſes hémorrhoides avoient coûtume de fluer. Je finis en lui diſant que ſi ces remedes ne réuſſiſſoient pas, le meilleur parti ſeroit de ſe faire appliquer les ſangſues au fondement.

RÉFLÉXIONS.

LES exemples d'écoulement hémorrhoidal tranſmis aux enfans d'un âge peu avancé par une diſpoſition héréditaire ſont fort rares. Mais, comme dans ces circonſtances il faut le regarder comme naturel, ſalutaire, & critique; il faut l'entretenir avec tout le ſoin & toute l'attention poſſibles par un régime de vie exact, & ſe garder de l'empêcher de quelque maniere que ce ſoit, ſi l'on

ne veut s'exposer promptement à des maladies rebelles & subites, entre lesquelles sont principalement celles que produit le transport du sang des parties inferieures aux superieures, & qui se nomment rhumatisantes. Et comme nous condamnons formellement cette fureur ou manie aujourd'hui épidémique de saigner, sur-tout quand il s'agit de maladies chroniques, nous avançons avec confiance, d'après beaucoup d'observations, que la saignée répétée fait plus de mal que de bien pour provoquer les évacuations ordinaires & critiques de sang par la matrice, ou les veines de l'intestin rectum.

OBSERVATION IX.

JE me rappelle actuellement l'histoire d'une femme qui approche de sa trentiéme année, laquelle est d'un temperament cholérique-sanguin, & qui, à la suite d'un violent accès de colére, sentit de grandes inquiétudes & des resserremens dans les hypochondres, avec tremblement de membres, perte d'appetit, & dégoût pour les alimens. En conséquence un de ses amis lui fit pren-

dre une bonne dose d'esprit volatil de corne de cerf, & la fit mettre au lit pour attendre la sueur. Ce remede l'échauffa beaucoup, sans produire ni sueur, ni moiteur. Depuis ce tems elle sentit dans les membres, les jambes, les bras, les épaules, des douleurs gravatives & comprimantes, & un abbattement de tout le corps avec une chaleur lente. Ces accidens devinrent si opiniâtres qu'elle devint seiche comme un squelette, & qu'elle paroissoit attaquée de phthisie, & même de consomption. Elle fut pourtant guérie par l'usage du lait de chevre coupé avec une infusion de véronique, continué long-tems, c'est-à-dire pendant plusieurs semaines, & l'entremêlant de laxatifs composés de manne & de crême de tartre, & aidé de poudres légérement diaphorétiques & nitreuses, avec l'acide du citron & des eaux analeptiques tempérantes.

RÉFLEXIONS.

L'HISTOIRE que nous venons de rapporter est une preuve parlante du préjudice qu'on cause aux malades en voulant, contre la doctrine d'Hippocra-

te dans l'aphorisme 21 de la Section I, faire sortir une matiere tout-à-fait ennemie de la nature par des endroits qui ne sont point convenables. Non-seulement une colére violente donne un mouvement contre nature, & des secousses, à tout le systême des nerfs & des vaisseaux, mais les canaux biliaires fibreux & nerveux qui sont dans le foie & qui en sortent sont attaqués particulierement d'un mouvement convulsif, qui fait couler dans le duodenum presque toute la bile, laquelle y étant retenuë, & s'y arrêtant trop long-tems, par rapport au spasme sympathique dont il est affecté, devient la cause materielle & le foïer des passions qui suivent ordinairement les grandes colères. Pour les prévenir, un Medecin prudent & habile se sert des remedes capables de calmer les mouvemens déréglés des parties nerveuses, d'adoucir les impuretés bilieuses excrémenteuses, & de les évacuer doucement par les selles. Mais il n'y a rien de plus opposé à l'objet qu'il doit se proposer que d'animer encore par un médicament chaud les mouvemens des solides déja trop vifs, & de faire entrer dans la masse du sang & l'interieur des parties nerveuses &

ſenſibles les impuretés bilieuſes qui cauſent le ravage.

OBSERVATION X.

PENDANT que je ſuis ſur cette matiere, ma mémoire me fournit une obſervation qui mérite bien d'être rapportée. On en jugera par le détail ſuivant. Un homme qui avoit ſoixante ans paſſés, vigoureux d'eſprit & de corps, aïant les fibres élaſtiques, & qui avoit été fort rarement malade pendant le cours de ce grand nombre d'années, fut attaqué, il y a environ deux ans, de douleur de colique & de cardialgies qui vinrent à pluſieurs repriſes, & dont il fut promptement ſoulagé par les remedes convenables. Au mois de janvier de cette année il ſe rendit dans une ville du voiſinage pour quelque procès. La ſentence ne lui aïant pas été auſſi favorable qu'il l'auroit ſouhaité, il en eut un chagrin violent, & même exceſſif, & s'expoſa imprudemment, tout fatigué qu'il étoit déja de beaucoup de travaux & de veilles, à la rigueur du froid, en faiſant beaucoup de courſes par les ruës. Depuis ce tems il perdit l'appetit, & le ventre

devint pareſſeux, de maniere qu'il rendoit peu de choſes par le bas, ou même qu'il ne rendoit rien du tout. De retour chez lui il ſe ſentit un abbattement de tout le corps, des douleurs dans le bas-ventre qui alloient d'un hypochondre à l'autre, des inquiétudes & des reſſerremens cardialgiques des hypochondres vers la foſſette du cœur, accompagnées d'une conſtipation opiniâtre. Les choſes étant dans cet état, je fus appellé, & je crus devoir commencer par relâcher le bas-ventre, & faire ſortir les excrémens qui y étoient arrêtés, avec le ſecours d'un lavement émollient, & d'une infuſion avec la manne & l'huile d'amandes douces. Mais il ne ſortit que peu d'excrémens groſſiers, très-durs, noirâtres, & comme brûlés, les douleurs & tiraillemens du bas-ventre continuant toûjours, & même redoublant par intervalles. Je lui conſeillai enſuite de prendre tous les matins pendant quelques ſemaines une meſure de petit lait avec la crême de tartre & la manne. M'appercevant alors qu'il y avoit plénitude dans le pouls, & que le malade n'avoit pas été ſaigné, je lui fis tirer du ſang du pied à la quantité de quelques onces, & je le trouvai aſſez

bien constitué, si ce n'est qu'il déposa dans l'eau lorsqu'on l'y jetta une quantité de pituite épaisse & visqueuse. Ce remede soulagea peu le malade. Cependant il alla cinq ou six fois en un jour à la selle, & rendit beaucoup de pituite & d'excrémens durs; mais les douleurs de cardialgie & de colique continuoient toûjours, bien qu'elles fussent quelquefois plus douces, & s'étendoient souvent jusqu'au dos & aux reins. Elles affoiblirent tellement le malade qu'il ne put plus quitter le lit. On n'omit aucun des médicamens internes propres à dissiper les vents, à calmer les contractions spasmodiques, à adoucir & matter l'acrimonie, & à entretenir l'égalité de la transpiration; cependant le malade en ressentit peu de soulagement. Il est pourtant vrai que ces douleurs se tournerent davantage vers les extrémités & les parties extérieures, au soulagement des internes; car tantôt c'étoit les omoplattes, puis les reins, la poitrine, les hypochondres, qui en étoient attaqués, il n'y avoit que la tête qui en fût entierement exempte. Quelquefois le malade dormoit tranquillement, & mangeoit des alimens de facile digestion; mais il étoit très-rare que le

ventre se dégageât de lui-même, & l'urine sortoit toûjours en petite quantité. Comme il y avoit deux mois & plus que la maladie duroit, les forces étoient fort affoiblies. Cependant trouvant le pouls encore fort & plein, je revins à la saignée du pied ; mais le sang qui en sortit étoit bien different du premier ; car à peine la partie rouge en faisoit - elle le sixiéme. Elle nageoit sur la sérosité comme un petit pain, & le dessus étoit couvert d'une mucosité épaisse & visqueuse. Mais ce remede ne procura point de soulagement. Dans cet état le malade & tous ceux qui l'approchoient me prierent de faire de nouvelles & sérieuses refléxions sur la maladie, sur sa nature, & sur ses progrès. Après y avoir murement pensé, l'inspection du sang me fit juger que le vice n'étoit pas dans les solides, comme je l'avois ci-devant pensé, car mon idée étoit qu'il y avoit un étranglement, ou quelque concrétion skirrheuse dans les intestins ; mais que la cause & le foïer des douleurs étoit une abondance de sérosité excrémenteuse répanduë plûtôt dans les parties externes que dans les internes. Je crus donc que le meilleur moïen d'en débarrasser le

malade étoit de les faire sortir par les intestins. Comme ses forces étoient fort épuisées, & que les intestins étoient fort affoiblis par les spasmes & par les tranchées, je ne voulus pas donner par la bouche un purgatif un peu fort. Me souvenant donc d'avoir lû dans les consultations de Riviere qu'on avoit emploïé avec beaucoup de succès dans un lavement l'eau benite de Rulandus à la dose de quelques onces pour faire sortir les sérosités surabondantes, je resolus de tenter ce remede. Mais comme je n'avois pas à la main l'eau benite en question, je lui substituai une solution de tartre émétique composée de la maniere suivante; prenez huit grains de tartre émétique dissout dans l'eau de menthe, vin d'Espagne six onces, mêlés. Je fis mettre ce mélange dans trois parties d'une décoction émolliente préparée à la maison, & elle procura promptement une excrétion très-abondante d'humeurs visqueuses, & d'une grande quantité d'excrémens liquides, & peu de tems après trois autres selles où il y avoit peu d'excrémens. Je fis donner ensuite au malade des bouillons analeptiques. Il se trouva beaucoup mieux. Mais le troisié-

me jour, aïant été attaqué de douleurs insupportables dans le bas-ventre avec diarrhée & téneſme, qui durerent pendant quatre jours, je lui fis avaler de la vieille thériaque, & trois ou quatre fois par jour de l'huile d'amandes douces dans du petit lait, ou de la décoction de véronique, & je lui fis faire sur le bas-ventre une embrocation de thériaque diſſoute dans l'eau d'Anhalt, & mêlée avec le baume du Perou; ce qui réuſſit à ſouhaits, & calma parfaitement les tranchées & la diarrhée. Enfin j'ordonnai un mélange diaphorétique composé de ma liqueur anodyne minérale, de ſyrop de ſaffran bien chargé, & d'un quart d'eſprit de tartre qui produiſit une douce ſueur, &, les douleurs s'étant calmées, la ſanté du malade ſe rétablit peu à peu.

RÉFLEXIONS.

IL faut rapporter aux douleurs rhumatiſantes produites par l'abondance d'une ſéroſité excrémenteuſe, & qui attaquent également les parties nerveuſes internes & externes, la grave maladie chronique dont on vient de lire l'hiſtoire.

Les

Les vieillards ont le corps très propre & très-disposé aux maladies originaires d'une sérosité viciée, parce que l'épaisseur & l'appauvrissement de la bile, & la foiblesse du ton de leurs intestins, leur rend le ventre paresseux, ce qui fait que les excrémens grossiers trop long-tems retenus font passer dans le sang beaucoup d'impuretés, qui s'y amassent de plus en plus, par rapport à la langueur ordinaire de la transpiration chez eux. Il est donc très-croïable que les douleurs dont on a vû l'histoire n'ont point eu d'autres causes. Et comme la longueur de la maladie a changé le sang & les humeurs, même bien conditionnées, en une sérosité corrompuë, dans un corps privé de tout mouvement ou de tout exercice, il est très-vraisemblable que c'est la cause de l'opiniâtreté de la maladie. Enfin il convient de faire beaucoup d'attention à l'effet que procura une dose un peu forte d'émétique injectée par le bas. Il prouve qu'on peut emploïer ce remede de la sorte pour faire sortir des parties abreuvées, & de tout le corps, les sérosités surabondantes, beaucoup plus surement que ne feroient les forts purgatifs pris par la bouche.

CHAPITRE II.

Du Rhumatiſme, ou douleur des dents.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Sa définition en général. II. Le Rhumatiſme produit ſouvent le mal de dents, & réciproquement. III. Quelquefois la douleur a ſon ſiége dans la cavité même de la dent. IV. Ses accidens. V. Le mal de dents eſt cauſé par les changemens de tems. VI. Les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, mais il eſt plus vif chez ceux-ci. VII. Les gouteux & les rhumatiſans en ſont moins communément attaqués que les autres. VIII. Ce mal revient aiſément. IX. Il a quelquefois un évenement funeſte.* CURE, *I. Indications. II. Il faut détourner l'humeur corrompuë par les lavemens, les lavemens des pieds, III. les laxatifs. IV. Dans quels cas il faut emploïer la ſaignée, V. les diaphorétiques, VI. les eaux minérales froides. VII. On emploïe à l'exterieur les ſachets remplis d'eſpeces émollientes, les fumigations, VIII. le*

baume de vie, des huiles distillées, un mélange de camphre, d'opium, &c. IX. Régime. PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS. *I. De l'usage des cauteres. II. S'ils ne réussissent pas, il faut arracher la dent, III. après avoir pourtant commencé par diminuer la pléthore. IV. Saignée des ranines utile dans cette maladie. V. Les topiques ne réussissent pas toûjours; c'est pourquoi les remedes les plus sûrs sont les résolutifs. VI. A qui les purgatifs conviennent. VII. Mélange qui calme sur le champ la douleur. VIII. Tout étant inutile, les opiatiques corrigés peuvent encore soulager.* HISTOIRES DE MALADIES. Observation I. *Mal de dents produit par un exercice violent souvent répété dans un tems rigoureux.* Observation II. *Rhumatisme des dents produit par la surabondance de la sérosité, traité en faisant maigrir la personne malade.* Observation III. *Cruelle douleur de dents dans un jeune homme pléthorique qui s'étoit exposé au froid, guérie par la boisson de l'eau froide.* Observation IV. *Mal de dents causé par un mauvais régime.* Observation V. *Mal de dents causé par l'omission de la saignée habituelle.* Observation VI. *Douleur*

périodique des dents produite par l'usage immodéré du vin & des alimens doux.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. LE mal de dents, ou la douleur aiguë, cruelle, & très-incommode, qui attaque ces parties, n'est autre chose qu'une espéce de Rhumatisme, causé par le dépôt d'une sérosité impure sur les ligamens & les membranes nerveuses & glanduleuses qui revêtent & affermissent les racines des dents dans les alvéoles des machoires, laquelle les picotte & les corrode. Cette douleur traîne à sa suite plusieurs accidens très-incommodes.

II. J'ai observé un grand nombre de fois que les douleurs des extrémités, des omoplattes, des bras, se sont jettées sur un côté de la tête, & ont tourmenté cruellement les mâchoires & les dents. J'ai encore remarqué très-souvent que les douleurs de la tête & des dents, changeant de place, sont descenduës sur les omoplattes, les épaules, ou les bras. Il y a plus : l'expérience nous apprend que la mâchoire supérieure, & ses dents, sont plus souvent attaquées de spasme que l'inférieure.

III. Il y a encore un autre ſiége de la douleur des dents, c'eſt la cavité même de ces petits os, c'eſt-à-dire, ce cordon véſiculaire composé de la membrane nerveuſe, d'un vaiſſeau arteriel, d'un veineux, & d'un lymphatique ; ce qui arrive lorſque la ſtagnation de la ſéroſité lui cauſe une trop grande tenſion, ou une contraction ſpaſmodique, & que la carie s'étend juſqu'à lui. Car c'eſt une obſervation certaine & journaliere, que les dents cariées ſont ſur-tout attaquées d'affections rhumatiſantes, parce que la foibleſſe de la partie eſt cauſe que les humeurs s'y arrêtent, & y ſéjournent très-aiſément.

IV. On remarque dans le mal de dents les mêmes accidens que dans la Goute, comme douleur, rougeur, enflure, & fievre. Il ſe fait de plus par la bouche un écoulement abondant de ſalive, qui ne reconnoît d'autre cauſe que le ſpaſme douloureux, lequel, reſſerrant les vaiſſeaux lymphatiques & veineux, empêche le libre retour du ſang & de la ſéroſité ; c'eſt pourquoi l'arrêt de cette liqueur oblige, comme il eſt naturel, la ſalive de ſe ſéparer en plus grande quantité dans les parties glanduleuſes du goſier.

V. Le Rhumatiſme eſt ordinairement produit par l'intempérie de l'air & ſes changemens ſubits. Il en arrive autant au mal de dents, dont les accès viennent fort aiſément dans les corps qui y ont de la diſpoſition, & ſur-tout les corps cacochymes, s'ils paſſent tout d'un coup d'un air chaud dans un air froid, ou ſi pendant le printems & l'automne le vent eſt alternativement au nord & au midi.

VI. Les femmes étant plus ſujettes aux Rhumatiſmes que les hommes, le ſont de même aux maux de dents; ce qui eſt ſur-tout vrai du tems de la groſſeſſe, & des ſuppreſſions de leurs régles, ou de celles qui font un trop grand uſage d'alimens acides, ſalés, ou qui reſſerrent le ventre, & des alimens doux. Ces alimens même entrant par le dehors dans les dents cariées cauſent très-ſouvent un mal de dent ſubit. Cependant la douleur des dents eſt plus vive chez les hommes quand ils en ſont attaqués.

VII. Une obſervation remarquable, c'eſt qu'il eſt rare que ceux qui ſont attaqués de la Goute & du Rhumatiſme ſoient attaqués de maux de dents, & qu'ils ne les aient pas ſaines; au contraire ceux qui ſont exemts de douleurs

rhumatisantes & gouteuses sont plus exposés aux maux de dents.

VIII. Il suffit d'avoir été une ou deux fois attaqué du mal de dents pour l'être plus aisément, & à la moindre occasion. C'est encore une ressemblance entre ce mal & les attaques de Goute ; & la raison en est que ces douleurs produisent & laissent un affoiblissement dans les parties.

IX. Les vives douleurs de dents produisent dans les corps sensibles, & remplis d'impuretés, des accidens très-fâcheux, comme des veilles, la perte de l'appétit, la fievre, le délire, un refroidissement des extrémités, & même des convulsions, sur-tout dans les enfans, parce que le systême des parties nerveuses est attaqué par la communication des mouvemens maladifs des dents & des gencives.

CURE.

I. LE mal de dents étant ordinairement causé par une surabondance de sérosités impures, qui, se séparant du sang amassé dans la tête en trop grande quantité, & circulant trop lentement

dans ſes vaiſſeaux, ſe dépoſe ſur les ligamens nerveux & tendineux des dents, le principal objet de la cure de cette affection fâcheuſe eſt, d'abord de détourner de la tête la ſéroſité ſcorbutique; en ſecond lieu, de la corriger, de la preparer, & de la rendre mobile, puis de la faire ſortir du corps par les excrétoires convenables; & enfin de rétablir le ton de la partie affectée, & d'y empêcher par ce moïen un nouveau dépôt de la matiere morbifique.

II. Un des meilleurs moïens de remplir notre premiere indication, qui eſt de détourner de la tête l'humeur morbifique, eſt l'uſage des lavemens. Car, comme dans les douleurs de toute eſpéce le ventre eſt ordinairement fort reſſerré, il n'y a rien de plus à propos que de le lâcher, & de l'évacuer, avec des lavemens lénitifs aiguiſés de quelque ſel; & j'ai ſouvent remarqué que peu après leur uſage les malades s'étoient ſenti fort ſoulagés. Il vaut pourtant mieux les preparer avec des remedes uſités dans les maiſons, que de les compoſer avec apparat de differentes eſpéces de purgatifs, & d'émolliens. Une autre eſpéce de remedes fait encore très-bien quand il s'a-

git de détourner de la tête le ſang qui s'y porte avec trop d'abondance, c'eſt le lavement des pieds. Il faut le preparer avec l'eau de pluie ou de riviere, le ſon de froment, & le ſavon de Veniſe, & en faire uſage en ſe mettant au lit; mais il eſt néceſſaire d'avoir l'attention d'y tenir long-tems les pieds, & que l'eau baigne les jambes le plus haut qu'il ſera poſſible, enfin de ne l'emploïer que tiede, & non trop chaud.

III. On remplit encore très-bien la même indication par l'uſage des purgatifs les plus doux, entre leſquels, dans le mal de dents, comme dans toutes les affections rhumatiſantes & gouteuſes, il faut donner la préférence à la manne & à la caſſe récente, parce qu'outre leur vertu évacuante elles ont auſſi celle de temperer l'acrimonie des humeurs, ſurtout ſi on les diſſout dans le petit lait doux, ou le lait d'âneſſe, ou quelque eau minérale, comme les aigrelettes de Schwalbac.

IV. Lorſque des perſonnes dans la fleur de l'âge, & trop pleines de ſang, ſont attaquées de cruelles douleurs de dents, ſoit par rapport à la ſuppreſſion de la tranſpiration, ou à quelque autre

cauſe que ce ſoit, on ne peut mieux remplir à la fois la premiere & la ſeconde indications curatives, que par la ſaignée du pied, dont le ſecours eſt très-prompt, & très-efficace, tant pour détourner vers les parties inférieures les humeurs qui s'amaſſent dans les ſupérieures, que pour rétablir l'égalité de leur circulation dans les vaiſſeaux de toute eſpece, & pour faire ſortir du corps la matiere ennemie. Auſſi eſt-ce le remede auquel je donne la préference.

V. Pour diſſiper & faire ſortir la matiere morbifique qui produit les maux de dents, on peut encore ſe ſervir très-utilement des diaphorétiques, donnant la préférence à ceux qui ſont les plus doux, & qui ont en même tems une vertu anodyne. Je ne puis trop loüer à ce titre l'électuaire de rob de ſureau, y mêlant la corne de cerf brûlée, l'antimoine diaphorétique, & quelques grains de nitre. On donnera cette compoſition diſſoute dans de l'eau de fleurs de ſureau, & on s'en trouvera très-bien, ſur-tout ſi on la réitere, & qu'on ſuive exactement un régime de diaphorétique.

VI. Il arrive ſouvent que les douleurs de dents ſont entretenuës par une abon-

dance de sérosités impures, & c'est le sort des sujets cacochymes, scorbutiques, & catarrheux, qui éprouvent plus souvent les retours de ces fâcheuses incommodités. Dans ces circonstances je ne connois rien de plus assuré, de plus efficace, & de plus innocent, que l'usage convenable des eaux minérales chaudes & froides, sur-tout mariées avec le lait d'ânesse, si les sujets sont délicats & bilieux.

VII. Quant à l'usage des remedes externes, les plus sûrs dans ce genre sont des sachets composés d'espéces parégoriques émollientes, comme de fleurs de sureau, de mélitot, & de camomille ordinaire, de baies de laurier, de geniévre, de graine de carvi, de millet, & de sel seché au feu, qu'on applique tiedes. Je sçais aussi que des fumigations de succin, de storax, de benjoin, d'oliban, de gomme élemi, reçûës sur les dents malades par un entonnoir, ou par le moïen de linges qui en sont pénétrés, ont produit un soulagement considerable. Mais je suis bien aise d'avertir que ce traitement n'a pas bien réussi à tout le monde indifferemment, & qu'il a causé à quelques-uns de grandes dou-

leurs de tête, des migraines, des vertiges, & des douleurs de compreſſion dans les ieux.

VIII. S'il y a une douleur cuiſante, ſur-tout dans une dent cariée, on eſt ordinairement très-ſoulagé par notre liqueur anodyne minérale ſeule, ou mariée avec notre baume de vie, dans leſquels on trempe du cotton, qu'on met dans la dent malade. Les corps humides qui ont les dents cariées ſe trouvent fort bien d'une ou deux gouttes d'huile eſſentielle de gérofle, ou de dictame de Créte, ou même d'huile diſtillée de buis, qu'on fait couler dans la dent, ou dont on imbibe du cotton qu'on y fait entrer. On reſſent très-ſouvent un grand ſoulagement d'un mélange d'eſprit de vin camphré, de ſaffran, de caſtoreum, & d'opium, dont on frotte les gencives & les dents creuſes; & ce liniment ne fait pas moins bien dans ce cas qu'emploïé extérieurement contre les douleurs de la Goute, & du Rhumatiſme.

IX. Au reſte comme un régime de vie exact eſt toûjours utile & avantageux pour garantir des affections chroniques & des douleurs, on s'en trouvera également bien dans le Rhumatiſme des dents. Ce

régime doit principalement consister dans l'abstinence de tous les alimens salés, âcres, durcis, & trop épicés; & sur-tout des vins acides & des liqueurs spiritueuses, & en général de tout ce qui resserre le ventre, & le rend paresseux. Il faut aussi que les malades évitent soigneusement l'air froid, & notamment le vent du nord, & qu'ils s'en garantissent exactement la tête. Et, comme le meilleur préservatif contre toutes les affections rhumatisantes est un mouvement & un exercice suffisant, on ne peut trop les recommander dans les maux de dents chroniques, & qui reviennent souvent.

PRE'CAUTIONS ET OBSERVATIONS.

I. QUAND un violent mal de dents est causé par la carie qui a creusé & miné la dent, il n'y a pas de meilleur remede, si la situation de l'ouverture le permet, que d'y faire faire appliquer le cautére actuel par un Chirurgien adroit. En effet de fréquentes expériences, faites même sur moi, m'ont appris que le cordon nerveux, qui est le siége de la douleur, étant brûlé, & la pourriture étant enlevée de la dent par

le moïen du feu, non-ſeulement la douleur s'eſt entierement diſſipée, mais que les progrès de la carie en ont été arrêtés. Il y a plus : cette opération peut même conſerver la dent ſi l'on remplit ſur le champ le creux de cire mêlée avec du maſtic, pour empêcher l'air & les alimens d'y entrer.

II. Mais ſi la carie qui cauſe une cruelle douleur de la dent a formé un creux tellement diſpoſé qu'on ne puiſſe aiſément y faire entrer le cautére actuel; que les remedes externes & internes qu'on a emploïés ne procurent aucun ſoulagement; & que la longue durée de la douleur faſſe craindre quelque mal plus conſiderable, il n'y a point de remede plus ſûr que l'extraction de la dent cariée faite par un bon Chirurgien.

III. Mais il faut remarquer par rapport à cette operation qu'on doit ſe garder de la faire dans l'accès même, & lorſque les douleurs ſont dans toute leur violence. Il n'eſt encore point à propos de la faire aux pléthoriques lorſque les veines de la tête, des tempes, & des jouës, ſont gonflées, & que la pulſation des vaiſſeaux arteriels eſt violente, à moins qu'on n'ait ſuffiſament diminué la

quantité du ſang. Car les Praticiens ont rapporté pluſieurs obſervations d'hémorrhagies mortelles qui s'en ſont enſuivies, ſur-tout quand ce ſont des molaires qui ont été arrachées ſans précaution.

IV. Les obſervations nous apprennent que l'ouverture des veines ranines a fait des miracles dans des maux de dents des plus violens. Ce remede ne trouvera pas d'oppoſition de notre part, pourvû toutefois que l'ouverture ne ſoit pas fort conſiderable, & que le bas-ventre ſoit libre. J'eſtime même qu'il faut commencer par le lavement des pieds avant que d'en venir à cette ſaignée. Mais s'il y a une trop grande quantité de ſang, il convient de faire précéder la ſaignée du pied; alors ſi la douleur s'opiniâtre, on pourra en venir à l'ouverture des ranines.

V. Les remedes contre le mal de dent ont ceci de particulier que tantôt ils ſoulagent tantôt ils ne ſoulagent pas la même perſonne; de maniere qu'on ne connoît encore contre ce mal aucun remede d'un effet ſûr & conſtant. Le meilleur parti eſt donc d'exciter doucement & ſucceſſivement la réſolution des humeurs âcres & croupiſſantes, & de ga-

rantir fort soigneusement la partie malade des impressions de l'air froid. C'est ce qu'on a lieu d'attendre des sachets dont nous avons donné la composition, & des diaphorétiques doux.

VI. C'est en vain qu'on donne des purgatifs doux aux corps cachectiques, dont les vaisseaux sont remplis d'une grande quantité de sérosité impure, & qui sont en conséquence exposés à de fréquentes attaques de douleurs dans les membres. Il faut ici quelque chose de plus énergique, & de plus actif. On peut pour cet effet emploïer bien des remedes; mais les pilules composées de gomme ammoniaque purifiée, des trochisques alhandal, d'extrait des racines d'hellébore noir, de mercure doux, de cinnabre préparé, de saffran, & de castoreum, tiennent le premier rang, & remplissent toutes les esperances qu'on peut concevoir.

VII. Un mélange composé d'esprit de vin camphré, de teinture de saffran, de noix muscade, & d'esprit volatil de corne de cerf urineux, étant tiré par le nez à la dose de quelques gouttes, calme sur le champ comme par miracle les douleurs de dents les plus cruelles; & ma li-

queur anodyne minérale mariée avec mon baume de vie produit le même effet. Le malheur eſt que ce calme heureux ne dure communément que quelques momens. La raiſon de ce prompt ſoulagement eſt que les nerfs qui ſe diſtribuent aux mâchoires, aux dents, & aux narines, viennent d'un tronc commun, c'eſt-à-dire de la cinquiéme paire.

VIII. Si le mal de dent eſt ſi violent qu'il reſiſte aux remedes de toute eſpece, on pourra ſe ſervir des pilules ſuivantes, que j'ai emploïées avec tout le ſuccès poſſible. Prenez pilules aloephangines un gros, pilules de ſtorax un demi gros, extrait de ſaffran ſix grains; mêlez, & faites des pilules ſelon l'art. On en fait ſoixante, & on en donne ſix ou huit.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN Prince d'une conſtitution ferme & robuſte par la nature des fibres & de l'habitude du corps, & qui avoit paſſé quarante ans ſans aucune alteration de ſa ſanté, à force de chaſſer & de faire de violens exercices du corps ſans

aucun égard aux diſpoſitions de l'air, c'eſt-à-dire pendant la rigueur du froid & l'humidité, comme au milieu des ardeurs du ſoleil, & ſans s'embarraſſer des vents qui ſouvent ſont extrêmement violens dans ſon païs, a tellement abuſé de ſes forces qu'il s'eſt attiré de fréquentes fluxions ſur la tête & les parties voiſines; fluxions qui non-ſeulement lui cauſent une vive douleur dans la tête, mais dans la mâchoire, & ſur-tout aux dents; & même quelquefois, ſe tranſportant aux parties les plus voiſines, comme le col, les épaules, les omoplattes, produiſent de vives douleurs dans les parties muſculeuſes & nerveuſes, &, attaquant la tête de la trachée-artére, une toux fort incommode avec enrouement. Ces accidens n'ont fait qu'augmenter en changeant de façon de vivre, & menant une vie moins agitée; car l'appétit a diminué, & les alimens ſe digerant mal cauſoient des vents, des grouillemens, & une pareſſe du bas-ventre. Etant conſulté, je crus devoir commencer par remedier au mal de dents qui tourmentoit cruellement le malade. Je lui fis donc frotter le côté affecté d'un liniment compoſé d'une partie

de mon baume de vie, & de deux de ma liqueur anodyne minérale, & je lui en fis mettre dans la dent gâtée avec un peu de cotton. Ce remede l'aïant beaucoup soulagé, je lui ordonnai un régime fort exact, qui consistoit à éviter soigneusement les inclémences de l'air de toute espece, & sur-tout les vents impétueux, & l'ardeur du soleil; & lui conseillai de ne point interrompre les exercices du corps ausquels il étoit accoûtumé, c'est-à-dire de monter à cheval, ou en carosse, ou de se promener, mais le tout avec modération. Je lui conseillai pour boisson ordinaire une décoction temperée de racine de squine, d'écorce du bois de sassafras, de raisins, & d'un peu de cannelle, & de ne boire que fort peu de vins spiritueux, mais seulement quelque vin de Moselle leger, ou d'autres semblables, à moins qu'il ne voulût le tremper beaucoup. Outre ce régime, dont je lui défendois de s'écarter, j'indiquai quelques remedes propres à surmonter le mal; par exemple une infusion à la maniere du thé de melisse, de sauge, de véronique, de bétoine, d'écorces fraîches de citron, & de cardamome, mêlés en proportion convena-

ble, pour prendre le matin au lit, en attendant la ſueur; avant le dîner un gros de mon élixir balſamique dans un peu de vin & d'eau; &, pour ſe tenir le ventre libre, de prendre deux fois la ſemaine le ſoir en ſe couchant une once de raiſins de Corinthe avec la rhubarbe. Je combattis la toux avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu mêlée de deux parties de ſyrop de capillaire, que je faiſois prendre vers la nuit dans un gruau d'avoine. Je recommandai encore expreſſément matin & ſoir l'uſage des frictions ſur les parties affligées, & de les faire avec des étoffes chaudes pénétrées de la vapeur du ſuccin brûlé, & ſur-tout de ſe garantir du froid la tête & les parties ſupérieures. Je lui ordonnai de ſe couvrir la tête d'une coëffe avec les feuilles de marjolaine & de ſariette, les fleurs de ſpica, de romarin, de camomille romaine, le ſuccin, le benjoin, le ſtorax, & le cardamome. Ces remedes aïant operé avec la grace de Dieu, le Prince a été guéri de ſes douleurs rhumatiſantes, & jouit à preſent de toute la ſanté qu'il peut deſirer.

REFLEXIONS.

S'IL n'y a pas de moïen plus efficace & plus ſûr, qu'un mouvement du corps, un travail, un exercice ſuffiſant & convenable, pour entretenir la ſanté, & prévenir les maladies, d'exactes obſervations nous apprennent que non-ſeulement l'intermiſſion de ces exercices, mais que leur excès, leur violence, leur uſage à contretems & dans les diſpoſitions défavorables de l'air, applaniſſent le chemin aux maladies, lorſqu'on les interrompt tout d'un coup. Car plus le mouvement progreſſif & la circulation des ſolides & des fluides acquerent de vivacité par la violence des exercices, plus ils deviennent lents & foibles quand on les interrompt tout à coup. De-là viennent en peu de tems des ſtagnations du ſang & des humeurs, des fluxions, des ſéparations de la ſéroſité, des extravaſations & des dépôts de cette liqueur ſur les parties inférieures à l'arrêt, & ſurtout ſur celles que leur expoſition aux injures de l'air a rendu plus foibles ; de-là viennent enfin d'autres fâcheux accidens, comme la précédente obſervation

le prouve. Au reſte, comme la nature étoit accoûtumée à des exercices journels & violens, je n'ai pas cru qu'on dût les interrompre entierement, & j'ai jugé qu'il falloit les continuer avec modération, & circonſpection.

OBSERVATION II.

ÉTANT, il y a quelque tems, à la Cour d'un Prince, une femme de diſtinction me conſulta. Elle étoit âgée de plus de quarante ans, pleine de ſang & de ſucs. Dans un premier mariage, & étant fille, elle avoit toûjours été réglée très-abondamment, & elle s'eſt portée fort bien depuis ſon mariage, quoiqu'elle eût un enfant preſque tous les ans. Dans un ſecond mariage, où elle ne devint pas mere, elle fut attaquée pendant quelques années, ſur-tout dans le printems & l'automne, de fluxions très-conſiderables & très-incommodes ſur la tête, de rhume de cerveau, d'enchifrenement, de douleurs cruelles de dents, d'enflures de la gorge, & de relâchement de la luette, accidens qui durerent quelquefois deux ou trois mois. L'enflure interne de la gorge fut même ſouvent ſi con-

ſiderable, & gênoit ſi fort les mâchoires, qu'elle ne pouvoit ouvrir la bouche qu'autant qu'il falloit pour avaler du bouillon, ou quelque nourriture un peu plus ſolide. Elle avoit fait beaucoup de remedes domeſtiques & pharmaceutiques, qui ne lui avoient procuré aucun ſoulagement. En m'informant plus exactement des circonſtances de cette maladie, & recherchant ſes cauſes, je vis qu'elle occupoit avec ſon mari un appartement bas de la maiſon, qu'elle y couchoit, & que cet appartement ne pouvant être aërié ſuffiſamment, l'air en devoit être enfermé & humide. D'ailleurs elle avoit toûjours mené une vie ſédentaire; en troiſiéme lieu elle n'avoit point eu d'enfans de ſon ſecond mari, &, comme elle avoit été réglée en bien moindre quantité que les années précédentes, elle avoit pris l'habitude de ſe faire ſaigner dans le printems & l'automne. Aiant bien réfléchi ſur toutes ces circonſtances, je jugeai qu'il y avoit plûtôt chez cette femme une ſurabondance de ſéroſité, que de ſang. C'eſt pourquoi j'ordonnai la cure moins dans le deſſein de diminuer la quantité du ſang, que pour prévenir & faire ſortir la trop

grande abondance de sérosités intempe-rées & corrompues ; & pour fortifier tout le corps, & sur-tout la tête. Je lui conseillai donc de changer d'apparte-ment, & d'en prendre un plus haut & plus aerié ; & dans l'intervalle de tems que ses douleurs étoient assoupies, de manger peu, & de s'abstenir de viandes bouillies, & de bouillons gras, de se re-trancher le souper, & de faire un exer-cice modéré. Au lieu de bierre forte je fus d'avis qu'elle usât d'une décoction de ca-nelle, d'écorce de bois de sassafras, & de raisins, avec un quart de vin ; & deux ou trois fois chaque mois de mes pilules bal-samiques polychrestes, & autant de fois par semaine de mon élixir balsamique temperé ; enfin je lui dis de se frotter la tête de mon baume liquide, & de se gargariser souvent la bouche d'eau & de vin dans lesquels on auroit mis quelques gouttes du même baume.

REFLEXIONS.

QUAND on consulte un Medecin sur des affections chroniques rhu-matisantes qui reviennent souvent, son premier soin doit être d'examiner soi-gneusement

gneusement l'état du corps, & les causes antécédentes & concourantes de la maladie; car un Medecin prudent & clairvoïant reconnoîtra le plus souvent que ces fluxions longues & incommodes dépendent, & sont l'effet, d'une sérosité tenuë excrémenteuse produite par l'atonie des solides plûtôt que de la surabondance d'un sang bien constitué. Aussi est-ce fort mal à propos qu'on fait d'amples saignées dans ces circonstances, puisqu'elles ne font qu'affoiblir la nature, & la disposer aux affections maladives. Pour moi j'ai toûjours recommandé & commandé avec beaucoup de succès le régime amaigrissant, s'il est permis d'user de ce terme, dans les douleurs rhumatisantes & gouteuses, & dans les fluxions catarrheuses. Ce régime consiste dans le retranchement de la nourriture, l'abstinence de tous les alimens liquides, & solides, qui nourrissent beaucoup, un mouvement & un exercice du corps suffisans, & une boisson légére & déliée, entremêlant quelquefois des balsamiques laxatifs & fortifians. Et je puis assurer dans la plus exacte vérité que j'ai trouvé plus de secours, soit pour prévenir, soit pour guérir ces ma-

ladies, dans un pareil régime, que dans tous les remedes de la Pharmacie.

OBSERVATION III.

UN jeune homme de trente ans, charnu, aïant l'habitude du corps bien conſtituée, & beaucoup de ſang, s'étant bien repu pendant l'hiver, & aïant mangé des alimens bien nourriſſans, qu'il avoit aſſez largement arroſés de vin, fut obligé au printems de faire un voïage de quelques lieuës dans un tems venteux & humide, expoſé à l'air ſans ſe couvrir ſuffiſamment. A peine fut-il revenu chez lui qu'il ſentit par tout le corps une grande laſſitude, une peſanteur de tête avec un tournoïement très-incommode, & aux dents une douleur des plus cruelles, qui augmentoit pendant la nuit. Comme il n'avoit pas été ſaigné depuis un an, je lui conſeillai de ſe faire ouvrir la veine du pied, d'où on lui tira plus de dix onces de ſang. Cette évacuation, loin d'affoiblir le malade, diminua un peu la violence de ſes accidens, & rendit ſon pouls plus fort. Comme il lui étoit venu dans l'idée de fumer du tabac avant que de ſe coucher,

il but à diverses reprises une mesure d'eau de fontaine froide, se couvrit beaucoup, & s'enveloppa bien de ses couvertures. En conséquence il eut pendant toute la nuit une sueur très-abondante par tout le corps, & il s'éveilla sans douleurs ni à la tête ni aux dents.

RÉFLEXIONS.

TOUTES les fois que les douleurs gravatives & rhumatisantes de la tête & des membres, & même des dents, sont produites dans des sujets charnus & bien nourris, par la surabondance du sang proprement dit, c'est-à-dire de la partie rouge de cette liqueur, qui s'arrête, & devient en conséquence une cause de l'embarras de la circulation des fluides, & de la diminution des sécrétions & des excrétions plûtôt que de l'abondance & du dépôt d'une sérosité impure, la raison, d'accord avec les observations de Medecine-pratique, enseigne que la saignée est un remede très-propre pour rendre au sang & aux humeurs la liberté de leur circulation. Si l'on saigne dans ces circonstances, le pouls s'éleve, & devient plus grand & plus fort; preu-

ve certaine que la maladie eſt cauſée par la ſurabondance de cette liqueur. Notre même obſervation fait encore toucher au doigt la grande vertu ſudorifique & réſolutive de l'eau de fontaine froide, que d'autres hiſtoires prouvent également. Pour moi j'ai toûjours été dans la penſée que l'eau pure de fontaine froide, qui n'eſt point chargée de matieres terreſtres calcarées ou ſalines, eſt un remede incomparable dans beaucoup de maladies, tant à raiſon du froid qui raffermit & fortifie les fibres relâchées, que de l'eſprit minéral ètheré dont aucune eau n'eſt dépourvûë, & qui eſt ami de la nature; & encore à raiſon de la fluidité & de la ténuité qu'elle donne aux liqueurs, & qui les rend propres à circuler avec plus de facilité. Mais, quelque utile que puiſſe être ce remede, & quoiqu'il ſoit des plus efficaces, on ne doit l'emploïer qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection. Bien que les attentions qu'il demande ſoient étrangeres à la matiere preſente, je crois qu'on ne ſera pas fâché de les trouver ici. 1°. Il ne faut point en conſeiller l'uſage aux corps foibles & délicats, dont les mouvemens

ſont languiſſans & les vaiſſeaux remplis de ſéroſités. 2°. Il ne faut le faire prendre qu'aux ſujets pleins de ſang, de chaleur, & dont les mouvemens ſont dans toute leur force. 3°. Il ne faut pas l'avaler d'un trait, mais ſucceſſivement, & à pluſieurs repriſes. 4°. Il faut après l'avoir avalé, ou prendre de l'exercice juſqu'à ce qu'on ſue, ou ſe tenir au lit bien chaudement, & bien couvert.

OBSERVATION IV.

UNE femme de trente ans, qui ſe plaiſoit à manger des alimens ſalés, dont la vie étoit ſédentaire, qui avoit beaucoup de ſang, & ſouvent des tenſions dans le bas-ventre, lequel étoit pareſſeux, fut de plus attaquée d'une ſuppreſſion de régles. Le ſang qu'on lui tira étoit viſqueux. L'automne elle reſſentit à la nuque une douleur très-vive, qui s'étendit juſqu'à l'oreille, cauſa dans la parotide & toute la mâchoire droite une enflure avec inflammation, & enfin excita une douleur des plus aiguë dans une dent cariée du même côté. Son pouls étoit fébrile; les arteres temporales battoïent fortement; il n'y avoit point de

ſommeil, ou il étoit toûjours inquiet; & la ſalive couloit ſans ceſſe de la bouche. Pour ſoulager ces maux on lui ordonna de mettre à l'exterieur un liniment composé d'huiles de juſquiame, & de carvi, & d'un peu de camphre. Mais, loin qu'il calmât la douleur, elle augmenta plûtôt, & l'inflammation gagna le viſage. Elle fut guérie par les remedes ſuivans. D'abord elle prit trois fois par jour quinze à vingt gouttes d'un mélange composé d'une demi-oncé de liqueur anodyne minérale, de camphre, & de laudanum cydoniatum en opiate, de chacun trois grains. 2°. Elle u a pour boiſſon ordinaire d'une émulſion de ſemences de pavot blanc dans une décoction d'orge, de ſcorſonnere, & de bois de ſaſſafras râpé. 3°. On lui appliqua ſur la nuque & la tête le liniment ſuivant; prenez eau d'Anhalt, eſprit de fleurs de ſureau, de chacun une once; eſprit de ſel ammoniac deux gros; nitre artificiel, qui ſe prepare avec l'eſprit de ſel ammoniac & l'eſprit de nitre, camphre, de chacun un demi gros; opium dix grains; huile diſtillée de muſcade, cinq gouttes: mêlez. Ce liniment emploïé à l'exterieur la ſoulagea beaucoup. 4°. La douleur

étant un peu moderée, le ventre fut évacué avec une infuſion de ſenné, de rhubarbe, d'agaric, de crême de tartre, de petits raiſins, dans l'eau & le vin. Bien que ces remedes aïent calmé en partie les douleurs, il reſta pourtant dans la gencive une douleur fixe qui répondoit à la dent malade, avec enflure & rougeur; accidens qui ſubſiſterent pendant pluſieurs mois. Le Medecin conſeilla donc l'extraction de la dent, &, l'operation faite adroitement, il ſortit peu à peu de l'alvéole une quantité de matiere ichoreuſe & corrompuë, qui emporta totalement le mal. L'ouverture qui étoit reſtée fut fermée par l'uſage d'un médicament aſtringent.

RE'FLEXIONS.

ON apprend de cette hiſtoire que le mal de dents ſe trouve ſouvent joint avec un phlegmon, ou une fluxion éryſipélateuſe; c'eſt pourquoi il faut traiter de la même maniere les deux affections. Et comme dans les affections éryſipélateuſes l'application exterieure des huileux n'eſt jamais avantageuſe, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait été nuiſible

à la malade. Aussi la douleur a-t-elle plûtôt cedée aux résolutifs & aux diaphorétiques temperés. Il est très-ordinaire aux corps cacochymes d'avoir mal aux dents, principalement aux environs de l'automne, sur-tout s'ils ont en même tems beaucoup d'humeurs ; c'est aussi dans ce tems que regnent le plus communément les affections gouteuses. Puisqu'il en est ainsi, les meilleurs préservatifs sont la saignée, les décoctions temperées des bois, les évacuans convenables, & l'abstinence du vin & des alimens salés & épicés ; tout cela contribuant à purifier la masse du sang. Or, comme il se forme aisément des fistules dans les mâchoires, lorsqu'une matiere âcre corrompuë s'arrête dans les alvéoles, & ne trouve point d'issuë, parce que non-seulement elle corrode la dent, mais la substance même de la mâchoire, où elle produit un ulcére difficile à guérir, qui se connoît par la douleur, l'enfleure, la rougeur, & l'écoulement d'une matiere corrompuë quand on comprime les gencives, il est très-necessaire de faire promptement l'extraction de la dent, non-seulement pour faire un passage à la matiere corrompuë, mais pour qu'on

puiſſe porter les remedes ſur l'ulcere même.

OBSERVATION V.

UNE femme de trente ans, accoûtumée pendant long-tems à la ſaignée, s'en abſtenoit réligieuſement toutes les fois qu'elle étoit groſſe, par la crainte chimérique, & mal fondée, que cette évacuation ne lui fît tort; mais elle eut preſque toûjours le mal de dents avec une enflure ſéreuſe du viſage. Dans les commencemens des retours de cette maladie elle ſe ſervit pour les empêcher d'être ſi fréquens, d'une teinture tirée avec l'eſprit de vin du cachou, du ſang dragon, & d'un peu d'alum calciné. Ce remede appliqué à l'exterieur, & pris interieurement, lui cauſa ſur le champ de cruelles douleurs de tête, avec des inquietudes extrêmes dans les environs du cœur, un abbattement exceſſif, & des défaillances. Ces accidens ſe diſſipant, les deux mâchoires s'enflerent. L'application externe des cataplaſmes, loin de la ſoulager, ne fit que l'augmenter, de maniere que la fievre devenant plus vive, & les défaillances ſe mettant

de la partie, elle fit une fausse couche. Enfin cette enflure opiniârre qui menaçoit de dégénerer en skirrhe, fut resolue par l'emplatre *Manus Dei.*

RÉFLEXIONS.

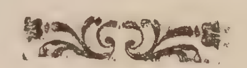
LES affections œdémateuses, & même érysipélateuses, de la tête, & les maux de dents, sont très-communes aux femmes grosses, à cause de leur état de pléthore & de cacochymie, produit par l'embarras qu'éprouve chez elles la transpiration, & par le défaut des régles; mais on peut rémédier promptement à ces accidens en se pressant d'ouvrir la veine, par l'usage des médicamens qui lâchent doucement & insensiblement le ventre, par un régime sage, & par un exercice moderé. Mais si l'on a l'imprudence d'emploïer les astringens pour empêcher l'excrétion de l'humeur séreuse qui est prête à sortir, il arrive necessairement que la matiere corrompuë qui est déja séparée du sang se jette sur les parties internes & nobles, & cause des plus fâcheux accidens. Une chose remarquable c'est que l'usage des cataplasmes, même composés de résolutifs, n'est pas

toûjours sûr, parce qu'ils deviennent souvent répercussifs; tout le monde indifféremment ne pouvant supporter ce qui est humide. Il faut encore remarquer que les humeurs séreuses se changent aisément en skirrheuses, sur-tout lorsqu'on les combat avec trop de résolutifs spiritueux ; & que ces tumeurs skirrheuses sont opiniâtres, se résolvent difficilement, & ne s'amenent pas aisément à suppuration par l'application des émolliens. Ce n'est pas pour une fois que j'ai éprouvé dans ce cas les grandes vertus de l'emplâtre *Manus Dei*, qui est principalement composé de gommes, & qui est décrit dans la Pharmacopée roïale de Charas.

OBSERVATION VI.

UN homme d'un temperament mélancholique sanguin, accoûtumé au vin, & aimant passionément les choses douces, fut souvent attaqué, sur-tout la nuit, de douleurs cruelles, causées par la carie d'une dent. Cette douleur étoit périodique ; car elle commençoit sur les dix heures, & duroit jusqu'à trois, sans qu'il parût au dehors aucune grosseur,

& sans qu'il y eût de chaleur contre nature. Il y avoit dans l'interieur de la dent une petite chair spongieuse d'un sentiment très-exquis. On fit entrer dans la cavité de l'essence de castoreum mêlée d'un peu de laudanum ; ce qui calma la douleur pendant deux jours. Mais comme elle revint le troisiéme, & à la même heure, on usa du même remede qui ne fit rien. Le mal ne ceda qu'au camphre. Au bout de quelques jours la douleur étant revenuë, le camphre fut aussi inefficace que l'essence ; il fallut avoir recours à l'huile essentille de gérofle, dont on fit entrer dans la dent une ou deux gouttes, qui procurerent le soulagement desiré. Mais la semaine suivante ces trois remedes aïant été impuissans pour calmer la douleur qui étoit revenuë, je conseillai au malade l'usage réiteré de l'électuaire ci-dessus décrit, & dont la base est le rob de sureau ; de tirer par le nez mon baume de vie, & de mettre dans la dent de la teinture de castoreum. Ces remedes calmerent la douleur, & l'extraction qu'à la fin on fit de la dent en empêcha pour toûjours le retour.



RÉFLEXIONS.

CETTE obſervation remarquable prouve évidemment l'incertitude & l'infidélité des remedes exterieurs qu'on donne pour ſpécifiques contre les douleurs des dents. Ce n'eſt pourtant point que l'efficacité de ces remedes diminue ; mais le tiſſu des pores & des fibres des parties ſolides, & la foibleſſe qui en eſt la ſuite, n'eſt pas toûjours la même, & peut changer en peu de tems par l'application des remedes mêmes ; ce qui fait que le même remede, non-ſeulement ne produit pas toûjours le même effet, mais en produit un tout contraire. Puis donc qu'il faut attendre peu de ſecours des remedes externes, il eſt toûjours plus à propos d'attaquer ces maladies par des remedes internes convenables, & d'entretenir ſimplement la partie malade dans une chaleur temperée, & dans une tranſpiration libre & égale.



CHAPITRE III.

Du Rhumatisme, douleur, mal, ou spasme de l'oreille.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Sa définition. II. Sa production & ses causes. III. Sa marche & ses accidens. IV. Pourquoi ils sont si violens. V. Son prognostic.* MÉTHODE CURATIVE GÉNÉRALE. *I. Il faut calmer la douleur. II. Remedes exterieurs. III. Il faut résoudre l'humeur arrêtée.* PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS. *I. Ce qu'il faut faire au mal d'oreille quand il est produit par quelque chose qui y est entré. II. Il faut détourner la matiere purulente qui coule trop longtems ; III. la desseicher doucement ; IV. & ne la pas arrêter tout d'un coup. V. Comme il faut traiter les parotides dans la fievre, VI. & faire sortir, ou mourir les vers.* HISTOIRES DE MALADIES. Observation. I. *Mal d'oreilles causé par des fumigations, & un emplâtre appliqué à une tumeur du bras.* Observa-

tion II. *Mal d'oreilles des plus violens produit par la boisson de beaucoup de vin, & un refroidissement subséquent.* Observation III. *Mal d'oreilles opiniâtre, & extrémement cruel, guéri par un écoulement de pus.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. PENDANT que nous parlons des douleurs & des spasmes, il ne faut pas passer sous silence celui qui attaque l'oreille, & qui ne le cede en rien aux autres pour le mal qu'il produit; mais nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cet article. Le mal d'oreille est une douleur aiguë dont le siége est dans la cavité de l'oreille, ou dans le canal auditif, irrité par une sérosité âcre extravasée & arrêtée dans la membrane nerveuse qui le revêt.

II. Cette douleur opiniâtre des oreilles attaque plus fréquemment les personnes sujettes aux Rhumatismes, & aux fluxions catarrheuses, ou naît de la suppression d'une sueur habituelle, ou de l'exposition subite de la tête au froid quand elle est couverte de sueur. Sa cause est souvent une inflammation ou un

ulcere des oreilles, & alors il y a ardeur considerable, douleur tensive & pulsative, rougeur, fievre, & même délire. Quelquefois elle est causée par des vers, & la douleur est vague, accompagnée d'élancemens, avec un sentiment d'érosion. Aretéus parle très-bien de cette maladie, comme on en peut juger par le passage suivant. *Le canal auditif est souvent tourmenté de douleurs très-cruelles, qui quelquefois s'étendent jusqu'au derriere de la tête, aux ieux, & aux muscles des joües, &, quand elles deviennent opiniâtres, aux tempes & à toute la tête. Il se fait aussi quelquefois par les mêmes cavités un écoulement d'humeurs que les Grecs nomment Rhumatisme, & il s'obstine quelquefois si fort, qu'il pénétre profondément, corrompt les parties voisines, & carie les os* (*a*).

III. Le mal d'oreilles est souvent si violent qu'il cause aux adultes, & aux

(*a*) *Acusticus porus difficillime sæpe doloribus vexatur, ut etiam occipitium teneant, & oculos, atque buccarum musculos, & perseveratione quadam tardissima tempora & caput. Aliquando etiam humoris fluor per easdem cavernas fit quem Græci Rhumatismum vocant, & ita jugis ut sæpe vulneret altiora atque corrumpat, & ossa carie inficiat.* Aretæ. *Lib. II. cap.* 3.

personnes d'un âge avancé un délire accompagné d'agitations continuelles, & d'extrêmes inquiétudes. J'ai même vû l'épilepſie en être la ſuite. Il ne tourmente pas ſi cruellement les phlegmatiques, mais il cauſe aux cholériques d'horribles douleurs dans la tête, avec une eſpéce d'aliénation d'eſprit, perte du ſommeil, & agitations extrêmes.

IV. La raiſon pour laquelle les douleurs d'oreilles ſont ſi cruelles qu'à peine on peut les ſupporter, eſt principalement que la membrane qui revêt l'oreille eſt fortement attachée au canal auditif, & par conſéquent fort tendue. D'ailleurs elle eſt une production de la duremere, & elle eſt parſemée de beaucoup de nerfs. Or plus les membranes nerveuſes ſont tenduës & étenduës, plus les douleurs auſquelles elles ſont ſujettes ſont aiguës; comme il paroît évidemment par le périoſte, qu'une humeur épanchée ne peut écarter de l'os qu'il couvre ſans qu'il en arrive des ſymptomes affreux, comme le prouvent les panaris & autres maladies des os.

V. Le mal d'oreilles eſt ſouvent un accident des fievres aiguës, quand il ſe fait un tranſport de la matiere morbifi-

que sur l'oreille. C'est ce qui arrive quelquefois dans la maladie de Hongrie, où le malade devient sourd, ou du moins entend très-dur. Si cette métastase se fait dans le déclin de la fievre, c'est un signe infaillible de la future convalescence; mais alors le vice se trouve dans la membrane de l'oreille interne, & dans le nerf acoustique. Mais quand la métastase se fait dans l'oreille externe, il se produit un mal d'oreille, dont la violence peut faire perdre la vie, si l'on n'y remedie promptement. Riviere assure que ceux qui ont le mal d'oreilles ensuite d'une chûte meurent tous, quand ils rendent par ces parties une humeur sanieuse (*a*). Voici ce que dit Hippocrate sur l'évenement de cette maladie. *La douleur d'oreille opiniâtre avec fievre aiguë & quelque autre signe défavorable, fait mourir le sept les jeunes gens, & plûtôt encore ceux qui sont attaqués de délire, à moins qu'il ne sorte beaucoup de pus de l'oreille, du sang du nez, ou qu'il ne paroisse quelque autre signe avantageux. Elle ne fait mourir que plus tard, & plus rarement, les malades d'un âge plus avancé; car chez eux la mort est pré-*

(*a*) River. *Observ. XVIII.*

venuë par la suppuration, & ils sont moins attaqués de délire. Mais beaucoup de ces derniers ont des rechûtes qui les font périr (a). Il est pourtant bon d'avertir le lecteur que cet aphorisme d'Hippocrate regarde plûtôt l'enflure inflammatoire & la douleur des parotides, que celle de l'interieur de l'oreille.

METHODE CURATIVE GENERALE.

I. LE principal objet de la cure de ce mal si douloureux est de matter, ou de calmer entierement la violence des douleurs qui donne quelquefois occasion à des symptomes très-fâcheux. C'est à quoi on peut réussir de plusieurs manieres. Mais la méthode que nous préférons est d'emploïer les poudres nitreuses avec le cinnabre, notre liqueur

(a) *Auris dolor pertinax cum febre acuta & alio quodam signo aliquantum maligno juvenes quidem septima die occidit, & citius delirio correptos, si non multum pus effluxerit ex aure, aut sanguis e naribus, neque aliud quoddam bonum signum compareat. Seniores autem tardius & minus tollit; nam & aures suppuratione praeveniunt, & minus delirant. Verum multi ex his recidivant, & sic pereunt.* Hipp. *Coac. Praenot.* p. 538. §. 58.

anodyne minérale, les émulsions des quatre semences froides majeures. Si ces secours sont inutiles, il faut avoir recours promptement à l'opium corrigé d'une maniere convenable; & nous recommandons à ce titre les pilules de storax, celles de Starkey, & de Wildegansius, le laudanum liquide de Sydenham, ou le laudanum cydoniatum de Van-Helmont.

II. Un très-bon remede à l'exterieur est un emplâtre anodyn qu'on applique sur la tempe du côté malade, & derriere l'oreille. On le compose de mastic, de galbanum, de saffran, d'huile de muscade tirée par expression, de castoreum, & d'opium. On se sert aussi fort utilement de la vapeur du lait chargé de la vertu des plantes émollientes & de bonne odeur qu'on fait entrer dans l'oreille. Ce remede non-seulement corrige la matiere morbifique & la dispose à la suppuration, mais calme la douleur en relâchant les fibres nerveuses trop tendues. On applique encore très-utilement sur le côté malade une vessie de porc remplie d'une décoction dans le lait de fleurs de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de mélilot, de camomille vul-

gaire, de nénuphar, de coquelicot, de graine de lin, & d'un peu de saffran. On regarde encore comme un fort bon remede pour calmer la douleur, si elle est produite par une inflammation, ou par une sérosité âcre, la fumée de tabac qu'on fait entrer dans l'oreille en soufflant dans le fourneau, l'huile d'olives ou d'amandes améres, dans laquelle on a fait infuser des cloportes, & l'huile de scorpions.

III. Mais comme l'objet doit être de résoudre, & de remettre en mouvement toute humeur qui s'arrête, ou se ralentit dans son mouvement, les poudres diaphorétiques, les remedes légérement nitrés, ceux où entre le cinnabre, donnés dans des eaux diaphorétiques, feront très-bien dans cette maladie. S'il y a pléthore, il faut saigner ; si le ventre est paresseux, il faut le lâcher avec des lavemens émolliens, ou interieurement avec les laxatifs, tels que la manne, la casse, & la rhubarbe. Il y a dans Aretéus au sujet de la cure de cette maladie un passage remarquable que je me fais un plaisir de transcrire. » Il faut, » dit-il, que le malade se tienne en re- » pos, dans un silence parfait, & qu'il

» faſſe abſtinence. Je recommande le » ſilence, parce que le ſon ne peut point » pénétrer dans l'organe de l'ouie ſans » l'ebranler, ce qui cauſe une augmen- » tation des douleurs. Il faut encore » que les malades ſoient chaudement » au lit; & en venir à la ſaignée, ſi le cas » le requert. Le troiſiéme jour on les » ſoûtiendra avec quelque aliment lé- » ger, &, pour calmer la douleur, on » appliquera à l'exterieur la vapeur de » quelque liqueur chaude, ou des ſa- » chets compoſés de farines adouciſſan- » tes & émollientes, & des cataplaſmes » relâchans. Dès que la douleur com- » mencera, il faudra appliquer les ſang- » ſuës aux bords de l'oreille, ou bien » une ventouſe ſcarifiée derriere cette » partie, avec des éponges chaudes. » On fera auſſi entrer dans le canal » auditif de la laine entortillée au » moïen d'une ſonde & trempée dans » de l'huile chaude, & on ôtera la ſon- » de quand la laine ſera ſuffiſament en- » foncée (*a*).

(*a*) *Utendum requie corporis, atque abſtinentia, & ſilentio ſummo; etenim organo auditorio accepta voce aures neceſſario commoventur, & propterea majores dolores efficiunt. Lo-*

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS.

I. TOUTES les fois que le mal d'oreilles sera produit par une cause externe, c'est-à-dire par quelque corps dur qui sera entré dans l'oreille, comme il y en a plusieurs exemples chez Hildanus, il faut bien se garder d'en tenter l'extraction dans la force de la douleur, soit avec une pince, ou quelque autre instrument, parce que non-seulement cette tentative seroit inutile, mais que la douleur, devenant insupportable, produiroit une augmentation des accidens. Car dans la force de la douleur le canal auditif est resserré par un spasme violent, de

candi praterea agrotantes calido in lecto, &, si dolor coëgerit, phlebotomandi; atque tertia die levi ac facili cibo reficiendi, & ob mitigationem doloris, exterius admovenda vaporatio tepidi liquoris, vel sacculi ex polline tenera confecti; tum cataplasmata laxativa. Et cum dolor initium sumpserit, statim erunt admovenda sanguisuga, quas hirudines appellant, circa fines auricula, vel circa ejus posteriora cucurbita admota, scarificando, adhibita spongiarum calidarum. Ipsam quoque cavernam involuta lana per specillum oleo calido tinctum paulatim penetramus, atque illic lana derelicta ferramentum detrahimus. Aretæ. *Loc. cit.*

maniere que la moindre violence qu'il ſouffre du dehors aigrit les douleurs, & rendant en conſéquence le canal plus étroit, empêche davantage la ſortie du corps étranger. Dans cet état il vaut mieux emploier les fomentations ci-deſſus décrites, ou faire couler dans l'oreille quelques gouttes d'huile d'amandes améres, qui réunit une vertu ſédative à la vertu adouciſſante. Nous avons l'experience que le ramolliſſement & le relâchement des membranes a fait ſortir par un ſeul éternuement le corps qui étoit entré dans l'oreille. Comme il n'y a rien de plus judicieux que ce qu'on lit à ce ſujet dans les ouvrages de Trallien, je ne puis m'empêcher de rapporter ici le paſſage ſuivant. » S'il eſt entré dans » l'oreille une petite pierre, une féve, ou » quelque choſe de ſemblable, il faut » tremper dans la thérébenthine, ou » quelque autre ſubſtance viſqueuſe, » une ſonde enveloppée de laine, la » faire entrer dans l'oreille, & la retirer » doucement, en excitant l'éternuement, » le nez & la bouche fermés. Car l'ef» fort qui ſe produit dans une exſpira» tion de cette nature fait ſortir ce qui eſt » entré dans le canal. Mais il faut avoir

» recours

» recours à cet expédient aussi-tôt après
» l'accident arrivé; & ne pas perdre de
» tems ; car si on ne peut tirer de cette
» maniere le corps étranger, il survient
» une inflammation, souvent accompa-
» gnée de convulsions qui mettent la vie
» en danger. C'est pourquoi il faut faire
» entrer souvent dans l'oreille de l'huile
» tiede, au moïen de laquelle l'inflam-
» mation étant calmée, on viendra ai-
» sément à bout de faire sortir le corps
» étranger (*a*).

II. La crise du mal d'oreilles produit par une cause interne est ordinairement un abscès, & il sort une matiere ichoreuse purulente des pores & des canaux

(*a*) *Si lapillus, aut faba, aut aliud quidquam in aurem incidat, specillum lana involutum in resinam terebinthinæ aut glutinosum aliquod intingito, ac ubi in aurem injeceris protrahito, & sternutamentum excitans os & nares obturato. Nam spiritus intentione, quæ ita fit, id quod intus impactum est expellitur. Hæc autem continuo facito; diligentiam adhibeto ut quam primum eximatur. Sin autem neque sic exciderit, inflammatione oboriente, convulsiones sæpe excitantur, ut etiam ægri de vita periclitentur. Quare oleum quoque tepidum frequenter infundere oportet. Sic enim, locis inflammatione liberatis, facile eximetur.* Trallian. *Lib. III. cap.* 3.

des glandes qui ſe trouvent dans le canal auditif exterieur, & qui dans l'état de ſanté fourniſſent le cerumien. Il ſe fait chez les enfans mêmes, ſur-tout lorſqu'ils ont l'habitude du corps ſpongieuſe, un ſi grand abord de ſéroſités ſur ces parties, qu'il en ſort tous les jours une grande quantité d'humeurs fétides & purulentes. Dans cet état de la maladie il faut détourner l'abord trop conſiderable des humeurs par les laxatifs les plus doux, comme la manne, la rhubarbe, les raiſins, qu'on réiterera ſuivant le beſoin; & il faut, ſur-tout chez les perſonnes âgées, les détourner vers les parties inférieures par l'uſage des lavemens des pieds, des véſicatoires, ou des ventouſes. Par cette conduite on diminue ſucceſſivement cet écoulement d'oreilles incommode, & le malade guérit ſans que l'ouie en ſouffre.

III. Quand la plus grande partie du pus eſt ſortie de l'oreille à la ſuite d'une inflammation, outre les remedes qui détournent les humeurs de la tête & des oreilles, il faut emploïer à l'exterieur ce qui deſſéche légérement, & qui reſiſte à la pourriture. Les anciens ont emploïé pour cet effet des paſtilles de ſaf-

fran, d'aloës, de myrrhe, de sarcocolle, qu'ils mettoient dans les oreilles, ou du vin miellé composé d'écorce de grenades, de nard, d'amandes ameres, de saffran, de myrrhe, d'alum, ou de sucs d'herbes vulnéraires, qu'ils faisoient entrer dans le canal, si l'écoulement étoit trop considerable. On peut consulter à ce sujet Celius-Aurélianus, Liv. II. chap. 3.

IV. Mais il faut se garder d'arrêter tout à coup par des dessiccatifs puissans, & de forts astringens, un ancien écoulement purulent des oreilles, quelle qu'en ait été la cause. Car il en arriveroit des enflures considerables des parotides accompagnées de vives douleurs, & de symptomes cruels. Nous parlons ainsi d'après l'experience des autres & la nôtre.

V. Lorsque dans les fievres aiguës il survient un mal d'oreilles cruel avec enflure des parotides, je n'ai jamais trouvé rien de plus efficace que les ventouses scarifiées appliquées à la nuque, & un cataplasme émollient de figues grasses, de saffran, de miel, de suc d'oignons cuits sous la cendre, & de racines de lis blancs, mis tiede sur la partie malade.

VI. Si la douleur vient de vers qui se ſoient gliſſés dans l'oreille, il faut les faire ſortir en faiſant entrer du lait tiede dans les oreilles, ou les faire mourir en y injectant de l'huile d'abſinthe, de noïaux de pêches, ou d'amandes amé-res.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UNE Demoiſelle de très-bonne famille, qui a cinquante ans paſſés, d'un eſprit vif, d'un tempérament ſanguin, étoit depuis dix ans preſque continuellement attaquée de fluxions douloureuſes ſur les parties externes, cauſées par trop de ſang, & par l'impureté qu'y cauſoit le ralentiſſement de ſon mouvement progreſſif. M'aïant conſulté, mon avis fut qu'elle ſe fît ſaigner chaque année au moins trois fois; elle le fit, & ſe trouva mieux. Mais aïant négligé à l'équinoxe d'automne cette evacuation devenuë habituelle, & aïant arrêté, en ſe refroidiſſant mal àpropos le bras droit, une ſueur à laquelle elle étoit accoûtumée toutes les nuits, elle

fut ſaiſie le lendemain d'une vive douleur avec enflure au coude du même bras. Cette enflure augmenta ſi fort qu'elle ne put plus ni fléchir le bras, ni le lever. Pour remedier à ce mal elle fit par le conſeil de ſes amies de fréquentes fumigations de gommes réſineuſes, de ſuccin, de tacamahaca; ce qui adoucit la douleur; mais l'enflure, changeant de ſiége, ſe jetta ſur la partie ſuperieure de l'humeur, qui enfla conſiderablement. Un Chirurgien y aïant appliqué un emplâtre, la tumeur ſe diſſipa en partie, mais, ſe portant ſur le côté droit de la tête, elle cauſa, ſur-tout dans l'oreille, une douleur ſi vive & ſi aiguë, que la malade avoit toutes les peines du monde à la ſupporter. La tête lui enfla conſiderablement, elle avoit l'ouie extrêmement dure, & il ſortit du nez quelques gouttes de ſang avec beaucoup de mucoſités. M'aïant fait demander mon avis par un jeune Medecin qui étoit en relation avec moi, je conſeillai 1°. de faire ſaigner la malade du pied gauche, afin d'ouvrir une iſſuë au ſang trop abondant; puis de la purger doucement avec une infuſion de ſenné, de rhubarbe & de raiſins.

Après ces préliminaires je la mis à un régime léger, & lui ordonnai pour boisson ordinaire une décoction de racines de salsepareille, de réglisse, & de fleurs de coquelicot; &, pour entretenir le corps dans une transpiration convenable, & la rendre même plus abondante, je voulus qu'elle gardât le lit, & qu'elle usât souvent d'un mélange d'eau de fleurs de sureau, de corne de cerf brûlée, d'antimoine diaphorétique, & d'un peu de nitre, & qu'elle mît sur le côté malade de la tête le sachet ci-dessus décrit chauffé légérement. Vers le onziéme jour elle eut par tout le corps une sueur très-abondante, qui dissipa totalement son fâcheux accident. Mais comme il lui restoit une dureté d'ouie, avec un sentiment de pression, je conseillai à la malade de recevoir à plusieurs reprises dans le canal auditif la vapeur d'un pain fait avec la graine de fenouil, qu'on ouvriroit au sortir du four. Les impuretés qui étoient dans le sang de la malade aïant été enfin évacuées par l'usage de nos pilules balsamiques, & céphaliques, elle recouvra peu à peu sa premiere santé.

RÉFLEXIONS.

LES jeunes Medecins trouveront dans cette obſervation pluſieurs remarques utiles dans la pratique. Ils verront 1°. que ces douleurs rhumatiſantes peuvent être produites par l'omiſſion de la ſaignée & la ſuppreſſion des ſueurs habituelles : en ſecond lieu que les fumigations ne ſont point des remedes indifferens dans le traitement de ces douleurs, parce qu'augmentant la tenſion, déja trop grande, des fibres nerveuſes de la peau, elles tournent vers l'interieur le mouvement des humeurs corrompuës ; pendant qu'au contraire il faut donner un mouvement doux & ſucceſſif aux humeurs impures arrêtées dans les pores, & dans les parties ſenſibles du corps, & en provoquer la ſortie. Il paroît en troiſiéme lieu que le Medecin tient une conduite bien plus prudente, & plus efficace pour ſurmonter les rhumatiſmes opiniâtres, lorſqu'il ne fatigue pas la nature par beaucoup de ſudorifiques actifs, mais qu'attendant l'occaſion, il ne ſe ſert que de remedes doux & temperés, propres à diſpoſer le malade à la tranſpiration.

Cette méthode fait souvent que la nature d'elle-même surmonte & emporte entierement la maladie.

OBSERVATION II.

UN vieillard de distinction, maigre, mais d'un visage vermeil, me fit appeller dans le tems que je pratiquois la Medecine en Westphalie. Au sortir d'un repas où il avoit bu beaucoup de vin, il revint chez lui de loin pendant la nuit, & le lendemain se sentit d'une pesanteur de tête sur-tout du côté gauche. Il ne tarda pas à s'y joindre une douleur d'oreille fort aiguë, qui augmenta tellement en peu de jours, que non-seulement il perdit entierement le sommeil, mais qu'il eut un tremblement de tout le corps avec froid, de maniere que les convulsions étoient extrêmement à craindre. Je trouvai cet infortuné tourmenté de douleurs si vives qu'un coup de pistolet lui auroit paru un service essentiel; tout son état le mettoit au desespoir. A l'exterieur on ne voïoit rien dans la partie douloureuse. C'est ce qui fit que je lui ordonnai plusieurs lavemens; & interieurement je ne lui administrai que quelques poudres

antiépileptiques, mêlés d'un peu de nitre, de cinnabre, & d'un peu de laudanum. Je lui fis recevoir ſouvent dans l'interieur de l'oreille, où il diſoit qu'étoit le ſiége de ſa douleur, la vapeur d'une décoction de fleurs de camomille dans du lait. Enfin au bout de ſept jours les douleurs s'étant adoucies, le malade eut une ſueur; le pouls devint plus calme & plus mollet, de dur & ſerré qu'il étoit; l'urine, qui juſqu'alors avoit été crue & lympide, lâcha un ſédiment épais, & un abſcès s'étant ouvert de lui-même, il ſortit de l'oreille environ deux cuillerées de pus, & la douleur & tous les accidens ſe diſſiperent entierement.

RE'FLEXIONS.

J'AI toûjours été étonné que ce vieillard ait encore eu aſſez de forces pour ſurmonter ſi heureuſement une affection de la tête aſſez grave pour affecter tout le genre nerveux. On voit dans ſon hiſtoire un exemple ſenſible de la force de la nature pour operer la guériſon des maladies; car c'eſt à elle plûtôt qu'à l'art que celle-ci eſt dûe. Je ne

voulus pas faire saigner le malade, parce qu'il n'étoit pas accoûtumé à ce remede, & qu'au lieu d'emploïer des remedes forts, il falloit, aïant égard à son âge, n'opposer à la maladie, toute cruelle qu'elle étoit, que des remédes doux. La guérison de ce vieillard, qui étoit fort connu, & d'une grande distinction, dans la Principauté de Minden, operée par un jeune homme, comme j'étois alors, me fit beaucoup d'honneur, & m'acquit beaucoup plus de réputation que je n'en méritois.

OBSERVATION III.

UNE Demoiselle de dix ans, fille de la veuve d'un Conseiller Aulique, d'un temperament délicat & sensible, se plaignoit d'abbattement, de perte d'appétit, de douleurs dans le bas-ventre, & d'un point dans les hypochondres qui lui faisoit jetter de grands cris. Elle dormoit très-peu, & son sommeil étoit accompagné de terreurs. M'imaginant que la cause de ces symptomes étoit des vers, je lui donnai, mais inutilement, les remedes propres à les faire mourir & sortir. Elle garda le lit

pendant un mois & plus, ſans ſentir le moindre ſoulagement. Enfin les douleurs du bas-ventre ſe diſſiperent, & furent remplacées par un mal de tête violent avec dureté d'ouie. Cette douleur produiſit une inſomnie continuelle pendant un mois entier, qu'elle paſſa abſolument ſans fermer l'œil. Il ſurvint tous les jours un délire; elle devint entierement ſourde, & ne voulut plus prendre aucune eſpece d'alimens, ſi ce n'eſt du pain trempé dans de la bierre; car elle rejettoit entierement & remédes, & bouillons, & toute autre nourriture. Je voïois aſſiduement cette malade, & comme un jour ſa mere me preſſoit avec beaucoup de douleur de lui donner du ſoulagement, je lui avoüai naturellement que je ne connoiſſois rien à la maladie, & je lui conſeillai d'attendre de la grace de Dieu, de la nature, & du tems, un remede contre cet état fâcheux. Enfin, lorſqu'on s'y attendoit le moins, on s'apperçut qu'il lui étoit ſorti de l'oreille pendant la nuit une grande quantité de pus, qui fut encore ſuivie d'une plus grande. Le ſommeil revint ainſi comme par miracle en un jour & une nuit; l'ouie ſe rétablit, bien qu'elle reſ-

tât toûjours dure, & peu a peu l'appetit & les forces se ranimerent. En un mot avec la grace de Dieu, & les secours de la nature, cette jeune Demoiselle recouvra une santé parfaite, dont elle jouit encore actuellement.

RÉFLEXIONS.

On voit clairement par l'observation précedente que les causes des maladies sont quelquefois si cachées que le Medecin ne peut les découvrir. On doit encore en conclurre qu'une vive douleur de la tête suffit pour renverser, & même presque pour détruire, toutes les fonctions animales & naturelles, & que la douleur reconnoît pour unique cause prochaine une agitation, une commotion, un tiraillement violent des parties nerveuses & fibreuses. C'est ce qui fait que la douleur, cause prochaine de tous les symptomes cruels dont nous avons fait l'énumération, étant appaisée, tout est rentré dans l'ordre naturel & accoûtumé.



CHAPITRE IV.

De la Douleur de Goute vraie & invétérée.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Difference de la Goute commençante & de la Goute invéterée. II. Histoire de la Goute tirée de Sydenham. III. Ses progrès au de-là de l'histoire extraite, & sa crise. IV. Symptomes de la maladie quand elle attaque depuis plusieurs années. V. Description de la Goute tirée de Cœlius-Aurelianus. VI. Raison formelle de la Goute. VII. Ses accidens sont causés par les spasmes. VIII. Preuves de cette vérité. IX. La cause efficiente de la Goute n'est pas un sel acide ou bilieux, mais un sel tartareux ; X. ce qu'on prouve. XI. Autres preuves. XII. Le sel tartareux fermente avec la mucosité des glandes ; XIII. & de-là vient la coagulation, qui est la cause médiate des tourmens de la Goute. XIV. Dans la Goute chaude la sérosité est âcre, sulphureuse, &c. XV. L'accès de Goute est accompagné de fievre. XVI. Raison pour-*

quoi la matiere corrompuë attaque ſeulement certaines parties. XVII. La foibleſſe eſt cauſe de l'abondance des ſeroſités impures, XVIII. & les cauſes de la foibleſſe ſont l'abus des plaiſirs de l'amour; XIX. la boiſſon trop abondante du vin; XX. ce qui mérite pourtant des exceptions; XXI. les paſſions de l'ame; XXII. la gourmandiſe & la vie ſédentaire; XXIII. la ſuppreſſion de la tranſpiration; XXIV. le défaut des hémorrhagies habituelles. XXV. Prognoſtic. XXVI. Ceux qui ſont attaqués jeunes de la Goute vivent rarement long-tems, & ceux qu'elle attaque vieux vivent plus long-tems. XXVII. La Goute commençante ſe guérit aiſément, mais l'invétérée eſt incurable. CURE PRÉSERVATIVE. *I. Il eſt plus aiſé de préſerver de la Goute que d'en guérir; II. mais il faut éviter l'abus des plaiſirs de l'amour, l'ivreſſe, & même le vin; III. qui eſt pourtant quelquefois avantageux; IV. le trop d'alimens, & ſur-tout pendant l'accès; V. car les gens riches ſont plus ſujets à cette maladie que les pauvres; VI. enfin il faut éviter les ſoucis & les méditations trop appliquantes, & faire beaucoup d'exercice. VII. Conſeil de Craton. VIII. Ceux à*

qui la Goute est un héritage, ou chez qui elle est chronique, doivent suivre un régime plus exact que les autres gouteux. CURE PARTICULIERE THE'RAPEUTIQUE DES GOUTEUX. *I. On ne peut plus guérir la Goute enracinée. II. Il faut saigner; III. appliquer des ventouses scarifiées sur le col du pied; IV. donner chaque mois un vomitif. V. Les eaux de Carles-Bade l'emportent sur tous les autres remedes; & les eaux aigrelettes méritent bien leur part des loüanges. VI. Les boissons tempérantes ne leur cedent en rien. VII. Les diaphorétiques sont estimés.* CURE PENDANT L'ACCE'S. *I. Il faut lâcher le ventre quand il est prochain. II. Il faut dissiper la matiere gouteuse par l'augmentation de la transpiration, à quoi contribuent les infusions en maniere de thé, les mélanges diapnoiques, III. & les décoctions délaïantes & sudorifiques. IV. Quels sont les topiques convenables, & dans quel cas on peut en faire usage.* PRE'CAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. *I. La saignée demande de la circonspection chez quelques sujets. II. Ce qu'on doit penser de la cure de la Goute par l'usage du lait. III. Il ne faut point donner de forts purgatifs pendant la dou-*

leur. IV. Jugement ſur la décoction de Vienne. V. Remarques ſur l'uſage des topiques. VI. A qui conviennent les topiques ſpiritueux. VII. Il faut emploïer peu de remedes, & les choiſir ſûrs. VIII. Ce qu'il faut penſer de la fréquente ſaignée. IX. Il faut traiter avec précaution l'enflure qui reſte après la maladie; X. & réſoudre les nodoſités. HISTOIRES DE MALADIES. Obſervation I. *Goute funeſte pour avoir réflué par un traitement empirique.* Obſervation II. *Enflure éryſipélateuſe des pieds repouſſée en dedans.* Obſervation III. *Reflux mortel de la Goute produit par le froid.* Obſervation IV. *Goute dont le reflux cauſe la mort.* Obſervation V. *Goute funeſte par l'uſage des opiatiques à un malade ſujet aux hémorrhoides.* Obſervation VI. *Goute héréditaire chez un hypochondriaque.* Obſervation VII. *Goute héréditaire invétérée dont la matiere reſtant dans le corps en eſt chaſſée par les eaux de Carles-Bade, & qui en eſt diminuée.* Obſervation VIII. *Goute legére devenuë plus forte en conſéquence de la colére & du réfroidiſſement, & qui a changé de ſiége.* Obſervation IX. *Catarrhes qui ſe terminent en une vraie Goute.* Obſervation X.

Goute qui attaque un jeune homme. Observation XI. *Goute sanguine hémorrhoidale.* Observation XII. *Préjudice que causent les topiques, sur-tout camphrés, dans la Goute & l'érysipele.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. IL y a beaucoup de difference quant au prognostic & au traitement entre la Goute nouvelle & commençante, & celle qui est invétérée & enracinée. Celle-là est ordinairement passagere, & attaque les personnes à la fleur de l'âge, pleines de sang & de sucs, à l'occasion de quelque faute dans l'usage des choses non-naturelles; & ce n'est qu'une espéce de Rhumatisme simple; celle-ci est ordinairement héréditaire; elle attaque les personnes délicates; elle a sa cause dans la corruption du sang & de la sérosité; il est difficile de la guérir radicalement, & le plus souvent elle dure jusqu'à la mort.

II. Comme personne n'a donné l'idée, l'histoire, & les progrès de la Goute mieux & plus exactement que Sydenham, qui parloit d'après sa propre expérience, je crois ne pouvoir mieux fai-

re que de transcrire ici ce qu'on en trouve dans les ouvrages de ce célébre Medecin. » A la fin de janvier, ou au commen-
» cement de février, la Goute se déclare
» tout à coup, & presque sans autre
» avant-coureur que de mauvaises diges-
» tions, ou des crudités de l'estomac
» qui ont commencé quelques semaines
» auparavant. Cependant le corps se
» gonfle comme de vents avec une pe-
» santeur qui augmente de jour en jour
» jusqu'au moment qu'éclatte l'accès,
» que précede de peu de jours un en-
» gourdissement, & comme la descente
» de vents à travers les chairs des cuis-
» ses, avec une affection spasmodique.
» La veille de l'accès l'appetit est plus
» vorace, sans être pourtant naturelle.
» On se couche & l'on s'endort en san-
» té, mais à deux heures après minuit le
» malade est reveillé par une douleur
» qui se fait sentir ordinairement au
» pouce du pied, quelquefois pourtant
» au talon, au gras de la jambe, au cal-
» caneum. Cette douleur ressemble à cel-
» le qui accompagne la dislocation de
» ces os, & elle est accompagnée com-
» me du sentiment d'une eau froide qui
» seroit répanduë sur les membranes.

» Peu de tems après vient le froid, avec
» frisson, & une petite fievre. La dou-
» leur, peu considerable dans le com-
» mencement, augmente par degrés
» d'heure en heure (le froid & le frisson
» diminuent proportionnellement) jus-
» qu'a ce qu'elle soit parvenuë au plus
» haut periode, ce qui arrive vers le
» milieu de la nuit ; & pendant ce tems
» elle s'ajuste merveilleusement aux va-
» rietés des os du tarse & du métatarse,
» dont elle suit les ligamens. Tantôt
» c'est une tension violente, ou un dé-
» chirement de ces ligamens ; tantôt
» c'est la morsure d'un chien qui les ron-
» ge ; quelquefois c'est un sentiment de
» compression & de resserrement. Ajoû-
» tons que la partie malade acquert un
» sentiment si vif & si exquis, que le
» poids des couvertures, & l'ébranle-
» ment du plancher par une marche un
» peu pesante, sont insupportables. De-
» là mille efforts, mille situations diffe-
» rentes qu'on donne continuellement
» au corps & à la partie malade, dans
» l'esperance toûjours trompée d'en ren-
» contrer une moins douloureuse. On
» ne trouve pourtant de soulagement à
» la douleur que sur les deux ou trois

» heures du matin, c'est-à-dire vingt-
» quatre heures après le commencement
» de l'accès; tems auquel, la matiere
» morbifique étant un peu digerée, &
» en partie dissipée par la transpiration,
» le malade commence à respirer. Alors
» couvert d'une douce moiteur il s'en-
» dort, & trouve à son réveil la douleur
» fort diminuée, & la partie affectée
» avec une enflure toute récente. Dans
» l'espace de peu de jours l'autre pied est
» attaqué de la même douleur, suivie
» des mêmes accidens. Quelquefois elle
» saisit les deux pieds à la fois. Quand
» les deux pieds ont été attaqués, les
» accès suivans sont irréguliers, même
» quant à la durée; ils ne se ressemblent
» qu'en un seul point, par l'augmen-
» tation de la douleur pendant la nuit,
» & sa remission le matin. De tous ces
» accès particuliers est composé l'accès
» général qu'on nomme attaque de
» Goute, lequel est plus long ou plus
» court selon l'âge du malade, &c. Dans
» les personnes vigoureuses & celles qui
» sont rarement attaquées de la Goute,
» c'est souvent l'affaire de quatorze
» jours; chez les vieillards, & ceux qui
» ont eu des retours fréquens de la ma-

» ladie, l'attaque est de deux mois; quant
» à ceux qui ont eu la Goute pendant
» quelques années, elle ne les abandonne
» que quand l'eté déja avancé la met en
» fuite (*a*).

(*a*) *Podagra exeunte januario, aut incipiente februario, derepente, & nulla fere præsentione antecedente ingruit, nisi quod ventriculi cruditate, aut ἀπεψία, ad septimanas aliquot æger laboraverit. Corporis interim intumescentia quasi ventosa & gravitate, quæ in dies augetur donec tandem detonet paroxysmus, quem paucis diebus præit torpor, & quasi flatuum descensus per femorum carnes cum affectione Σπασμοειδεῖ, tum etiam pridie paroxysmi appetitus voracior, non tamen naturalis. Sanus lecto somnoque committitur, hora vero secunda post mediam noctem excitatur a dolore pollicem pedis ut plurimum occupante, quandoque vero calcaneum, suram, aut talum. Hic dolor eum refert qui ossium dictorum dislocationem comitatur, cum sensu quasi aquæ tantum non frigidæ partis affectæ membranis affusæ. Mox sequitur rigor cum horrore, & febricitatione aliquali. Dolor autem hic, primo remissior, gradatim intenditur (& pari passu rigor atque horror recedunt) idque in singulas horas, donec tandem sub noctem ad apicem pervenerit, se ad varietatem officulorum tarsi & metatarsi, quorum ligamenta obsidet, perbelle accommodans; nunc tensionem violentam, vel ligamentorum istorum dilacerationem, nunc morsum canis rodentis, quandoque pressuram & coarctionem exprimens. Ad hæc ita vivum exquisitumque habet sensum pars affecta, ut nec*

III. Les quatorze premiers jours l'urine est d'une couleur foncée, & dépose après quelque tems de repos un sédiment

linteorum superincumbentium pondus, nec cubiculi a fortiori ambulatione concussionem ferre valeat.... Hinc mille conamina, situs tum ipsius corporis, tum membri affecti mutatione assidua, doloris sedationem incassum exambiunt; quæ tamen non contingit ante horam secundam tertiamve matutinam (decurso scilicet nycthemeri spatio a primo appulsu paroxysmi) quo tempore æger post materiæ peccantis modicam digestionem, & difflationem aliqualem, subito a dolore respirat.... Jam levi madore perfusus somno concedit, a quo evigilans, dolore multum imminuto, partem affectam tumore recenter occupatam cernit.... Intra paucos dies alter pes eodem dolore torquetur quo is qui prius doluit.... Easdemque excitat tragedias.... Nonnunquam utrosque simul pari vehementia fatigat. Postquam utrumque pedem exercuerit, qui sequuntur paroxysmi abnormes sunt, tum quoad tempus invasionis, tum quoad durationem; hoc tamen ubique servant, quòd dolor noctu recrudescat, mane vero remittatur. Atque ex serie horum paroxysmulorum, constat paroxysmus qui dicitur podagra, brevior diuturniorve, pro ægri ætate.... quod in vegetioribus, & iis quos podagra rarius invisit, diebus sæpe quatuordecim fit; in senioribus, atque iis quos sæpius afflixit, duobus mensibus; iis vero qui vel annis, vel diuturniore morbi mora, fractiores jam sunt, non prius valedicit quam æstas jam adultior eam fugaverit. Sydenham. *Tract. de Podagra.*

rouge, rempli comme de graviers. Communément elle n'égale que le tiers de la boisson que le malade a prise. Presque pendant tout ce tems le ventre est resserré. Le défaut d'appétit, un froid de tout le corps qui prend sur le soir, une pesanteur, & un sentiment incommode des parties mêmes qui ne sont point affectées, accompagnent toute l'attaque; à la fin de laquelle le pied malade est fatigué d'une démangeaison presque insupportable, & surtout entre les doigts, dont il se détache des furfures, & la peau des pieds tombe par écailles, comme si le malade avoit pris du poison.

IV. Tels sont les symptomes de la Goute réguliere; mais lorsqu'on dérange sa marche par un traitement mal ordonné, ou que ses attaques sont longues depuis plusieurs années, les accidens sont fort differens de ceux qu'on vient de décrire. L'humeur gouteuse s'empare des mains, des carpes, des coudes, des genoux, & d'autres régions du corps; quelquefois elle tord les doigts, qu'elle prive peu à peu de leur mouvement, & enfin elle forme vers les ligamens des articulations des concrétions nerveuses, qui ressemblent à la craie, ou aux ieux d'é-

crevisses. Quelquefois elle produit aux coudes une tumeur blanchâtre de la grosseur d'un œuf, qui s'enflamme peu à peu, quelquefois elle se jette sur la cuisse, où l'on sent une pesanteur telle que si l'on y avoit attaché un poids considerable, & cependant sans douleur notable. S'étendant ensuite au génouil, elle le tourmente plus vivement. Alors le malade a presque tous les membres raccourcis & perclus, de maniere qu'il ne peut se soûtenir aisément, & qu'il ne fait que se traîner avec beaucoup de peine.

V. Célius-Aurélianus est celui des anciens qui a le mieux décrit la Goute. Voici comme il en parle dans ses *maladies chroniques.* » Les personnes attaquées de » la Goute ont un engourdissement, & » un fourmillement dans les articula- » tions qui sont attaquées, lesquelles se » fléchissent avec peine, & ne s'étendent » ensuite qu'avec difficulté. Ils ont aussi » une pesanteur, & un goût pour le re- » pos, & beaucoup de peine à éxécuter » les plus petits mouvemens. Pendant » qu'ils dorment on entend craquer leurs » articulations, & à leur réveil ils ont » comme des sauts dans ces parties. » Alors sans aucune cause manifeste il y

a

» a frisson, ou froid, ou tremblement.
» Ensuite lorsque la maladie est plus dé-
» clarée, ceux qui ont la Goute aux
» pieds, sentent une douleur dans l'un
» des deux, ou dans tous les deux, avec
» des pointillemens. Cette douleur qui
» commence par la plante du pied, ou
» souvent par le gros doigt, est accom-
» pagnée d'engourdissement, de pesan-
» teur, & de difficulté de se mouvoir,
» avec un frisson froid & inégal dans les
» membres, & quelquefois avec une
» grande chaleur, quelquefois avec un
» simple sentiment de froid, de maniere
» que certains malades demandent des
» rafraîchissemens, d'autres des choses
» chaudes; ce qui a fait croire qu'il
» falloit distinguer deux sortes de Gou-
» tes, une froide & une chaude. Il arri-
» ve souvent au commencement que la
» douleur des parties malades est la mê-
» me que celle des parties saines, com-
» me il paroît par l'égalité de leur surfa-
» ce, où il n'y a point d'enflure; ensui-
» te il se fait une enflure des parties avec
» rougeur; c'est pourquoi il suit souvent
» un gonflement de celles qui sont plus
» élevées (*a*). Alors l'affection deve-

(*a*) Je souhaite que les Lecteurs entendent

» nant plus mauvaise, ce n'est plus la
» Goute aux pieds, c'est une passion
» gouteuse qui attaque l'assemblage de
» tous les os, qui passe aisément d'une
» articulation à l'autre, & ne se dissipe
» que quand elle les a toutes attaquées.
» Enfin il arrive souvent que la douleur
» cessant d'affecter une articulation, la
» seconde l'est, & que celle-ci étant dé-
» livrée, la troisiéme a son tour. La ves-
» sie n'est pas exempte des atteintes de
» la maladie, non plus que les grands
» nerfs de l'épine qu'on nomme tendons;
» l'estomac même est attaqué de nausées
» ou de vomissemens. Alors les articula-
» tions se gonflent, & s'enflent, puis
» elles durcissent, & acquerent une con-
» sistence pierreuse; alors encore elles
» deviennent plus noires, & se tordent,
» de maniere que les doigts deviennent
» obliques, se jettent en dessus, se cou-
» c ent sur les voisins comme s'ils y
» étoient attachés, & quelquefois une
» humeur purulente, mucilagineuse, ou
» visqueuse, se fraïe des passages contre
» nature; ensuite il s'y forme des pier-

cette phrase mieux que moi, & que des personnes beaucoup plus éclairées que j'ai consultées.

» res, qui luxent les os, étendent la » peau, ſortent en dehors, & ſe tirent » par le moïen des inſtrumens, ou ſor- » tant de leurs enveloppes ſont enlevés » avec un ferrement qu'on peut nommer » feuille de mirthe, ce qui ne les empê- » che pas de ſe reproduire. En conſé- » quence les membres des parties affli- » gées, dénués de nourriture, s'amai- » griſſent & ſe deſſéchent. Outre cela » les malades ſe mettent aiſément en » colére, parce que l'action & le mou- » vement leur cauſent de la douleur (*a*).

(*a*) *Sequitur autem paſſione articulari tentatos torpor, atque formicatio eorum articulorum qui tanguntur, & difficilis flexio, atque rurſum extenſio; item gravedo & vacandi dulcedo, & ad parvum motum vehemens labor; atque dormientibus ſenſus quidam reſonantium articulorum, & cum de ſomno ſurrexerint veluti ſaltu earumdem partium afficiuntur; tum horror, vel rigor, atque tremor ſine ulla manifeſta ratione partium ſequuntur. Dehinc cum paſſio ſe extollere cæperit, in podagricis dolor alterius pedis, aut utriuſque, cum punctionibus naſcitur, incipiens a veſtigio aut plantæ cavitate, vel ſæpius a majore digito, atteſtante torpore & gravedine, & difficili motu, cum horrore rigido atque inæquali per membra, & aliquando plurimo fervore, aliquando frigore, ut alii refrigerantia, alii calida deſiderent ægrotantes, & propterea quidam alteram calidam, alteram frigidam poda-*

VI. Si nous recherchons donc avec

gram putaverint nuncupandam. Item initio, ut sæpe contingit, similis color patientium atque sanarum videtur partium, attestante æqualitate, nullo emergente tumore. Dehinc inflatio partium fit cum rubore. Quapropter relevatio altiorum sæpe sequitur. Tam pejorante passione arthritica sufficitur passio, cum in unum omnium cogitur articulorum consensus. & facile ex articulo in articulum venit dolor, nec desinens prius quam cunctos invaserit nodos. Sæpe denique prioris articuli dolore declinante secundus invaditur, atque eodem similiter mitescente tertius sumit exordium, consentiente etiam vesica, atque spinæ majoribus nervis, quos τένοντας *appellant; & in stomacho nausea vel vomitu jactantur ægrotantes. Tunc articuli tumentes inflantur, ut deinde durescunt, & solidati saxeam faciunt qualitatem. Tunc etiam nigriores efficiuntur atque contorti, ut in obliquas partes digiti vertantur, aut reflexi supinentur, aut vicinis affixi incumbant; & aliquando humore purulento vel mucilento collecto, aut viscoso, generent poros, quos non transitus dicere poterimus. Dehinc etiam lapides sufficiunt, qui quidem articulos solvant & cutem distendant, atque erumpentes promineant & chirurgia detrahantur; aut exilientes cyathis cum ferramento tollantur, quod nos laureolum dicere poterimus, & rursum renascantur. Tum membra dolentium partium, cessante nutrimento, tenuata languescunt, & aridæ efficiuntur. Erunt præterea ægrotantes parvis ex causis mobiles, atque iracundi, si quidem motum vel actum non sine querela accipiant.* Cæl. Aurelian. *Morb. chronic. Lib. V. cap. 2.*

ſoin la raiſon formelle de la Goute, nous verrons qu'elle conſiſte dans un ſpaſme violent qui picote, déchire, tiraille ſouvent juſqu'à produire une douleur telle que celle de la fracture, ou que feroit un pieux qu'on y enfonceroit; tiraille, dis-je, les membranes & les ligamens nerveux & tendineux qui contiennent les os, & les affermiſſent dans leur ſituation; ſpaſme cauſé par une ſéroſité corrompue ſalée âcre, apportée en abondance dans les petites artéres, & les petites glandes des ligamens, & accompagné d'un mouvement fébrile, & de l'inflammation de la partie affectée.

VII. Divers phénoménes & accidens qui arrivent aux perſonnes attaquées de la Goute prouvent que la cruelle douleur qu'elle produit eſt l'effet de la contraction des fibres & membranes nerveuſes. En effet lorſque la douleur commence les pores de la peau du pied ſe reſſerrent, l'abord & le reflux convenables du ſang ſont empêchés; tantôt la ſueur & la tranſpiration ſe ſuppriment, tantôt elles augmentent; il y a roideur & rougeur de la partie; les veines diſparoiſſent; on ſent dans la partie malade une tenſion & un tiraillement très-ſenſi-

bles accompagnés de chaleur & d'une rougeur ſuivie d'enflure. Ce ſpaſme ne commence pas & ne ſe renferme pas dans la partie affligée, il s'étend au loin, & ſe communique à des parties internes, fort ſenſibles, qui, en conſéquence d'une diſpoſition analogue, donnent lieu à divers ſymptômes. Il ſuit de-là qu'on ne peut ignorer pourquoi il y a de fréquens bâillemens, une deſcente de vents à travers les chairs des cuiſſes, un friſſonnement dans le dos & les reins, un pouls fébrile, des inquietudes dans les environs du cœur, des défaillances, un ſommeil inquiet, un engourdiſſement & un fourmillement dans les articulations, perte d'appétit, nauſées, une eſpéce de convulſion dans le gras des jambes, vomiſſement enfin dans les approches de l'accès ou pendant ſa durée. Car tous ces accidens ne peuvent avoir d'autre cauſe qu'une contraction ſpaſmodique, & le dérangement de la circulation qui en eſt la ſuite.

VIII. La preuve de la vérité que nous venons d'avancer, c'eſt-à-dire que l'eſſence de la douleur gouteuſe conſiſte dans la contraction ſpaſmodique des fibres nerveuſes ſe tire encore de la réflé-

xion ſuivante, que toutes les fois que la matiere ſéreuſe âcre & corroſive eſt repouſſée des parties affectées aux parties nobles du dedans, ſoit qu'il faille s'en prendre à un mauvais traitement ou à quelque autre cauſe nuiſible, elle y produit des douleurs vives & des ſpaſmes. En effet les Praticiens remarquent ſouvent, & même preſque tous les jours, que le reflux de la matiere gouteuſe produit dans les membranes du cerveau un violent mal de tête; dans les membranes des dents une rage; un ſpaſme, le hoquet, le vomiſſement, ou la cardialgie, dans les membranes de l'eſtomac; une toux convulſive, ou un aſthme convulſif, dans les membranes nerveuſes des poulmons; une fauſſe pleuréſie, dans les membranes des fauſſes côtes; des tranchées cruelles, ou de violentes coliques, dans les membranes des inteſtins; enfin l'iſchurie, ou le ſpaſme, dans les voies urinaires & la veſſie.

IX. Après avoir expoſé le caractere de la Goute, & fait voir qu'il conſiſte dans un ſpaſme douloureux, qui produit preſque tous les ſymptômes, il faut examiner ce qui cauſe ce ſpaſme, & dans quelles parties ſe trouve la racine

du mal. Presque tous les Medecins modernes sont d'accord que la Goute est une maladie saline produite dans les membranes & les ligamens des articulations par l'amas d'un sel fluide âcre irritant ; mais ils ne paroissent pas d'accord sur l'espéce & le caractere de sel. En effet les uns le disent acide, d'autres veulent que ce soit un sel bilieux corrosif délié, d'autres s'en prennent à un principe austere & styptique. Pour nous, qui pensons qu'il ne se trouve guéres dans les corps des animaux un sel acide pur & sans aucun mélange, nous estimons qu'il est tartareux, de maniere cependant que l'acide, c'est-à-dire ses pointes tranchantes, y domine, comme dans le tartre : je ne nie pourtant point qu'a raison de la difference de la maladie, de la nature & du tempérament des malades, & du caractere des causes antécédentes, la sérosité qui est le véhicule des sels maladifs n'ait une âcreté bilieuse plus ou moins fixe; ce qui produit des diversités dans la Goute, & rend la douleur fixe ou vague, & plus ou moins ardente & inflammatoire.

X. On peut donner beaucoup de preuves qu'il y a quelquefois dans le sang

une trop grande quantité de matiere tartareuse. Car l'experience apprend que ceux qui ont de la disposition au calcul deviennent gouteux, & que les gouteux sont sujets au calcul ; de maniere que ces affections ont beaucoup d'affinité, & que l'un est changé aisément en l'autre. Or il n'y a point de personne versée dans les connoissances médicinales qui puisse nier que dans ces maladies la sérosité soit pénétrée d'un sel tartareux. Ajoûtons que dans la Goute sciatique, ou dans la Goute proprement dite, les ligamens des jointures sont rongés par le tartre qui s'y arrête, comme les ouvertures en font foi. Il y a plus : la matiere plâtreuse qui se trouve quelquefois en abondance dans les articulations des vieillards gouteux qui ont beaucoup d'acide, est une preuve évidente de la nature d'un sel tartareux, qui est un composé d'acide & de beaucoup de terre. D'ailleurs voici ce qu'a produit à Kerckring (*a*) l'analyse chimique de la matiere plâtreuse qui forme les nodosités des gouteux. Elle lui a donné un esprit moïen en quelque maniere entre l'esprit de tartre & celui

(*a*) Kerckring, *Spicileg. Anatom. obs.* 28.

de sel ammoniac, c'est-à-dire plus acide que celui-ci, & plus doux que l'autre; & une huile tout-à-fait semblable à l'huile fétide du tartre, par la couleur, l'odeur, & la consistence. Il a tiré de la tête morte un sel assez semblable au sel de tartre, & qui n'en differoit principalement que par un goût étranger, qui produisoit une impression désagréable.

XI. Les Auteurs ont encore remarqué que les excrémens que rendent les gouteux, c'est-à-dire, leurs crachats, leur urine, leur sueur, étant évaporés, ont donné une grande quantité de matiere blanchâtre concréte en consistence de tartre. V. Pechlin obs. xxv, & Kerckring dans l'endroit cité. J'ai remarqué dans un homme de distinction qui est quelquefois attaqué de la Goute une chose fort singuliere. Il est sur-tout prévenu de l'arrivée de son attaque par la couleur d'un anneau qu'il porte au doigt, lequel est composé de mercure fixé par le moïen de vénus & de la tuthie, qui devient livide & noirâtre quand l'accès doit commencer, & conserve cette couleur pendant tout le cours de la maladie, couleur qui cesse d'elle-même pendant le

déclin, ſans qu'il y paroiſſe d'alteration. Or j'attribue ce phénoméne curieux aux écoulemens ſalins ſulphureux que produit la tranſpiration. Il ne faut point oublier qu'au jugement même des ſens la matiere qui ſe ramaſſe dans les articulations des gouteux, & qui en ſort quelquefois par l'uſage des véſicatoires ou d'autres remédes, eſt extrêmement corroſive. Finiſſons par cette remarque que l'exiſtence d'un ſel fluide tartareux dans les gouteux paroît confirmée par l'obſervation que le trop grand uſage des vins qui contiennent beaucoup de ſucs tartareux, eſt ordinairement très-propre à cauſer la goute; & qu'on a droit de conclurre de même de l'appétit exceſſif & vorace qu'ont les malades, ſur-tout avant l'attaque, & qui eſt ſans doute produit par l'abondance d'une lymphe acide dans les liqueurs ſalivaire & gaſtrique.

XII. Ce ſel tartareux fermente avec le ſuc mucilagineux, gras, & viſqueux, qui ſe philtre dans toutes les articulations & jointures, ſuc naturellement inſipide, qui rend ſouples & liſſes les têtes des os, les jointures, & les cartilages. Car il faut remarquer que ſous

les ligamens membraneux qui affermiſſent ordinairement les articulations. Il y a une membrane purement glanduleuſe & véſiculaire, qui eſt le ſiége de la ſynovie, où ſe terminent ſur-tout dans l'homme beaucoup de ramifications de vaiſſeaux ſanguins; & cette membrane par rapport a ſa lâcheté ne ſert pas à l'aſſemblage des os, mais elle ſépare une eſpèce de mucoſité ſemblable au blanc d'œuf, bien qu'elle ne ſoit pas toûjours également claire & lympide. Il y a d'ailleurs dans les grandes articulations des corps glanduleux revêtus de graiſſe qui ſéparent de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins une mucoſité ſemblable, dont l'uſage eſt de lubréfier les jointures & de les empêcher de s'échauffer par le frottement, comme l'a montré fort au long & fort ſolidement dans ſon Oſteologie le célébre Anglois Clopton-Havers. Ce mucilage des articulations n'eſt pas même une découverte dûë à nos jours. Car il y a long-tems qu'Hippocrate a dit que *les articulations ſe portent mal quand l'humide naturel des mêmes articulations eſt en mauvais état, & qu'elles ſont bien quand il s'eſt bien diſpoſé* (a).

(a) *Humidum nativum articulorum ubi*

XIII. Toutes les fois donc qu'une sérosité saline excrémenteuse surabondante dans le sang descend par les pores des glandes trop relâchés dans les articulations mêmes, non-seulement elle coagule la mucosité, qui par la suite se résout difficilement, & si elle est en abondance, elle s'y change enfin en un corps plâtreux; mais, étant renfermée entre des membranes d'un sentiment très-délicat, elle a peine à avancer, & à s'évaporer, par rapport à la petitesse des pores, ce qui fait qu'elle cause des tourmens inexprimables dans la partie malade. En effet sa sensibilité est quelquefois telle que le malade redoute le contact des couvertures maniées avec le plus de dextérité, les remedes qu'on lui presente, & même les services qu'on s'apprête à lui rendre. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que rien n'est plus propre à détruire & à coaguler la mucosité des articulations qu'un sel acide tartareux délié & doux, comme le vinaigre de vin, ou les vins blancs ou tirans au blanc, & que les acides les plus puissans, comme l'huile de vitriol, &c. ne peuvent

male habet, male habent articuli; ubi bene, ipsi & articuli. Hipp. *Lib. de loc. in Hom.*

y causer une aussi grande alteration, ni une coagulation, comme Clopton-Havers l'a montré clairement par beaucoup d'expériences; preuve certaine que rien n'est plus propre que les vins tartareux pour causer des attaques de Goute, lorsque le ton des glandes est affoibli, & que la malade y a quelque disposition.

XIV. Comme donc les vieillards, les hypochondriaques, & les gouteux attaqués de la néphrétique graveleuse, ont la sérosité du sang chargée d'un acide tartareux fixe, les hommes bilieux d'un tempérament chaud, dont la Goute est plus chaude & plus vague, puisqu'elle se transporte d'une partie à l'autre, ont la sérosité chargée de sels âcres bilieux sulphureux, & même alcalis. On en voit un exemple dans le Journal des Sçavans de Leipsick de l'année 1698, qui rapporte qu'un Medecin Anglois, nommé Colbatch, a mêlé au sirop violat la sérosité des gouteux, qui a toûjours changé en vert sa couleur bleuë.

XV. Il faut encore remarquer qu'il n'y a point d'attaque de Goute sans un mouvement fébrile, dont l'existence est suffisament prouvée par une lassitude du corps accompagnée d'agitations, par le

frisson, le refroidissement des extrémités, le bâillement, le resserrement du bas-ventre, la vîtesse du pouls, la soif, les veilles, & une chaleur subséquente qui redouble vers la nuit, par l'état des urines claires & aqueuses dans le commencement, & épaisses avec un sédiment dans la rémission du spasme, enfin par la sueur abondante qui termine la douleur & les spasmes. Et ce mouvement fébrile n'est pas inutile; car c'est par son moïen que les sérosités salines excrémenteuses empreintes d'un caractere étranger sont en parties chassées & mises hors du corps par les couloirs & les excrétoires que la nature a destinés à cet effet. Ce mouvement fébrile, & plus fort que le naturel, qui se fait dans les solides & les fluides, non par choix, & moins encore par une action morale & raisonnée, est la vraie cause des cruelles douleurs & des spasmes des extrémités qui sont inséparables des accès de la Goute, lorsque le sang chargé d'une sérosité impure se porte vers les membranes nerveuses & très-sensibles, & les ligamens des articulations, ausquels sont attachées beaucoup de petites glandes qui ne sont pas les excrétoires pro-

pres des sels excrémenteux ; qu'il s'y amasse, & qu'il s'y sépare contre l'ordre de la nature une matiere ichoreuse, laquelle s'arrêtant & formant une stagnation, excite les spasmes violens & ennemis de la nature, & les douleurs qui en sont les suites ; spasmes qui produisent une ardeur fébrile d'autant plus forte, & qui augmentent d'autant plus les accidens, qu'ils sont plus violens. Car il est bon de sçavoir que les accès de Goute sont accompagnés de deux espéces de fievre, l'une essentielle, & l'autre symptomatique. Celle-là approche de la nature de la catarrheuse, & dans les sanguins du caractere de la synoque simple ; elle commence avec l'accès, l'accompagne, & redouble la nuit ; celle-ci, ou la symptomatique, est l'effet des vives douleurs, & suit l'inflammation.

XVI. Si l'humeur corrompuë ne s'arrête pas dans toutes les articulations où se trouve la membrane glanduleuse des ligamens, & qu'elle se sépare seulement dans certaines parties, comme aux mains, aux genoux, aux pieds, & dans les os ischium, je crois que c'est principalement parce que la force & la tension des ligamens qui affermissent ces

parties est détruite. Et si les pieds sont plus sujets à la Goute que toute autre partie, il me paroît que c'est parce qu'ils sont plus exposés au froid humide, qui affoiblit beaucoup leur ton naturel; & par rapport à la compression & au resserrement que les souliers font sur beaucoup de vaisseaux artériels & veineux, qui doivent servir au retour & à la circulation du sang. Ajoûtons que ces parties étant les plus éloignées de la source de la chaleur du corps, & dans une situation perpendiculaire, la circulation de la lymphe & des humeurs y est necessairement plus lente, & plus tardive. Il reste encore une raison, & ce n'est pas la moindre, c'est que toutes les fois qu'on a mal aux pieds, on cesse de marcher de crainte d'augmenter le mal; & le repos en devient une nouvelle cause, en arrêtant encore plus le mouvement progressif des liqueurs, & augmentant par conséquent la foiblesse. Car nous remarquons tous les jours que quand on tient pendant quelque tems le pied dans la même situation, on y sent un fourmillement. Il faut encore s'en prendre à la foiblesse naturelle des pieds, communiquée par des parens gouteux;

foiblesse qui consiste en partie dans le défaut de volatilité des liqueurs, & dans la foiblesse des parties solides, & surtout des extrémités, qui en est la suite, ou dans la mauvaise conformation de ces parties, & la mauvaise disposition de leurs pores. On peut appliquer cette raison à toutes les autres parties qu'attaque ordinairement la douleur gouteuse.

XVII. Si l'on demande presentement quelle est la cause de l'amas si considerable d'une sérosité excrémenteuse en partie salée & tartareuse, & en partie âcre bilieuse, qui se fait dans les corps sujets à la Goute, & qui en conséquence constitue la cause vraie & materielle des mouvemens fébriles, & des douleurs aigues qui l'accompagnent, je répondrai que je n'en connois guéres d'autres que la foiblesse du temperament des malades, & les fautes dans l'usage des choses non naturelles. Or par foiblesse du tempérament je n'entens autre chose qu'un défaut de force & de vigueur dans le tissu & la conformation des solides destinés à contenir les fluides, ou plûtôt à produire les mouvemens vitaux sécrétoires & excrétoires, foiblesse apportée de naissance, & trans-

mise par les parens. De-là vient que les peres & meres foibles & maladifs, comme sont les hypochondriaques, ceux qui sont sujets au flux hémorrhoïdal, à des maladies irrégulieres, les gouteux, les calculeux, donnent le jour à des enfans qui ont de pareilles dispositions maladives. Car quand nous examinons les gouteux mêmes, qui sont depuis long-tems attaqués de la maladie, nous remarquons que la plûpart sont d'une habitude du corps peu fibreuse, spongieuse, délicate, qu'ils ont les nerfs & les tendons petits, beaucoup de vaisseaux mais étroits, beaucoup de sang mais séreux, comme on s'en apperçoit même au sortir de la veine. De-là vient aussi que dans leur tendre jeunesse ils ont été sujets aux hémorrhagies du nez, dans un âge plus avancé au flux hémorrhoidal, qu'ils ont peu d'assiéte d'esprit, & beaucoup de disposition à toutes les passions de l'ame qui sont nuisibles aux mouvemens vitaux; toutes choses qui prouvent évidemment la foiblesse du tempérament des sujets. Ajoûtons à cela des fautes essentielles contre le régime, fautes dont l'effet est non-seulement d'affoiblir & de détruire le ton des parties solides, la force & la

vertu ſyſtaltique des organes, mais de produire beaucoup de liqueurs cruës, intemperées, & éloignées de l'état naturel des ſucs vitaux, qui doivent être doux, & de les retenir & de les amaſſer dans le corps en conſéquence de la diminution des excrétions qui lui procurent la ſanté.

XVIII. Entre les cauſes propres à diminuer la force & la tenſion des parties ſolides nerveuſes & motrices nous mettrons ſans balancer l'abus des plaiſirs de l'amour. Car comme la ſemence eſt le produit d'une lymphe ſpiritueuſe & ſubtile qui ſe trouve dans le ſang, on ne peut la perdre avec trop peu de ménagement ſans ôter aux parties fluides leur ſubtilité & leur douce volatilité, & aux parties ſolides leur vigueur & leur reſſort; ce qui ne peut arriver ſans que toutes les fonctions du corps n'en reçoivent un dommage conſiderable. On peut déduire de-là la raiſon de ce qu'obſerve Hippocrate que les enfans, les femmes, & les eunuques, n'ont que rarement la Goute. De-là vient auſſi que les Poëtes la nomment la fille de Bacchus & de Vénus; ce qui a donné lieu à ces anciens vers, *deux ennemis des reins, Vénus &*

Bacchus, *ont donné naiſſance à la Goute impuiſſante* (*a*) ; & à ceux-ci d'un ancien Poëte Latin, *la quantité du vin épuiſe les forces comme les plaiſirs de l'amour, elle affoiblit les pieds, & rend la marche chancelante* (*b*). Et il faut remarquer que l'abus de ces plaiſirs eſt ſouvent la ſeule cauſe de la Goute, & que tous les gouteux, à raiſon de ce ſel délié & irritant qui circule dans leurs vaiſſeaux diſſout dans le ſang & dans la lymphe, ſont d'un temperament plus amoureux que les autres, & par conſéquent que, s'épuiſant de plus en plus, ils ne ſont qu'aggraver leurs maux.

XIX. Une autre cauſe des plus efficaces pour déranger le tiſſu des eſprits qui donnent le mouvement à notre corps, & pour affoiblir les nerfs, c'eſt la boiſſon trop abondante du vin, & ſur-tout d'un vin violent, ou chargé d'un acide tartareux ; parce que les parties ſulphureuſes du vin ſe portent trop promptement à la tête, ou elles entrent dans les

(*a*) *E ſolvilumba venere, ſolvilumboque*
Baccho creata eſt ſolvilumba chiragra.

(*b*) *Ut Venus enervat vires, ſic copia vini,*
Et tentat greſſus, debilitatque pedes.

pores des nerfs, & se marient aux esprits, dont elles dérangent extrêmement la temperature par leur crudité, & leur caractere hétérogene; de maniere qu'ils sont moins en état de s'acquitter de leurs fonctions, & de régler les mouvemens de la machine. Aussi l'expérience apprend-elle tous les jours que rien ne contribue plus que le vin à la production de cette matiere tartareuse, ou telle qu'on voudra la nommer, qui produit la Goute. Et si cette matiere se sépare par les excrétions dans les corps bien constitués, elle séjourne & s'amasse dans le sang de ceux qui péchent par la foiblesse des viscéres.

XX. Il faut pourtant remarquer qu'il y a beaucoup de différence entre les diverses espéces de vins. Car ceux qui viennent dans des fonds sabloneux contiennent moins de cette matiere tartareuse. Wepfter remarque qu'il y a peu de gouteux & de calculeux à Schaffouse, & qu'il y a peu de mouvemens convulsifs; & il prétend que cela vient du vin qu'on y boit, qui est un vin clairet bienfaisant. Je me souviens qu'à Iene, où les habitans boivent en assez grande quantité les vins du païs, il n'y a pas beaucoup

de gouteux. On a remarqué au contraire que les vins qui naissent dans un fond gras, argilleux, & limoneux, sont très-propres à produire la Goute. Tels sont les vins de Boheme, de Hongrie, d'Autriche, &c. Les vins mêmes qui contiennent beaucoup de tartre grossier ne le sont pas autant que d'autres qui en contiennent moins. Ceux-là détergent plûtôt les voies urinaires, & ceux-ci sont souvent empreints d'un acide subtil & pénétrant, qui se marie très-aisément aux liqueurs vitales. C'est ainsi que quatre livres de vin de Tockaye ne donnent qu'à peine un gros de tartre par la distillation, pendant qu'une pareille quantité de vin du Rhin en donne jusqu'à cinq. Mais ces sortes de vins sont encore plus nuisibles quand on en boit jusqu'à s'enivrer. Car l'ivresse éteint beaucoup plus la force naturelle des esprits, & donne plus d'épaisseur à la lymphe déliée, & la tension des viscéres diminuant à proportion, ils ont moins de force pour faire transpirer ce qu'il y a dans les vins de nuisible & de pernicieux.

XXI. Les passions immoderées, aïant beaucoup de puissance pour produire & entretenir les maladies, n'en ont pas

moins dans les maladies chroniques, au nombre desquelles nous ne balançons pas à mettre la Goute. La principale raison de cet effet est, quant à la longue tristesse & au chagrin, aux inquiétudes & aux soins continuels, aux méditations profondes & non interrompuës, qu'en diminuant les forces du corps, les mouvemens vitaux des liqueurs, & les sécrétions & excrétions, ces affections de l'ame fournissent une matiere abondante à la génération de cette maladie, c'est-à-dire beaucoup d'impuretés salines sulphureuses de divers genres. On a vû aussi des mouvemens violens de l'ame, & de grandes coléres, exciter tout d'un coup des attaques de Goute avec des mouvemens fébriles.

XXII. Ce qui est encore très-propre à engendrer la Goute, & toutes autres maladies opiniâtres, c'est la gourmandise, les repas continuels, lorsqu'on méne en même tems une vie oisive & sédentaire, l'interruption des exercices du corps, & un trop parfait repos après une vie agissante. Car avec un peu de réfléxion on voit clairement que rien n'est plus contraire aux excrétions, sans lesquelles la santé ne peut se soûtenir, que la bonne

me chere dans un genre de vie oiſif, puiſqu'elle amaſſe une grande quantité d'humeurs impures qui produiſent par la ſuite des douleurs, & des mouvemens fébriles.

XXIII. Et comme une tranſpiration ſuffiſante, faiſant ſortir une grande quantité d'impuretés aqueuſes ſalines vaporeuſes d'un caractere fort actif, garantit le corps de beaucoup d'affections maladives, des attaques, & des rechûtes; nous remarquons de même de la Goute, qui ſe fixe rarement avec opiniâtreté dans les ſujets maigres & qui ont l'habitude du corps rare & poreuſe, qu'elle n'attaque que rarement les Ouvriers, & ceux qui ſont dans l'uſage de travailler, & de s'exercer continuellement; comme auſſi que ſes attaques laiſſent les malades tranquilles pendant l'été; pendant qu'au contraire ceux qui ont l'habitude du corps graſſe & ſerrée, les gens de Lettres, & ceux qui ne font aucun travail manuel ou corporel, en ſont plus ſouvent & plus long-tems affligés; ce qui arrive ſur-tout en automne à raiſon du froid humide de l'air, & de ſes variations ſubites. J'ai même remarqué ſouvent que l'interruption des ſueurs

habituelles, ou d'une tranſpiration conſiderable, interruption qui ſe connoît à l'inſpection des chemiſes, & la ſuppreſſion de la ſortie des excrémens entre les doigts des pieds, annoncent une attaque imminente.

XXIV. Je ſuis perſuadé que la ſuppreſſion des évacuations ſanglantes habituelles, c'eſt-à-dire du flux hémorrhoidal ou du flux menſtruel, ne tient pas le dernier rang parmi les cauſes antécédentes des douleurs gouteuſes. Car des expériences conſtantes, du conſentement des Medecins anciens & modernes, nous apprennent que tant que les femmes ont leurs régles, & les hommes leur flux hémorrhoidal, comme il convient, à raiſon de la maniere, du tems, & de la quantité, ils ſont exemts de toutes ces affections très-incommodes, & même que ces écoulemens ſurvenans les en garantiſſent. Mais au contraire ſi les hémorrhagies accoûtumées viennent à diminuer, ou à ſe ſupprimer, par la foibleſſe des ſujets, par le mauvais régime, ou par un traitement imprudent, & mal appliqué, ces paſſions douloureuſes s'engendrent, renaiſſent, ou augmentent; ce qui eſt encore parfaitement confor-

me aux obſervations les plus exactes & les plus invariables. Il eſt donc évident par l'expérience que ces excrétions habituelles, bien que contre nature, contribuent extrêmement à purifier le ſang, & à garantir des maladies qui proviennent de l'amas des ſéroſités impures. Mais je me garderai bien de conclurre de ces obſervations qu'il faut admettre ce principe théorique & pratique de quelques Medecins de notre tems, que la cauſe de cette cruelle maladie n'eſt autre que le défaut du flux hémorrhoidal, & les efforts inutiles que la nature fait pour le provoquer, & que tout l'art conſiſte dans le traitement propre à lui procurer une iſſuë; il faudroit penſer comme eux que la pléthore eſt ſa principale cauſe prochaine; mais nous eſtimons qu'elle n'en eſt ſimplement que la cauſe éloignée; & nous regardons la mauvaiſe diſpoſition, & l'impureté de la ſéroſité comme ce qui contribue le plus à la produire. Nous avons en effet beaucoup d'exemples que le ſang hémorrhoidal a coulé pendant les accès de la Goute & du calcul; & le célébre Medecin Doleus en eſt un frappant. Car il s'en eſt plaint ſouvent dans les Lettres qu'il m'a écrites.

XXV. Quant à l'évenement de la maladie on peut regarder les prognoſtics ſuivans comme infaillibles. Il eſt bien difficile que la Goute cauſe la mort, à moins que la matiere corrompuë ne puiſſe point être pouſſée à la ſurface du corps par rapport à la foibleſſe des forces néceſſaires à cet effet, & qu'elle ne ſoit retenuë au dedans ; ou que la faute du malade ou du Medecin ne l'oblige de refluer dans l'interieur ; & c'eſt ce qu'aſſure Hippocrate dans ſon Traité *des Maladies*. Alors les malades meurent des maladies les plus graves, comme de léthargie, de paralyſie, d'apopléxie, d'aſthme convulſif, de catarrhe ſuffoquant, de péripneumonie, d'hydropiſie, ou d'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins.

XXVI. Si ceux qui ont la Goute originelle & héréditaire, ou ceux qui la gagnent dans un âge peu avancé, parviennent rarement à une longue vie, cette maladie en revanche en promet une plus longue à ceux qui en ſont attaqués dans un âge plus avancé, ou dans la vieilleſſe ; parce que les attaques de Goute étant réellement des criſes, elles purifient le ſang des humeurs excrémen-

teuſes ennemies du corps, & qui ſont fort ordinaires aux vieillards.

XXVII. Il eſt aiſé de prévenir & de guérir la Goute commençante, ſur-tout ſi elle n'eſt qu'une eſpéce de Rhumatiſme ſanguin. Un régime modéré & convenable, des remédes appropriés, & ſur-tout des ſaignées faites à propos, ſuffiſent. Mais ſi les attaques ſe ſont multipliées, & que la Goute revienne preſque tous les ans, s'il y a des nodoſités dans les articulations, pareſſe du ventre, & un âge avancé, il n'y a point de ſecours humain, ſuivant Hippocrate au ſecond Livre *des Prédictions*, capable de la détruire, & cela principalement par la raiſon que le vice ne réſide pas tant dans les fluides que dans les ſolides, dont le ton, la force, le tiſſu, & la conformation ſont détruits, ce qui ne ſe répare pas aiſément. De-là vient ce vieux proverbe : *la Médecine ne peut défaire les nœuds de la Goute* (*a*). Auſſi Hippocrate a-t-il grande raiſon de dire qu'*on peut guérir les jeunes gens, qui n'ont point encore de nodoſités, pourvû qu'ils ſuivent un régime exact, qu'ils aiment le travail du corps, &*

(*a*) *Solvere nodoſam neſcit Medicina Podagram.*

qu'ils aient le ventre libre & en bon état (a).

CURE PESERVATIVE.

I. IL est très-difficile de guérir les maladies qui naissent avec nous, & dont la cause réside dans un vice des parties solides & fluides, qui est entretenu par le mauvais régime, & lorsque ces maladies sont devenuës comme habituelles, mais il est beaucoup plus aisé & moins embarrassant d'en garantir, de les prévenir, & de les détourner. Comme la méthode qu'un Medecin doit suivre pour y parvenir est absolument nécessaire à sçavoir, & à appliquer, je crois devoir en traiter expressément; & je commence par prévenir qu'elle consiste principalement à écarter & éviter les causes éloignées de cette maladie.

II. Il faut d'abord que celui qui veut être exemt des affections gouteuses opiniâtres s'abstienne autant qu'il est possible des plaisirs de l'amour, & surtout de leur abus, qui est suivi d'abbat-

(a) *Juvenes nondum callos habentes curari possunt, si accurate vivant, laborisque sint amantes, alvamque bonam & apertam habeant.* Hipp. *Prorrhet. Lib. II.*

fement du corps & de douleurs ; car ces plaiſirs épuiſent les eſprits les plus ſubtils, affoibliſſent la tête, l'eſprit, & le ſentiment, & dérangent l'aſſiéte de l'ame. Il faut enſuite qu'il évite avec toute ſorte de ſoins & d'attentions l'ivreſſe, & tout excès de liqueurs enivrantes ; parce que nous ſçavons que ce ſeul moïen a garanti pluſieurs perſonnes de la Goute. Trincavel rapporte qu'il a connu à Veniſe un Medecin déja vieux, & qui étoit fort gouteux, lequel, aïant commencé par s'interdire le vin, ſans emploïer d'autres préſervatifs, en moins de cinq ans fut totalement débarraſſé de tous ſes maux, & parvint à une vieilleſſe fort avancée, & même au terme de ſa vie, ſans avoir le moindre reſſentiment de Goute (*a*) ; ce qui eſt bien conforme à la doctrine de Celſe qui dit que l'*abſtinence totale du vin, de l'hydromel, & des plaiſirs de l'amour, pendant le cours d'une année, a mérité à quelques perſonnes une exemption totale de la Goute pendant toute leur vie* (*b*). Solenander rapporte

(*a*) Trincavel. *De rat. curand. particul. human. corp. affect. Lib. XII. cap.* 11.

(*b*) *Quidam cum toto anno a vino, mulſo, venere, ſe temperaſſent, ſecuritatem totius vitæ*

qu'une femme Eſpagnole, qui ne buvoit pourtant, ſuivant l'uſage du païs, qu'un peu de vin bien trempé, ſe l'étant retranché totalement, fut entierement guérie de la Goute (*a*). Il y a auſſi bien des hiſtoires de perſonnes, ou renfermées long-tems dans les priſons, ou tombées dans une extrême miſére, que la néceſſité de s'abſtenir du vin a totalement guéries de la Goute. Il convient donc pour la prévenir de boire d'une eau pure & légére plûtôt que du vin. En effet il eſt rare que les buveurs d'eau en ſoient attaqués, comme on le peut voir dans le Traité des alimens de Bruyerinus (*b*), dans les Obſervations de Schenckius, dans le Traité de la Goute d'Herman Von-Heyden, & dans les Obſervations de Pechlin.

III. Mais bien que le vin ſoit ſi contraire à quelques gouteux, on ne peut nier qu'il n'y ait des cas où la foibleſſe des inteſtins & de l'eſtomac produite par une humeur froide, pour parler comme les Anciens, ne demande l'uſage de cette liqueur, à deſſein de reparer les forces.

conſecuti ſunt. Celſ. *L. IV. cap.* 24.

(*a*) Solenander, *Sect. V. Conſil. I.*

(*b*) Bruyerin. *De re cibar. Lib. XVI. cap.* 13.

Mais il faut prendre du meilleur vin vieux, & le tremper ſuffiſament. Et cette attention eſt encore plus néceſſaire quand il s'agit de malades accoûtumés à l'uſage du vin, & lorſqu'il ne leur cauſe ſur le champ aucune incommodité. Il eſt bon de conſulter à ce ſujet la XXXVII[e] Obſervation de Pechlin.

IV. Ceux qui veulent être exemts de la Goute, ou du moins en diminuer & en calmer les douleurs, doivent encore éviter la trop grande quantité d'alimens pendant l'attaque, & dans l'intervalle qui la ſépare de la ſuivante. Car c'eſt avec beaucoup de vérité qu'Hippocrate dit qu'*un des principaux fondemens de la ſanté eſt de vivre ſobrement, & de faire de l'exercice* (*a*). En effet s'il y a quelque choſe qui puiſſe garantir des maladies chroniques, c'eſt la ſobrieté. Car elle rend l'eſprit auſſi diſpos que le corps. Or la ſobrieté conſiſte à faire par jour deux repas, en quittant toûjours la table avec appétit, ou à retrancher entierement le ſouper; ce que Tackius recommande expreſſément aux gouteux. Sy-

(*a*) *Præcipuum ſanitatis ſtudium eſt non ſatiari cibis, & impigrum eſſe ad laborem.* Hipp.

denham eſt auſſi du même avis. Il veut qu'ils ſe contentent du dîner, le lit ne devant ſervir qu'à la digeſtion des humeurs. Mais c'eſt ſur-tout dans l'accès même que la ſobrieté eſt néceſſaire ; car les alimens ſont alors préjudiciables à la ſanté, ſuivant la remarque d'Hippocrate même. *Alors*, dit-il, *les humeurs ſont repouſſées au centre du corps, ce qui cauſe l'embarras & la difficulté de reſpirer, & pouſſe les liqueurs impures vers des parties qui leur ſont étrangeres. Donnez des alimens dans ces circonſtances, ils ſe changent en impuretés, & l'hypochondre venant à ſe gonfler, il y a embarras de la poitrine, ce qui produit une reſpiration oppreſſée, & une plus grande chaleur dans le cœur* (a).

V. En conſéquence on voit aiſément la raiſon pourquoi la Goute attaque rarement les pauvres, mais bien plûtôt les perſonnes opulentes, voluptueuſes, qui tiennent table pendant long-tems, &

(a) *Eo enim tempore reflui ſunt humores ad centrum corporis, unde opprimitur anxiaque evadit reſpiratio, & aliena regio ab impuris ſuccis occurritur. Si cibum tunc dederis, in impuritatem ille abit, ac diſtento hypochondrio opprimitur pectus, unde anxia reſpiratio & calor cordis major.* Hipp.

qui font grande chére. Caspar de Reyès parle d'après Schenckius d'un riche Allemand qui nageoit dans l'oisiveté, les délices, & la mollesse, lequel fut en conséquence attaqué, comme il est ordinaire à ceux qui suivent un semblable régime, d'une Goute si cruelle qu'il ne pouvoit plus se remuer sans le secours de deux domestiques; mais ses affaires s'étant dérangées peu à peu, il fut réduit non-seulement à se passer de domestiques, mais à une vie extrêmement frugale. Il fut donc obligé d'apprendre peu à peu à marcher seul, & il fut à la fin guéri de la Goute (*a*). Pétrarque a donc eu raison de dire: » Si vous voulez être » délivré de la Goute soïez pauvres, ou » vivez comme si vous l'étiez. On assure » que la pauvreté, qui est le moïen le » plus efficace pour purifier les corps, a » guéri beaucoup de gouteux, & que » d'autres ont retiré le même avantage » de la frugalité, que j'appellerois vo- » lontiers une pauvreté volontaire, ou » fictive. On en a vû d'autres chez qui » l'abstinence totale du vin a produit le

(*a*) Casp. a Reyes. *Camp. Elys. jucund. Quæst.*

» même effet. Et voilà comme une dou-
» leur chasse l'autre, de même qu'un
» cloud chasse l'autre, suivant un ancien
» proverbe (*a*). « Galien entre davantage dans le détail du régime convenable aux gouteux. *L'intempérance*, dit-il, *conduit à la Goute, & aux autres maladies chroniques, dont on ne peut se défaire le reste de sa vie. Il faut s'abstenir de tous les alimens faits avec de la pâte, des fruits aigres, des oignons, de l'ail, des alimens salés, du lard, & de la chair de porc* (*b*). Au reste il faut boire du vin de la Moselle ou du Neckre, trempé avec de l'eau distillée; tenir le ventre libre avec des raisins, ou des pruneaux de damas; s'abstenir des chairs d'animaux vieux, &

(*a*) *Si a Podagra liberari cupis, aut pauper sis oportet, aut ut pauper vivas. Multos ab hac ægritudine liberasse traditur paupertas, vera defœcatrix corporum; quosdam vero frugalitas, quam volontariam seu fictam & imaginariam paupertatem dixerim. Vidisti aliquos perpetua vini abstinentia curatos. Ita fit, dolore dolor, clavus clavo pellitur, ut antiquo dicitur proverbio.* Petrarcha.

(*b*) *Intemperantes in Podagram & alios diutinos morbos incidunt, a quibus tota vita se explicare nequeunt. Cavendum ab eduliis ex pasta, ab acidis fructibus, cœpis, allio, salsis, lardo, carne suilla.* Galen. *Lib. VI. de sanit. tuend.*

de graiſſe ; & porter des habits doublés de peau d'agneau.

VI. Enfin ceux qui veulent être exemts des douleurs de la Goute doivent éviter tous les ſoucis conſiderables, les fatigues d'eſprit, les méditations profondes, & tout ce qui trouble la tranquillité de l'ame ; car rien n'eſt plus propre, ſuivant Sydenham, à détruire le tiſſu des eſprits, qui ſont les inſtrumens des digeſtions, & par conſéquent à augmenter les progrès de la Goute. Porphyre rapporte dans la vie de Plotin qu'un certain Régulus ſe guérit de la Goute aux pieds en ſurmontant toutes ſortes d'inquiétudes ; *tant il importe*, ajoûte cet Auteur, *à la guériſon de cette maladie d'avoir l'ame dans une aſſiéte tranquille !* (*a*). Au reſte il faut recommander aux gouteux l'exercice & le mouvement ; parce qu'ils donnent aux parties de la force & de la fermeté ; qu'ils aident la tranſpiration, qu'ils diſſipent les crudités ; ce qui les rend très - propres à changer toute l'habitude du corps, & à purifier parfaitement le ſang. Car en excitant les ex-

(*a*) *Tanti in hoc morbo vincendo animum quietum habere !* Porphyr. *in vit. Plotin.*

crétions de toute eſpéce, ils ſont cauſe qu'il ſort par les excrétoires convenables. tout ce qui eſt étranger à ſa température naturelle, toutes les impuretés ſalines & ſulphureuſes. Hippocrate dit fort bien qu'on peut guérir les jeunes gens qui n'ont point encore de nodoſités, pourvû qu'ils ſuivent un régime exact, qu'ils aiment le travail du corps, & qu'ils aient le ventre libre (*a*). Mais il ne faut pas que cet exercice ſoit trop violent; il faut qu'il ſoit modéré, comme celui du caroſſe, de la promenade, & de monter ſouvent des eſcaliers.

VII. Le célébre & prudent Jean Craton, Medecin de trois Empereurs, donne pour préſerver de la Goute le conſeil ſuivant, qui mérite d'être tranſcrit en entier. » Il faut commencer par avertir » les gouteux qu'ils ne ſe tourmentent » en aucune maniere par les remedes, » & qu'ils doivent être bien perſuadés » qu'un bon régime & une attention » médiocre ſuffiſent pour leur faire évi» ter la Goute. Qu'ils s'abſtiennent des » vins de Moravie, d'Autriche, de » Hongrie, de tous ceux qui ſont dou-

(*a*) Hipp. *Prorrhet. Lib. II. n°. 162.*

» cereux & épais. Ils doivent se garder
» d'affoiblir leur estomac par l'usage des
» remedes purgatifs. Ils peuvent em-
» ploïer une fois par semaine une demi-
» heure avant le souper, qui doit être
» léger, une dose, c'est-à-dire un scru-
» pule, de mes pilules. Ils prendront
» tous les jours au matin de ma liqueur
» stomachique. Il est encore bon qu'ils
» suent le matin le plus souvent qu'ils
» pourront; car plus ils sueront & plus
» ils seront en santé. Il faut qu'ils se
» nettoïent les pieds avec une éponge
» trempée dans le vin rouge où l'on ait
» fait dissoudre du sel. Il vaut mieux
» qu'ils n'emploïent aucun topique, que
» d'en emploïer trop. Ils doivent éviter
» soigneusement l'air froid & humide(a).

(a) *Primo monendi sunt podagrici ne ullo modo corpus medicamentis affligant; sed rectæ victus ratione, & medioeri diligentia, articulorum dolores vitari posse sibi persuadeant. Abstineant a vinis Moravicis, Austriacis, Hungaricis, dulcibus & crassis; utantur cerevisia triticea; ventriculi robur medicamentis purgantibus non debilitetur. Nostris pilulis uti possunt hora dimidia ante cœnam, quæ sit parcior, singulis septimanis dosim, quæ est scrupulus, capientes. Singulis diebus matutine de nostro stomachali sumat; in lecto matutine sudet quoties-*

VIII. Si cette cure préſervative eſt preſque univerſelle, & ſi tous ceux qui veulent être exemts des incommodités conſiderables doivent s'y ſoûmettre; elle convient principalement, & elle eſt surtout neceſſaire, dans toutes les affections gouteuſes, lorſque les parens ont transmis à leurs enfans une eſpéce de ſemence multiplicative de cette maladie, qui eſt profondement enracinée dans les humeurs vitales, & que cette ſemence commence à ſe développer dans les premieres années de l'enfance ou de l'adoleſcence. C'eſt le vrai moïen de l'étouffer dans ſa racine. Cette cure diététique regarde auſſi ceux qui ont été fatigués pendant pluſieurs années de cette maladie, & chez qui elle eſt devenue comme habituelle. Car par ſon ſecours les douleurs & les accidens deviendront pour le moins plus ſupportables, les attaques ſeront plus courtes, & la nature fortifiée en quelque maniere ſera plus

cumque poterit; nam quo frequentius hos fecerit, eo tutiorem ſe eſſe putabit. Mundare pedes oportet cum ſpongia intincta vino rubro in quo ſal ſit decoctum. Topicis minus quam nimium eſt faciendum. Aër frigidus & humidus vitandus eſt. Crato. *Conſil.* 14. *text.* 1.

en état d'écarter les affections plus dangereuſes, & même pernicieuſes, qui ſuivent quelquefois les attaques de la goute opiniâtre & chronique, & qui abbattent ſi fort les forces du corps.

CURE PARTICULIERE THERAPEUTIQUE DES GOUTEUX.

I. IL ſeroit fort à ſouhaiter qu'il exiſtât dans la nature des remedes aſſez efficaces pour déraciner cette maladie opiniâtre lorſqu'elle eſt devenue comme naturelle par un long ſéjour dans les liqueurs vitales & les parties nerveuſes ; mais comme l'expérience juſqu'à preſent n'en a fait connoître aucun de cette nature, il faut ſe contenter à moins, & non-ſeulement s'aſſujettir au régime ci-deſſus décrit, mais aider les forces languiſſantes du corps par d'autres remedes, pour rendre du moins plus courtes & moins fréquentes les attaques de la maladie, s'il n'eſt pas poſſible de les prévenir entierement, & pour en rendre les accidens moins fâcheux. Et, comme il eſt preſque ordinaire à ces douleurs périodiques, ou plûtôt à la fievre rhumatiſante-gouteuſe, d'attaquer au prin-

tems, & avant & après le solstice d'hiver, il convient de corriger & de faire sortir par des évacuans convenables, des alterans, & des remedes propres à purifier la masse du sang, les humeurs corrompuës qui entretiennent les douleurs gouteuses, afin qu'on soit par la suite plus en état de soûtenir l'attaque.

II. Pour réussir à souhaits à soulager la Goute, je fais beaucoup de cas de la saignée faite à propos, c'est-à-dire vers l'équinoxe du printems, qui est un tems où la masse du sang & de la sérosité est agitée d'un mouvement interne & particulier comme d'ébullition, qui fait sortir au dehors les parties hétérogènes qui se sont arrêtées dans le milieu de leur tissu, où elles étoient embarrassées, & qui par leur développement produisent toutes les espéces de fievres exanthématiques, catarrheuses, & rhumatiques-gouteuses; & ce remede réussit d'autant mieux lorsque les sujets ne sont pas fort vigoureux, qu'ils ont bon appétit, qu'ils menent une vie sédentaire, & qu'ils font bonne chere. La saignée est encore bien plus nécessaire à ceux chez qui l'habitude du corps, trop lâche & semée de beaucoup de petits vaisseaux, amasse une

grande quantité de ſang & de féroſité, & qui ont de la diſpoſition aux excrétions hémorrhagiques, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſupprimées, ou diminuées. Et comme c'eſt avant & après le ſolſtice d'hiver, c'eſt-à-dire dans les mois de décembre, de janvier & de février, que commencent ordinairement, ou augmentent les douleurs gouteuſes, je ſuis dans l'uſage, lorſqu'il y a indication, & plénitude marquée dans les vaiſſeaux, de conſeiller la ſaignée à la fin d'octobre.

III. Je ne puis en ſecond lieu me diſpenſer de dire en cet endroit que j'ai obſervé un ſoulagement très-conſiderable, non-ſeulement dans pluſieurs malades, mais chez moi-même, qui n'ai point été tout à-fait exemt d'attaques de goute, bien qu'elles n'aient été ni bien vives ni bien longues, en faiſant appliquer tous les trois mois ſur le col du pied une ventouſe ſcarifiée. Si l'on me demande la raiſon de cet effet, voici ce que je puis répondre de plus ſatisfaiſant. Il n'y a preſque point de partie du corps où le paſſage du ſang des artéres dans les veines ſoit plus difficile que dans le pied, & ſur-tout dans ſes doigts. D'ailleurs il n'y a point de partie où il entre tant de muſ-

cles, de tendons, de membranes, & de ligamens tendineux & nerveux, & même de vaisseaux sanguins, que dans la structure du pied. Lors donc que les parties ont quelque foiblesse naturelle, & de naissance, il n'est pas étonnant que la circulation du sang, ou son abord & son retour, y soit très-lente, paresseuse, & embarrassée, sur-tout quand il regorge d'une sérosité abondante, & qu'il est rempli de parties salines excrémenteuses, & principalement dans le tems de l'accès, lequel commence toûjours par un mouvement fébrile, qui lui est nécessairement lié, & qui y fait aborder le sang en plus grande quantité. Il est donc inévitable que les humeurs entrent en stagnation, & que, causant une extension violente aux vaisseaux, & un tiraillement aux membranes nerveuses, il se produise des douleurs, avec une inflammation, bien que légére. En conséquence on voit qu'il est très-utile de faire sortir des veines le sang surabondant, & qui circule difficilement dans ces parties, & de hater ainsi sa circulation.

IV. La cause évidente & matérielle des accès de la Goute étant l'abondance

ou la superfluité d'une sérosité excrémenteuse, à la génération de laquelle le dérangement des premieres digestions, & l'amas des crudités qui en est la suite contribue beaucoup ; un grand nombre de Medecins du premier ordre ont recommandé d'exciter tous les mois le vomissement, afin de débarrasser la cavité de l'estomac & du duodenum, & les canaux biliaires & pancreatique qui se dégorgent dans cet intestin, des humeurs âcres & vicieuses qui s'y sont amassées. On peut consulter sur cette pratique Hildanus (*a*), Mercatus (*b*), Riviere (*c*), & Sylvius (*d*). D'autres conseillent pendant l'automne & le printems des infusions composées de divers laxatifs, fortifians, & apéritifs, pour bien dégager les premieres voies, & même tout le corps, des impuretés qui produisent la Goute.

V. Pour parler avec toute la candeur dont je fais profession, je suis obligé de dire que je ne connois point de reméde plus certain, plus efficace, ni plus pro-

(*a*) Hildan. *Cent, VI. Obs.* 34.
(*b*) Mercat. *De morb. intern. L. IV. c.* 18.
(*c*) River. *Prax. Lib. VI.*
(*d*) Sylvi. *Prax. p.* 153.

pre à prévenir, ou diminuer ces ſortes d'affections, ou à les faire rentrer dans l'ordre, ſi quelque remede mal appliqué les a dérangés, & a fait réfluer dans l'interieur la matiere vicieuſe, que les eaux minérales chaudes, & ſur-tout celles de Carles - Bade, qui ont une vertu & une énergie ſans égale contre le calcul, & contre la Goute invétérée, & même pour faire ſortir au dehors cette derniere ſi elle a été repouſſée au dedans, & pour rétablir le flux hémorrhoidal, ſi ſa ſuppreſſion eſt la cauſe & l'occaſion de la maladie. Je pourrois citer une grande quantité, que dis-je? un millier, d'exemples qui prouvent cette vérité; & c'eſt convenir de ſon ignorance, ou de ſa mauvaiſe foi que d'en douter, ou de la nier. Et il eſt aiſé de concevoir l'effet de ces eaux buës en aſſez grande quantité. Car le principe ſpiritueux qui les anime, & les ſels minéraux qu'elles tiennent en diſſolution, non-ſeulement diviſent les liqueurs & les rendent plus fluides, & débouchent les petits vaiſſeaux obſtrués ou engorgés, mais font ſortir pendant pluſieurs jours de ſuite en abondance, & ſans fatigue, la matiere morbifique par tous les excrétoires deſti-

nés à porter hors du corps les parties hétérogènes & ennemies de la nature, c'est-à-dire par le bas-ventre, la peau, les voies urinaires, les pores biliaires, & les glandes qui philtrent la mucosité des bronches & des narines. On doit donc regarder à bon droit ces eaux comme un préservatif, & un remède universel, contre les maladies chroniques, lorsqu'elles n'ont pas jetté de trop profondes racines; & je puis assurer, après y avoir été environ vingt fois, que la Medecine n'a point découvert, & ne peut découvrir, un remède comparable à celui-là, que nous tenons uniquement & directement de la libéralité d'un Dieu toûjours bienfaisant, & qui veille sans cesse à notre conservation. Nous avons même remarqué que si la Goute se déclare dans le tems de l'usage des eaux, l'attaque est toûjours beaucoup plus courte, plus douce, & plus paisible. Mais, en parlant avec tant d'éloge des eaux de Carles-Bade, nous ne prétendons rien ôter du mérite des autres sources minérales chaudes, & même de celles qu'on nomme communément aigrelettes, pourvû qu'on les emploïe suivant une méthode & avec un régime convenables

aux differences des corps & des tempéramens. Car il y a des exemples à l'infini, & indubitables, des effets merveilleux qu'elles ont produits dans les maladies chroniques & enracinées. On peut même user pour boisson ordinaire pendant tout le cours de l'année des eaux minérales tempérées, telles que celles de Wildungen, de Seltz, & de Vétéraquen (*a*) dans la Silésie, en y mettant un tiers de vin.

VI. J'estime enfin que les boissons délaïantes, & qui temperent & adoucissent l'acrimonie saline, & qui lâchent doucement le ventre, comme sont le lait, & le petit lait, sont très-efficaces tant pour la préservation que pour la cure; & mon sentiment est établi sur une infinité d'expériences. On voit même dans les écrits d'Hippocrate & de Celse que les plus anciens Medecins ont fait beaucoup de cas de ces remedes. Le premier en effet en divers endroits, & principalement dans son *Traité des maladies*, recommande le lait d'ânesse dans les douleurs les plus opiniâtres de la Goute, & en général dans celles des articulations;

(*a*) *Veteraquenses.*

&

& le dernier dit formellement que l'*usage du même lait aïant entierement détergé le sang, des malades en ont été radicalement guéris* (*a*). Voici ce que dit Pline sur le même sujet. *Il y a des exemples de malades qui se sont guéris de la Goute aux pieds & aux mains par l'usage du lait d'ânesse* (*b*). Je connois en mon particulier beaucoup de personnes qui ont été délivrées de la Goute pendant un grand nombre d'années par l'usage du lait de vache, & de l'eau de pluie pour boisson ordinaire. Cependant l'usage du lait demande bien des précautions & des attentions que j'aurai soin de remarquer plus bas.

VII. Mais je ne vois rien de plus sûr, ni de plus convenable, soit pour prévenir la Goute, soit pour la guérir, qu'un régime diaphorétique bien ordonné. Car s'il est vrai, comme on n'en peut point douter, qu'un sang séreux impur, qui est sur-tout l'effet de la suppression de la transpiration, soit la cause antécédente

(*a*) *Quidam cum asinino lacte epoto ex toto se eluissent, in perpetuum hoc malo evaserunt.* Cels. *Lib. IV. c.* 24.

(*b*) *Sunt inter exempla qui lac asininum bibendo liberati sunt Podagra, Chiragraque.* Plin.

& matérielle des attaques de Goute, la raiſon éclairée par la connoiſſance du méchaniſme du corps, & inſtruite par l'expérience, nous apprend que la liberté de la tranſpiration, ſoit qu'on la rétabliſſe ſeulement ſi elle eſt ſupprimée, ou qu'on la provoque, eſt le meilleur de tous les remédes pour ſurmonter ſurement & radicalement cette cruelle maladie. Et comme il y a dans Piſon un paſſage très-digne d'être remarqué, nous l'extrairons mot pour mot de ſes excellentes Obſervations. Voici donc comme il s'explique. » Enfin quant à ce qui regarde » l'évacuation, même ſenſible, de la ſé- » roſité par les pores de la peau, j'en » fais tout le cas que je dois; parce » qu'elle eſt révulſive de l'interieur, & » qu'elle convient parfaitement dans ces » ſortes de maladies, & à l'ordre de la » nature; attendu que c'eſt la partie de » la ſéroſité qui doit ſortir continuelle- » ment ſuivant ſon inſtitution par la » tranſpiration inſenſible, dont l'éva- » cuation a été ſupprimée par quelque » raiſon que ce ſoit, & repouſſée vers » l'interieur, qui eſt la cauſe matérielle » des douleurs gouteuſes, comme je l'ai » prouvé ci-devant. C'eſt pourquoi je

» conseille au malade de provoquer tous
» les jours la sueur, s'il est possible, ou
» au moins la transpiration insensible;
» &, pour y parvenir, il faut principa-
» lement rémédier à la densité de la peau
» que produit l'inclémence de l'air, sur-
» tout pendant l'hiver; car celle que
» produit l'embonpoint, ou l'âge, est
» incurable. Il faut donc que le malade
» ait soin d'être toûjours bien couvert,
» & sur-tout la nuit d'avoir dessus
» & dessous des couvertures fort lé-
» géres & fort chaudes, c'est-à-dire
» faites de plumes ou de peaux picquées,
» & d'être assez couvert pour que la
» sueur sorte d'elle-même vers le point
» du jour, ce qui arrivera si le malade
» ne se leve pas si matin, & qu'il se
» tienne tranquille au lit pendant quel-
» que tems. Si malgré ces précautions
» la sueur ne sort pas, il faudra l'exci-
» ter par une longue friction faite sur
» tout le corps. Au cas qu'elle s'obs-
» tine encore à ne pas paroître, ou
» que les moïens que je propose soient
» ennuieux au malade, je suis d'avis
» qu'il entre à jeun dans une étuve, &
» qu'il y sue pendant une petite heure;
» ce qu'il ne fera pourtant qu'après

» avoir diminué la pléthore par la saï-
» gnée, afin de prévenir les affections
» cutanées qui sont les suites ordinaires
» de ce remede lorsqu'on n'y est pas ac-
» coûtumé. Mais si la sueur provoquée
» par ce moïen n'est point suffisante pour
» dissiper la surabondance des sérosités
» qui inondent l'habitude du corps, je
» suis formellement d'avis que dans le
» commencement du printems & de
» l'automne, tems où les fluxions re-
» commencent ordinairement, le mala-
» de fasse usage d'une décoction sudorifi-
» que ou de salsepareille, ou de squine,
» & qu'il la continuë pendant une ou
» deux semaines, ou du moins qu'il use
» du syrop nommé *Ambrosianus*, s'il y a
» lieu de craindre la chaleur des viscéres
» ou du sang du malade (*a*).

(*a*) *Denique quod spectat vacuationem feri per cutim, eamque sensibilem, hanc plurimi facio, ut debeo, quia & revulsionis vim habet, & maxime est opportuna in his affectibus, quippe quæ naturæ convenientissima, cum ea feri portio quæ per cutem insensibiliter ex naturæ instituto continenter quotidie exspirare debet, suppressa quacumque ratione & introrsum repulsa, materiam præstet arthriticis doloribus, ut antehac demonstravi. Quamobrem consulo ut illustris Præsul sudorem quotidie, si fieri potest, aliqua*

CURE PENDANT L'ACCÈS.

I. JE suis dans l'usage, lorsque l'accès est voisin, ce qu'on connoît à une lassitude qui n'est point ordinaire, & qui est accompagnée d'inquietudes, à l'aug-

arte promoveat, aut certe insensilem exspirationem. Quod ut consequatur, imprimis densitati cutis quam infert inclementia aëris, præsertim hiberno tempore, consulere debet; nam quæ a polysarcia aut ætate densitas infertur, de ea nulla providentia haberi potest. Ergo accurate videat ut bene tectus incedat semper, & de nocte potissimum stragulis, levibus quidem sed calidis, pluma videlicet aut pelle infartis, desuper subterque stratis opertus dormiat, & ita apertus ut sponte sudor circa diluculum erumpat; quod eveniet, si non ita de mane expergiscatur, sed aliquantisper quietem in lecto longiorem capessat, & si sudor nihilominus non erumpat, is multa longaque provocetur universi corporis frictione. Quod si eo frustretur, aut hisce mediis eum provocare illi tædiosum sit, suadeo certe ut semel in hebdomade hypocaustum jejunus adeat, ibique per horulam sudet, quod primum tentabit ubi plethoræ corporis venæ sectione prius providerit, ut avertat cutaneos affectus qui ab insolito hypocausti usu sponte emanare solent. Atqui si his artibus sudor erumpens minus emendandæ colluviei seri in corporis habitu stagnantis satisfacere potest, certe autor sum ut ineunte vere & autumno, quibus anni temporibus fluxiones re-

mentation de l'appétit, & à la pesanteur de la tête & des membres, de commencer par évacuer doucement des premieres voies les excrémens qui sont dans le bas-ventre & les impuretés qui se sont amassées dans le duodenum & le reste du canal intestinal ; ce qui se fait très-surement au moïen des lavemens émolliens, & modérément carminatifs, & par l'usage interne des infusions avec la rhubarbe & la manne, animées par la crême de tartre. Je me souviens de m'être autrefois servi avec beaucoup de succès du mélange suivant dans les premiers ressentimens des douleurs gouteuses. Prenez eaux de fleurs d'acacia deux onces, de cannelle tirée sans vin une demi-once, poudre de Cornachini un gros, sirop de roses solutif, ou de chicorée composé de rhubarbe, une demi-once. En effet les jeunes Medecins doivent regarder comme un aphorisme de pratique que les douleurs sont toûjours plus dou-

petere solent, utatur decocto sudorifico, sive sarsarillæ, sive radicis sinarum, idque per unam aut alteram septimanam, vel certe syrupo Ambrosiano, si metus sit a viscerum & sanguinis æstu. Piso. *De Morb. a seros. Colluv. oriund. sect. V. cap. 2.*

ces, en quelque endroit qu'elles aïent leur siége, si l'on commence par nettoïer les premieres voies des impuretés qui y séjournent, avant que d'en venir à d'autres remedes; parce que ces impuretés venant à passer dans le sang, & à se porter vers les parties malades, rendent les douleurs plus aiguës, & les symptômes plus considerables. C'est donc avec beaucoup de raison que Solenander conseille à la page 78 de ses Œuvres, de purger dans le commencement de l'attaque de la Goute, pratique qu'il tenoit d'Alexander-Trallianus, & dont il s'est, dit-il, toûjours bien trouvé. La doctrine de Pechlin est très-conforme à celle de ces Auteurs; car il remarque que les attaques de Goute sont ordinairement plus douces, quand on a fait sortir les impuretés des premieres voies.

II. Toutes les douleurs des articulations, & de Goute, étant accompagnées dans le tems de leur attaque d'un mouvement fébrile, par le secours duquel la nature, qui est le grand reméde des maladies, a coûtume de guérir la maladie souvent avec tout le bonheur possible, & de faire sortir par les excrétoires convenables la matiere corrompuë & morbifi-

que; ce qui arrive ſur-tout dans les maladies douloureuſes par l'augmentation de la tranſpiration, qui non-ſeulement purifie toute la maſſe du ſang & de la ſéroſité, mais réſout & diſſipe peu à peu celle qui cauſe la douleur des pieds; la premiere & la principale intention du Medecin, & ſon ſoin principal, doivent être d'entretenir une tranſpiration douce, mais continue & ſans interruption, tant par ſes conſeils que par des ſecours effectifs. Or on y réuſſira parfaitement bien au moïen des infuſions des feuilles de ſcordium, de chardon-benit, de véronique, de racines de regliſſe, & d'écorces fraîches de citron faites à la maniere du thé. On ſe ſert encore avec beaucoup de ſuccès pour le même but de juleps composés des eaux diſtillées de chardon-benit, de galega, de ſcordium, de ſuc de citron, de pierres d'écreviſſes, d'antimoine diaphorétique, de cinnabre, de nitre dépuré, & de ſirop de ſuc de citron, mêlés en proportion & en doſe convenables. Mais tous ces remedes ſont remplacés avec avantage par notre liqueur anodyne minérale mêlée d'un quart d'eſprit de Buſſius, & de l'eſprit

volatil de tartre; mélange, dont la dose sera de trente ou quarante gouttes, qu'on prendra dans sa boisson ordinaire, ou dans une infusion de la nature de celles dont je viens de parler. Mais le vrai tems pour placer ces remédes est le matin, le malade restant au lit tranquillement à attendre la sueur. Le soir & vers la nuit on fera très-utilement usage de poudres tempérantes bésoardiques avec le nitre ou avec le cinnabre, que le malade prendra dans des eaux analeptiques, & diapnoïques, ou dans une émulsion tirée des amandes douces, ou des semences froïdes majeures.

III. Il est encore avantageux, pour parvenir plus heureusement au rétablissement de la santé, de faire prendre pour boisson ordinaire beaucoup d'une décoction tempérante & délaïante; pratique dont je me suis souvent très-bien trouvé. Par exemple, prenez racines de squine, de salsepareille, & de polypode, de chacune deux onces; de réglisse & de chicorée sauvage, de chacune une once; écorce de bois de sassafras une demi-once; faites bouillir la moitié de ces remedes dans cinq mesures d'eau & une demi-jusqu'à diminution de la septiéme

partie, & servez-vous de cette décoction; non - seulement pour appaiser la soif du malade, & pour sa boisson ordinaire, mais pour lui faire prendre les remédes dont il aura besoin. Faites encore plus: donnez - lui - en huit onces tout chaud toutes les deux heures, & commencez dès que la maladie se déclarera. L'usage de cette boisson est de faire couler abondamment les urines, de procurer une transpiration continuelle, & d'entretenir la liberté du ventre. Mais s'il oublie son devoir, il faut l'en avertir au moïen du laxatif ci-dessus décrit. Il est encore avantageux au malade de s'abstenir de tous bouillons gras & nourrissans. Dans les douleurs vagues, & sur-tout quand elles proviennent du mélange d'une humeur scorbutique, on se sert fort utilement pour boisson ordinaire du petit lait doux ou aigrelet, & du lait coupé avec les eaux de Seltz.

IV. Quelque cruelles que soient les douleurs des jointures, l'usage des topiques demande beaucoup de circonspection, parce qu'il est constant par une infinité d'expériences qu'ils ont fait plus de mal que de bien. Il est bien plus avantageux, & plus sûr, d'entretenir

dans les parties malades une chaleur égale & tempérée, en les enveloppant de coussins de plume bien doux, & de les tenir en repos, pour provoquer insensiblement une douce transpiration de la matiere corrompuë. Au reste je préfere aux topiques les moins nuisibles ce cataplasme d'un usage si ancien, qui se fait avec la mie de pain blanc, le lait, le jaune d'œuf, le saffran & les fleurs de sureau; auquel, sur-tout dans la Goute vague, on peut ajoûter le suc de vers de terre. Je sçais encore qu'on a tiré dans des douleurs très-aiguës beaucoup de soulagement de l'application de la chair des animaux fraîchement égorgés, & qu'on l'a retiré très-puante après vingt-quatre heures. La teinture volatile de souffre, qui se tire de ce minéral de la chaux vive & du sel ammoniac, appliquée sur les parties malades avec un papier brouillard, a fait encore beaucoup de bien, comme je l'ai vû par moi-même; mais ce n'est pas dans le commencement qu'il faut en faire usage, mais vers la fin, & lorsqu'il y a lieu de craindre qu'il ne se forme des nodosités. Au reste la mauvaise odeur que répand ce remédé est cause que bien des mala-

des ne le peuvent ſupporter. Lorſque la douleur & l'accès ſont paſſés, s'il reſte dans la partie affectée une grande foibleſſe, & impuiſſance de la remuer, j'ai ſouvent obſervé qu'une embrocation faite avec meſure de mon baume ſpiritueux liquide diſſout dans l'eau de la reine de Hongrie a merveilleuſement fortifié.

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. BIEN que dans les ſujets qui ont plus de ſang que de ſéroſité, qui ſont jeunes, & boivent beaucoup de vin, la ſaignée ſoit fort utile pour prévenir les attaques de Goute; & qu'elle ſoit abſolument néceſſaire lorſque cette maladie eſt produite par la ſuppreſſion du flux menſtruel ou hémorrhoïdal; & que, loin d'être à craindre lorſqu'on eſt ménacé d'une Goute violente & vague, il faille y recourir ſans balancer; cependant lorſque le corps eſt fort affoibli, noïé dans une quantité de ſéroſités excrémenteuſes provenuë du vice des digeſtions, & de la ſuppreſſion de la tranſpiration, il eſt plus prudent de s'en abſtenir, & voici pourquoi. C'eſt 1°. parce qu'avec la ſé-

rosité excrémenteuse on fait sortir une portion du sang bien conditionné, ce qui n'arrive pas sans perte de forces; 2°. parce qu'on peut intercepter ce mouvement critique qui se fait vers l'exterieur & la circonférence du corps, comme on le remarque souvent dans les fievres érysipélateuses; 3°. parce que, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, il arrive que les symptômes sont plus fâcheux après la saignée.

II. Voici ce que j'ai remarqué de la cure de la Goute, ou plûtôt de la suppression de ses attaques pendant un tems considerable, par l'usage du lait. Si après l'avoir fini les malades reviennent à leur ancien régime, ou les attaques recommencent comme par le passé, ou bien elles sont remplacées, sur-tout si les sujets sont vieux ou foibles, par des accidens spasmodiques, comme des coliques de bas-ventre, des gonflemens cardialgiques de l'estomac, des douleurs néphrétiques avec ischurie, & la mort ne tarde pas à suivre ces révolutions. Il est encore bon d'avertir au sujet de ce traitement, qui d'ailleurs ne manque pas d'efficacité pour prévenir & surmonter les douleurs gouteuses, que quand le

malade est pléthorique ; qu'il regorge de sérosités impures ; que les premieres voies sont remplies de crudités par rapport à l'affoiblissement du ton du ventricule & des intestins, ce qui arrive presque toûjours ; ou s'il y a des accidens hypochondriaques, comme il est fort commun ; ou enfin si la nature du malade ne s'accommode pas du lait, il faut y renoncer absolument ; parce qu'il est certain que son usage ne feroit qu'augmenter l'engorgement des visceres, & exposer les malades à la cachexie, à l'hydropisie, & à la fievre hectique.

III. Craton a raison d'avertir (a) qu'il ne faut pas donner dans le commencement, ni même pendant la durée des douleurs gouteuses, des évacuans énergiques, parce qu'ils font violence à la nature, & tort à l'estomac. C'est donc avec raison que Trallien conseille de n'emploïer dans la Goute de purgatifs que ceux qui ne fatiguent pas l'estomac ; & voici la raison qu'il en donne ; *il faut avoir grand soin dans toutes les maladies que l'orifice du ventricule ne soit pas blessé par les choses qui y entrent. Car il ne peut*

(a) Crato, *Lib. V. in Consil.*

être affoibli ſans que tous les nerfs ne s'en reſſentent, & ne ſoient attaqués de fluxions (a).

IV. Quant à la décoction de Vienne, remède fort vanté de nos jours pour guérir la Goute, & dont les vertus & l'uſage ſont décrits avec exactitude dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature (*b*), je l'ai entendu extrêmement loüer par beaucoup de perſonnes qui étoient d'une conſtitution forte & vigoureuſe. Je n'en blâme pas abſolument l'uſage ; mais comme les gouteux ſont ordinairement d'une conſtitution foible, délicate, & ſenſible, j'en retranche volontiers les hermodattes & le bois de guaiac, à cauſe du ſel âcre irritant qui entre dans leur tiſſu, aimant & approuvant uniquement les remédes à proportion de leur ſureté. Au reſte avec ces retranchemens cette décoction mérite la premiere place parmi celles dont j'ai précédemment parlé.

(*a*) *Nam hujus cura in omnibus affectibus haberi debet ut ne ventriculi os ab iis quæ aſſumuntur offendatur. Ipſi namque infirmanti omnes nervi conſentiunt, & fluxionibus tentantur.* Trallian. *Lib. XI. p.* 601.

(*a*) Ephemerides Acad. Nat. Curioſ. *Cent. I.* Obſ. 81.

V. Bien que les remedes appliqués extérieurement aux parties malades soient rarement innocens, ils sont bien plus dangereux dans les corps remplis de sang ou d'une sérosité impure, ou cacochymes; dans les sujets d'une nature sensible; dans les hypochondriaques & les hystériques, qui ont le systême des nerfs déja accoûtumé aux spasmes. Car beaucoup d'observations font foi que leur application a été suivie d'affections mortelles, comme d'apopléxie, de paralysie, de perte de la mémoire, d'asthme convulsif, de cardialgie, de colique convulsive, d'inflammation du ventricule & des intestins, & d'autres maladies qu'il seroit trop long de nommer.

VI. Les topiques spiritueux & camphrés ne sont pas fort nuisibles aux sujets mols & humides; mais appliqués aux sujets secs, s'ils ne font pas refluer la matiere gouteuse, ils disposent à la pierre, favorisent la production des nodosités, ou laissent des raccourcissemens très-incommodes dans les parties.

VII. Je ne puis me lasser de répéter que dans les affections gouteuses, & des articulations, il ne faut se servir que de peu de remedes, & ne les emploïer que

ſûrs, réjettant abſolument tous ceux qui ſont douteux & infidéles, qui de ma connoiſſance ont ſouvent été fort préjudiciables. Je goûte donc beaucoup le ſentiment d'Alexandre Paſcoli. Voici comme s'explique ce célébre Medecin Romain. » Pour dire naturellement, » ſuivant ma coûtume, ce que j'ai ob- » ſervé dans cette eſpéce de maladie, » qu'on a tous les jours occaſion de trai- » ter, tant dans les hôpitaux que dans les » maiſons particulieres, j'avoüerai que » ceux des malades attaqués de Rhuma- » tiſmes à qui je n'ai rien fait, ou preſ- » que rien, s'en ſont beaucoup mieux » tirés que ceux pour qui j'ai emploïé » les remedes les plus puiſſans de la Me- » decine. Ces obſervations ſont cauſe » que quand j'ai eu de ſemblables mala- » des à traiter depuis ce tems, je me » ſuis contenté de leur ordonner un ré- » gime ſimple & léger, & une grande » quantité de boiſſon d'eau ſimple, ou » d'une infuſion legere de ſalſepareille, » de régliſſe, de fleurs de coquelicot, » ou autres remédes analogues; laquelle » avec le tems a excité des ſueurs criti-

» ques qui les ont entierement tirés d'af-
» faires (a).

VIII. Les plus habiles Medecins François, au nombre desquels il faut mettre sans contredit Chesneau, Botal, Riviere, & Charles Pison, vantent & recommandent extrêmement la saignée répétée dans les douleurs de la Goute, & surtout pour les prévenir; mais cette méthode ne convient pas également dans nos païs voisins du pôle, où les habitans

(a) *At enimvero ut quicquid in eo morbi genere, quem in publicis nosocomiis non minus quam in ædibus eorum privatis, crebro præ manibus habuimus, ad hoc temporis observavimus, ingenue, ut nostri moris est, fateamur, proferre non dedignabimur eos quibus aut nihil prorsus, aut nihil prope modum in Rheumatismo fecimus, felicius ut plurimum evasisse quam alii quos validioribus artis præsidiis subjecimus. Quæ res porro effecit ut posterioribus annis ejusmodi ægrotantes tractando, præter victum tenuem & congruum, ac uberrimmas potiones ex aqua vel simplici, vel per levem infusionem sarsaparillæ, glycyrrhizæ, florum papaveris rheados, hisque similium medicatos, nihil aliud præbere consuevimus; quo solo temporis processu sudores plane criticos optimo cum successu excitavimus.* Alex. Pascoli. *Opp. Tom. III. Sect. III. cap.* 5.

n'ont pas autant de ſang qu'en France. Cependant ſi la maladie n'eſt pas fort invétérée, & que le ſujet ait de la diſpoſition à amaſſer beaucoup de ſang, de petites ſaignées ſouvent répétées, ou, mieux encore, une ſcarification du pied tous les mois, faiſant pourtant précéder une petite medecine, ne peut faire que du bien. Il y a dans Piſon un paſſage très-remarquable ſur l'utilité de la ſaignée répétée, qu'on ſera bien aiſe de voir en entier. Voici ſes propres paroles.
» J'ajoûte, inſtruit par l'expérience, » que tous les mois lorſque par l'écou- » lement de quelques ſemaines le ma- » lade a repris ſes forces, & reparé la » perte de ſon ſang, au premier mouve- » ment qui ſe fait dans l'air, ſoit qu'il » ſe mette au froid ou au chaud, la » Goute revient. Et j'ai ſouvent entendu » dire à des perſonnes qui tenoient un » rang conſiderable dans l'ordre des » gouteux, qu'ils n'avoient rien trouvé, » même par un long uſage d'obſerva- » tions, plus propre que la ſaignée, ſi » non à déraciner totalement les affec- » tions gouteuſes, du moins à retarder » & prévenir leurs attaques; & qu'ils » n'avoient pas héſité à faire uſage de ce

» remède même dans un âge fort avancé.
» Je ne puis donc qu'approuver la saignée répétée, mais avec modération.
» Car il est évident que si l'on approuve
» cette méthode, il faut tirer peu de
» sang à la fois, & seulement la
» quantité nécessaire pour empêcher le
» sang de remplir trop les vaisseaux, &
» prendre de lui-même un gonflement
» nuisible (*a*).

IX. L'attaque étant finie, & la maladie terminée, il reste souvent aux sujets qui ont l'habitude du corps spongieuse,

(*a*) *Addo autem singulis mensibus, quoniam eadem experientia me docuit, quotiescumque per inducias vel paucarum septimanarum æger corpus refecerit, sanguinisque jacturam reparaverit, tum prima quaque commotione aëris & alteratione sive ad algorem sive ad æstum, omnino arthritim recrudescere. Et certe sæpe audivi magnos viros ex arthriticorum familia nihil longo usu reperisse retardandis cohibendisque fluxionibus arthriticis, si non prorsus tollendis, ipsa venæ sectione, eoque ejusdem usum etiam in affecta ætate non reformidasse. Itaque repetita placet venæ sectio, & per epicresim. Quod si probatur, nemo non videt omnino parca manu esse administrandam, & quantitatis hunc esse scopum, ut providenter dumtaxat ne turgeat sanguis in vasis, & orgasmo spontaneo commoveatur.* Carol. Piso. *Loc. cit. Sect. V. cap. I. p.* 406.

& qui ſont remplis d'un ſang ſéreux, une enflure conſiderable & fort étenduë ſur la partie malade; enflure qui garde la marque du doigt qui la preſſe. Or cette enflure demande à être traitée avec précaution; car ſi quelqu'un la prend pour un commencement d'hydropiſie, & que dans le deſſein de prévenir cette maladie, ou d'en arrêter les progrès, il la traite avec de forts purgatifs, il pourra porter un grand préjudice à la ſanté. Il ne faut alors emploïer que des purgatifs légers & balſamiques, comme ſont la rhubarbe en ſubſtance, les pilules de Craton, de Bécher, ou les nôtres, en petite doſe, mais répétée. A l'exterieur on ſaupoudrera les pieds avec une poudre de farine de féves, de camphre, & de fleurs de ſureau; & l'on ne bandera le pied que légérement, de crainte que, ſi on ſerroit trop la bande, on n'attirât ſur cette partie une trop grande quantité de ſéroſité, & qu'elle ne s'y arrêtât.

X. Je puis aſſurer que je n'ai rien trouvé de plus efficace pour réſoudre les nodoſités dans la Goute ancienne & invétérée, que le baume de ſouffre antimonié, qui ſe tire du ſel des ſcories du régule d'antimoine ſimple, en verſant deſſus

de l'huile de térébenthine & de génievre.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN homme âgé de plus de soixante ans, d'un tempérament cholérique sanguin, plein de sang & de sucs, vigoureux, & naturellement fort colére, fut attaqué cruellement pendant plusieurs années de douleurs convulsives, de coliques, de spasmes, & même de Goute. Il avoit trouvé un prompt soulagement à ses maux dans l'usage des eaux de Carles-Bade, dont il faisoit usage tous les ans. Cependant je ne sçais par quelle fatalité cet homme, qui étoit plein de jugement, tomba malheureusement entre les mains des Charlatans, qui, lui promettant tout ce qu'il souhaitoit, lui firent prendre pendant quelques jours une poudre qu'on emploïoit à fort petite dose, dont le goût étoit fort astringent, & qui étoit sans doute mercurielle & vitriolique. Il avoit alors la Goute aux pieds. On lui donnoit cette poudre de deux en deux heures. La douziéme prise emporta toutes les douleurs. Mais le

lendemain il fut attaqué d'extrêmes inquiétudes cardialgiques, avec agitations involontaires, tranchées du bas-ventre, constipation opiniâtre, & défaillances de tems à autre. D'ailleurs il lui étoit impossible de tenir le corps dans une situation verticale. Peu de tems après, ces symptômes aïant été suivis d'une attaque d'apopléxie, il mourut miserablement, comme il le méritoit, aïant le corps extrêmement enflé, la tête d'une grosseur prodigieuse, & rendant par le gosier & par la bouche une sérosité sanglante.

RE'FLEXIONS.

ON ne peut trouver d'autre cause de ce funeste dénouement que l'usage malheureux du prétendu reméde contre la Goute. En effet rien n'est plus nuisible aux corps sensibles, quand ils sont attaqués de contractions spasmodiques des premieres voies, que les remedes mercuriels & métalliques, qui n'agissent qu'en excitant des spasmes, & par conséquent qui sont contraires à tout le genre nerveux. C'est encore à ce même remede qu'il faut attribuer la prompte cessation des douleurs gouteuses; car elle

ne vient que du resserrement des parties externes, qui a repoussé dans l'interieur la matiere morbifique déposée aux extrémités. Le même spasme a encore été cause que le sang s'est porté en trop grande quantité à la poitrine & à la tête, & de l'extravasation de cette liqueur dans le cerveau occasionnée par la trop grande extension des vaisseaux. Ce n'est donc pas sans de bonnes raisons que je conseille à tous ceux qui veulent pratiquer la Medecine, de rejetter entierement comme dangereuses & funestes dans les maladies spasmodiques, sur-tout quand elles attaquent les corps sensibles, toutes les preparations mercurielles, métalliques, émétiques, & tous les purgatifs âcres, sans en excepter le mercure doux & l'or fulminant, dont j'ai souvent vû de très-mauvais effets dans de pareilles circonstances. Car j'ai observé que les poudres illustrées du nom de solaires ont souvent causé aux gouteux d'extrêmes inquiétudes des parties voisines du cœur, accompagnées de hocquet, & que tout a changé en mal, bien que les douleurs aient été adoucies.

OBSERVATION II.

UN homme de consideration, âgé de quarante & quelques années, souvent attaqué de Rhumatismes scorbutiques, eut sur le pied droit une enflure érysipélateuse qui se fixa principalement sur un ulcére qui rendoit autrefois continuellement une matiere purulente. De cette enflure inflammatoire partoit un raïon rouge qui s'étendoit d'un côté jusqu'aux glandes inguinales, & de l'autre jusqu'à l'extrémité du pied. Le lendemain le métatarse & le pouce du pied gauche furent affligés d'une douleur assez vive avec une enflure considerable; ainsi le malade fut privé de l'usage des deux pieds. Le Chirurgien qui fut appellé, pour matter d'abord l'érysipéle, appliqua une espece de vin chargé de camphre & de saffran, & voïant que la douleur passoit à l'autre pied, il interrompit l'usage de l'esprit, & lui substitua des poudres seiches avec le camphre. Ce second remede ne tarda pas à procurer un adoucissement & un soulagement des douleurs à l'un & l'autre pied; mais il fut suivi peu de tems après de si grandes inquiétudes dans les

environs du cœur, & d'un resserrement si considerable du diaphragme, qu'il ôtoit entierement la respiration. Outre ces accidens le malade étoit fatigué d'une grande chaleur, il n'avoit aucun appétit, & son bas-ventre se ferma entierement avec gonflement. Consulté dans ces circonstances, je conseillai pour lâcher doucement le ventre, une décoction avec la manne, & pour dissiper les vents, & faire sortir par les sueurs la matiere qui avoit reflué, d'user de quelques doses de ma liqueur anodyne minérale mêlée d'un tiers d'esprit de Bassius. L'usage de ces remedes fit sortir une sueur abondante de tout le corps, & recommencer le flux hémorrhoidal, auquel le malade avoit été précédemment sujet; &, tous les symptômes s'étant dissipés, le malade recouvra une santé parfaite.

RÉFLEXIONS.

IL s'est presenté à moi il y a quelques années un cas presque semblable, dont je ne puis accuser que l'usage d'un remede camphré qu'une Dame emploïa pour soulager les douleurs de sa Goute. Aussi regardai-je ce remede comme fort

nuiſible dans cette maladie. Cette Dame, d'une naiſſance diſtinguée, aïant appliqué ſur ſes pieds, qui étoient tous deux affligés de la Goute, du minium mêlé avec le camphre, la Goute ſe calma bien, mais peu de tems après des douleurs cardialgiques, un extrême abbatement, un vomiſſement, des agitations involontaires, une chaleur fébrile, une tenſion du ventre, & un leger délire, remplacerent la Goute. Je lui donnai ſur le champ une émulſion des quatre ſemences froides, & une poudre précipitante nitreuſe, dans chaque doſe de laquelle je faiſois entrer un tiers de grain de camphre. Les ſymptômes ne tarderent pas à ſe calmer, & la matiere gouteuſe revint aux pieds. Je remarquerai à cette occaſion que j'ai ſouvent obſervé que le camphre pris intérieurement, après avoir été nuiſible appliqué à l'exterieur, avoit réparé le dommage qu'il avoit cauſé. Il y a auſſi une obſervation très-remarquable d'Hagendorn, d'un Marchand attaqué d'une douleur & d'une enflure ſcorbutique, qui perdit l'uſage de la parole & du bras pour avoir appliqué un épitheme d'eaux diſtillées avec la ceruſe & le camphre, bien que

les douleurs en aient été calmées (*a*). Je ne prétens pourtant pas condamner & rejetter absolument l'application du camphre & de son esprit dans les douleurs & les tumeurs des extrémités; mais je demande de la prudence dans celui qui l'applique, & qu'il ait égard aux sujets. Car ceux qui pratiquent la Medecine éprouvent de tems en tems que tout ne réussit pas indifféremment à tous les malades; ce qui est sur-tout vrai des topiques, qui nuisent aux uns dans le tems qu'ils font bien aux autres. Je dis les mêmes topiques, & dans la même maladie; & ce n'est pas tant à la disposition des humeurs du malade qu'il faut s'en prendre qu'à la disposition tonique, ou la tension, des fibres, des pores, & des vaisseaux de la peau. Car toutes les parties, & sur-tout celles qui font les fonctions de couloirs & d'excrétoires, ont leur force, leur ton, leur tension particuliere, & leur degré de dilatation; espece de mouvement très-necessaire aux sécrétions & aux excrétions, qui dépend principalement de l'abord du fluide nerveux, & de la tension des membranes

(*a*) Hagendorn. *Obs. Cent. I. Obs.* 28.

nerveuſes. Il eſt donc indiſpenſable au Medecin qui veut emploïer les topiques de commencer par examiner en quel état eſt cette tenſion, non-ſeulement dans les ſujets, mais dans les maladies, & leurs périodes. Car qu'eſt-ce qui ne voit pas que, ſi les pores ſont reſſerrés par la douleur & le ſpaſme, les remedes chauds & ſpiritueux ſeroient mal appliqués, & que ceux qui conviennent doivent être propres à relâcher doucement les parties reſſerrées ? Au contraire s'il y a trop de relâchement après la douleur, ce qu'on connoît à l'enflure & à la diminution de la douleur, n'eſt-il pas évident que tous les onguents humides, onctueux, anodyns, ſont nuiſibles, & qu'il faut plûtôt faire uſage des linimens ſpiritueux, & propres à fortifier les nerfs ? Une autre réfléxion, c'eſt que, bien que les topiques calment quelquefois parfaitement les douleurs, & rendent la fievre plus traitable, ces effets ne ſe produiſent pas toûjours, même dans le même individu. En deux mots, plus la nature a de force pour faire ſortir la matiere nuiſible, & plus le corps eſt vigoureux, & le mouvement interne des fluides conſiderable, moins il y a de

danger dans l'application convenable des topiques ; mais on doit s'abſtenir ſi la force des mouvemens ſe rallentit, ſi le malade eſt âgé, ou s'il ſurvient en état cachectique. Car l'unique attention du Medecin doit être de ne point empêcher par des remedes externes la diſſipation de la matiere morbifique, mais au contraire de l'aider. Mais comme ces circonſtances demandent une prudence conſommée, il eſt beaucoup plus ſûr de s'abſtenir entierement des remedes topiques, de n'en emploïer que d'internes, & d'entretenir les parties malades dans une douce chaleur. Nous avons encore obſervé que la génération des nodoſités, qui ſe forment ſur-tout dans la Goute fixe, eſt ordinairement la ſuite de l'imprudente application des topiques, & ſur-tout des topiques engourdiſſans & rafraîchiſſans. Cette doctrine eſt celle de Wedelius qui s'explique ainſi ; *beaucoup d'obſervations nous ont appris que les gouteux s'en ſont plûtôt mal trouvés que bien, & même que pluſieurs d'entre eux d'une Goute vague en ont fait une fixe ; & que beaucoup ont contracté des nodoſités pour s'être ſervi de remedes onc-*

tueux, gras, & emplastiques (*a*). Galien dit nettement que les nodosités se forment dans la Goute d'une humeur visqueuse & épaisse, lorsqu'au lieu d'être insensiblement résoluë, des remedes violens la desseichent tout d'un coup (*b*); & Fernel observe que ces remedes doublent les douleurs (*c*). Au reste nous ne jugeons pas qu'il faille bannir entierement les topiques dans les douleurs externes des articulations; car, s'il y a une affection invétérée de ces parties avec une espéce d'engourdissement & d'insensibilité, comme il arrive souvent dans la vieillesse, aïant calmé l'ébullition interne du sang & des humeurs, les linimens qui fortifient les nerfs, & sont doüés d'une vertu balsamique, remplissent également les desirs du Medecin & du malade, en raffermissant les nerfs, &

(*a*) *Frequenti experientia edocti sumus plus damni ipsos podagricos inde passos, imo plures ex arthritide vaga hoc modo sibi fixam accersivisse, plurimos vero tophos, quod usurpaverint unctuosa, & pinguia emplastrica.* Wedel. *de Medicam. Facult.*

(*b*) Galen. *Method. Medend. Lib. IV. cap.* 3.

(*c*) Fernel. *Consil. XII.*

rappellant dans les parties affoiblies le cours du fluide ſpiritueux qui leur donne le reſſort.

OBSERVATION III.

UN homme d'un temperament mélancholique ſanguin, âgé d'environ quarante-quatre ans, aïant l'habitude du corps ſerrée, fut attaqué dix ans auparavant dans le tarſe du pied de douleurs qui n'étoient pas fort aiguës, & qui cedoient aſſez aiſément aux diaphorétiques. Elles étoient périodiques, & revenoient vers le mois de janvier. Six ans s'étant écoulés, elles devinrent aſſez fortes pour clouer le malade dans le lit, & deux ans après elles étoient encore augmentées. Dans le tems qu'il en étoit tourmenté, il fut frappé d'une violente terreur, qui fut ſuivie d'inquietudes d'eſprit, & d'angoiſſes fort longues; ce qui fit que les douleurs, ſe jettant ſur l'interieur, cauſerent dans le bas-ventre des tourmens accompagnés d'inquietudes, qui tantôt donnoient du relâche, & tantôt reprenoient. Au bout de quelques ſemaines le malade fut obligé de ſe mettre en voïage par un froid extrêmement

vif. Depuis ce tems les douleurs devinrent beaucoup plus vives ; & elles attaquerent le ventre, les bras, l'interieur du gosier. Quelquefois même elles se fixoient dans la tête, ôtoient le sommeil & le repos, & excitoient par l'oreille interne un écoulement de matiere fétide purulente, qui ne se faisoit jamais sans un soulagement considerable. Au mois de mai de la même année il fut prendre les eaux froides d'Egra, pendant l'usage desquelles les douleurs le laisserent respirer, & tout alla bien. Mais il les eut à peine finies qu'elles revinrent avec beaucoup plus de vivacité, lui ôtant entierement l'appétit, & lui rendant le ventre très-paresseux. L'urine sortoit de couleur naturelle, mais en petite quantité ; il y avoit abbattement des forces, & le malade se plaignoit d'une tumeur fixe & dure au-dessus de l'ombilic. Il avoit outre cela des nausées ; il rendoit souvent par la bouche une grande quantité de salive, & quelquefois il vomissoit les alimens, & les médicamens ; parce que souvent la douleur se portoit vers les parties supérieures, resserroit le gosier, & s'étendoit jusqu'à l'omoplatte. Le bas-ventre étoit gonflé de vents qui parcouroient

tout le canal inteſtinal avec fluctuation, & grouillement, & qui étant parvenus à l'inteſtin rectum, remontoient ſur le champ, comme s'ils euſſent trouvé la ſortie fermée. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces douleurs étoient périodiques ; car elles venoient à dix heures du matin, à quatre heures après midi, & à minuit. Le malade prit beaucoup de remedes, & l'objet principal du Medecin étoit de rappeller aux pieds la matiere morbifique. En conſéquence il les fit frotter, baigner ; il en fit ouvrir les veines. On en vint enſuite aux ſangſuës ; on donna les nitreux, & les camphrés, dans le deſſein de procurer la tranſpiration ; on n'oublia point l'uſage des carminatifs, ni des ſtomachiques connus par une proprieté balſamique temperée ; & l'on rangea le bas-ventre à ſon devoir au moïen des lavemens, & des doux laxatifs. Rien de tout cela ne réuſſit parfaitement. Il n'y a point de remedes qui ait eu plus de ſuccès que l'infuſion des fleurs de ſureau dans le lait ; car elle calmoit quelquefois les douleurs pendant deux jours. Il y a un mois que je fis prendre au malade mon élixir ſtomachique, compoſé d'extraits balſami-

ques amers, dont l'uſage fréquent aſſoupit les douleurs, & ranima les forces & l'appétit, de maniere que le malade fut en état de ſortir, & de vaquer à ſes affaires. Mais ce mieux ne ſe ſoûtint guéres; car les douleurs revinrent dans la main & le dos, & la tumeur qui occupoit la région ombilicale devint ſenſible au toucher. Enfin, ces maux devenant de plus en plus cruels, le malade y ſuccomba, donnant une preuve palpable qu'il n'y a point d'aſyle contre les pourſuites de la mort.

REFLEXIONS.

ON voit clairement par l'hiſtoire précédente combien eſt opiniâtre, & combien eſt embarraſſante pour les Medecins, la maladie produite par le reflux de la matiere gouteuſe dans l'interieur du corps. Une choſe remarquable c'eſt que cette matiere, qui eſt ſans doute âcre, picotante, & d'une nature plus ou moins fixe ou volatile, ne trouvant point une libre iſſuë lorſqu'elle eſt parvenuë à l'extrémité des membranes des articulations, ſe jette dans le bas-ventre ſur les viſceres membraneux, c'eſt-

a-dire, ſur les inteſtins, qui, composés pour la plus grande partie de membranes tendineuſes & nerveuſes, & en conſéquence doüés d'un ſentiment très-exquis, ont un tiſſu, une ſtructure, entierement ſemblable aux ligamens nerveux tendineux & glanduleux des articulations. Et c'eſt ſans doute à raiſon de cette analogie, & de cette reſſemblance de tiſſu, que la matiere morbifique paſſe tantôt des extrémités aux inteſtins, & des inteſtins aux extrémités. Or que telle ſoit la marche, tel le chemin, qu'affecte la matiere gouteuſe qui eſt repouſſée, ce n'eſt pas une découverte de nos jours. Hippocrate l'a remarqué dans pluſieurs endroits, & notamment dans ſes Epidémiques, où on lit, *celui qui étant attaqué de la Goute avoit dans le côté droit une douleur d'inteſtins, étoit plus tranquille, & ſouffroit davantage quand celle-ci étoit calmée* (*a*). Ce que dit ſur ce ſujet Solenander eſt encore fort digne de remarque. » J'ai » traité, dit-il, un homme de condition

(*a*) Hippocrat. *Epidem Lib. VI. part. IV. aph.* 3. item, *Sect. II.* où on lit, *qui articulari morbo detentus inteſtini dolore dextra parte vexabatur, quietior erat; hoc autem curato, magis dolebat.*

» attaqué d'une Goute invétérée, âgé de
» soixante-cinq ans, qui fut tourmenté
» de la colique. J'étois d'avis qu'on rappellât la Goute aux pieds par les bains,
» les frictions, l'ouverture des veines de
» ces parties, & je suivois en cela le conseil d'Hippocrate & de Benoît Sylvaticus dans ses Consultations; mais un
» Medecin plus ancien s'y opposa, & le
» malade mourut. J'ai encore eu occasion
» de faire la même remarque, & j'ai observé qu'une femme avoit la colique
» quand elle n'avoit pas la Goute, ce qui
» étoit rare, & qu'elle étoit tourmentée
» par la Goute quand la colique cessoit
» (a).

(a) *In cura habui nobilem inveterata arthritide occupatum, in sexagesimo quinto ætatis anno constitutum, qui colico dolore reprehensus fuit. Autor eram ut Arthritis revocaretur pedum lotionibus, frictionibus, venæ sectione in pede, monitus ab Hippocrate, & Benedicto Sylvatico in Consiliis. Obstitit autem senior Medicus, & æger interiit. Atqui ego idem plane observavi in muliere, quæ arthritide fere semper laborabat quando a doloribus coli liberata erat, & vice versa cessantibus coli doloribus misere ex juncturis afficiebatur.* Solenand. *Consil. p.* 77.

OBSERVATION IV.

UN homme d'une taille médiocre, âgé d'eviron soixante & dix ans d'un tempérament sanguin, d'une habitude du corps spongieuse & vigoureuse, sujet à de fréquentes attaques de Goute, fit usage il y a quelques mois, pour en calmer les douleurs dans le commencement même de l'attaque, d'une liqueur spiritueuse que son Apotiquaire lui avoit envoïée, & dont l'application frequente & continuée dissipa presque entierement ces douleurs. Mais après quelques semaines il fut tourmenté de tranchées cruelles dans le bas-ventre avec vomissement, & forte constipation. Le Medecin qui fut appellé, craignant la passion iliaque, fit lâcher le ventre par des lavemens, & emploia interieurement les remedes qui resistent aux inflammations, & qui calment les douleurs. Ils firent non-seulement cesser le vomissement, & lâcherent le ventre, mais ils calmerent tellement la douleur de cette partie, que le malade fut en état de se lever, & même de sortir. Mais peu de tems après il fut repris d'une attaque semblable, si ce

n'eſt que le vomiſſement fut plus doux, & les accidens céderent aux mêmes remedes. Quinze jours après nouvelle attaque dans le même goût, qui fut également docile au même traitement. Pour abréger il y eut encore d'autres attaques qui furent guéries de même, mais qui laiſſerent un dégoût pour tous les alimens, lequel fut ſuivi d'une conſomption ſenſible du malade. Pendant tout ce tems il ne ſentit point de Goute; il fut même pendant huit jours exemt de toutes douleurs; mais l'appétit manqua entierement, le bas-ventre ne fit plus ſon devoir qu'avec un ſecours étranger, l'urine devint rouge, il y eut ſeichereſſe continuelle de la bouche avec ſoif, le malade ne put plus ſortir du lit, & païa enfin le dernier tribut.

REFLEXIONS.

LE cours & l'évenement de la maladie que je viens de décrire eſt une utile leçon pour les Praticiens de n'emploïer les topiques qu'avec beaucoup de circonſpection, & de prudence, dans la Goute qui attaque les vieillards; parce que la nature affoiblie par la vieilleſſe &

la maladie même, succombe à la fin, & devient incapable de pousser vers les extrémités, & la circonference du corps, par un mouvement critique & fébrile, la sérosité âcre impure qui est la cause materielle des douleurs des articulations; ce qui fait que cette matiere restant dans le corps attaque les membranes nerveuses & membraneuses du ventricule & des intestins, & cause des tranchées; lesquelles, quand elles sont suivies d'inflammation interne, enlevent promptement le malade, ou le minent successivement, en produisant le marasme, ou bien une chaleur hectique qui consume insensiblement les chairs. Une circonstance remarquable de la maladie c'est que les douleurs gouteuses ne recommencerent pas, & furent remplacées par accès par des tranchées, le vomissement, la soif, & la perte de l'appétit, symptômes qui se dissiperent cependant par l'usage des lavemens huileux, des remedes diaphorétiques, & du cinnabre mêlé avec le castoreum; ce qui prouveroit en cas de besoin la correspondance des intestins avec les parties nerveuses & tendineuses des mains & des pieds, correspondance que nous remarquons sur-

tout dans les ſujets attaqués de la Goute. Car il eſt preſque conſtant dans la pratique de la Medecine que les tranchées cruelles du bas-ventre finiſſent lorſque la matiere corrompuë ſe dépoſe ſur les articulations, & que le reflux de la matiere gouteuſe eſt ſuivi de tranchées cruelle du ventricule & des inteſtins, & de ſpaſmes des mêmes parties. Dans ces cas la deſtruction du ton des premieres voies eſt cauſe que le bas-ventre ne fait plus ſon devoir, & quand on l'y excite par des lavemens, il rend peu d'excrémens, mais beaucoup de vents fétides. Il faut encore remarquer que la perte totale de l'appétit & des forces, la ſoif, & la ſeichereſſe de la bouche, ſont chez les vieillards une preuve certaine d'une fievre lente, & d'une mort imminente.

OBSERVATION V.

UN homme âgé de ſoixante ans, d'une habitude du corps ſpongieuſe, accoûtumé au flux hémorrhoidal, fut attaqué au commencement du printems & de l'automne de douleurs de Goute, mais aſſez douces. Vers la fin de

l'été il mangea beaucoup de fruits rafraîchiſſans, & prit contre les douleurs de ſa Goute une prétendue panacée qu'un Charlatan lui donna. Elle étoit composée d'un gros d'opium coupé par morceaux, & mis en digeſtion juſqu'à diſſolution parfaite dans deux onces d'eau ſpiritueuſe de muguet. Le malade prit tous les jours en ſe couchant une cuillerée de cette liqueur, ſuivant ce qu'on lui avoit ordonné, &, comme elle lui procuroit un ſommeil doux & paiſible, il en continua l'uſage pendant pluſieurs ſemaines; ce qui diminua beaucoup les accès dont il étoit habituellement attaqué. Mais au mois d'octobre, quelques ſemaines après leur période ordinaire, la fievre accompagnée d'un abbattement total des forces, de froid des extrémités, & d'un aſſoupiſſement continuel, emporta le malade lorſqu'on s'y attendoit le moins.

REFLEXIONS.

ON ne ſçauroit dire, bien que des obſervations journalieres le confirment, combien il eſt pernicieux d'arrêter par des remedes énergiques les accès

de Goute quand ils ſont devenus habituels, & de retenir dans l'interieur du corps la matiere âcre & cauſtique que la Nature fait ſortir, bien qu'avec douleur, par les excrétoires qui lui ſont propres. Cette indiſcretion produit preſque toûjours des inflammations, des ſpaſmes, des ſphaceles des parties internes; & nous ne faiſons aucun doute que notre malade n'ait été dans ce dernier cas. Il faut remarquer qu'il n'étoit pas poſſible qu'un remede narcotique ne produisît un effet funeſte dans un corps d'une habitude lâche, qui étoit près de la vieilleſſe, & que l'abus des fruits rafraîchiſſans, avoit déja affoibli. En effet les obſervations des Praticiens les plus dignes de foi nous apprennent que le ſeul abus des rafraîchiſſans a cauſé la mort aux gouteux.

OBSERVATION VI.

IL y a bien près de quarante ans que, faiſant la fonction de Medecin Provincial de la principauté d'Halberſtad, je fus conſulté par un Conſeiller de la Régence, dont le pere étoit hypochondriaque & gouteux,& qui depuis dix ans,

il en avoit alors à peine trente-quatre, étoit affligé des accidens hypochondriaques, & des douleurs de la Goute. Ses attaques venoient principalement au printems & en automne, & commençoient par une pesanteur des membres accompagnée de lassitude, & d'augmentation de l'appétit. Il succedoit un frissonnement avec froid des extrémités & tremblement, & de fréquens vomissemens qui lui faisoient rejetter en abondance une liqueur pituiteuse fort corrosive, qui lui agaçoit les dents, & bouillonnoit sur le plancher. La fievre venoit ensuite, & le troisiéme, ou le quatriéme jour les pieds étoient attaqués de douleurs vives, qui continuoient souvent pendant plusieurs semaines, & se terminoient par l'éruption d'une sueur fétide, qui sentoit l'aigre, & qui duroit plusieurs jours. Il y avoit ceci de remarquable que si les vomissemens ne précedoient pas l'attaque, elle étoit toûjours plus longue & plus cruelle. De tous les remedes dont il fit usage pendant plusieurs années, il n'y en a point qui lui aient procuré plus d'adoucissement & de soulagement, qu'une poudre absorbante nitreuse, & la teinture de fleurs de

muguet tirée avec un esprit de vin non rectifié, & chargée d'une sixiéme partie de teinture de Castoreum. Ce malade mourut à Berlin d'une fievre aigue dans sa cinquantiéme année, & aïant été ouvert on trouva le pancréas entierement squirrheux, & les glandes du mésentere fort gonflées.

REFLEXIONS.

L'EXPERIENCE nous apprend que l'affection hypochondriaque, quand le sujet avance en âge, devient gouteuse, & il n'est pas difficile d'en donner de bonnes raisons. Car ces deux maladies attaquent les personnes naturellement foibles, & principalement ceux qui sont nés de parens qui en étoient affligés; & le vice primordial qui les produit est surtout le dérangement de la digestion des alimens, l'abondance des sucs cruds, & le desordre des excrétions qui servent à purifier le sang & les humeurs. J'ai d'ailleurs quelques exemples d'hypochondriaques & de gouteux morts d'autres maladies, dans les corps desquels, entre autres dérangemens des visceres, on trouva le pancréas squirrheux; &

toutes les fois qu'il s'eſt trouvé tel, il y a toûjours eu dans les premieres voies une grande quantité d'humeurs acides & piquantes, qui ſont toûjours la vraie cauſe de l'augmentation contre nature de l'appétit, des inquiétudes cardilagiques, de la pareſſe du ventre, des rots, & du vomiſſement de matieres fort acides. Or perſonne de ceux qui ſont en état de déduire des principes d'une phyſique méchanique la génération des maladies, n'ignore combien l'acide eſt ennemi du ſang, & qu'en détruiſant ſa temperature bénigne & gélatineuſe, & même ſa fluidité, il produit une épaiſſeur contre nature, & par le retardement qu'il cauſe aux excrétions, une cacochymie viſqueuſe & tartareuſe. Auſſi me trouvai-je toûjours bien, lorſque je traite des hypochondriaques, des néphrétiques, & des gouteux, de leur faire prendre des abſorbans terreux ſans mélange, ſoit pour calmer les ſymptômes, ou pour operer la guériſon, s'il eſt encore poſſible; & j'ai obſervé que ces abſorbans forment quelquefois un ſel neutre, qui ſouvent lâche le ventre beaucoup plus que ne feroit un purgatif. En conſéquence des mêmes principes j'or-

donne encore le fréquent uſage des éli-xirs amers modérément balſamiques préparés avec des menſtrues lixiviels. Je termine cette réfléxion en priant d'obſer-ver une circonſtance notable de l'hiſtoire que je viens de décrire, circonſtance que j'ai déja ſouvent remarquée dans d'autres cas, que les attaques de Goute ſont toûjours plus légéres lorſqu'avant qu'elles commencent la nature d'elle-même, ou avec le ſecours de l'art, ſe dégage par le vomiſſement de l'amas d'humeurs corrompues dont elle eſt ſur-chargée ; preuve certaine que l'origine des douleurs eſt dans les premieres voies. Cette doctrine eſt conforme à celle de Martianus qui dit, *je connois des gouteux qui ont eu des attaques de leur maladie par rapport aux acides qu'ils avoient dans l'eſto-mac, & qui ont été délivrés de leurs douleurs, ou du moins ſoulagés, après avoir vomi des acides* (*a*). Elle eſt auſſi confirmée par Sylvius, qui dit formellement que le traitement de la Goute par les vomitifs eſt très-avantageux, & que ſon utilité

(*a*) *In arthriticis doloribus ob acorem in ventriculo peccantem a doloribus correptos memi-ni, qui ab iiſdem liberati vel levati fuerunt, ubi acida evomuiſſent.* Martianus.

lui eſt connue par beaucoup d'exemples (*a*). Il ajoûte au même endroit que non-ſeulement le vomiſſement a prévenu l'attaque imminente, mais qu'il a calmé celles qui ne faiſoient que commencer. Proſper Alpin dans ſa *Medecine des Egyptiens* dit encore qu'il a vû beaucoup de malades qui avoient été tourmentés de douleurs de Goute, ou de néphrétique, à qui le fréquent uſage des vomitifs a procuré un ſoulagement conſiderable.

OBSERVATION VII.

UN homme de la premiere conſideration, âgé de plus de ſoixante ans, & que ſes ſervices ont mis dans une place diſtinguée de cette Province, où il eſt Conſeiller de la Régence, d'une conſtitution délicate & ſenſible quant au corps & à l'eſprit, a reçu le jour d'un pere qui a été gouteux preſque toute ſa vie, & qui a eu les pieds remplis de nodoſités. Il y a près de trente ans qu'il fut tourmenté de ſymptômes hypochondriaques, rhumatiſans, & gouteux,

(*a*) Sylvius, *Opp. p.* 786.

qui

qui devinrent plus violens à meſure qu'il avançoit en âge. Bien qu'il ſuivît un régime extrêmement réglé, & qu'il menât une vie ſans reproche, il ne laiſſoit pas d'être cloüé dans le lit deux fois par an, au printems & en automne, par une attaque de Goute qui duroit plus ou moins de tems. Il arrivoit auſſi que par extraordinaire l'attaque ne venoit pas dans le tems accoûtumé ; & comme alors la matiere corrompue reſtoit mêlée aux liqueurs vitales, il étoit tourmenté de beaucoup de ſymptômes, & de ſymptômes très-fâcheux. Tels étoient des rots preſque continuels, des palpitations du cœur, un tremblement des membres, des agitations involontaires, une douleur [illegible] aiguë, tiraillante, élançante, vers les tempes, & vers la nuque, accompagnée d'un deſordre des penſées, & d'un affoibliſſement de la mémoire. Il conſulta M. Strauchius Premier Medecin de Marſbourg, & moi. Ce Docteur, qui avoit été pluſieurs fois aux eaux de Carles-Bade, ne balança pas à répondre à la queſtion que lui fit le malade ſi ces eaux convenoient à ſa ſanté, qu'il les lui croïoit fort avantageuſes, & je fus de ſon avis. Notre malade s'y rendit donc

M

avec mon Confrere, & les aïant prises avec tout le régime convenable, à la troisiéme & derniere reprise, il fut attaqué d'un accès de Goute extrêmement violent, qui ne dura pourtant que sept jours, & qui mit fin à tous les autres accidens. Le malade se trouva si bien de ce remede, qu'il le reprit encore deux fois; & ce fut toûjours avec le même succès.

REFLEXIONS.

JE pourrois compiler un grand nombre d'exemples qui prouveroient la vertu admirable & incomparable de ces eaux pour surmonter les maladies cruelles & opiniâtres que produit le séjour de la matiere gouteuse dans le sang, ou son reflux causé par quelque imprudence; vertu qui consiste à repousser la matiere morbifique de l'interieur à son ancien siége; ce qui est promptement suivi de la cessation totale des accidens les plus dangereux que cette matiere produisoit. Car j'ai vû des coliques spasmodiques, des asthmes convulsifs, des affections soporeuses, des maladies mélancholiques jointes avec un dérangement de la rai-

ſon & des ſenſations, des toux très-opiniâtres, & des engorgemens des poumons, qui n'avoient d'autre cauſe que le ſéjour de la matiere gouteuſe dans le ſang, ou ſon reflux, ſurmontés & guéris avec tout le ſuccès poſſible ; ſur-tout quand on ne ſe contentoit pas de prendre ces eaux une fois, & qu'on les prenoit deux ou trois.

OBSERVATION VIII.

UN Colonel, homme de qualité, qui ne demeure pas loin de cette ville, maigre de corps, & cependant fibreux & robuſte, âgé de plus de ſoixante-ſix ans, m'appella pour une maladie grave, & même mortelle, dont il étoit attaqué. Il y avoit dix ans qu'il étoit ſujet à des douleurs de Goute, aſſez douces à la vérité, qui revenoient au printems, & qui étoient remplacées, lorſqu'elles manquoient, par de cruelles douleurs du bas-ventre, ou, pour mieux dire, par des contractions ſpaſmodiques des inteſtins. Il y a un an que ce Gentilhomme au commencement de l'hiver, à la ſuite d'un refroidiſſement conſiderable, & d'un mouvement violent d'indignation,

dont il s'étoit pourtant rendu maître avec prudence, fut tout d'un coup attaqué d'un asthme convulsif des plus violens, puisqu'il alloit jusqu'à la suffocation. Arrivant le troisiéme jour de la maladie je trouvai le malade à l'article de la mort; car, outre un abbattement des forces qui touchoit à la défaillance, il avoit le pouls dur, foible, & tremblant, les extrémités froides, la respiration très-embarrassée & ne se faisant qu'avec bruit, & un desordre dans les idées & le raisonnement. Je commençai par lui faire donner un lavement, pour faire sortir les excrémens grossiers & les vents; ensuite je lui fis prendre toutes les heures des mélanges doucement diaphorétiques & resolutifs. L'effet de ces remedes fut si heureux qu'au grand étonnement de tout le monde en cinq jours le malade, qui ne pouvoit ni dormir ni respirer sans peine, recouvra le sommeil, & rejetta peu à peu par l'expectoration une grande quantité de matiere visqueuse. Mais assez peu de tems après il se plaignit de douleurs de bas-ventre, qui augmentant de jour en jour ne tarderent pas à devenir insupportables. Le ventre se resserra extrêmement, & les

agitations involontaires & les inquietudes des parties voisines du cœur se mirent de la partie. L'usage des remedes convenables fit sortir la matiere morbifique des parties qu'elle attaquoit, & les symptômes commencerent à se calmer. Mais cette matiere ne fit que changer de place, & elle se déposa sur la région inguinale assez près du membre viril, & dans les muscles qui sont dans cette partie, où après une douleur & une inflammation considerables, elle forma un grand dépôt, lequel aïant été ouvert après la suppuration faite rendit plusieurs fois plus d'une livre de pus. Pendant qu'il commençoit à se consolider, les pieds furent attaqués de douleurs très-vives, qui cederent à leur tour aux remedes, ne laissant dans la partie qu'une foiblesse, & une tumeur œdémateuse. Cette maladie si délicate, & si embarrassante, dura environ trois mois, après lesquels le malade recouvra une santé parfaite.

REFLEXIONS.

LES remedes que j'emploïai pendant tout le cours de cette maladie ne furent que des lavemens & des cata-

plaſmes, & un mélange de décoction d'orge, d'eaux de chardon-benit, de fleurs de ſureau, & de ceriſes noires, animé de ma poudre béſoardique légérement camphrée, de ſuc de citron, de ma liqueur anodyne minérale, & de ſuc de pavot blanc. Quelquefois j'y ajoûtois par doſe quelques gouttes de *mixtura ſimplex*. Ce remede fut réiteré plus de vingt fois. Je lui faiſois prendre encore une infuſion en maniere de thé de feuilles de véronique & de ſauge, de fleurs de ſureau, & de graîne de fenouil; & pour boiſſon ordinaire notre décoction accoûtumée, dont je recommandois de boire beaucoup. Quelquefois j'en entremêlois l'uſage d'un électuaire ou d'un élixir pectoral, parce que la toux fatiguoit beaucoup le malade. Au reſte je ne me ſouviens pas d'avoir vû dans aucune maladie une métaſtaſe auſſi conſiderable que celle que preſente notre obſervation. Ceux qui veulent approfondir les ſecrets de la nature, & de la Medecine, peuvent apprendre de l'hiſtoire & de la cure de cette maladie que tel eſt le caractere, & telle la temperature de la matiere qui produit & entretient les douleurs des articulations, qu'il n'y a guéres de remedes

capables de la changer, de l'alterer, & de matter sa qualité pernicieuse. Car, bien que dans notre observation elle ait quitté son siége, elle a toûjours conservé son caractere ennemi, & sa tempe-rature, qui lui a fait produire des ravages dans plusieurs autres parties; d'où il suit que les remedes que les Chimistes, & les Medecins peu expérimentés, vantent si fort, ne produisent point d'effet ni de soulagement au malade, & ne sont propres qu'à produire de l'argent à ceux qui les distribuent. Il ne reste donc d'autre parti à prendre à un Medecin prudent, & honnête homme, appellé pour traiter une maladie de cette nature, que de tâcher de garantir des atteintes de la cause morbifique les parties du corps qu'elle a respectées, & d'emploïer des remedes propres à résoudre doucement, & à faire dissiper par une douce transpiration, la matiere qui produit les accidens.

OBSERVATION IX (a).

UN homme de distinction, François de nation, qui est dans sa soixante-quatriéme année, d'un temperament

(a) Cette observation, & les suivantes,

cholérique ſanguin, accoûtumé à la bonne chere, & qui a beaucoup voïagé, ſouvent par de très-mauvais tems, a toûjours été attaqué des fluxions rhumatiſantes, & catarrheuſes. Etant encore jeune il fut tourmenté de douleurs vagues, de compreſſion, & de peſanteur, tantôt dans la poitrine, & tantôt dans les omoplates, qui ſe terminerent par une Goute ſciatique. Il en fut guéri par la boiſſon & par les bains d'eaux minérales (a). Mais environ trois ans après un violent exercice fait à cheval fit renaître la ſciatique, qui ſe jetta principalement ſur le côté droit, au lieu qu'elle avoit attaqué le gauche. Elle céda encore à l'uſage des mêmes eaux. Au bout de quelques années les fluxions rhumatiſantes & les douleurs vagues revinrent, & attaquerent principalement le col & le dos. A l'âge de trente-quatre ans, changées en vraie Goute, elles tourmenterent cruellement les pouces des deux pieds. L'année ſuivante nouvelle at-

ſont tirées des Conſultations Médicinales de l'Auteur, Sect. IV. de l'édition de Geneve, auſquelles l'Auteur renvoie à la fin de ſes Réfléxions ſur l'Obſervation VIII.

(a) L'Auteur les nomme *Amaſians.*

taque aux pieds, que fit disparoître l'application du moxa; mais cette brûlure produisit un petit ulcere très-rebelle, à cause de l'écoulement continuel d'une sérosité fort âcre, qui fut cause qu'il ne se consolida qu'au bout de deux mois.

Le malade partit alors pour l'Italie, où il passa trois ans sans aucune incommodité, mais étant revenu l'hiver en Allemagne, il sentit pendant long-tems dans les omoplattes ses douleurs accoûtumées. Quand elles furent un peu calmées, il partit pour l'armée, où, aïant été obligé de passer un jour entier dans un endroit humide & marécageux, il eut sur le champ une attaque de Goute. Une pareille occasion donna l'année suivante naissance à une nouvelle, & il s'y joignit un spasme du col si douloureux que le malade n'y pouvoit souffrir le plus léger attouchement. Cette roideur, & cette tension du col, ont tellement augmenté depuis ce tems, à cause du froid & de l'humidité ausquels le malade a été souvent exposé, qu'à peine cette partie peut-elle se mouvoir.

Il y a plus de vingt ans qu'il endure les rigueurs d'une Goute qui devint d'année en année plus considerable, & qui ne

commence jamais sans une espece de fievre symptomatique. Il y a neuf ans qu'à ces maux s'est joint une néphrétique calculeuse, & pendant ses douleurs les attaques de Goute ont ordinairement été plus douces, au moïen de l'excrétion qui s'est faite avec les urines de graviers, ou de petites pierres. Les pieds n'ont point été les seules victimes des fureurs du mal; tout le corps a été tourmenté de douleurs vagues, qui souvent ont produit des nodosités, dont il subsiste encore quelques-unes dans les articulations des mains.

Dans ces circonstances, outre un régime très-exact, le malade s'est fait saigner & scarifier à des tems fixes, il a pris beaucoup de laxatifs, a souffert l'application du moxa, & s'est servi de divers remedes, même sympathiques. Il a aussi emploïé le syrop de longue vie, & en conséquence il a été moins souvent exposé aux retours de la Goute; mais elle est revenuë peu de tems après & plus fréquente, & plus douloureuse.

Il y a un peu plus de deux ans que s'étant mis dans une violente colére au déclin de son attaque de Goute, elle eut une rémission soudaine, qui le fit

tomber dans une colique venteuse, avec inquiétudes dans les parties voisines du cœur, chaleur fébrile, & efforts pour vomir. Aïant été consulté je soupçonnai le reflux de la Goute, & les symptômes cederent aux poudres composées de cinnabre, & de nitre, & aux digestifs, qui rappellerent la Goute aux pieds. Peu de tems après il se déclara une douleur cruelle des lombes & du rein gauche, avec difficulté de respirer, vomissemens, tranchées, constipation, diminution des urines, & perte d'appétit. J'avertis le malade d'éviter soigneusement tous les remedes expulsifs, & ceux qu'on honore du nom de lithontriptiques, parce qu'en attirant sur les reins une plus grande quantité de sang, ils produiroient un obstacle considerable à la sortie des graviers. Mes avis ne l'empêcherent pas de se mettre entre les mains d'un Medecin qui attaqua le mal avec des expulsifs, des carminatifs, des remedes tirés du castoreum & de l'opium. En conséquence le malade se trouva dans un danger imminent, que des émulsions, & des potions diapnoïques détournerent si heureusement, qu'il rendit sans beaucoup de douleurs une pierre de la grosseur

d'une féve. Mais peu de jours après il fut attaqué de la Goute au genouil & au pied, & la chaleur contre nature qui se déclara fut si vive qu'elle produisit un délire. L'usage des poudres absorbantes, nitreuses, & du cinnabre, fit encore disparoître ces accidens. Peu de tems après une douleur néphrétique affligea le rein droit, & elle ne se calma que par la sortie d'une pierre. Voilà l'histoire des maux ausquels le malade est sujet, & dont il demande à être guéri, & préservé.

CONSULTATION.

UNE maladie aussi invétérée, & aussi enracinée, que celle dont se plaint le malade, ne laisse dans un âge aussi avancé que peu d'esperance d'une guérison parfaite ; mais il n'y a point de doute que, s'il veut suivre les conseils salutaires qu'on lui donnera, il ne puisse ressentir un soulagement considerable, ou du moins être garanti des dangers les plus pressans. Je ne m'arrêterai pas à des recherches pathologiques sur les accidens de la maladie, je me contenterai de parler des remedes les plus propres à la soulager.

Je commencerai d'abord par la boisson dont il doit faire usage ; & je lui conseille de s'abstenir totalement des vins de France, de Franconie, ou du Rhin, ainsi que de la bierre. Il sera bien de ne se servir aux repas que d'un vin de Hongrie, & pour boisson ordinaire que de la décoction suivante. Prenez racines de scorsonnere trois onces ; squine, salsepareille, de chacune deux onces ; racines de benoite, écorce de quinquina, de chacune une once ; graine de fenouil, & d'anis des Indes, de chacune un gros & demi ; coupez ce qui doit l'être, & faites une décoction dans une quantité d'eau suffisante.

Il faut ensuite avoir soin du bas-ventre, & en entretenir continuellement la liberté. On se servira utilement à cet effet d'une once & demie de manne dans une infusion de véronique coupée avec du lait, pour en tempérer l'acrimonie. On prendra cette potion le matin, & la veille après midi vers les cinq heures une drachme d'ieux d'écrevisses avec un scrupule de magnésie. On réiterera ces remedes toutes les semaines.

Tous les mois, vers la nouvelle Lune, on fera des scarifications aux parties su-

jettes à la Goute, & de deux en deux mois on appliquera au dos & aux pieds des ventouſes ſcarifiées, au moïen de quoi on ne fera plus de ſaignée, comme il eſt à propos. Avant la ſcarification le malade prendra une infuſion de véronique, de chardon-benit, & de graine de fenouil. Et, pour adoucir les crudités qui ſont, ſuivant les apparences, dans les premieres voies, & aider les forces digeſtives de l'eſtomac, le malade prendra à ſon dîner quatre-vingt gouttes de notre élixir balſamique amer, qui eſt fort temperé, & n'eſt point extrait avec un menſtrue ſpiritueux.

Si l'attaque ſurvient, outre une abondante boiſſon chaude de la décoction que j'ai décrite plus haut, on fera prendre au malade une poudre de cinnabre avec le ſaffran, le caſtoreum, & la poudre du Marquis; &, pour calmer les douleurs, on fera ſur les pieds une embrocation compoſée de ma liqueur anodyne minérale mariée avec le nitre artificiel. Ces remedes ſuffiront pour adoucir le mal, ſur-tout s'ils ſont aidés par un régime exact, & que le malade évite avec beaucoup de ſoin tout ce qui peut lui agiter l'eſprit; c'eſt ce que je ſouhaite ardemment.

OBSERVATION X.

UN étudiant âgé de vingt - quatre ans, d'un temperament ſanguin, d'une conſtitution délicate, qui a reçu le jour d'un pere gouteux, & qui pendant ſon enfance & ſa jeuneſſe a fait bonne chere, & principalement uſage de vin de Hongrie, a cependant paſſé preſque tout le tems de ſa vie ſans maladie ſérieuſe, & même ſans autre incommodité qu'un vomiſſement critique ſpontané qui venoit autrefois périodiquement vers les deux équinoxes. A l'âge de dix-huit ans, il commença à être attaqué d'une vraie Goute, que l'uſage exterieur des eaux chaudes de Landbergen en Siléſie, a calmé, mais n'a pas empêché de revenir au mois d'avril ſuivant. Aïant encore eu recours aux mêmes eaux, elles le délivrerent une ſeconde fois de la Goute; mais s'étant fait ſaigner du bras droit au retour des eaux, il fut attaqué d'une toux extrêmement fatiguante, qui dura deux mois entiers. A l'âge de vingt ans on l'envoïa dans l'univerſité, où aïant ſuivi pendant ſix mois entiers un régime mal ſain & déréglé, il fut at-

commencement de l'été attaqué si vivement de douleurs gouteuses des pieds & des genoux qu'il fut cloué dans le lit pendant deux mois. Il se fit saigner au pied à l'approche de l'équinoxe d'automne, &, comme l'hiver se passa tranquillement, il fit réiterer le même remede au printems. Il n'empêcha pas la Goute de revenir au milieu de l'été; les douleurs furent seulement moins vives; mais y aïant encore eu recours vers le commencement de l'automne, l'hiver fut paisible. Le malade, aïant négligé ce remede au commencement du printems, il commença par être fatigué de rêves cruels, & pleins de terreurs & d'angoisses; qui furent suivis de la Goute, après qu'il eut pris un purgatif qui le fit aller dix fois au bassin. En conséquence il eut encore recours aux bains de Landbergen, mais il fut attaqué à son retour de grandes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, de difficulté de respirer, de toux, de gonflemens du basventre, de tranchées des intestins, & d'une tumeur dure de l'hypochondre droit vers le foie, avec un sentiment de pesanteur, qui s'étendoit jusques dans le côté gauche, & qui devenoit plus

douloureux dans l'inſpiration, ou tout autre mouvement du corps, enfin d'agitations pendant ſon ſommeil. Ces accidens, entremêlés de tems en tems de ceux de la Goute, réſiſtent à toutes les eſpéces de remedes, & cette maladie tourmente encore à preſent très-cruellement le malade.

CONSULTATION.

Les douleurs gouteuſes qui fatiguent le malade viennent ſans aucun doute d'un vice héréditaire, puiſqu'elles l'ont attaqué pendant ſa jeuneſſe, âge où cette maladie n'eſt point ordinaire. En effet toutes les affections gouteuſes invétérées, & qui ont jetté de profondes racines, dépendent d'une foibleſſe que les parties ſolides ont contractée par la longueur de la maladie. De-là vient une digeſtion languiſſante, & la génération d'humeurs âcres & impures, qui, portées au bout d'un certain tems dans les articulations fort affoiblies, où elles entrent en ſtagnation, tiraillent & picottent les parties nerveuſes & tendineuſes, & y cauſent des tumeurs, & des douleurs inflammatoires. Mais quand il y a un vi-

ce héréditaire, il faut s'en prendre principalement à la foibleſſe naturelle des membranes & des parties motrices, qui produit non-ſeulement une maladie plus opiniâtre, mais même bien plus de ſymptômes, & de ſymptômes plus fâcheux. C'eſt pourquoi les affections héréditaires demandent beaucoup plus d'attention dans le régime, & un traitement plus circonſpect, & ſur-tout qu'on évite avec tout le ſoin poſſible tout ce qui eſt capable d'augmenter la foibleſſe des parties ſolides. En conſéquence la bonne chere, les excès de bouche, les boiſſons ſpiritueuſes, le chagrin, les paſſions amoureuſes exceſſives, le travail d'eſprit déréglé, les purgatifs, les fréquentes ſaignées, les anodyns mal placés, les opiatiques, & le grand froid, ſont de vrais poiſons. On a auſſi remarqué que les bains des eaux thermales, par le relâchement qu'ils cauſent aux parties, font plus de mal que de bien, ſur-tout aux perſonnes exténuées, & qui ont un ſang ſec & chaud, à moins qu'on n'y joigne l'uſage interne des mêmes eaux, ou des eaux aigrelettes.

Après ces réfléxions générales venons à notre malade en particulier. Les dou-

leurs gouteuſes ne ſe bornent pas chez lui aux pieds & aux genoux, mais s'étendent juſqu'aux hypochondres. Car les ſpaſmes & les vents qui font tant de ravages dans les hypochondres & la poitrine, qu'ils ſurpaſſent même la rigueur des douleurs gouteuſes, n'ont d'autre cauſe, après la ſtagnation des humeurs dans le bas-ventre, que le dépôt de la matiere gouteuſe ſur les nerfs de ces parties. Le vrai moïen de remedier à tous ces maux eſt principalement de remplir les indications ſuivantes; de fortifier tout le genre nerveux, & ſurtout l'eſtomac & les inteſtins, & d'entretenir l'ordre naturel des excrétions par le bas-ventre, la peau, & la veſſie. Par ces moïens la circulation du ſang & des humeurs redevenant égale, on préviendra la génération de la matiere corrompuë, âcre, & tartareuſe, & par conſéquent il ne ſe formera plus de foïer des douleurs gouteuſes.

Le malade ne doit point, jeune comme il eſt, deſeſperer de parvenir au but que nous nous propoſons, pourvû qu'il commence par changer d'air, & qu'il paſſe quelque tems ſous un ciel plus pur & plus tempéré. En effet on ne peut dire

combien le changement d'air eſt avantageux à la cure de ces maladies ; & je pourrois citer beaucoup d'exemples de perſonnes qui en étoient attaquées, leſquelles en ont été parfaitement guéries par des voïages faits en Italie, ou en France. Il faut que le malade faſſe fréquemment un exercice moderé, & qu'il ſe faſſe ſaigner du pied aux environs des deux équinoxes. Au lieu du vin & de la bierre, qui eſt nuiſible dans cette maladie, il uſera de la décoction ſuivante. Prenez racines de ſquine, de chicorée ſauvage, & d'ariſtoloche, de chacune deux gros ; faites-les bouillir pendant une demi-heure dans une meſure & demie d'eau de fontaine, ajoûtant ſur la fin un peu de cannelle. Mêlez cette décoction avec une meſure d'eau pure froide, & que le malade en boive un grand coup le matin & à quatre heures après midi. Il en fera auſſi ſa boiſſon ordinaire, en y ajoûtant une demi-meſure d'un vin vieux de Moſelle.

Je lui conſeille encore de prendre tous les quinze jours dix-ſept de mes pilules balſamiques ; & l'électuaire ſuivant contribuera merveilleuſement à fortifier l'eſtomac, & tout le genre ner-

veux. Prenez écorce de quinquina une demi-once, ariſtoloche longue, vrai coſtus, geroſle, fleurs de camomille ordinaire, écorce de caſcarille, noix muſcade, de chacun deux gros; julep de roſes quatre onces; eſprit de vitriol trente gouttes; huiles de cedre, de menthe, de macis, de chacune dix gouttes; baume du Perou un demi-gros; mêlez, faites un électuaire, où l'on pourra ajoûter le ſaffran, ou la thériaque. On en donnera un gros, ou s'il échauffe, un demi-gros, deux ou trois fois la ſemaine; ſi c'eſt le matin, en buvant par deſſus une infuſion faite à la maniere du thé; ſi c'eſt le ſoir, avec la décoction ci-deſſus décrite. Le malade ſe garantira ſoigneuſement les pieds de toute eſpece de froid, & d'humidité; il y fera de tems en tems une embrocation avec mon baume de vie, & ſur-tout s'aſſujettira ſcrupuleuſement à un régime réglé.

OBSERVATION XI.

UN homme de condition, âgé de trente-trois ans, d'un temperament ſanguin, d'une chair ſpongieuſe,

qui se ménage peu sur le vin & les plaisirs de l'amour, fut attaqué dans sa jeunesse d'une galle scorbutique produite par l'impureté du climat sous lequel il vivoit, lequel est fécond en scorbut. Aïant inutilement emploïé beaucoup de remedes, il crut emporter sa galle par la salivation mercurielle, & prit dans cette intention trois doses de turbith minéral; lequel, aïant trompé ses esperances, l'obligea de recourir aux onguens mercuriels, qui ne réussirent pas mieux. Il se mit donc entre les mains d'un Chirurgien, & prit le soir par son conseil un électuaire qui commençoit par le faire suer, & le purgeoit après minuit. L'effet de ce remede fut de faire passer la galle, mais peu de tems après le malade eut dans le genouil des douleurs de Goute, lesquelles, venant à se dissiper, furent remplacées par un crachement de sang, dont il n'y eut d'autre suite qu'une toux seiche qui dura quelque peu, & que la graisse humaine guérit aisément.

Il y a environ quatre ans qu'après de grandes fatigues du corps il fut saisi aux genoux de douleurs si aiguës que les attouchemens les plus légers lui faisoient

jetter des cris amers. Un mois après, à la ſuite d'une colére violente, il ſe déclara de vraies douleurs de Goute qui ſe fixerent ſur tout le pied, & causerent un raccourciſſement du genouil droit. Depuis ce tems il fit uſage d'une décoction des bois & des racines réſolutives, pendant lequel il eut encore quelques attaques de Goute, mais qui n'affecterent que le genouil malade, le malléole, & le pouce du pied. Il n'y a pas long-tems qu'il prit d'un baume de longue vie, qu'on lui envoïa de Dresde, mais qu'il abandonna promptement voïant qu'il lui ôtoit l'appétit. Le malade a pris les eaux d'Egra il y a trois ans, & il y eſt retourné l'année ſuivante. Leur effet a été de lui rétablir la ſanté, & de faire couler quelquefois le ſang hémorrhoidal, au grand ſoulagement de la Goute. Elles lui ont pourtant laiſſé l'eſtomac un peu foible. Le flux hémorrhoidal eſt peu conſiderable; cependant s'étant arrêté pendant trois mois depuis fort peu de tems, l'attaque de Goute a été beaucoup plus violente, & la maladie s'eſt fixée ſur les pieds & les genouils. Depuis ce tems, dès que le malade eſt attaqué de la Goute, il prend les

pilules d'Immanuel de Nuremberg, qui, teignant de ſang ſes excrémens, le délivrent ſur le champ de ſon mal. Depuis très-peu de tems cet écoulement vient tous les quinze jours, ſans cauſer rien de fâcheux. Il eſt ordinairement annoncé par une eſpece de gonflement du viſage, & par des tranchées; & quand il ceſſe, les vents & les inquiétudes des parties voiſines du cœur ſurviennent tout à coup. Le ventre eſt communément libre, &, s'il ſe ferme, la maladie augmente.

Au reſte il ne faut pas oublier que le malade dans ſa jeuneſſe étoit ſujet au ſaignement de nez; qu'il eut il y a dix ans un crachement de ſang; qu'en conſéquence il ſe faiſoit ſaigner une ou deux fois chaque année; & que les douleurs de Goute ſont ſurvenuës pour avoir interrompu cet uſage. C'eſt ce qui a déterminé le malade à revenir à ce remede; & à ſe faire faire d'amples ſaignées, qui ont toûjours été ſuivies du flux hémorrhoidal. Le malade ſe deſſeiche, & la longueur de ſa digeſtion l'engage à boire à chaque repas un verre de vin du Rhin. Il a peu d'appétit, & un ſommeil agité, & plein de terreurs.

Il faut encore faire cette remarque sur les accès de Goute, qu'ils sont plus violens au printems qu'en automne. Dans cette derniere saison ils ne sont point accompagnés de chaleur contre nature, dans la premiere il y a chaleur & ardeur très-violentes, entremêlées d'un froid suivi de sueur, & depuis peu ils se terminent par la séparation de la peau des mains & des pieds, & par des nodosités aux doigts. Voilà les accidens dont le malade voudroit être soulagé, & il souhaite de sçavoir si les eaux chaudes de Carles-Bade lui conviennent.

CONSULTATION.

J'ESTIME que la maladie dont on m'a communiqué le détail, & qui tourmente si cruellement le malade, vient originairement d'une grande foiblesse des parties nerveuses de tout le corps; d'une disposition de ces parties, sur-tout du ventricule, aux mouvemens spasmodiques; & de la foiblesse des forces qui operent la digestion. Le premier desavantage qui est la suite de ces dispositions est l'impureté & l'acrimonie du chyle, & de toutes les liqueurs vitales,

vices qui ne peuvent manquer de s'y trouver toutes les fois que le ton de l'estomac est languissant, & qui est l'occasion qui détermine le sang à se porter aux parties externes, sur-tout au printems, saison où il se fait dans le corps une grande alteration, & à produire des douleurs vagues. Ajoûtons à ces causes le tempérament sanguin du malade, très-propre à amasser une grande quantité de sang. De-là vient que pendant sa jeunesse le superflu de cette liqueur s'est fait jour par le nez, & puis par les poulmons; & que, ces excrétions s'étant supprimées avec l'âge, pendant que la foiblesse de l'estomac & des intestins ne faisoit qu'augmenter, le sang, en s'arrêtant dans les vaisseaux de la veine-porte, a regorgé dans les veines hémorrhoidales, par lesquelles il s'est fait jour. Or si cet écoulement, quand il est bien réglé, est très-propre à prévenir les graves affections spasmodiques, & autres, lorsqu'il est supprimé, ou qu'il se fait avec peine, il en arrive au corps de grands dommages. Car le sang retenu engorge les vaisseaux sanguins du bas-ventre, & sur-tout ceux des intestins, &, leur causant des extensions forcées, il produit de fâcheuses

contractions des parties nerveuſes, leſquelles repouſſent le ſang avec plus de vîteſſe & d'abondance vers les parties ſupérieures, & produiſent dans la tête des douleurs, des vertiges, l'ivreſſe; dans les hypochondres, des inquiétudes, & des difficultés de reſpirer; & dans les parties externes des douleurs gouteuſes, s'il y a âcreté dans les humeurs.

Or tous ces ſymptômes doivent principalement ſe rapporter à la foibleſſe du genre nerveux, laquelle peut avoir été produite dans notre malade par bien des cauſes differentes, ſi la diſpoſition héréditaire n'y entre pour rien. Je mets en tête l'abus du vin & des plaiſirs de l'amour, auſquels le malade s'eſt trop livré dans la jeuneſſe, & je crois que c'eſt de-là qu'eſt venuë la galle, prétendue ſcorbutique, dont il a été attaqué. Il faut en ſecond lieu s'en prendre à la ſalivation qu'on a excitée tant par l'uſage du turbith minéral, que par celui des frictions; car la ſalivation, ſur-tout quand on ne ſuit pas un régime exact, entraîne après elle une grande foibleſſe des nerfs, & de graves douleurs des parties exterieures. Enfin je mettrai au nombre des cauſes éloignées les paſſions

de l'ame, & sur-tout la colére, qui sont peut-être tout ce qu'il y a de plus puissant pour détruire la force des parties motrices.

Mais, pour venir à la cure de la maladie pour laquelle on me fait l'honneur de me consulter, & dire ce que je pense de l'usage des eaux chaudes de Carles-Bade, ou des eaux aigrelettes, je ne suis pas d'avis qu'on en fasse usage, parce qu'elles trompent totalement les esperances, lorsque la force des premieres voies & des parties nerveuses n'est point entiere. Je suis bien plus porté à conseiller de reparer les forces abbatuës par l'usage d'alimens convenables, & de remedes doux; &, quand ils auront produit l'effet auquel ils sont destinés, on pourra tirer de l'utilité des eaux chaudes de Carles-Bade.

Je conseille donc d'abord au malade de se faire saigner au pied par un beau tems deux fois chaque année, c'est-à-dire vers chaque équinoxe, & de se faire tirer environ huit onces de sang. Car pendant que cette liqueur regorge chez le malade, & qu'elle n'a pas une issue libre par les veines hémorrhoidales, il y a tout lieu de craindre dans le bas-ventre

une ſtagnation qui produiroit des maladies plus fâcheuſes, ſi l'on ne déſemplit les vaiſſeaux par la ſaignée.

Il faut auſſi avoir beaucoup d'attention à la boiſſon, dont il faut exclurre toute eſpéce de bierre, & même de vin, & ſur-tout les vins acides. J'aimerois bien mieux une décoction preparée avec les racines de ſquine & de ſcorſonnere, de chacune une once & demie; l'écorce de bois de ſaſſafras & de canelle, de chacune un gros, qu'on fera bouillir pendant une demi-heure dans trois meſures d'eau; &, pour fortifier l'eſtomac, j'accorderois au repas un peu de vin de Hongrie, ou de Bourgogne.

J'eſtime auſſi que le malade doit prendre tous les matins, étant au lit, ſix taſſes d'une infuſion à la maniere du thé, faite avec les feuilles de méliſſe, de bétoine, de ſauge & de véronique, de chacunes une poignée, & trois gros d'écorces fraîches de citron. Peu de tems avant le dîner il avalera dans la décoction précedente mêlée avec du vin, ſoixante gouttes d'élixir viſceral balſamique, & le ſoir, de deux jours l'un, un gros de ma poudre béſoardique. Il faut auſſi qu'il avale toutes les ſemaines ſeize de

mes pilules balſamiques, qui lâchent doucement le ventre, & retabliſſent les forces des inteſtins; & vers le tems des équinoxes, & ceux où le flux hémorrhoidal eſt imminent, il prendra ces mêmes pilules cinq fois, de deux jours l'un, pour provoquer le flux hémorrhoidal.

Le malade au reſte ſuivra un régime exact; il mangera peu aux repas, & ſurtout le ſoir; il évitera les alimens trop gras, acides, & ſalés, & mangera du roti plûtôt que du bouilli; il ſera ſobre ſur l'uſage du tabac & du caffé; il ſe gardera avec ſoin de toutes les occaſions qui peuvent exciter dans l'ame des mouvemens violens; & fera, mais avec modération, de fréquens exercices du corps. Le malade étant preparé par ces remedes continués pendant tout l'hiver, ſe trouvera très-bien au printems des eaux chaudes de Carles-Bade.

Ce traitement n'a point trompé mes eſperanees; car, aïant été continué pendant deux mois, paſſés d'ailleurs dans un grand régime, le malade ſe trouva ſi bien qu'il ne jugea pas à propos d'aller aux eaux, & qu'il ſe rétablit entierement.

OBSERVATION XII.

UNE personne de consideration, qui remplit un poste éminent, & qui est d'un âge avancé, fut attaquée il y a quelques semaines d'une tumeur inflammatoire du pied droit, où il avoit eu antérieurement un ulcere; de maniere qu'il se forma dans la partie supérieure de la jambe un tubercule considerable qui fut subitement suivi d'une inflammation de tout le pied. Le lendemain il y eut au pied gauche, tant au talon qu'au tarse, une enflure avec une douleur gouteuse. Un Chirurgien, aiant été consulté, appliqua sur les deux pieds de l'eau-de-vie camphrée & chargée de la teinture de saffran, &, l'inflammation étant augmentée, il y mit le camphre même en poudre; ce qui vers le quatriéme jour dissipa l'inflammation, & adoucit la douleur. Mais peu de tems après ce calme fut suivi d'extrêmes inquiétudes dans les environs du cœur, d'une grande difficulté de respirer, d'agitations involontaires, d'une ardeur excessive, d'une soif presque insatiable, de perte d'appétit, d'une constipation opiniâtre, & de vents fort

incommodes. Des lavemens répétés, des poudres antiſpaſmodiques de Stahl, calmerent bien un peu les accidens, mais ne les appaiſerent pas tout-à-fait. On en vint donc à un laxatif dans le goût de M. Hoffmann, c'eſt-à-dire préparé avec la manne, qui ſoulagea ſi bien le malade qu'il put ſe lever. Enfin il ſortit une ſueur abondante & critique, & le ſang hémorrhoidal commença à couler, comme à l'ordinaire; ce qui procura la ceſſation totale des ſymptômes. Mais comme le malade eſt ſouvent attaqué de ces affections éryſipélateuſes & gouteuſes, il ſouhaite ſçavoir la maniere de s'en garantir.

CONSULTATION.

LES fâcheux accidens qui ont travaillé ſi cruellement le malade, c'eſt-à-dire, l'inquiétude des parties voiſines du cœur, les agitations involontaires, la tenſion du bas ventre, la chaleur contre nature, la ſoif, & la conſtipation, ont été produites par la matiere gouteuſe & éryſipélateuſe, que les remedes camphrés, appliqués tant en forme liquide que ſeiche, ont fait ren-

trer en dedans. Car l'illuſtre malade, dont je connois aſſez le temperament, joint le flux hémorrhoidal à la cacochymie des liqueurs vitales. Or quand cet écoulement ne ſe fait pas comme il faut, non-ſeulement le volume & l'abondance des humeurs augmentent, mais leur impureté prend de nouvelles forces, d'autant plûtôt que le malade par ſon état meine une vie ſédentaire. Dans ces circonſtances il eſt très - avantageux, & même c'eſt une vraie criſe, qui eſt ſouvent accompagnée de fievre, que la ſéroſité âcre & impure ſoit pouſſée vers l'habitude & les parties exterieures du corps, où elle produit tantôt des inflammations éryſipélateuſes, tantôt des douleurs de Goute, & tantôt des ulcéres. Mais dans ces affections l'objet d'un Medecin prudent doit être de délaïer les humeurs, de déterminer leur cours vers la ſurface du corps au moïen des diaphorétiques, & de conſerver la liberté du bas-ventre avec le ſecours des lavemens, pour débarraſſer enfin le corps des impuretés excrémenteuſes. Mais ſi quelqu'un dans l'impatience que lui cauſent les douleurs accompagnées de rougeur & d'enflure entreprend imprudem-

ment de les calmer par des topiques répercussifs, il portera à sa santé, suivant une expérience constante, un préjudice considerable, & même irréparable. Car cette sérosité âcre qui s'est séparée de la masse du sang, & qui s'est déposée sur les parties externes, a acquis par sa stagnation une nature caustique & virulente. Dans cette disposition, si elle vient à refluer, elle s'attache aux parties nerveuses internes, comme les membranes du ventricule, des intestins, & sur-tout du colon, la partie tendineuse du diaphragme, les bronches des poulmons, & les enveloppes du cerveau; ce qui produit des spasmes de ces parties, des douleurs, des inflammations, des fievres, des délires, & des accidens beaucoup plus graves, & même mortels, si l'on ne vient de bonne heure au secours du malade.

Quant à ce qui concerne en particulier l'application exterieure des remedes camphrés, personne ne s'imagine qu'elle repousse dans l'interieur la matiere gouteuse & érysipélateuse, & presque tout le monde leur attribue une qualité résolutive, & propre à ouvrir les pores. Je conviens qu'il y a des cas & des sujets

où cette eſpéce de remede aide ſouvent la réſolution de la matiere qui eſt en ſtagnation, mais j'ai ſouvent remarqué que le camphre, tant en ſubſtance que diſſout dans une liqueur ſpiritueuſe, eſt ſouvent nuiſible & répercuſſif dans les affections gouteuſes & éryſipélateuſes. Cette vérité ſe trouve même confirmée par un exemple récent. Je fus appellé par une Dame de conſideration, habituellement attaquée de la Goute, qui le troiſiéme jour de l'attaque avoit appliqué ſur ſes pieds du camphre mêlé de minium. Ses douleurs aïant été appaiſées par l'uſage de ce remede, elle fut ſurpriſe d'inquiétudes conſiderables dans les environs du cœur, d'une très-grande laſſitude de tout le corps, d'une chaleur fébrile pouſſée juſqu'au délire, d'agitations involontaires, de vomiſſemens, & de conſtipation. Je lui fis prendre une poudre nitreuſe précipitante, à laquelle j'ajoûtai le quart d'un grain de camphre, & je la fis ſouvent uſer d'une émulſion des quatre ſemences froides, & de gruau d'avoine. Ces remedes aïant procuré le retour de la matiere gouteuſe ſur les pieds, la malade ſe rétablit.

J'ai ſouvent remarqué que le camphre

pris intérieurement a réparé le mal qu'avoit produit ſon application exterieure ; comme il arrive au ſouffre, qui, employé comme topique dans les affections ulcéreuſes & galleuſes, produit des dommages conſiderables en repouſſant au-dedans la matiere nuiſible, au lieu qu'étant pris interieurement, il la pouſſe vers la ſurface du corps au grand avantage de la ſanté. C'eſt pourquoi dans toutes ces affections j'ai coûtume de m'abſtenir des topiques, &, ſi je les emploïe, ce n'eſt que dans le déclin de la maladie, pour fortifier les parties affoiblies. Je prie le malade de faire à l'avenir ſon profit de ces obſervations.

Je viens maintenant à la méthode préſervative des affections fâcheuſes qui le fatiguent, & je lui conſeille de ſe faire ſaigner deux fois par an, vers le tems des équinoxes, & quelques jours après de prendre le purgatif avec la manne, dont il s'eſt déja bien trouvé. Il faudra y revenir plus d'une fois. Je remarquerai même qu'il n'y a point de purgatif plus ſûr que la manne dans les maladies ſpaſmodiques, & ſur-tout des inteſtins.

Il ſera fort bien de prendre au mois de mai les eaux aigrelettes de Seltz, avant,

pendant, & après lesquelles il reprendra son purgatif de manne. La bierre ne convient pas pour boisson ordinaire, mais il convient de lui substituer la décoction suivante, qu'on mêlera d'un quart de vin de la Moselle. Prenez racines de salsepareille & de scorsonnere, de chacune quatre onces; racines de chicorée sauvage une once; feuilles de chardon-bénit une poignée, anis des Indes deux gros; coupez & pilez ce qui doit l'être, & faites bouillir deux onces de ce mélange pendant trois quarts d'heure dans trois mesures d'eau.

Le malade se trouvera aussi fort bien de prendre quelquefois en se couchant, dans l'eau de fleurs de sureau ou de cerises noires, ma poudre bésoardique mariée avec un précipitant.

Si l'efficacité de ces remedes est aidée par un usage prudent des choses non naturelles, & par une attention continuelle à éviter les fatigues d'esprit trop considerables, la vie sédentaire, les passions de l'ame, le réfroidissement du corps, les alimens acides, salés, & de difficile digestion, je ne fais aucun dou-

te que le malade ne ſoit à l'avenir exemt des maux qui l'affligent.

Fin du premier Traité.

METHODE
POUR
LA GUERISON DES Rhumatiſmes invétérés, & des vieilles Sciatiques.

*Par M. U ***, Docteur en Medecine de l'Univerſité de Montpellier, établi à C.... en Languedoc.*



LETTRE

A

MONSIEUR LE DOCTEUR ***.

ÆGO AD FINEM MEDICINÆ nondum perveni, licet jam ſenex ſim, neque etiam ipſius inventor Æſculapius, &c. Hipp. *in Epiſt. ad Democrit.*

VOUS deſirez depuis quelque tems, Monſieur, que je vous faſſe part de la méthode que j'ai trouvée pour guérir les Rhumatiſmes invétérés, & de quelques obſervations que j'ai faites pour en conſtater la bonté; mais cette entrepriſe eſt ſi périlleuſe & ſi délica-

te (*a*), que je n'oserois m'y déterminer sans les vifs sentimens d'amitié que j'ai pour vous, & l'importance des cures dont je suis redevable à cette méthode : je vous envoïe donc mes observations, & je souhaite qu'elles vous donnent autant de satisfaction que vous m'avez témoigné d'envie de les lire.

Vous n'auriez pas si long-tems langui dans l'attente de si peu de chose, sans les contradictions que j'ai essuiées de la part de quelques sçavans Medecins. Car je ne dois point vous cacher que ma méthode a autant surpris les Maîtres dans l'art de guérir que les jeunes Docteurs de la Faculté de M***. Il y a plus, ces Docteurs consommés dans la pratique de la Medecine, l'ont d'abord désaprouvée sans examen, l'ont proscrite absolument sans épreuves, & n'ont point balancé à la taxer d'imprudence, quand elle est venuë à leur connoissance (*b*). Mais ces décisions peu mesurées sont tombées par

(*a*) *Dominus morborum morbus dominorum imo & opprobrium Medicorum.* Dollæus, *Encyclop. pag.* 343.

(*b*) *Quivis laudat vituperatque eam quamlubet curationem, nequaquam dignoscens bonam aut malam.* Hipp. *de ratione vict. in acutis.*

leur propre injuſtice : *Qui ea quæ ab aliis inventa ſunt inhoneſtiorum verborum artificio contaminare contendit, is ſane prudentiæ exiſtimationem tueri velle non videtur* (*a*).

J'aurois cru au contraire que des Maîtres ſi ſages auroient accueilli ces découvertes (*b*), qu'ils les auroient éxaminées, & qu'ils ſe ſeroient fait un plaiſir de rendre à leur inventeur la juſtice qu'ils auroient trouvé qu'elles méritoient par leur ſuccès; qu'avant de les condamner ils auroient jetté un coup d'œil juſte ſur la véritable cauſe du mal ; que ſur la foi d'un de leurs confreres dont ils connoiſſent la probité, ils auroient fait des épreuves. Que riſquoient-ils puiſque mes ſuccès ſont établis ſur la notorieté publique ? Une ſemblable découverte en pratique, loin d'être contraire à l'Etat & de préjudicier à la profeſſion, ne peut que contribuer à la conſervation de ceux

(*a*) Hipp. *Lib. de Arte.*

(*b*) *Medicinam eſſe memoriam eorum ſubſidiorum quæ cuilibet morbo uſus oſtendit fuiſſe utilia ; nam quidquid dixerint loquaces notas non eſſe corporum intra venas fluentium, aut reſiſtentium, naturas ; ideoque ſola obſervatione innoteſcere quid cuique morbo conveniat poſtquam ſæpius ea de eidem morbo profuiſſe compertum eſt.* Pitch. *pag.* 112.

qui le composent, & à l'ornement de l'art de guérir (*a*): ces seuls motifs auroient dû, ce me semble, mériter à ma méthode un accueil plus favorable.

Je vous avoüe pourtant, Monsieur, que l'opposition de si habiles Maîtres me feroit changer de conduite si les interêts de la vérité, ceux du public, & ceux de ma réputation, ne m'obligeoient de défendre une pratique fondée sur de bons principes, sur des expériences réiterées: & où l'on n'use que de remédes connus & emploïés depuis l'origine de la Medecine (*b*).

C'est sans doute contre l'énormité des saignées qu'on se récrie, parce qu'on craint les foibesses.

Mais quand on a pour garand de ses entreprises le plus grand Maître de l'antiquité, & quand on prend pour modéle de sa conduite, le Prince de la Medecine, cet homme aussi sage dans ses conseils que dans sa pratique, court-on risque

(*a*) *Quaeramus quod optimum factum sit non quod usitatissimum, & quid nos in possessione felicitatis aeternae constituet non quod vulgo veritatis pessimo interpreti, probatum sit.* Senec. *de vita beata, cap.* 11.

(*b*) *Sanguinem mitti incisa vena novum non est.* Celse; *Lib. II. cap.* 9.

d'errer ? Souffrez que pour ma justification je vous rappelle ici l'exemple frappant de la cure fameuse d'un homme qui demeuroit *in Æniadis*, tombé dans le marasme pour avoir cruellement & long-tems souffert d'un mal d'estomac accompagné de douleurs de ventre. (Les personnes attaquées des Rhumatismes, gémissent de même depuis long-tems dans les douleurs). Après avoir inutilement emploïé toute sorte de remedes, *sumptis omne genus medicamentis tum sursum tum deorsum purgantibus nihil allevabatur* : dans un tel état d'épuisement Hippocrate saigna le malade plusieurs fois du bras, jusqu'à lui ôter tout son sang, & il le guérit : *secta vero per vices manus utriusque vena donec exanguis fieret, mali liberationem sensit* (*a*). Preuve certaine qu'on doit se mettre au-dessus de la crainte des syncopes, & de l'affoiblissement que causent les grandes saignées (*b*).

Seroit-ce la saignée du pied & du bras

(*a*) Hipp. *Lib. V. Epidem.*

(*b*) On peut perdre en un jour 20 chopines de sang sans mourir, ce qu'on voit fréquemment dans les grandes pertes. *Riolan.* Recherches curieuses sur la Medecine, p. 233. *Bianch.* Hist. Hepatica.

faite tout à la fois, comme je le pratique, qui les effraie & les étonne ?

Mais cette pratique n'est pas nouvelle, & pour peu qu'on soit versé dans la lecture des Anciens, on ne doit point ignorer que le Prince des Medecins Arabes (*a*) l'a pratiqué, & qu'il saignoit étonnament en certains cas d'inflammations (*b*). Au surplus il est bon de vous dire que tous les anciens Medecins étoient dans l'usage de faire des saignées extraordinairement amples, lorsqu'ils vouloient les rendre dérivatives & révulsives tout à la fois : *non enim sanguis qui in pulmones ruit per brachium derivari, & revelli potest, nec, ut ut in plurimis locis venam incidas, eo moveri non desinet, nisi totum sanguinem exhaurire velis* (*c*). Suivant ces idées les saignées du bras & du pied faites comme aujourd'hui par palettes, ne sont ni dérivatives ni absolument révulsives ; elles ne deviennent telles qu'entre les mains de ceux qui les font tout à la fois par livres : la pratique des Anciens n'étoit donc pas une erreur, une ignorance ; le

(*a*) Rhases.

(*b*) *Freind.* Histoire de la Medecine, *p.* 148.

(*c*) Gladbac, *Praxis Medicæ idea nova*, pag. 479.

ſuccès de telles ſaignées contre les plus grands maux les autoriſoit dans cet uſage.

Cette pratique même a été ſuivie encore par les anciens Maîtres de la Faculté de Paris (*a*). Pour peu qu'ils craigniſſent, (en certains cas de maladies des femmes de ne pas ſuffiſamment dégager les parties baſſes) ils étoient dans l'uſage de tirer une quantité du ſang, double & triple de l'ordinaire. Loin donc de blamer ma pratique, je prétends qu'on doit l'adopter, puiſqu'elle eſt conforme aux ſages maximes d'Hippocrate, aux régles de nos peres, & qu'elle eſt autoriſée par les anciens Maîtres de l'Art (*b*).

Après avoir juſtifié l'énormité des ſaignées, il ne me reſte qu'à juſtifier encore le grand nombre que j'en fais faire diligemment dans la cure de ce mal.

(*a*) Fleſſelles, Fernel, Duret, Grangier, Briſſot, Riolan, Hecquet, Silva.

(*b*) Citois, Docteur de l'Univerſité de Montpellier, qui a fait un Traité ſur la ſaignée, y confeſſe avoir fait des miracles par elle, dans ſes voïages avec M. le Cardinal de Richelieu, à l'exemple des Medecins de Paris; & faute de ce reméde il meurt dans l'Europe tous les ans cent mille hommes de plus qu'il ne feroit.

Mais pour peu d'attention qu'on fasse à la cause des Rhumatismes, à la petitesse, & à la situation des vaisseaux où elle se cantonne, à la structure des parties, & à leur ordonnance, à l'état des fluides, & à la disposition des solides qu'elle attaque. On sera bientôt convaincu de la nécessité de ce grand nombre de saignées.

Le Rhumatisme, à proprement parler, ne vient que des amas, des congestions, ou des engorgemens douloureux (*a*) du sang, ou de la lymphe, ou de l'un & de l'autre tout ensemble, dans la substance poreuse, dans les chairs, ou dans les vaisseaux capillaires des membranes des muscles, des tendons, des ligamens, & des os de l'habitude du corps. Selon cette juste idée de ce mal il paroît d'abord que le but principal de sa cure ne doit tendre qu'à dissiper ces engorgemens phlegmoneux, ou lymphatiques, qu'à rappeller les liqueurs de ces endroits, plus éloignés, & plus profonds que dans les autres maladies; & qu'à détruire enfin ces congestions plus mal-

(*a*) *Morbi derepente non contingunt, sed paulatim collecti se acervatim produnt.* Hipp.

aiſées à remettre dans le courant de la circulation : eſt-il des raiſons plus fortes, des occaſions plus preſſantes, & des cas plus urgens, pour des révulſions outrées ? *donec exſanguis fieret*, dit Hippocrate dans un cas qui paroît moins le demander. Eſt-il un remede qui aille plus directement à la cauſe, qui l'attaque plus de front, & qui agiſſe plus promptement & plus immédiatement ſur elle que la ſaignée ? Aucuns le font-ils auſſi parfaitement ? la lymphe y auroit-elle plus de part que la partie rouge du ſang, comment peut-on la retirer plus promptement de ces endroits que par les ſaignées copieuſes, & fréquemment réiterées, puiſqu'elle eſt une émanation du ſang ? Eſt-il des moïens plus ſûrs pour faciliter davantage, diriger plus directement ſa marche vers les grands vaiſſeaux, & l'y rappeller plus certainement, que de leur donner beaucoup de large en les vuidant abondamment ? car la lymphe en *ſtaſe* dans l'extrémité de ſes capillaires preſſée de toute part vers le terme de ſon retour au cœur, rentrera d'autant plus aiſément, & plus promptement, dans les grands vaiſſeaux, qu'elle y trouvera moins de plénitude & plus d'eſpace ; or

cela ne peut arriver que par l'effet des ſaignées amples, & diligemment faites, parce que tenant par-là les veines moins tenduës, & beaucoup moins pleines, elles ſeront plus libres & plus ouvertes pour recevoir la lymphe, & le ſang, qui y refluent de toute part : ces fluides ſeront refoulés, & pour ainſi dire, pompés dans le même tems.

Si l'on vouloit ſe rappeller encore combien la ſaignée facilite à la partie rouge du ſang, & à la lymphe, leur retour des capillaires ſanguins vers le cœur, l'on ſeroit convaincu que rien n'eſt plus capable de rétablir dans le cours du ſang cette uniformité de diſtributions des ſucs qui fait la ſanté, & on verroit tout d'un coup par-là l'importance & la néceſſité des ſaignées copieuſes, & diligemment faites, pour la cure de ces maux.

Je dis de plus que l'énormité & la diligence ſont le prix de ce remede, étant comme la condition ſans laquelle manque l'effet des révulſions outrées ſi néceſſaires dans ces maux. En effet comme ces congeſtions ſe multiplient à chaque heure, ou, pour mieux dire, à chaque inſtant, ſçavoir, à chaque coup de ſyſ-

tole du cœur, & des artéres, laquelle comme par autant de coups de piston qu'elle se réitere de fois, pousse le sang vers les capillaires, & donne comme autant de coups de marteaux qui chassent, serrent, & entassent, dans le fond de ces mêmes canaux les liquides qui y sont continuellement envoïés : or combien de coups de systole dans une heure ! retarder en pareilles circonstances la saignée d'une demi-journée, ce sera permettre autant d'envois de materiaux aux digues, & leur permettre de s'y coller par autant de coups qu'il y a de vibrations de systole dans le tems de la suspension, & du délai de la saignée ; ce sera encore donner le tems aux congestions de se fortifier. La masse du sang se trouvant d'ailleurs refaite & reparée des petites saignées par les alimens que le malade prend dans ces intervalles, la quantité sera presque la même ; ainsi on ne sçauroit se flatter du succès que des révulsions outrées.

De plus, lorsque le sang est en congestion dans l'extrémité des vaisseaux capillaires, une saignée de neuf onces long-tems differée, ne vuidant pas suffisamment les grands vaisseaux, ne pour-

ra point attirer les sucs arrêtés dans les lointains, puisque cet espace se trouve d'ailleurs rempli & compensé par l'épaississement du sang : donc le malade ne sera ni soulagé ni guéri, parce que les saignées ne seront ni assez copieuses, ni faites assez près les unes des autres : voilà donc les révulsions manquées, & la cure aussi.

Après de si bonnes raisons, qui ne sont pas moins fondées sur l'Anatomie moderne qu'établies sur la pratique des Anciens, n'ai-je pas lieu d'esperer qu'il se trouvera des Sçavans en Medecine, des Maîtres de l'Art, qui, plus animés de la charité, & moins conduits par l'amour propre, en feront des épreuves pour constater l'utilité de ces découvertes ; que cette méthode étant du goût des Sçavans sans préjugés, en sera accueillie; & qu'étant trouvée avantageuse aux malades & à leur guérison, on lui rendra la justice qui lui est dûë, ou qu'elle fera fortune dans la cure de ces maux?

Quoiqu'il en soit, je dois vous assurer, Monsieur, qu'elle répondra à leur attente ; car elle m'a toûjours réussi : les malades que j'ai guéris sans rechûtes, & les

Chirurgiens qui ont éxécuté les ſaignées par mes ordres, en ſont des témoins vivans & irréprochables. Je les défie de dire le contraire, & je leur permets de m'accuſer de faux pour peu que j'aie paſſé les bornes de la vérité, ou que je l'aie trahie en rien de ce que j'avance.

Enfin, quoiqu'il ſoit conſtant que ces cures de Rhumatiſme aient été auſſi heureuſes pour moi que ſalutaires aux malades que j'ai traités, je puis vous proteſter que la vanité, l'amour propre, ni l'interêt, n'entrent pour rien dans les motifs qui m'ont déterminé à vous les communiquer, & que je n'ai pour objet que le deſir de rendre ſervice au public (*a*), que d'épargner à mes concitoïens les douleurs dont cette cruelle maladie les accable, de leur éviter le chagrin d'être quelquefois perclus de leurs membres, & de les ſauver du danger de périr dans les ſouffrances (*b*). Au reſte, en leur procurant les moïens de

(*a*) *Nihil habet nec fortuna mea majus quam ut poſſim, nec natura mea melius quam ut velim, conſervare quamplurimos.* Cicer. *pro Ligario, n.* 12.

(*b*) *Gratum eſt quod patriæ civem populoque dediſti.* Juvenal, *Sat. IV.*

guérir, je les dispense de la reconnoissance.

Je doute pourtant que ma méthode soit du goût de tout le monde ; un violent préjugé sur ce sujet, bien établi chez le peuple, & même chez certains Medecins fameux, me fera taxer d'ignorance ou de témérité. Mais malgré ces jugemens, mes malades guerissent, & ma conduite est tous les jours justifiée par les succès. D'un autre côté les ennemis de la saignée, bien des personnes timides, ou qu'un vil interêt conduit dans la pratique de la Medecine (*a*), la trouveront hardie & effraïante. La perte de la vûë, les hydropisies de toute espéce, tous préjugés erronés, vains prétextes, & fausses allégations, que les empiriques, les Chimistes, & les gens peu versés dans l'art de guérir les maladies inflammatoires, font craindre aux ignorans de la part des saignées, la feront blamer : mais les Maîtres de l'Art sçavent que le sang fait le fond de toutes les maladies *phlegmoneuses* ; qu'il est l'origine & la cause de presque tous les maux

(*a*) *Divitiis præstare, non virtutis, sed fortunæ est munus.*

cruels; que dans ce même ſang ſe trouve la ſource de toutes les humeurs, qui font la plûpart des maladies, & qui les entretiennent; en un mot que tout ce qu'il y a de fluides dans le corps humain ſont des humeurs qui partent de la ſource-mere, qui eſt la maſſe du ſang : ce n'eſt donc qu'en diminuant cette ſource, ou le volume de cette maſſe, qu'on diminue la quantité des humeurs : ce n'eſt qu'en répandant du ſang qu'on vuide les grands & petits vaiſſeaux : c'eſt de-là qu'il faut ôter les humeurs; c'eſt cette ſource qu'il faut tarir; & ce n'eſt qu'à force de la diminuer qu'on parvient à guérir cette ſorte de maladie : ſans ces évacuations conſiderables (j'entens les ſaignées) les autres remedes ſont inutiles, & ſouvent nuiſibles; ils ne font que roidir les vaiſſeaux au lieu de les aſſouplir : la ſource & la quantité ſont toûjours les mêmes dans les grands & petits conduits, quand on ne les évacue pas ſuffiſamment; ce ſont donc les ſaignées énormes qui produiront ces bons effets.

Ceux qui ont été berſés dans les vieilles erreurs (*a*), ou qui s'en ſont laiſſés

(*a*) *Falſa opiniones obſidentes animos homi-*

imposer par l'ancienne Physique, ou qui ont l'esprit préoccupé de l'idée qu'il n'y a que peu de sang, condamneront de plein vol cette méthode, mais ceux qui sont mieux instruits des nouvelles découvertes dans l'Anatomie recherchée, & plus versés dans les secrets de l'œconomie animale (*a*), redresseront leurs idées & corrigeront leurs erreurs (*b*). Ces Sçavans nous ont appris que le corps humain n'est qu'un peloton des vaisseaux; que tout y est plein, parce qu'il n'y a point de tuïau, si petit, & si mince qu'il puisse être, qui ne soit rempli d'un fluide: or ce fluide qui part de la source-mere est un suc vital, puisqu'il est spécialement destiné à nourir, il circule comme le sang dont il fait portion; comme lui il entretient la vie de toutes les parties en général, & de chaque organe en particulier; il remplit le plus grand nombre des vaisseaux du corps; cette lymphe excede presque de

num, eos non modo surdos, sed & cæcos reddunt. Gal. *Lib. VIII. de compos. Med.*

(*a*) Jacob. Keil, *de sanguinis quantitate tentam.* I. Bianch. *Historia Hepatica.*

(*b*) Morton, *Apparat. curat. p.* 166. Vieussens, *novum Systema Vasor.*

deux tiers le volume, ou la quantité de la partie rouge (*a*) : il y a donc dans le corps humain une beaucoup plus grande quantité de fluides, que les ennemis de la ſaignée, & les Anciens, ne le pretendent. Quelques ſçavans Calculateurs la font monter à cent livres, dont environ trente livres de fluide rouge roule dans les grands & petits vaiſſeaux, & environ ſoixante & dix livres de partie ſéreuſe, ou lymphatique, dans les capillaires de cette eſpece.

Fondé ſur de ſi bons principes ; & raſſuré par mes expériences, j'ai tout lieu de croire que mes obſervations engageront les Medecins ſenſés à avoir plus d'égard pour une méthode qui rend les cures complettes, que pour la pratique peu certaine, & ſouvent infructueuſe, qu'on a ſuivie juſqu'à preſent.

Il ne me reſte à preſent qu'à ſouhaiter, pour le bien public, qu'un chacun, imitant mon exemple, nous fît part de ſes obſervations, & de ſes nouvelles découvertes en pratique. C'eſt parce qu'on néglige de le faire que l'art de gué-

(*a*) Il y a au moins trois fois autant de vaiſſeaux lymphatiques que de ſanguins.

rir ne fait pas tous les progrès qu'on en devoit attendre. Une routine de pratique, un ton de maître, un air mystérieux, une contenance imposante, un jargon de Sçavant (*a*) qui prévient le public aveugle, font souvent tout le crédit & tout le mérite des prétendus Guérisseurs, la simplicité dans la pratique de la Medecine, l'étude des voies de la nature, la science des occasions, le sage délai, & la prudente célérité dans d'autres pour l'application des remedes, les nouvelles découvertes en pratique, en un mot la Medecine d'observations ou d'Hippocrate, sont négligées: ce sont des chemins trop communs, & des voies trop simples; on aime mieux assaisonner la pratique du merveilleux (*b*), ou d'un goût de nouveauté & de mode qui ne soulage point les malades, & qui bien souvent les accable (*c*), si la force de leur tempérament ne prend soin de les conserver & de les guérir.

(*a*) *Non sermone, sed opere.*

(*b*) Les gouttes du Général Lamotte, & les calottes, le kermes minéral, &c.

(*c*) C'est l'effet du fatras des remedes, qui sert plus à faire briller un Medecin dans ses ordonnances qu'à soulager les malades & les guérir.

Il est pourtant certain que les grands Medecins sont ceux dont la pratique est fondée sur des principes que l'expérience a confirmés ; &, s'ils le cédent à quelqu'un, c'est à ceux qui établissent solidement de nouveaux principes, c'est-à-dire sur l'observation, & qui font des découvertes en pratique ; puisque, si les uns sçavent emploïer les ressources que leur fournit l'Art tel qu'il est, les autres lui donnent un degré de perfection qu'il n'avoit pas : *itaque merito majori laude digni sunt Medici qui in horum morborum curatione aliis præstant Medicis, quam qui in aliis morbis* (*a*). Or comme rien ne confirme mieux les avantages d'une méthode de guérir, que la multiplicité des exemples de ses succès ; je vous en ai rassemblé plusieurs. Ce n'est point de l'ancienneté qu'elle tire son mérite, puisqu'elle est de mon invention ; mais elle est appuïée du sentiment des plus grands Medecins de l'Antiquité (*b*), de l'ancienne pratique des plus illustres Docteurs de l'Ecole de Medecine de Paris (*c*),

(*a*) Hipp. *Lib. I. cap.* 1. *De ratione victus in acutis.*

(*b*) Hippocrate & Rhases.

(*c*) Voïez pag. 311.

& fondée sur des succès constans. Loin de lui reprocher la nouveauté, & la hardiesse, Hippocrate lui-même l'approuveroit, puisque voïant combien de choses manquoient à la cure des maladies, il dit que le moïens d'avancer le progrès de la Medecine-pratique est d'ajoûter à ce qui est déja trouvé ce qui reste à découvrir : *eorum aliquid quæ nondum inventa sunt invenire, imperfecta ad finem deducere, id mihi videtur illius esse munus qui intelligens existimari expetit* (*a*). C'est sur ce fondement que je vous confie ma Méthode & mes Observations. Recevez-les, je vous prie, comme la preuve de l'amitié la plus sincére avec laquelle on puisse être, mon cher Confrere, votre, &c.

(*a*) Hipp. *Lib. de Arte.*





METHODE

POUR LA GUERISON DES Rhumatiſmes invétérés, & des vieilles Sciatiques.

VENIET TEMPUS, QUO ISTA quæ nunc latent in lucem dies protrahet, & longioris ævi diligentia veniet tempus quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciviſſe mirabuntur. Seneca.

L'EVENEMENT infructueux des différens traitemens qu'on a emploïés juſqu'à preſent pour la guériſon des Rhumatiſmes invétérés, le peu de ſuccès qu'ils ont eu dans la pratique, l'aveu ſincére que tant de grands Medecins ont fait de leur inſuffiſance pour les guérir (*a*), m'ont déterminé à

(*a*) Rhaſes, *de doloribus juncturarum* dit,

chercher sérieusement le moïen d'y parvenir (*a*). Pour le faire avec quelque succès, je m'attachai à connoître plus particulierement leur espece, leur difference, & leur nature ; je tâchai d'entrer dans leur vraïe étiologie, & de me faire enfin une juste idée de leur cause, & après de mures réfléxions, je portai mes vûës du côté des saignées réiterées, mais bien differemment pratiquées, & plus fréquemment placées qu'on ne faisoit. Mais comme on avoit déja suivi cette route, & que plusieurs Medecins avoient échoüé par cette voie dans la cure de ces maux, il y avoit tout à craindre pour l'évenement de mes tentatives. Sans pourtant rien rabbattre de mes idées, je formai un projet de cure aussi particulier que nouveau, que je tirai en partie du sçavant Traité de l'illustre Rhases (*b*), & que l'excellente

si assuescant & confirmentur proprii illi qui generati sunt ex humoribus diversis non curantur. 23. tertiæ partis, cap. 10.

(*a*) *In Medicina via inventa est, reliqua deinceps invenientur si quis probe comparatus ex inventorum cognitione ad ipsorum investigationem feratur.* Hipp. *de veteri Medicina.*

(*b*) Rhases, 22. *tertiæ partis, cap.* X.

Histoire de Medecine de M. Freind (*a*), me rappella fort à propos dans la mémoire. Je me rendis sans peine à ces idées, & je remis obstinément en usage pour la guérison de ces maladies les saignées, que le peu de succès avoit décréditées, & fait abandonner. Ma méthode a si bien réussi que je suis en état de la confirmer par un assez grand nombre d'observations pour n'avoir aucun scrupule sur sa sureté (*b*). Mais comme le régime de vie est un préalable essentiel, & la premiere attention que demande le traitement des maladies chroniques, je jettai les ïeux sur celui que j'étois dans l'usage de prescrire pour la cure des maladies inflammatoires, parce que regardant les Rhumatismes comme étant du genre de ces maladies, il étoit naturel de prescrire dans la cure le même régime.

(*a*) *Freind*, Histoire de la Medecine, page 148, en parlant de *Rhases*.

(*b*) *Iecoris vehementissimi dolores. . . . atque aliæ inflammationes & gravissimi supra septum transversum dolores, & morborum collectiones solvi nequeunt, si quis eas primum medicamento purgante aggressus fuerit; verum in his venæ sectio est præferenda.* Hipp. *de ratione vict. in acutis, p.* 333.

Ainsi je prescris à mes malades des crêmes de ris & d'orge à l'eau, dans lesquelles je fais mettre pour les hommes un peu de sucre ordinaire en poudre, & pour les femmes un brin de canelle concassée que l'on fait bouillir avec le ris, au lieu de sucre. Je fais donner de ces crêmes de quatre en quatre heures alternativement, & pour boisson ordinaire une infusion théiforme faite avec les feuilles de la grande scolopendre, l'eau de ris, ou bien l'eau panée. Aïant ainsi établi le régime de vie, je procede au traitement de la maniere suivante.

Je fais d'abord donner au malade vers les quatre heures après midi un petit remede avec une chopine de lait, & demi-once de senné. S'il n'a pas été récemment saigné & purgé par le Chirurgien, ou par l'Apoticaire (qui ont presque toûjours commencé le traitement de la maladie avant qu'on nous prie de venir), ou qu'il paroisse des marques de pourriture, je prescris alors les remedes généraux, qui sont la saignée & la purgation. Le lendemain de la medecine je mets en usage la méthode que j'ai trouvée pour venir à bout d'une maladie qui fait long-

tems gémir le malade dans des souffrances continuelles, quoiqu'on l'ait tenu dans un long usage de remedes tellement infructueux qu'on est obligé de les abandonner à leurs souffrances, quelquefois dans un état pire que le premier, c'est-à-dire estropiés & perclus, & souvent avec des nœuds aux jointures, ou des anchyloses : voici ce qui fait le fond du traitement.

A six heures du matin je me rends chez le malade, & j'ordonne au Chirurgien qui y est déja, d'ouvrir la veine du pied; lorsque la saignée est en train, je fais ouvrir celle du bras, afin que les deux saignées se fassent dans le même tems, & que le sang sorte par ces deux ouvertures, & coule dans deux vases differens, jusqu'à ce qu'il en soit sorti environ deux livres par chaque saignée. Mais, comme celle du bras est ordinairement plûtôt faite, parce que les vaisseaux sont communément plus gros que ceux du pied, je fais bander le bras & laisse couler le sang du pied jusqu'à ce qu'il y en ait environ deux livres dans le vase. Le Chirurgien bande alors le pied, observant de mettre de l'huile sur la compresse,

comme il a fait au bras, afin de pouvoir faire les autres saignées du même jour sans repiquer le malade, ce qu'il craint fort souvent : après je donne mes ordres pour qu'on lui fasse prendre à huit heures une crême de ris ou d'orge selon son rang, & de la ptisanne très-fréquemment.

A dix heures je reviens chez le malade pour faire exécuter en ma presence (car je ne m'en rapporte à personne pour le nombre des saignées, ni pour la quantité du sang) les mêmes saignées des mêmes endroits, & à la même quantité. Lorsqu'elles sont faites je recommande à la garde de donner à midi une crême au malade, & de lui faire boire très-souvent dans les intervalles de la ptisanne, de continuer les crêmes de quatre en quatre heures en supposant que le malade ne dorme point, car dans ce cas-là on doit tout suspendre.

A quatre heures après midi je me rends pour la troisiéme fois chez le malade pour lui faire faire seulement une saignée du pied de deux livres de sang : je dis à la Garde de lui donner des crêmes à son ordinaire, je veux dire de

quatre en quatre heures, & de la prisanne abondamment.

Lorsque le malade n'a que des douleurs supportables je ne prescris aucun narcotique; mais, si elles sont fort vives, mon usage est de lui donner un grain & demi de laudanum dissout dans un peu d'eau de coquelicot, ou les gouttes anodynes demi-heure après la derniere saignée. Lorsque le temperament est relâché par ce premier narcotique, ce qui arrive souvent aux femmes, ce remede m'a souvent réussi à procurer au malade des sueurs abondantes.

Le jour d'après je fais réiterer en ma presence les mêmes operations, je veux dire les mêmes saignées du pied & du bras, aux mêmes heures, & à la même quantité que le jour précédent; j'entends à six heures, les deux saignées; à huit heures la crême de ris, ou d'orge tour à tour; à dix heures deux autres saignées à la même quantité de sang; à midi la crême, à quatre ou à trois, si l'on veut, la saignée du pied seulement, à la quantité de deux livres, & à quatre heures ou à cinq, si on a differé la saignée jusqu'à quatre, la crême, faisant boire abondamment le malade dans ces

intervalles. Cette derniere ſaignée termine la cure. On continue de donner jusqu'au lendemain des crêmes de quatre en quatre heures, & de faire boire le malade fréquemment, s'il ne dort pas. Dans le cas du ſommeil je fais ceſſer les crêmes & la boiſſon.

Le lendemain je mets mon malade au lait pour toute nourriture ; & lorſque je traite des gens de campagne ou de grands mangeurs, comme ſont les Braſſeurs, les Artiſans & les Matelots, je leur fais donner deux œufs frais à la coque, qu'ils mangent avec des mouillettes dans l'intervalle du déjeuner au dîner. Au reſte voici ma façon de nourrir ces malades. Je leur fais donner le matin dans le lit à ſix heures demi-ſeptier de lait de chevre, augmentant inſenſiblement la doſe jusqu'à chopine ; à onze heures une ſoupe au lait & au ſucre, & à ſix heures du ſoir une bonne écuellée de ris au lait, & quelquefois dans l'intervalle du dîner au ſouper, ſur-tout ſur la fin, je fais délaïer un œuf dans le lait. Je recommande au malade en le quittant d'obſerver ce régime de vie pendant quinze jours, ou un mois, s'il le peut ; enſuite il ſe nourrit à l'ordinaire.

Je ne dois point vous laiſſer ignorer, pour que vous ne ſoïez pas ſurpris dans vos épreuves, qu'il arrive ſouvent au malade des maux de cœur, des foibleſſes, & des convulſions même, ſur-tout quand il craint la ſaignée, ou qu'il eſt farci de pourriture; & comment n'en arriveroit-il point dans de ſi grandes évacuations, puiſque j'en vois tous les jours ſurvenir dans les fievres de pourriture, principalement dans leur commencement, quoiqu'on ne faſſe que deux ou trois ſaignées? alors le Medecin doit raſſurer les aſſiſtans ſur ces accidens; & le Chirurgien de ſon côté doit mettre le doigt ſur la picquure, s'il n'eſt pas ſorti environ deux livres de ſang par chacune. Si les défaillances ſont peu de choſe, on donnera au malade un grand verre d'eau fraîche, on lui en jettera avec force ſur le viſage, on lui frottera les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie, on lui en fera ſentir, on pourra lui donner du vin un peu ſpiritueux, ou du Garus, ou quelque autre liqueur ſpiritueuſe & propre à rappeller les eſprits, à le faire revenir des foibleſſes, & à ranimer, comme on le fait en pareille occaſion.

Si les foibleſſes ſont longues, reparoiſſent, ou deviennent ſi conſiderables qu'il ſurvienne des vomiſſemens, des ſueurs froides, des changemens dans la face, & des convulſions, il faut pourlors mettre de l'huile ſur la compreſſe & fermer le vaiſſeau avec la ligature, & quelque tems après que le malade eſt bien remis par les ſecours qu'on lui a donnés, il faut achever la ſaignée qu'on avoit ſuſpenduë à cauſe de ces accidens, & continuer le reſte des operations qu'on a à faire; c'eſt en deux mots tout ce qu'il y a à éxécuter, pour la gueriſon de ces maladies.

Proſpere ſuccedere, eſt recte facere, hoc faciunt qui ſciunt. Hipp. *de locis in homine.*



OBSERVATIONS MEDICINALES sur des Rhumatiſmes de toute eſpéce, traités & guéris par une nouvelle méthode.

OBSERVATION I.

Sur un Rhumatiſme phlegmoneux univerſel.

LE nommé André, Braſſeur de cette ville, âgé d'environ quarante ans, d'une conſtitution mélancholique & ſeiche, fut atteint le 12 avril 1733 d'un Rhumatiſme phlegmoneux univerſel, qui lui cauſoit de ſi cruelles douleurs dans toutes les parties du corps qu'il ne pouvoit les ſupporter, ni ſe remuer dans ſon lit. Dans cet état de ſouffrance il fit appeller un Chirurgien, comme c'eſt l'uſage des pauvres gens, qui lui fit les remedes qu'il crut pouvoir le ſoulager. Mais le malade, ne s'en étant pas trouvé mieux, me fit prier de le venir voir : j'y fus, & l'interrogeai ſur ce qui avoit précedé ſon Rhumatiſme, ſur les ſymptômes qui l'accompagnoient, & ſur ſa profeſſion. Je lui tâtai le pouls, j'examinai ſes jointures, & lui fis en un mot

toutes les questions possibles, pour me mettre au fait de ce qui pouvoit avoir donné occasion à son Rhumatisme, & pour en découvrir la cause éloignée, qui est la seule qu'on puisse véritablement connoître. Après avoir réfléchi sur l'espéce de son Rhumatisme, je ne doutai pas que ma méthode ne réussît, sur-tout dans la cure de celui-ci, qui étoit phlegmoneux. Je commençai par lui prescrire le régime de vie dont j'ai ci-dessus fait mention, & dont je suis dans l'usage de me servir dans les maladies inflammatoires.

Sur les quatre heures du soir je lui fis donner un petit remede, & le lendemain je commençai mes operations, que je fis éxécuter, comme je l'ai marqué ci-devant. Je le mis le lendemain des saignées au lait pour toute nourriture pendant quinze jours, & pour boisson ordinaire à l'eau panée. Il fut si bien guéri & rétabli, qu'il n'a eu jusqu'à present aucun ressentiment de son mal.

OBSERVATION II.

OBSERVATION II.

Sur une vieille Sciatique qui faisoit boiter le malade depuis dix ans.

LE nommé Joseph Châteauneuf, Patron de Tartanne, natif de Martigues en Provence, residant dans cette ville, âgé d'environ trente-six ans, d'un temperament sec, & mélancholique, fort bas de taille, maigre & fluet de corps, supportoit depuis plus de douze ans une Sciatique qui le faisoit non-seulement souffrir, mais boiter. Il n'avoit jamais pû en être guéri, quoiqu'il eût fait beaucoup de remedes. Il me confessa qu'il s'étoit ruiné pour païer tous ceux que les Chirurgiens ou Apoticaires, de Martigues, de Marseille, & autres endroits lui avoient faits, dans l'esperance de le guérir; ce qu'il desiroit beaucoup, parce qu'il avoit besoin d'agir pour entretenir sa famille. Aïant sçû que j'avois guéri du Rhumatisme quelques personnes de la ville, & de la campagne, il vint me prier d'entreprendre la cure de son mal. Je fus chez lui le 22 du mois de juillet 1734, pour examiner si l'os de

la cuisse étoit dans sa place, ce que je trouvai de même, d'où je conjecturai que le boitement, ou *claudication*, pour ainsi dire, ne venoit sans difficulté que du relâchement des ligamens, ou du peu de ressort des muscles, comme il arrive quand l'humeur de la Sciatique anchylose cette articulation. Aïant éxaminé d'aussi près que je le pus les causes occasionelles de sa maladie, je lui dis que je ne pouvois le flatter d'une guérison sûre, tant à cause de la vieillesse de sa Sciatique, que parce que je n'avois pas encore guéri cette espece de Rhumatisme, dont on venoit plus difficilement à bout que des autres ; mais qu'il pourroit arriver qu'il guériroit, & que j'y ferois mon possible. Il me répondit qu'il vouloit essaïer de ma façon de traiter, & que si je ne réussissois point, ce seroit les derniers remedes qu'il feroit, se déterminant à rester estropié toute la vie.

Je lui prescrivis mon régime de vie tel que je l'ai exposé ; j'ordonnai pour le soir un petit remede ; mais, comme les marins se nourrissent mal dans leurs barques, & qu'il paroissoit quelques signes de pourriture, je fis préceder les remedes généraux avant d'entreprendre

le traitement : je le fis donc saigner à l'ordinaire du bras, & purger le jour d'après avec une medecine sous cette formule.

℞. fol. senn. mund. ℥ß. sal. vegetal. ʒij. infunde frigide per noctem in decoct cichor. amar. ℔ j. in colatur ℥ vj. dissolve mann. Calabrin. ℥ij; adde tartar. stybiat. g̃ij; fiat haustus primus: in secundo dissolv. ror. Calabrin. ℥j. adde tartar. stibiat. g̃ ij. fiat haustus secundus horis medicis sumendus duabus vicibus.

Il prit cette medecine en deux verres, & je l'ordonnai ainsi, pour mieux vuider la pourriture, qui, étant rappellée dans la masse du sang, ou dans les petits vaisseaux, auroit pû m'attirer de fâcheux accidens.

Après un jour de repos, j'en vins à ma méthode que je répétai une seconde fois, & le malade fut entierement guéri de sa Sciatique, & ne boita plus avant que les quinze jours de diete blanche fussent finis; ce qui surprit étrangement les personnes qui le connoissoient. Il fit après à son grand contentement, & à celui de sa famille, les voïages de Marseille

& de Coulioure avec sa barque sans incommodité, & sans douleur à sa cuisse.

OBSERVATION III.

Sur un Rhumatisme phlegmoneux universel.

LE nommé Jean Cuilleret, Maître Tonnellier de cette ville, âgé d'environ trente ans, d'un temperament sanguin, fort vigoureux, d'un caractere gai & enjoüé, fut attaqué d'un Rhumatisme phlegmoneux le premier mars 1736, accompagné d'une angine rhumatismale, ne pouvant avaler, ni se remuer dans son lit, & souffrant cruellement. Il envoya chercher son Chirurgien, qui le saigna sur le champ du bras, & répéta le soir la saignée du même endroit, le lendemain il le purgea avec une medecine ordinaire, mais le malade voïant que ses douleurs augmentoient au lieu de diminuer, & ne pouvant plus les supporter, me fit prier par sa femme de le venir voir le premier mars 1736. M'y étant rendu, il me dit d'abord qu'il souffroit cruellement & me pria de le guérir, son état & ses facultés ne lui permettant point d'être long-tems mala-

dé. Il me dit qu'il ne pouvoit ni se remuer, ni avaler le bouillon, qu'il ne dormoit ni nuit ni jour, & que lorsqu'on vouloit lui faire faire quelques mouvemens, il jettoit les hauts cris : il me protesta enfin qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, aïant grande envie de guérir. Toutes ces plaintes finies, je lui tâtai le pouls, & trouvai qu'il avoit une grosse fievre, le visage fort rouge & enflammé, les ieux vifs & ardens, la langue blanche & seiche, des gonflemens *phlegmoneux* aux parties charnuës, & des douleurs des plus vives aux jointures.

Après avoir réfléchi sur la nature de son mal & sur sa cause, je lui prescrivis mon régime de vie calmant & rafraîchissant, & la ptisane accoûtumée : ensuite je suivis ma méthode ordinaire. Le premier jour des saignées ses douleurs étoient si vives que je fus obligé de lui ordonner, après la derniere saignée, le laudanum que je lui fis donner de demi-grain en demi-grain, chaque demi-heure, & réiterer jusqu'à ce qu'il fût tranquille. Le lendemain on continua les saignées, comme je l'ai déja dit, & en moins de quinze jours qu'il prit le lait pour toute nourriture, selon mon

usage, il fut entierement guéri de son Rhumatisme, & n'en a plus eu d'attaques depuis, quoiqu'il y fût fort sujet.

OBSERVATION IV.

Sur une Sciatique, qui après quelque tems rendit la malade percluse & voutée.

LA femme de M. Garonne, Avocat en Parlement de cette ville, âgée d'environ trente-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, & froid, mais d'ailleurs fort douce & affable, d'un caractere gai, enjoüé, & gracieux, fut attaquée pendant sa grossesse d'une douleur à la cuisse droite qui la faisoit marcher avec peine; elle souffroit beaucoup, & passoit des nuits fort inquietes & sans dormir. Cette douleur continua après ses couches, malgré les grandes évacuations qu'elle eut. Alors elle me pria de la soulager. Je ne la traitai pas dans cette attaque selon la méthode que je viens de donner, mais je tâchai d'y rémédier par quelques saignées du bras, un purgatif ordinaire, & par le lait, & un long usage des pilules faites avec de la térébenthine de Chio & la poudre de reglisse.

Quelques années après elle eut la même attaque, avec un Rhumatiſme aux reins (*a*), étant enceinte de ſept mois. Apres ſes couches elle fut tourmentée de douleurs plus cruelles malgré l'abondance de ſes vuidanges, qui ſembloient devoir promettre ſa guériſon, & quoiqu'elle allaitât ſon fils. Ces ſouffrances l'engagerent à faire quelques remedes pour le ſoulager. Elle mit de ſon pur mouvement en uſage ceux que je lui avois conſeillé dans ſa premiere attaque, comptant de guérir; mais, bien loin d'être ſoulagée de ſes douleurs, elles devinrent ſi cruelles après la mort de ſon fils, qui arriva dans cet intervalle, qu'elle fut forcée de reſter une grande partie de la journée couchée ſur un ſopha, & d'y paſſer les nuits, ne pouvant reſter au lit, ni marcher. Cet état de ſouffrance l'engagea à me prier de la venir voir pour tâcher d'y rémédier, aïant pris la reſolution de faire tout ce que je jugerois neceſſaire. Je lui demandai depuis quel tems elle étoit atteinte de ces douleurs, & ce qui les lui avoit occaſionnées; elle me répondit que deux

(*a*) *Lumbago rheumatica.*

mois avant ſes dernieres couches elle avoit été ſaiſie d'une douleur aux reins qui s'étendit ſur la cuiſſe & la jambe droite ; que cette douleur l'empêchoit de dormir comme dans ſa premiere attaque, qu'elle ne trouvoit aucune bonne place dans ſon lit, dans quelque ſituation qu'elle ſe mît ; qu'elle étoit obligée de ſe lever & de paſſer des nuits blanches ſur ſon ſopha, où elle ſouffroit moins ; que cette douleur l'avoit courbée, qu'elle ne pouvoit marcher qu'appuïée ſur un bâton, & qu'elle s'étoit enfin déterminée à m'appeller pour ne pas reſter toute ſa vie eſtropiée.

Après lui avoir fait pluſieurs queſtions ſur la nature de ſa maladie, & ſur l'état de ſon ſexe, je lui dis que je voïois avec douleur qu'elle ne pourroit guérir que par ma méthode de traiter les Rhumatiſmes, par des ſaignées réiterées & copieuſes, & qu'elle n'entendoit pas raiſon ſur cet article, l'aïant éprouvé dans ſes précedentes maladies. Vous ſçavez, lui dis-je, que je l'ai emploïée avec ſuccès pour détruire les Sciatiques habituelles. Vous connoiſſez les perſonnes qui en ont été guéries, & la façon dont je m'y prends, ainſi il n'y a pas

deux chemins à prendre, puiſque les autres cures ſont fautives. Je ne puis m'y déterminer, me répondit-elle. La bonne foi, lui répliquai-je, que vous me connoiſſez, & les ſentimens d'amitié que j'ai pour M. votre mari, avec qui je ſuis étroitement uni, ne me permettent pas de vous propoſer des remedes qui portent preſque toûjours à faux, & que mon expérience en Medecine me fait regarder comme infructueux, & inutiles, puiſque je puis vous en faire qui ont réuſſi plus d'une fois pour la guériſon de votre maladie. J'irois d'ailleurs contre la droiture de vous abuſer par des remedes incertains, & ce ſeroit ajoûter à vos ſouffrances le déſagrément de prendre des remedes qui ne vous ſoulageroient pas. Tous ces raiſonnemens ne perſuaderent pas la malade de la neceſſité des ſaignées; la timidité & la crainte, qui ſont les attributs du ſexe, l'emporterent ſur la raiſon & ſur l'évidence des cures faites, & la malade aima mieux tenter les remedes qu'on lui ſuggéra, en attendant le printems pour prendre les bains de Balaruc, & l'été pour ſe mettre dans les ſables de la mer au mois de juillet; remedes qui à la vérité ſont des effets

merveilleux dans certaines occasions pour cette sorte de maux, mais qui ne la soulagerent point. Elle fit encore plusieurs autres remedes, (car chacun en propose, & ne manque jamais de les donner pour infaillibles) sans être ni soulagée ni guérie; après quoi elle se détermina à marcher avec des potences dans sa maison, & à aller quelquefois à la Messe dans cet état, & je ne sçai par quelle repugnance pour la saignée, ou par quelle obstination, & par quel aveuglement, elle aima mieux rester dans ce triste état & dans les souffrances que de faire les remedes qui de son aveu avoient guéri les autres.

Le printems de l'année suivante étant excedée par les douleurs, lasse de marcher avec des potences, & craignant sans doute d'être estropiée pendant toute sa vie, ou peut-être vaincuë par la persécution de ses sœurs & de ses amies, elle m'envoïa son mari, qui n'avoit jamais pû la déterminer, pour me prier de la venir voir, m'assurant qu'elle avoit enfin pris la resolution de faire ce que je lui avois proposé. J'y fus sur le champ avec lui pour ne point manquer le moment, & après l'avoir interrogé sur tous

les remedes qu'elle avoit faits, & sur leurs operations, j'examinai l'articulation de la cuisse, & il me parut que le *femur* n'étoit pas dans sa position naturelle, qu'il étoit déplacé, & sortoit en dehors. Sans rien dire de ce que je pensois, je la fis examiner par son Chirurgien ordinaire, & ensuite par celui qui devoit faire les saignées, qui furent de mon avis, sans le sçavoir. Le tout bien éxaminé, je crus devoir user de préparations avant d'en venir aux saignées. Les remedes que je fis préceder sont les suivans.

1°. Je la fis saigner du bras le matin à jeun, & on lui tira deux palettes de sang. Le lendemain je la purgeai suivant cette formule.

℞. tamarind. ping. ℥ vj. coque in decoct. beccabung. ℔ j. fol. absynth. min. p. j. in colatur. ℥ viij. infund. frigide fol. senn. mund. ℥ i ß. salis vegetal. ʒ j. dissolv. mann. Calabrin: ℥ i ß. adde vini stybiat. ℥ ij. fiat potio sumenda cum regimine.

Le jour d'après la medecine, je lui fis prendre les bouillons suivans.

Prenez un jeune poulet vuidé, des

racines d'énula campana, coupées par tranches ſeichées à l'ombre, & ratiſſées, deux gros; de celle de kynorrhodon, de fraiſier, de caprier, & de garence, ratiſſées & coupées par petits morceaux, de chacune demi-once; qu'on fera bouillir dans un pot avec deux écuellées d'eau. Lorſque le bouillon ſera à demi fait, on aura trois écreviſſes de riviere, qu'on fera mourir dans l'eau bouillante, & qu'on mettra enſuite en pâte dans un mortier de marbre; on jettera cette pâte dans le pot; &, lorſque le bouillon ſera fait, on y ajoûtera des feuilles de pimprenelle, de beccabunga, de choclearia hortenſis, & de creſſon de riviere une poignée en tout; on coulera avec expreſſion un quart d'heure après. Dans une cuillerée de ce bouillon on diſſoudra vingt grains de tartre chalybé que Mademoiſelle prendra le matin au ſortir de ſon lit, avalant le bouillon par deſſus, & continuant pendant douze jours.

On purgera à la fin des bouillons avec la medecine ci-deſſus, mais on retranchera l'once & demie de vin ſtibié, en ſubſtituant à la place trente grains de rhubarbe en poudre.

Enſuite Medemoiſelle prendra pendant dix jours la ptiſane ſuivante.

℞. fol. choclear. hortens. beccabung. & nasturt. aquatil. fol. salv. ment. & meliss. a. m. j. coque in suff. quantit. aq. fontan. ad tertiæ part consumpt. adde flor. mav'. & violar. a. p. ij. fiat ptisana pro potu ordinario.

Ces remedes étant finis, la malade souffroit à l'ordinaire, ses douleurs n'avoient point diminué, & elle restoit courbée. Alors je vins aux remedes curatifs, je veux dire aux saignées, que je fis pratiquer selon ma méthode, & au régime de vie que j'ai ci-dessus prescrit, après que toutes les saignées furent faites. La malade fut soulagée de ses douleurs, mais elle boitoit encore, & la partie superieure du *femur* paroissoit toûjours hors de la ligne perpendiculaire de son corps & poussée exterieurement, quelques jours après les saignées, je lui ordonnai vers les quatre heures le remede suivant.

℞. decoct. emollient. & laxant. ℔j. in qua bullierit pulp. colocint. ℥j. in nodulo inclus. & suspens. in olla : fiat clyster injiciend. hora jam dicta.

Mademoiſelle prit ce remede ſur le ſopha, où elle ſe tenoit ordinairement; & elle s'endormit. Pendant le ſommeil, il ſe paſſa, à ce qu'elle me dit, une révolution ſi extraordinaire dans ſon ventre & dans tout ſon corps qu'elle s'éveilla en ſuant; elle ſentit comme un bruit qui ſe fit dans l'os de la cuiſſe affectée, lequel s'étendit dans tous ceux de ſon corps; elle ſe fit mettre alors au lit, & ſua abondamment pendant ſon ſommeil. A ſon réveil elle ſe trouva dans un état bien different; car, s'étant levée pour rendre le petit remede, elle s'apperçut qu'elle étoit ferme ſur ſa jambe, qu'elle ne boitoit plus, & que l'os de ſa jambe ne ſortoit plus en dehors, en ſorte qu'elle fut parfaitement guérie, & devint droite comme avant ſa maladie. Sa ſanté ſe rétablit ſi bien en peu de tems que cette Demoiſelle devint plus graſſe & plus groſſe qu'elle n'avoit été auparavant, qu'elle n'a plus eu aucune douleur de Rhumatiſme, & qu'elle a joüi d'une ſanté parfaite. Cette cure eſt de notorieté publique, & la malade peut encore la certifier aujourd'hui.

OBSERVATION V.

Sur un Rhumatiſme univerſel lymphatique, cauſé par un lait répandu dans la maſſe du ſang, après les couches.

LA femme du Sieur Etienne Seranne, Marchand de poiſſons de cette ville, âgée d'environ vingt-ſix ans, d'un temperament phlegmatique & humide, fut attaquée d'un Rhumatiſme univerſel quelque tems après ſes couches (le 28 mars 1736), quoique les lochies euſſent bien coulé. On ne fit pas ſans doute toutes les attentions qu'il eſt à propos de faire pour éviter les accidens qu'un lait répandu dans la maſſe du ſang peut cauſer. Dans cette occaſion il attira après trente ou quarante jours de l'accouchement, un Rhumatiſme univerſel qui cauſa de grandes douleurs & retint la malade dans ſon lit ſans pouvoir ſe remuer, aïant les jambes, & les cuiſſes ſur-tout, œdemateuſes, & tout le corps bouffi.

Cette Demoiſelle n'ignoroit pas les cures que j'avois faites de cette maladie, ni la méthode que j'emploïois pour en

venir à bout. La guérison surprenante de la Demoiselle Garonne, qui avoit attiré l'attention de tout le monde plus que les autres, avoit fait trop de bruit dans la ville pour ne pas être regardée comme un miracle. Cependant la malade me fit prier de la venir voir pour remédier à son Rhumatisme d'une autre façon que par les saignées copieuses & réiterées, craignant, me dit-elle, de ne pouvoir pas les supporter à cause de son état & de sa situation qui étoit differente de celle des autres que j'avois traitées. J'en conviens, lui repliquai-je, mais je crois que vous n'avez rien à craindre de ma méthode dans l'état où vous êtes; je pense même que vous ne guérirez que par cette voie; inutilement j'en tenterai d'autres; vous languirez dans les douleurs, j'ai plusieurs fois éprouvé que les secours que les anciens Médecins, & les nouveaux, nous ont jusqu'ici suggerés sont ordinairement infructueux. Aïant trouvé la malade infléxible, les petites saignées réiterées, les purgatifs fréquens, les sudorifiques, les apéritifs, l'usage des huiles anodynes récentes, les calmans, les bains des eaux chaudes, les sables de la mer, furent emploïés, mais sans fruit; je la

laiſſai enfin à l'uſage journalier des narcotiques, que j'ai preſque toûjours reconnus pour des remedes qui ſoulagent le malade lorſqu'ils ſont donnés à la doſe convenable, mais qui n'ont jamais operé la cure radicale de ces maux.

Le 27 mai 1736 le Sieur Jean Aubengue, Marchand de cette ville, frere de la malade, fut atteint d'une fievre maligne meurtriere dans laquelle j'eus occaſion de demander une conſultation avec un Medecin de Montpellier. C'eſt avec ces ſçavans Docteurs que je cherche à conferer, & c'eſt eux que je demande toûjours lorſque je vois le moindre danger dans les maladies, & que le malade peut en faire la dépenſe.

M. Haguenot, Profeſſeur en Medecine de l'Univerſité de Montpellier, aujourd'hui Conſeiller à la Cour des Aides, & de la Societé roïale des Sciences de ladite ville, fut mandé. C'eſt un Sçavant dont l'eſprit eſt poli & orné. Les belles Diſſertations de Medecine qu'il a données au public, & ſa méthode de traiter les maladies ſécretes en ſont des preuves certaines. Son ſçavoir qui le fait diſtinguer eſt accompagné d'un air de douceur & de politeſſe, qu'on ne trouve

pas communément dans les Sçavans, & qui le fait aimer de tout le monde. Il arriva le second juin à Séte, pendant qu'il y resta, Mademoiselle Aubenque, sœur de Mademoiselle Seranne, pria M. le Professeur de voir cette derniere qui étoit tourmentée de son Rhumatisme ; ce qui se passa à mon insçu. M. Haguenot lui fit une consultation par écrit, pour tâcher de la guérir ; les remedes se firent sans que cela transpirât, le Chirurgien étant sans doute de la confidence ; mais ces remedes porterent à faux, & n'eurent pas, comme il arrive ordinairement, le succès qu'on en attendoit.

La malade étant lasse de souffrir & de rester au lit, & voulant enfin guérir de cette maladie qui la tourmentoit depuis si long-tems, me fit prier de la venir voir, étant dans le dessein de suivre ma méthode. Ce fut alors que le Chirurgien me dit que cette Demoiselle avoit éxécuté une consultation de M. Haguenot, & me fit part des remedes qu'on avoit faits.

Je lui fis plusieurs questions pour parvenir à sçavoir le soulagement qu'elle avoit eu depuis les derniers remedes qu'elle avoit faits. Elle me dit que son Rhumatisme la tourmentoit aussi cruelle-

ment qu'au commencement. Comme elle avoit été purgée depuis peu de jours, je la mis au régime des crêmes de ris & d'orge, que je fis donner de trois en trois heures, eu égard à ſon état : & enſuite je la traitai ſelon ma méthode.

Les foibleſſes furent de la partie à la derniere ſaignée du pied du premier jour des operations ; mais je raſſurai la malade & les aſſiſtans, en leur diſant qu'il en arrivoit de plus grandes aux perſonnes qui n'étoient ni dans ſa ſituation, ni de ſon ſexe, & que je me flattois de finir mes ſaignées ſans allarmes, ſi les femmes qui venoient par un eſprit de curioſité, vouloient me faire le plaiſir de ne pas y aſſiſter, excepté la Garde, qu'on appelloit Gautiere, qui étoit plus aguerrie par le long uſage qu'elle a des malades, & par ſa confiance en moi. Je fus obligé de donner le ſoir un grain & demi de laudanum à la malade pour lui procurer une nuit tranquille, & reparer les forces par le ſommeil.

Le lendemain je lui fis faire les cinq autres ſaignées, & la mis le lendemain à la diete blanche ſelon mon uſage, & en moins d'un mois elle fut non-ſeulement quitte de ſes douleurs, mais abſolument

rétablie. Elle n'a plus eu d'autre attaque.

OBSERVATION VI.

Sur une vieille Sciatique.

LE nommé Esprit Maurin, qui tient un four banal dans cette ville, souffroit depuis plusieurs années d'une Sciatique. Il me pria de vouloir le guérir, comme les autres, parce qu'il ne pouvoit pas vaquer à son métier, qu'il marchoit avec peine, qu'il boitoit en marchant, & ne pouvoit pas dormir pendant la nuit à cause des douleurs qu'il souffroit, & qui devenoient plus considerables lorsqu'il étoit couché dans son lit. Cet homme-là étoit dans l'âge de consistence, d'un temperament sanguin, aïant été vigoureux & robuste.

Je lui fis plusieurs questions pour connoître ce qui avoit donné occasion à sa maladie. Elles furent inutiles, comme il arrive ordinairement. Car la plûpart des malades ne se rappellent point comment leurs maladies arrivent. Je jugeai qu'étant Boulanger, la chaleur du four à laquelle son métier l'expose avoit pû y

contribuer, ſur-tout lorſqu'il m'eut dit qu'il ne pouvoit pas dormir pendant la nuit quand il étoit chaudement dans ſon lit.

Comme il boitoit, j'examinai enſuite la cuiſſe pour ſçavoir ſi le *femur* étoit dans ſa place : je l'y trouvai, je jugeai pour-lors que le boitement ne venoit que du relâchement des ligamens des os, & des muſcles fléchiſſeurs de la cuiſſe. Je ne lui trouvai point de fievre. Je lui demandai encore s'il ne pouvoit pas ſe rappeller le commencement de ſon mal & ce qui l'avoit occaſionné; il me répondit que cette douleur lui étoit venuë inſenſiblement, & qu'elle avoit augmenté dans la ſuite à un tel point qu'il étoit devenu boiteux, & qu'à cauſe des grandes douleurs qu'il ſouffroit il paſſoit les nuits ſans dormir.

Sur ſon rapport je lui preſcrivis une diete pareille aux précédentes, & lui dis de ſe faire donner à quatre heures du ſoir un lavement compoſé de la maniere ſuivante.

♃. fol. ſenn. mundat. ℥ß. coque in aq. fontan. ℔ j. adde poſt colatur. lact. caprin. ℔j. fiat clyſter injiciendus hora jam dicta.

Le jour d'après je lui fis faire une ſaignée ordinaire, & le lendemain je le fis purger ſuivant cette formule.

♃. tamarindor. ping. ℥ vj. coque in decoct. cichor. amari: ℔ j. ſero infuna. frigide per noctem fol. ſenn. mundat. ℥ iv. ſal. vegetal. ʒ ij. incolatur. ℥ vj. diſſolv. mann. Calabr. ℥ ij. adde tartar. ſtybiat. gr ij. fiat hauſtus primus, hora ſexta matutina ſumendus cum regimine: in cyath. altero diſſolv. ror. Calabr. ℥ j. adde tartar. ſtybiat. gr ij. fiat hauſtus ſecundus hora nona ſumendus, interponendo juſculum carnis vervecinæ.

Après un jour de repos, je commençai le matin les ſaignées que je fis éxécuter ſelon mon uſage; enſuite je mis mon malade à la diette blancke, & j'ordonnai d'appliquer un cautere ſur la partie externe & inférieure de la cuiſſe, & je me retirai.

Le Chirurgien qui avoit fait les ſaignées alla en campagne, & pria avant de partir un autre Chirurgien de ſes amis d'appliquer le cautere. Ce dernier y envoïa un Garçon qui l'appliqua ſur un tendon, & ne veillant point ſur la pierre à cautere, elle le brûla, & cauſa au mala-

de une plaie composée. Le premier Chirurgien n'y pouvant remedier, le malade me fit rappeller. Ce dernier me dit que sa Sciatique étoit guérie, & qu'il ne sentoit plus de douleur, qu'il se couchoit sur la cuisse malade, mais que sa plaïe lui causoit toutes ses inquiétudes. Quelle plaïe, lui dis-je ? celle qu'on m'a faite en appliquant la pierre à cautere. Comment, lui dis-je ! est-ce qu'un cautere peut causer tant d'inquiétudes, & de douleurs ? Voïons, lui dis-je, cette plaïe. Je trouvai le tendon brûlé, & une plaïe avec des chairs baveuses. Je fis panser cette plaïe tout autrement qu'on ne faisoit, & je travaillai à faire exfolier le tendon avec l'esprit de thérébentine & celui de vin. Lorsque l'exfoliation fut faite, je fis incarner & cicatriser cette plaïe. Pendant cette cure le malade eut le tems de se bien rétablir dans le lit, & lorsque la plaïe fut fermée il fut radicalement guéri, ne boita plus, & n'a plus eu d'attaques, comme il est aujourd'hui en état de l'attester, ainsi que ses voisins.



OBSERVATION VII.

Sur une vieille Sciatique.

LE nommé Louis Thomas, Brasseur de cette ville, âgé d'environ cinquante-cinq ans, d'un tempérament mélancholique & humide, vint me prier de vouloir le guérir de sa maladie, qui le faisoit souffrir depuis long-tems & l'empêchoit de gagner sa vie. Je lui dis de ne point se mettre en peine de son nécessaire pendant sa maladie. Je lui donnai le second août 1737 le moïen de pouvoir mettre le pot au feu, & de faire acheter du ris & de l'orge pour faire des crêmes; & le lendemain j'y fus à six heures du matin, & fis avertir son Chirurgien pour éxécuter mes ordonnances en ma presence, ce qui se fit comme je l'ai déja dit. Je lui ordonnai ensuite le lait pendant quinze jours pour toute nourriture. Huit jours après le traitement, il se loüa pour Garde-vignes avec M. Garonne le pere, en attendant le tems de la vendange, marchant sans peine, n'aïant plus de douleurs, & étant parfaitement guéri.

OBSERVATION VIII.

Sur un Rhumatisme universel.

LE nommé Guiran, Maître Constructeur, âgé d'environ quarante ans, d'un temperament bilieux & sec, fut atteint le 25 août 1758, d'un Rhumatisme lymphatique universel qui le retenoit dans son lit, aïant des douleurs cruelles. Il fit appeller son Chirurgien, qui d'abord lui fit les remedes suivans, qui furent, à ce qu'il m'a dit, une saignée du bras, & lavement ci-après.

℞. fol. senn. mundat. ℥ß *coq. in aq. fontan.* ℔. *colatur. adde lact. caprin* ℔. *fiat clyster injiciendus hora quarta serotina.*

Mais comme il souffroit toûjours, sa femme vint me prier de venir le voir pour tâcher de remedier à ses souffrances. Je lui demandai depuis quel tems il étoit atteint de ces douleurs, & à quelles occasions elles lui étoient survenuës; s'il s'étoit mis dans l'eau lorsqu'il suoit, ou qu'il étoit échauffé; s'il s'étoit exposé à un air froid; s'il avoit été sujet autre-

fois à ces douleurs ; s'il avoit des hé-
morrhoides ; si elles avoient cessé de
couler ; en un mot je lui demandai par
quelle cause exterieure, ou par quel abus
des choses non-naturelles ce Rhumatis-
me l'avoit attaqué. Il me répondit que
comme les Artisans n'y regardent pas
de si près, il s'exposoit souvent tout
échauffé à l'air froid, que son métier
de Caléfateur & Constructeur l'obligeoit
de se mettre souvent dans l'eau, quoi-
qu'il suât; qu'avant son attaque il s'étoit
exposé à un vent marin qui étoit fort
humide & froid étant sur l'eau, & suant
du travail.

La facilité avec laquelle j'avois réus-
si à guérir tous les précédens Rhumatis-
mes que j'avois traités par ma méthode,
sans avoir pû découvrir souvent leur cau-
se, m'engagea à suivre toûjours la route
que j'avois déja tracée pour la cure de
ces maux ; ainsi je mis le malade au ré-
gime de vie ordinaire, & le disposai aux
operations par un petit remede que je
fais toûjours précéder. Le lendemain je
fis commencer les saignées, à six heures
du matin, selon mon usage, & je les
fis continuer pendant deux jours : les
saignées finies, je mis le malade à la

diette blanche pendant quinze jours ou un mois. Il fut guéri & rétabli au bout de ce tems-là, & n'a plus eu de douleurs rhumatiſmales, ni d'attaques de Rhumatiſme, comme il peut l'atteſter, étant un témoin encore vivant & irréprochable.

OBSERVATION IX.

Sur un Rhumatiſme gouteux.

LE fils de la veuve Bouſquier de cette ville, âgé d'environ ſeize ans, d'un temperament bilieux & ſec, mais grand & fluet, fut ſubitement attaqué de douleurs très-vives aux jointures des poignets, des coudes, des épaules, des pieds, des genoux, & des cuiſſes, en ſorte qu'il ne put d'abord ſe ſoûtenir ſur ſes jambes, & qu'il fut obligé de garder le lit, faiſant en vain des efforts pour ſe remuer, ſouffrant cruellement, étant dans de grandes inquiétudes, & ne pouvant dormir ni jour ni nuit. Cet état de ſouffrance obligea ſa mere de venir me prier de ſoulager ſon fils, & d'avoir pitié de ſa ſituation fâcheuſe, craignant que ce jeune garçon ne reſtât eſtropié,

& hors d'état de gagner sa vie. Je fus le voir & lui demandai ce qui avoit pû occasionner ce Rhumatisme qui avoit si subitement fait des nœuds aux pieds, aux genoux, & aux poignets. Je le trouvai avec une grosse fievre, & souffrant extrêmement de ses douleurs. Je lui fis encore plusieurs questions pour découvrir la cause éloignée de sa maladie. La mere me répondit, vous sçavez que mon fils travaille aux pontons qui sont sur l'eau, que ce travail est pénible, & le fait suer, qu'il est exposé à l'air froid, & au vent de mer. Ne pouvant tirer du malade que des cris, & des plaintes, je dis à la mere d'appliquer des linges chauds sur les parties affligées, pour tâcher de découvrir si la cause de ce Rhumatisme étoit froide ou chaude. Je lui demandai ensuite si ces applications chaudes l'avoient soulagé, ou s'il avoit plus souffert; il me répondit qu'il n'y avoit rien connu. Je lui dis encore de frotter ces parties avec du savon mol dissous dans l'eau-de-vie, & d'appliquer du papier & des linges chauds par dessus; ce qui me met au fait de l'humeur qui cause les douleurs; car si le Rhumatisme est chaud, le malade n'est point

ſoulagé par ces applications & les douleurs ſont plus vives, mais s'il eſt froid, les remedes chauds le ſoulagent, *contraria contrariis gaudent.*

Je trouvai par mes épreuves que la cauſe de ce Rhumatiſme étoit chaude, j'en entrepris pourtant la cure de la même maniere que des précédens, je veux dire par les ſaignées, leſquelles étant faites, le malade ne ſouffrit plus de ſes douleurs, fut tranquille & repoſa un peu, mais il ne put d'abord ſe remuer aiſément ni marcher. Je le mis au lait pour toute nourriture, & quelques jours après je le purgeai avec un minoratif; je lui fis après continuer ſa diette, & lui preſcrivis tous les ſoirs un grain de laudanum. Ses mains & ſes bras reprirent bientôt après leur mouvement, mais les pieds & les genoux reſterent environ un mois à pouvoir ſupporter le corps. Au bout de ce tems il fut guéri. Il eut à la vérité pendant quelques mois les pieds foibles & ſenſibles; il n'étoit pas bien ferme ſur ſes jambes lorſqu'il marchoit ſur un pavé inégal & raboteux, mais il fut bientôt en état de travailler de ſon premier métier, où il s'occupe encore aujourd'hui, & il n'a plus eu d'attaque, comme il peut le certifier.

OBSERVATION X.

Sur un Rhumatiſme gouteux habituel.

MADEMOISELLE Antoinette Boſc, fille de M. Boſc, Conſeiller à la Cour des Aides de Montpellier, qui reſidoit en cette ville, âgée d'environ vingt ans, d'un temperament ſanguin & humide, ſouffroit depuis long-tems par intervalles d'un Rhumatiſme qui attaquoit les jointures & le corps des muſcles des bras, & des jambes. Cette Demoiſelle en eut une attaque à S***, qui la faiſoit beaucoup ſouffrir. Ce fut à cette occaſion qu'elle apprit que j'avois guéri pluſieurs perſonnes de cette maladie, par une méthode qui m'étoit particuliere, & que je la guérirois ſans doute comme les autres. Cette Demoiſelle, qui ne ſouhaitoit rien tant que de ſe délivrer d'une maladie qui la tourmentoit dans pluſieurs ſaiſons de l'année, me fit prier par Madame ſa mere de la traiter; ce que je fis avec plaiſir, & je commençai par ordonner un petit remede qu'elle prit le ſoir. Le lendemain je la fis ſaigner du bras, & le jour d'après elle fut pur-

gée avec une medecine, ſuivant cette formule.

℞. fol. ſenn. mundat. ℥ ij. ſal. vegetal. ʒ j. infunde frigide per noctem in decoct. cichor. amar. ℥ viij. in colatur. diſſolv. mann. Calabrin. ℥ ij. adde rhe. elect. pulverat. grana xxx. Fiat potio ſumenda hora ſexta matutina cum regimine.

Je réglai ſon régime de vie conformément à ma méthode, & je fis commencer les ſaignées, le lendemain de la medecine, & je les fis éxécuter, comme je l'ai déja dit. Pendant le cours des ſaignées, il arriva bien des accidens qui n'avoient pas paru dans le traitement des autres malades; car après la quatriéme, la malade tomba en ſyncope, d'où elle revint en la frottant avec l'eau de la Reine d'Hongrie. Elle eut enſuite l'air niais & de fatuité des perſonnes vaporeuſes; tantôt elle rioit, & tantôt elle pleuroit. Après les ris & les pleurs qui ſe ſuccedoient, elle tomboit dans une grande triſteſſe, & dans des terreurs. Ces accidens de vapeurs finirent par le ſecours d'une potion antihyſtérique que je lui fis donner: elle revint dans ſon aſ-

ſete ordinaire, mais tout cela ne ſe paſſoit pas ſans de grandes allarmes de ſa part & de celle des aſſiſtans.

Sur la fin de la ſaignée du pied que je fis continuer le ſoir vers les trois heures, ſelon ma méthode, les accès de vapeurs parurent comme après la précédente ſaignée, ce qui me dérangeoit. Elle ſe fit pourtant à l'ordinaire, je lui fis donner de l'eau de fleurs d'oranges pour remédier à ces vapeurs; la foibleſſe dura plus que la premiere, les ris & les pleurs reparurent comme la premiere fois, la malade tomba enſuite dans une grande triſteſſe & dans des terreurs, mais après un certain tems ces accidens diſparoiſſoient, & la Demoiſelle revenoit dans ſon premier état.

Le lendemain à dix heures, dans le tems que les deux ſaignées ſe faiſoient, il ſurvint une ſi grande foibleſſe que cette Demoiſelle devint fort pâle; ſon viſage changea, elle eut une ſueur froide ſur tout ſon corps, & le pouls diſparut. Je fis alors fermer les veines pour la faire revenir de cette foibleſſe. On la frotta avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, & je lui fis donner un gros de thériaque recente, délaïée dans l'eau de

fleurs d'oranges que nous avions dans la maiſon ; mais, comme la ſyncope duroit trop long-tems, je lui fis avaler quelques gouttes d'eau de la Reine d'Hongrie pour la ranimer plûtôt ; la chaleur naturelle revint & le pouls ſe ranima avec les forces.

Le ſoir je fis faire la derniere ſaignée malgré tous ces accidens : mais la fievre qui n'étoit point ſurvenuë aux autres malades que j'avois traités, ſe déclara vivement. Je vous avoüe qu'elle m'inquieta. Les redoublemens qui parurent régulierement le ſoir ne me donnerent plus lieu de douter que cette Demoiſelle ne fût attaquée d'une fievre de pourriture dont les caracteres vous feront connoître la gravité & la malice. La malade ſe plaignit d'abord d'une grande douleur aux reins & à la tête, d'un grand abbattement, d'une fievre violente avec des redoublemens, aïant ſouvent les accidens de vapeurs dont j'ai déja fait mention, ſçavoir des foibleſſes, des ſoupirs qui ſaiſiſſoient le cœur des aſſiſtans, une grande peur de mourir, des pleurs, des ris, un viſage pâle plombé & éteint.

Je réfléchis ſérieuſement ſur ces

ſymptômes, & je crus que je ne devois vraiſemblablement les attribuer qu'à une grande pourriture que les ſaignées avoient attirée dans la maſſe du ſang, ou qu'elles avoient développé. Je jugeai que les ſaignées avoient ſuffiſament deſempli les vaiſſeaux pour ne pas craindre que la pourriture qui ſe trouvoit au large pût procurer quelque inflammation dans quelque viſcere, étant convaincu que ſi cela arrivoit la malade ſeroit hors d'état d'y reſiſter. Toutes ces réfléxions m'inquietoient, parce qu'on n'auroit pas manqué d'imputer à ma méthode, le funeſte évenement de cette nouvelle maladie, qui s'étoit fort mal-à-propos manifeſtée pendant le tems de la cure de ſon Rhumatiſme, & qui auroit ſans difficulté beaucoup contribué à la décréditer dans l'endroit où elle avoit pris faveur, & même à la faire condamner partout, quoiqu'elle n'eût jamais été ſuivie d'aucun fâcheux accident dans les autres perſonnes. Toutes réfléxions faites, je dirigeai mes intentions du côté des purgatifs, pour vuider auſſi promptement qu'il m'étoit poſſible de le faire la pourriture, avec les égards que je devois aux forces de la malade. Je mis dans le mo-

ment en uſage les petits remedes ſuivans, tant ſimples que compoſés, que je fis donner deux fois le jour d'intervalle d'un purgatif à l'autre, l'un avec l'eau & l'huile, & l'autre avec le lait & le ſenné en décoction. Les medecines que j'emploïois étoient ainſi compoſées.

℞. fol. ſenn. mund. ℥ ß. ſal. vegetal. ʒ ij. infunde frigide per noctem in decoct. cichor. amar. ℔ j. in colatur. ℥ vj. diſſolv. mann. Calabrin. ℥ ij. adde tartar. ſtibiat. gr. ij. fiat hauſtus primus; in cyath. 2°. diſſolve quoque ror. Calabrin. ℥ j ß. adde tartar. ſtibiat. gr. ij. fiat potio purgans duabus vicibus ſumenda horis medicis.

Son régime de vie étoit des bouillons à la viande donnés de quatre en quatre heures, & la ptiſanne ordinaire étoit faite avec les feuilles de la grande ſcolopendre, & par intervalles quelques taſſes d'infuſion des feuilles de *gnaphalium maritimum*. Cette maladie, qui dura vingt jours, & qui me faiſoit craindre, fut terminée par des purgatifs réiterés, & donnés à un jour d'intervalle l'un de l'autre. Je ſoûtenois les forces de la malade par des potions cordiales légéres,

& fort peu animées, mais seulement répétées & prises par cuillerées. Cette Demoiselle se tira d'affaires, malgré les écarts qu'elle fit sur le manger pendant sa convalescence qui dura long-tems. Je ne pus point la mettre au lait pour toute nourriture, mais je lui conseillai de changer d'air. Elle se détermina à aller à Montpellier son païs natal, où M. Verny, grand Praticien, lui fit prendre quelques remedes, & où elle se rétablit.

OBSERVATION XI.

Sur un Rhumatisme aux lombes, & une Sciatique.

LE nommé Gachon, Patron de Trebuchet, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux & chaud, fort & vigoureux, fut atteint le 12 mars 1742, d'un Rhumatisme dont les douleurs s'étendoient des lombes jusqu'aux pieds, & qui le retenoit dans le lit. Après avoir éprouvé tous les remedes que les femmes charitables proposent, & se piquent souvent d'enseigner aux malades, & ceux que les Chirurgiens essaïent à leur tour, lassé de souffrir, il me fit prier pr sa

mere de venir le voir pour le guérir comme j'avois fait bien d'autres.

Je lui fis toutes les questions qui pouvoient m'instruire sur la cause éloignée de sa maladie principalement pour me confirmer dans l'idée que ma méthode venoit à bout de toutes les espéces de Rhumatismes, quoiqu'ils eussent differentes causes ; ce que l'expérience m'avoit fait voir. Ensuite je le mis au régime de vie, & le lendemain l'ordre de ma cure fut exécuté ; il fut guéri, bientôt rétabli, & n'a plus eu d'attaque depuis ce tems-là, comme il peut l'attester, jouissant encore d'une santé parfaite.

OBSERVATION XII.

Sur la même maladie que la précédente.

LE nommé Coste, Patron de Trebuchet, âgé d'environ trente-six ans, d'un temperament sanguin, mais fort peureux & peu vigoureux, fut aussi atteint presque dans le même tems que le susnommé, le 12 avril 1742, de la même maladie, qui l'empêchoit non-seulement de travailler, mais encore de marcher. Après être resté long-tems dans

cet état de souffrance, aïant mis en usage les baumes des empyriques, comme le font ces sortes de gens; les huiles, les bains aromatiques, & spiritueux, la saignée, la purgation, &c. Il en resta là & languissoit dans les souffrances. Sa femme, qui étoit chargée d'une grosse famille, le chagrinoit sur son état, & ajoûtoit encore à ses douleurs; elle ne cessoit de le solliciter à faire comme son voisin Gachon qui étoit guéri. Le mari qui craignoit fort les saignées, & étoit d'ailleurs un poltron, ne se rendoit pas aux fréquentes semonces de sa femme, qui le servoit en rechignant & en grondant. Vaincu par les instances de sa femme, & pressé d'ailleurs par la nécessité, il se rendit enfin, & la femme vint me prier de venir guérir son mari d'un Rhumatisme, comme j'avois déja fait Gachon. Je le vis & tâchai de m'instruire de la cause évidente de son mal, qu'on peut aisément conjecturer en conséquence des occupations journalieres de ces Patrons qui font des travaux pénibles, & sont fort souvent dans l'eau pour la pêche, où ils s'occupent après avoir travaillé sept à huit mois de l'année sur un tréhuchet.

Je lui preſcrivis mon régime de vie, & le lendemain je fis exécuter les ſaignées. La peur qu'il avoit qu'on ne lui tirât tout ſon ſang, & qu'il ne mourût, le faiſoit tomber en défaillances aux premieres ſaignées, de ſorte qu'il falloit toûjours l'encourager, lui frotter le nez, les tempes, avec de l'eau de la Reine d'Hongrie ; &, pour lui tirer la quantité convenable du ſang, il falloit lui jetter de l'eau fraîche avec force ſur le viſage, & lui donner de l'eau & même du vin pur. A la neuviéme ſaignée il eut en lui fermant la veine une ſyncope accompagnée de convulſions, d'un viſage éteint & plombé, ſon corps devint froid, & il tomba dans un ſi fort aſſoupiſſement qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie. Les femmes preſentes, qui ſe rendent plus ſouvent chez les malades par curioſité que pour le ſecourir, crierent, miſericorde, cet homme-là eſt mort. Elles ſortirent & laiſſerent le malade entre les mains du Chirurgien, & les miennes. Nous l'étendîmes dans ſon lit. Ce premier fut preſque auſſi allarmé que les femmes, quoiqu'il eût fait plus ſouvent que les autres maîtres de la ville cette operation ſous mes ïeux. Je travaillai à

faire revenir le malade de cet état, & je le priai d'aller chercher de la thériaque vieille, de la confection d'hyacinthe, & quelques gouttes de lilium de Paracelse que je fis prendre au malade.

Cette syncope, qui l'avoit rendu froid, sans pouls, sans connoissance, sans mouvement, avec les ïeux fermés, & dans l'assoupissement, jetta le Chirurgien à son retour dans de plus grandes allarmes; ne lui étant arrivé rien de semblable dans les autres cas. J'eus beau lui dire que la peur avoit produit ces effets, & que le malade reviendroit, il n'en fut pas moins étourdi du coup. Quelque peu de tems après le pouls se manifesta, les sueurs froides disparurent, la chaleur naturelle revint, le malade ouvrit les ïeux, il revint de sa létargie, nous parla, & nous raconta qu'il ne sçavoit d'où il venoit, qu'il étoit dans un parfait repos, & dans une douce tranquillité & qu'il étoit dans un bon sommeil d'où nous l'avions tiré.

Je fis faire le soir la derniere saignée à quatre heures. Elle se passa sans foiblesses, au grand contentement du Chirurgien qui la craignoit beaucoup. Le lendemain je mis le malade au lait pour

toute nourriture. Mais rien ne fut égal à l'étonnement des femmes, qui virent vingt jours après cet homme qu'elles croïoient mort se porter à merveille, & marchant ferme dans les rues. Il a joüi depuis ce tems-là d'une santé parfaite, & n'a plus eu d'attaque.

OBSERVATION XIII.

Sur un Rhumatisme universel lymphatique.

LA fille cadette de Jean Julian, Patron de Ponton, âgée d'environ dix-huit ans, d'un temperament lymphatique & froid, fut atteinte, le septiéme septembre 1742, d'un Rhumatisme gouteux, avec des nodus à quelques jointures, aïant des douleurs très-vives dans tout le corps, & la fievre, & ne pouvant se remuer dans son lit. Malgré la peur, & sa repugnance pour les saignées, elle se détermina à me faire prier par sa mere de la venir voir. Cette jeune fille souffroit si cruellement depuis long-tems qu'elle me pria au nom de DIEU de la soulager. Je lui dis qu'elle ne pouvoit l'être que par les saignées, que je sçavois qu'elle craignoit beaucoup. Je la mis à

la diette ordinaire, & lui fis donner ce jour-là un petit remede simple.

Le lendemain je fis commencer mes operations, que je fis exécuter, comme je l'ai dit dans ma Méthode. Il arriva plusieurs foiblesses pendant le cours des saignées qui nous empêcherent de tirer à chacune la quantité de sang necessaire pour guérir, & quoique dans celles où il n'arrivoit pas de syncopes, j'eusse la précaution d'en faire tirer au-delà, je jugeai qu'on n'en avoit pas assez tiré pour qu'elle fût aussi-tôt guérie que les autres. Je la mis au lait pour toute nourriture, ne pouvant point en tirer un meilleur parti pour le nombre des saignées. Il est vrai aussi que les douleurs devenuës suportables, & les nodus resterent plus long-tems à passer que dans les autres cures, mais elle n'en fut pas moins guérie, & elle n'a plus ressenti d'attaques, joüissant aujourd'hui d'une santé parfaite, & faisant son métier de Couturiere.



OBSERVATION XIV.

Sur un Rhumatisme universel.

LA fille aînée de Jean Julian, Maître Tonnelier de cette ville, âgée d'environ vingt-un ans, d'un temperament mélancholique & froid, fut atteinte le 20 juin 1743 d'un Rhumatisme universel froid, que les remedes ordinaires, les bains de Balaruc, les sables de la mer, & bien d'autres applications externes n'avoient pas pû guérir. Voulant remédier à sa maladie, elle me fit prier par sa mere de venir la voir, & elle eut recours à moi comme à sa derniere ressource, n'aïant pas pû être soulagée de ses douleurs par personne. Je la fus voir, & lui dis que sa timidité & son obstination lui avoient valu bien des souffrances, qu'elle auroit pû s'épargner, puisqu'elle seroit guérie depuis plus d'un an, si elle avoit voulu se faire traiter comme les autres qui l'étoient. Elle n'ignoroit pas que sa cousine avoit été guérie de son Rhumatisme par le secours des saignées. Je lui prescrivis la diette ordinaire, & j'en vins le jour

d'après à mes operations, que je ne pus faire exécuter qu'en partie; la timidité de cette fille & la peur de sa mere m'empêchant de pouvoir faire les dix saignées à la quantité du sang necessaire; aussi fut-elle plus long-tems à guérir, mais elle le fut pourtant dans l'espace de deux mois, & elle se porte à merveille.

OBSERVATION XV.

Sur un Rhumatisme universel invétéré.

LE Capitaine Pierre, ou Pitter Paw, Anglois, Maître du Navire nommé le Propatris Hollandois, étant dans ce port, dit le 12 mai 1743, au Sieur Contrestin, Maître Chirurgien de cette ville, qu'il souhaitoit fort de guérir radicalement d'un Rhumatisme habituel, dont la derniere attaque avoit été de six mois. Il avoit été plusieurs fois traité, & en dernier lieu à Livourne, d'où il fut obligé de partir avec son Navire sans être guéri. Il lui dit que peut-être les bains de Balaruc, qui avoient une si grande réputation pour la guérison de ces maux, ou les Medecins de ce païs-ci, qu'on

regarde comme très habiles, pourroient réüssir a le guérir. Le Chirurgien répondit qu'il y avoit dans la ville un Medecin qui avoit trouvé une méthode pour guérir radicalement cette eſpece de maux, quelques vieux qu'ils fuſſent, & que lui Contreſtin pouvoit lui aſſurer que tous les malades que ce Medecin avoit traité dans la ville étoient guéris, & devoit ce témoignage à la vérité, en aïant vû quelques-uns avec ce Medecin; mais que ſçachant par experience que les Anglois craignent beaucoup les ſaignées, il auroit peut-être de la peine à ſe déterminer à cette cure qui ne conſiſtoit eſſentiellement qu'en ſaignées. Si vous m'aſſurez, reprit le Capitaine, que je n'aurai plus d'attaque, je m'y déterminerai volontiers; j'ai tant ſouffert qu'il ne tiendra pas à moi de faire tout ce qu'il m'ordonnera, pourvû que je guériſſe entierement. Je puis vous proteſter, Monſieur, que tous ceux que j'ai traité ſous ſes ordres le ſont radicalement.

Quelque tems après que le Capitaine eut fini ſes affaires, il vint chez moi avec M. Kayer, Interpréte des Langues, pour me prier d'avoir la bonté de le traiter d'un Rhumatiſme qui le tourmentoit depuis

long-tems. Je lui dis que je ferois mon possible, & que j'avois lieu d'esperer qu'il seroit guéri, pourvû que son Rhumatisme ne vînt point de quelque maladie que la galanterie procure souvent. Je l'interrogeai sur cet article, & le priai d'être de bonne foi, afin que j'eusse la satisfaction de le voir guéri comme les autres que j'avois fait traiter.

Je commençai par prescrire le soir même le régime de vie, ensuite j'ordonnai un petit remede pour le lendemain. Le jour d'après il prit la même medecine que j'ai décrite dans la cinquiéme de mes observations.

Le quatorziéme je lui fis faire les cinq saignées selon mon usage. Mais comme j'avois à faire à un bon sujet, & que je taillois en plain drap, le Capitaine étant de bonne volonté, bien constitué, d'un temperament sanguin, dans l'âge de consistence, & bien assuré, je fis faire mes operations avec toute l'exactitude & la précision que ma méthode peut le demander.

Je priai le Chirurgien de mesurer les vases ou sultanines où on devoit mettre le sang du bras, & la terrine avec l'eau où le sang du pied devoit couler. Cela

fait, je laissai couler du bras au-delà de deux livres de sang dans les sultanines, le sang pesa net deux livres & demie, & celui du pied pesa net deux livres dix onces. Je suis dans l'usage de faire les premieres saignées plus copieuses, pour ne point être en arriere dans les dernieres saignées, où les foiblesses arrivent plus fréquemment, si on n'a soin de faire précéder les remedes généraux.

Mais pour que je sçusse à quoi m'en tenir sur la quantité de sang que je faisois tirer, je marquai sur le verni de la terrine l'endroit où l'eau alloit après avoir pesé, ensuite je fis une autre marque à la terrine précisément sur la surface du sang, ce qui me servit pour tirer la même quantité dans les autres saignées Je continuai mes operations dans ce goût-là.

Malgré la fermeté & le courage de ce Capitaine, il survint sur la fin des saignées quelques petites foiblesses, dont il revint aisément. Je lui fis donner le soir un grain de laudanum, & deux drachmes de syrop de pavot blanc dans l'eau de lis. Après les deux jours destinés aux saignées, je le mis au lait pour toute nourriture, & il fut soulagé.

Je le priai de m'écrire s'il lui ſurvenoit quelque autre attaque ; ce qu'il me promit, mais ni M. Contreſtin ni moi n'avons pas eu de ſes Lettres. J'ai appris ſeulement de M. Kayer que ce Capitaine avoit fait un voiage à Marſeille depuis ce tems-là, qu'il ſe portoit bien, & pluſieurs Capitaines Hollandois, à qui on a demandé des nouvelles du Capitaine Paw, nous ont dit qu'il n'avoit plus ſes douleurs ; c'eſt tout ce que j'en ſçai.

OBSERVATION XVI.

Sur un Rhumatiſme gouteux univerſel.

LE nommé Georges Durand, Matelot de cette ville, âgé d'environ 30 ans, d'un temperament bilieux & ſec, fut atteint le 18 fevrier 1744, d'un Rhumatiſme qui attaquoit tous ſes membres, excepté les extrémités des pieds, & des mains. Il avoit déja eu le malheur de ſe diſloquer l'humerus, par une chûte dans une barque, en faiſant la manœuvre, au mois d'août de l'année précédente. On n'avoit pas pû lui reduire cet os, à quelquelque Bailleur qu'il ſe fût adreſſé.

En

En vain je tentai de le guérir par les remedes ordinaires ; les ſaignées de neuf onces réiterées ne furent point oubliées, les purgatifs fréquens, les huiles anodynes priſes interieurement, les applications de toute eſpece, les fumigations, le lait, les ſudorifiques, les narcotiques, les bains de Balaruc, les ſables de la mer, réiterés en pluſieurs ſaiſons ne furent point oubliés ; mais malgré tous ces ſecours le Rhumatiſme ſubſiſtoit, & tourmentoit toûjours le malade. Au printems de l'année 1745, après la quinzaine de Pâques, je le déterminai enfin à ſuivre la méthode qui en avoit tant guéri, étant honteux à lui de ſouffrir ſi long-tems ſans vouloir prendre l'unique route pour y parvenir. Je le mis à la diette, & fis précéder les remedes généraux. Après un jour de repos je fis commencer mes operations, que je continuai dans le même ordre, de la même maniere, & à la même quantité que je l'ai dit ci-deſſus ; mais les foibleſſes furent ſi frequentes le dernier jour, & aſſez fortes à la neuviéme ſaignée, pour qu'il ne fût pas poſſible de le déterminer à ſe laiſſer faire la dixiéme, qui me paroiſſoit d'autant plus néceſſaire que celles

du dernier jour, qu'un Garçon Chirurgien aussi timide que le malade, avoit faites, n'étoient pas suffisantes. Je fus obligé d'en rester là, ne pouvant pas faire saigner le malade malgré lui. Je le mis au lait pour toute nourriture pendant un mois; ses douleurs cesserent, il se leva du lit d'où il ne bougeoit, mais vingt jours après il lui survint une douleur au genou, qui le retint dans la maison & lui causoit des douleurs comme si on le lui piquoit avec des aiguilles, & des chaleurs si fortes qu'il passa quelques nuits sans dormir, & dans les souffrances. Je lui dis qu'il l'avoit bien vou'u, n'aïant jamais pû se déterminer à se laisser saigner pour la dixiéme fois. Je lui dis de continuer le lait, & au bout d'un mois & demi du commencement de sa cure ses douleurs cesserent entierement, les forces & la santé se rétablirent, il ne lui resta qu'un peu de roideur à la jambe que les dernieres douleurs avoient attaqué. Mais j'ai lieu de croire, après ce que j'ai vû dans le cas de Bousquier, que le jeu de ce genou se remettra. Au reste cet accident ne l'empêche point de travailler & de gagner sa vie.

Voilà, Monsieur, toutes les Obser-

vations que je puis vous donner aujourd'hui, avec toute la candeur possible. Je crois qu'on auroit grand tort de ne pas éprouver cette méthode de guérir, puisque l'authenticité de ces cures est si bien établie. Ainsi j'exhorte les grands Medecins, & sur-tout ceux des Hôpitaux, d'en faire usage; & j'ai tout lieu d'esperer qu'ils l'emploïeront, du moins pour les malades qu'ils n'auront pas pû guérir par les voies ordinaires, & qui languissent depuis long-tems dans les souffrances. Ils auroient grand tort de ne pas le faire; je prétends même qu'il y auroit de la dureté de leur part de les laisser souffrir plus long-tems sans l'essaïer. Ils pourront sans danger attaquer les vieilles Sciatiques qui font souffrir les malades jusqu'à leur mort, comme les Rhumatismes, & je crois pouvoir les flatter qu'ils s'assureront par d'heureux succès de l'efficacité de ma méthode. S'ils la mettent en pratique, l'experience leur apprendra que les malades qu'on n'aura pas saignés aussi abondamment qu'il le faut à cause des foiblesses, ou par quelque autre raison, ne guériront pas aussi promptement que ceux qui l'auront été suffisamment. Certains mê-

me ne guériront parfaitement de leurs douleurs qu'un mois après la cure, d'autres en seront encore atteints, peu de tems après avoir été très-soulagés ; & quelques-uns auront de nouvelles attaques à certaines parties du corps. Il ne faut pourtant pas s'allarmer, il faut au contraire rassurer les malades, & leur promettre dans peu une guérison sûre ; car tous ces cas me sont arrivés. Lorsque les malades seront bien rétablis, ils ne ressentiront plus de douleurs, & seront absolument guéris. Je puis vous assurer de plus qu'ils joüiront d'une santé aussi parfaite qu'avant leur maladie. Je me crois encore obligé de dire en faveur des timides qu'il ne m'est jamais arrivé rien de fâcheux dans les cures que j'ai entreprises. Enfin je puis vous attester, sans me faire un mérite aux dépens de la vérité, qu'on peut mettre en usage cette méthode sans risquer de compromettre sa réputation, ni son honneur.



DISSERTATION
SUR LA
GOUTE,
ET LE
RHUMATISME,

OÙ L'ON ENSEIGNE UNE méthode propre pour combattre ces maladies cruelles, beaucoup plus efficacement qu'on ne l'a fait jusqu'à present.

Traduite de l'Anglois de M. JAMES, *Docteur Aggregé au Collége des Medecins de Londres.*



DISSERTATION

SUR LA GOUTE ET LE Rhumatisme, où l'on enseigne une méthode propre pour combattre ces maladies cruelles, beaucoup plus efficacement qu'on ne l'a fait jusqu'à present.

Traduite de l'Anglois de M. JAMES, Docteur Aggregé au Collége des Medecins de Londres.

RIEN n'a plus retardé les progrès qu'on auroit peut-être pû se flatter de faire dans la Medecine depuis un grand nombre d'années, que l'attachement opiniâtre de ceux qui la professent à certains systêmes particuliers de théorie & de pratique; car l'on voit par une infinité d'exemples, que l'histoire de la Medecine nous fournit, qu'ils ont traité avec autant de hauteur

que de mépris ceux qui ont proposé quelque chose d'avantageux au genre humain, pour peu qu'il eût l'air de nouveauté, ou qu'il contrequarrât les opinions reçûës, quelque erronées qu'elles fussent. Cet abus a été cause que la réputation d'un grand nombre de remédes excellens, & de méthodes de pratique recommandables, a été pour ainsi dire étouffée dès le berceau, & que d'autres ont eu toutes les peines du monde à surmonter une prévention déraisonnable, malgré les efforts que des personnes sincéres ont faits pendant plus d'un demi-siécle pour les soûtenir. C'est ce dont le quinquina & l'antimoine nous fournissent des exemples palpables. Quant à ce dernier, il est étonnant qu'après que Basile-Valentin nous a prouvé par une infinité d'experiences, que l'usage interne de ce minéral est non-seulement sûr, mais encore d'une utilité admirable dans plusieurs maladies obstinées, & que son sentiment a été confirmé par Paracelse, Matthiole, Angelus-Sala, & plusieurs autres, Grevinus ait osé avancer, malgré le témoignage de ses sens, que l'antimoine est un poison très-pernicieux, & que l'usage de ce minéral dans la Mede-

cine ait été défendu en 1566, non-seulement par la Faculté de Paris, mais encore par un Arrêt du Parlement. Paulmier fut chassé en 1609 de la même Faculté pour l'avoir emploïé ; & ces préjugés ont continué jusqu'en 1666, que l'on a permis aux Medecins de s'en servir.

Ce préjugé étrange des Medecins contre tout ce qui est nouveau, quelque raisonnable & éprouvé qu'il soit, a sans doute fourni à Moliere l'idée d'introduire dans une de ses Comédies un Medecin ridicule qui s'applaudit d'avoir soûtenu une Thése contre la découverte moderne de la circulation du sang.

Il est heureux pour les personnes de notre profession de vivre dans un siécle où les Medecins ont généralement trop de candeur & de probité pour contredire par un esprit d'opiniâtreté ceux qui découvrent quelque chose de nouveau, & trop de raison pour démentir le témoignage de leurs sens. Et quand même cela ne seroit point, les hommes aiment, pour la plûpart, à faire usage de leur jugement, & soupçonnent toûjours de l'ignorance, ou de la mauvaise humeur, dans toute opposition qui n'est point fondée sur la raison.

Cette dispoſition des membres qui composent la Faculté, & des hommes en général, m'encourage à publier ce que j'ai lû, entendu & connu par ma propre experience relativement à une méthode particuliere de traiter la Goute, qui eſt de toutes les maladies celle contre laquelle la Medecine fournit le moins de reſſources. Deux motifs m'engagent à prendre ce parti; mon devoir & le deſir que j'ai de défendre l'opinion où je ſuis que l'on peut à apporter du ſoulagement à la Goute; opinion dont j'ai fait part pluſieurs fois au public; de la défendre, dis-je, contre l'épithéte de chimérique qu'on lui a donnée, & de me mettre à couvert du reproche de ſingularité, d'empiriſme, ou d'affection pour la nouveauté.

De tout ce que j'ai lû ſur ce ſujet rien ne m'a paru plus digne d'attention que le grand nombre d'hiſtoires des cures qui ont été faites par Cneuffelius, fils d'un Chirurgien de Bantzen dans la Luſace. On nous repreſente ce Medecin comme parfaitement verſé dans la lecture des Auteurs Grecs & Latins, & comme un excellent Chimiſte. Il prit le grade de Docteur en Medecine à Straſbourg, & y ſoûtint dans une Théſe que l'on peut

guérir la Goute, malgré l'opinion où tous les Medecins des siécles précédens ont été du contraire. Cette proposition révolta presque tous ses Collégues, qui ne lui épargnerent point les titres infamans d'imposteur & de charlatan. Mais cela ne l'empêcha point de devenir le premier Medecin d'Uladislas IV Roi de Pologne, qu'il guérit, à ce qu'on prétend, d'une Goute très-cruelle. Le détail le plus circonstancié que nous aïons des cures qui ont été faites par Cneuffelius se trouve dans une Lettre écrite au fameux de Laët par Christophe Arcissewski, Polonois de naissance, qui étoit emploïé au Brésil en qualité de Colonel & de Surintendant de l'Artillerie. Cet Officier, qui avoit éprouvé l'efficacité des remedes de Cneuffelius, crut ne pouvoir mieux reconnoître le service que ce Medecin lui avoit rendu qu'en faisant part au public de son histoire. On y voit une maladie qui, quoique desesperée par elle-même & compliquée avec plusieurs autres maladies terribles, ceda toutefois à l'habileté de Cneuffelius.

Arcissewski étoit naturellement d'une constitution valétudinaire, mais il la

rendit encore pire par les fatigues de trois expéditions qu'il fit en Amerique, dans lesquelles il passa dix fois l'équateur. Etant revenu du Brésil en Europe en 1639, à l'age de quarante-sept ans, il fut attaqué de catarrhes plus fréquens, & d'une toux plus violente que celle qu'il avoit eue jusqu'alors. A ces deux maladies se joignirent des douleurs cruelles causées par le calcul des reins. Pour comble de malheur il fut tourmenté de la Goute en 1640. Elle fut supportable cette année, mais elle devint plus violente en 1641, & elle augmenta à un tel point en 1642 qu'il ne pouvoit remuer ses jambes, ni se tourner dans son lit, qu'à l'aide d'un domestique.

Comme il est naturel de chercher à se délivrer des maux que l'on souffre, ce Gentilhomme consulta avec autant de soin que de dépense ce qu'il y avoit de plus habiles Medecins en Hollande. Ils lui prescrivirent une quantité extraordinaire de pilules, de potions, de ptisanes sudorifiques & de décoctions antiscorbutiques, selon que chacun d'eux jugea que le cas l'exigeoit. Mais tous ces remedes ne lui furent d'aucun se-

cours ; car tant que ses paroxysmes durerent il se trouva entierement dénué de forces & d'appétit. Il étoit encore attaqué d'un œdême continuel aux pieds & d'un tintement d'oreille perpétuel ; & lors même qu'il étoit le mieux, & que les paroxysmes le quittoient, il se trouvoit tellement affoibli qu'il ne pouvoit se lever de son fauteuil, ni monter son escalier que très-lentement, & avec beaucoup de difficulté.

Le hazard lui aïant fait connoître Cneuffelius, il ne manqua pas de le consulter, n'ignorant point qu'il avoit guéri le Roi de Pologne d'une Goute très-violente. Ce Medecin lui aïant indiqué le régime & les remedes qu'il mettoit en usage contre la Goute, il commença à s'en servir dès le 24 juillet 1642, & il fut parfaitement guéri au bout de l'an.

Arcissewski ne voulant rien laisser à desirer sur ce qui concerne son histoire, a jugé à propos de nous donner un détail circonstancié des effets que ce remede produisit sur sa personne, & des différens états dans lesquels il se trouva pendant tout le tems qu'il en fit usage.

Il fut incommodé durant les trois premiers mois d'un mal de gorge occa-

sionné par l'acidité des breuvages qu'il prenoit ; mais leur usage fit cesser cet inconvénient.

Pendant tout le tems qu'il usa de ce remede, les differentes excrétions qui peuvent donner quelques indications pour en découvrir les proprietés furent telles qu'il suit.

Les déjections depuis le 24 juillet 1642 jusqu'au 12 mars 1643 furent d'une couleur étrangere & contre nature ; car durant les huit premieres semaines elles furent plus noires que de l'encre ; durant les six semaines suivantes, d'un verd noirâtre extrêmement foncé. Cette couleur noire tira tous les jours de plus en plus sur ce que nous appellons communément verd de mer. Mais ses déjections reprenoient quelquefois leur couleur noire lorsqu'il prenoit ses potions acides ; car le Medecin lui ordonna par une lettre d'entremêler ces potions d'adoucissans, afin que les humeurs du corps, semblables aux eaux de la mer qui se trouvent enfermées dans une crique, ne fussent point continuellement agitées, & qu'on pût en calmer le mouvement dans des intervalles convenables. Le malade attribua pendant

long-tems le changement de couleur de ses excrémens au vitriol dont le goût se faisoit sentir dans ses potions ; car il avoit remarqué que ceux qui usent des eaux vitrioliques d'Allemagne & de Hongrie, & particulierement de celles de Spa rendent des excrémens de couleur noire. Mais comme les siens reprirent peu à peu leur couleur naturelle, il conclut qu'il y avoit dans son corps aussi-bien que dans ses intestins quelque chose qui contribuoit à l'alterer. En effet au bout de huit mois ses selles reprirent la couleur jaune qui leur est naturelle.

Il observa en même tems que ses déjections eurent l'odeur de la fiente d'oïe tant que leur couleur fut alterée ; qu'elles étoient pour-lors d'un verd noirâtre ; qu'elles avoient pour l'ordinaire l'odeur du musc, & une espece d'odeur de marée lorsqu'il avoit des cours de ventre ; & que ses excrémens étoient aussi liquides que ceux des personnes que l'on a purgées.

A l'égard de la consistence de ses déjections, tant que leur couleur fut alterée, elles furent généralement plus dures & moins abondantes qu'à l'ordinaire, bien qu'il n'ait jamais été constipé, &

qu'il ait été à la selle au moins une fois par jour. Il a aussi observé que ses excrémens, lorsqu'ils étoient durs, étoient couverts çà & là d'une espece de mucilage jaune qui ne tenoit en rien de leur couleur noire.

Tant que le malade usa de la potion de Cneuffelius ses selles furent rarement aussi liquides que celles des personnes qui ont pris un purgatif, & il les examina d'autant plus soigneusement qu'il jugeoit par elles de l'efficacité du remede. Il dit en conséquence qu'aïant eu le 2 décembre 1642 une forte envie d'aller à la selle, il rendit, avec la petite quantité ordinaire d'excrémens noirs & endurcis, deux ou trois onces de matiere de couleur grisâtre ou cendrée, pareille à celle qu'on rend dans la diarrhée. Il crut d'abord que cela venoit d'une érosion de ses visceres, occasionnée par la force de la potion, qui dans ce tems-là étoit plus âcre qu'à l'ordinaire; mais n'aïant plus remarqué de pareil effet, il jugea que cette liqueur s'étoit évacuée de sa ratte.

Le 25 novembre 1642 au matin après avoir rendu beaucoup de rots nidoreux qu'il regarda comme les signes ordinaires

d'une mauvaise digestion, il fut attaqué d'une diarrhée abondante dont la matiere étoit d'un verd grisâtre. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi il poussa cinq selles liquides très-abondantes avec beaucoup de violence; mais cette diarrhée n'alla pas plus loin. Quoiqu'il eût rendu ce jour-là une grande quantité d'humeurs par les selles, les sueurs, l'expectoration & les urines, ses forces n'en furent point abbatuës.

Le 18 fevrier 1643, vers la nouvelle lune, la nature secondée du remede produisit les évacuations qui avoient cessé pendant quelque tems, mais qui continuerent ensuite de la maniere suivante. La nuit précedente le malade sentit quelques légéres douleurs dans le côté gauche, & des picotemens dans la ratte, qui furent suivis le lendemain de quatre selles liquides de couleur cendrée. Le 22 du même mois il fit deux selles de même nature, & le 24 trois autres. Ces jours-là ses excrémens n'eurent point leur dureté ordinaire. Le premier mars 1643, bien qu'il eût soupé fort sobrement, il fut incommodé pendant la nuit de rots qui tenoient de la crudité, & le lendemain il poussa quatre selles liquides

d'un verd grisâtre. Le deuxiéme jour du même mois il fut affligé de renvois de même nature, qui furent ſuivis le lendemain de cinq ſelles liquides & copieuſes de la même couleur, qu'il pouſſa avec bruit & vents. Il pouſſa après dîner une ſixiéme ſelle beaucoup plus verte, dont l'odeur tenoit de celle du poiſſon pourri. Il lui arriva la même choſe le quatriéme de mars. Ses excrémens reprirent leur dureté le cinq; mais il pouſſa le ſix cinq ſelles copieuſes de couleur griſâtre, dont les quatre premieres approchoient quelque peu de leur couleur jaune naturelle, au lieu que la cinquiéme étoit de couleur verdâtre, ou pareille à celles de la rate. Il pouſſa le ſept, le huit, & le neuf une ſelle liquide de couleur jaune naturelle, & il fut incommodé de vents. Le 10 au matin il pouſſa cinq ſelles liquides dont les trois premieres étoient d'une couleur jaune naturelle, & les deux autres d'un verd griſâtre. Il pouſſa après dîner une ſixiéme ſelle de conſiſtence liquide, d'un verd pâle & d'une odeur déſagréable pareille à celle du poiſſon pourri. Mais les renvois acides qui continuerent après ces évacuations étoient une preuve qu'il reſtoit encore d'autres impuretés dans ſon

corps. Cette purgation ſpontanée continua le 11 mars depuis minuit juſqu'à midi, & le malade pouſſa huit ſelles liquides, qui toutes étoient de couleur grisâtre. Le matin du 12 mars il pouſſa une ſelle de conſiſtence moïenne & d'un jaune naturel, & le ſoir il en fit une ſeconde de même eſpece. Les excrémens conſerverent toûjours depuis ce tems leur couleur naturelle, & l'évacuation ceſſa d'elle-même.

Pendant tout le reſte du traitement, c'eſt-à-dire, depuis le 13 mars juſqu'à la fin de juillet, ſes déjections conſerverent leur couleur & leur état naturel; & le malade fut tous les jours une ou deux fois à la ſelle.

A l'égard de ſon urine, il dit que le remede de Cneuffelius produiſit généralement une décharge plus copieuſe de cette liqueur dans les autres que dans lui, au moïen de quoi elle vuidoit beaucoup de tartre diſſout, comme Timmermannus, dont nous rapporterons le cas, l'a obſervé en lui-même. Cela n'eſt point arrivé à notre malade, ou du moins ce n'a été qu'en petite quantité; ſans doute, comme il le conjecture, parce qu'il ſuoit copieuſement. Tandis qu'il

ſuivoit le régime galenique, & avant qu'il usât de la potion de Cneuffelius, ſon urine étoit abondante, claire & aqueuſe; mais tant qu'il prit ce remede elle fut plus haute en couleur qu'elle ne l'avoit jamais été, bien qu'il ait rendu quelquefois une grande quantité d'urine lympide. Au reſte il n'a jamais eu d'éroſions, de demangeaiſons ou de chatouillemens, dans les conduits urinaires, pareils à ceux que la diſſolution du tartre ſalin cauſe ordinairement aux autres. Son urine contenoit, outre le ſediment, quelques particules qui ſe précipitoient dans la partie inférieure. Lors, par exemple qu'il la recevoit le matin dans un verre, elle ſe ſéparoit comme en deux parties, l'une inférieure & l'autre ſupérieure; la derniere étoit ordinairement claire & d'une belle couleur, au lieu que l'autre avoit, outre le ſédiment, quelque choſe de trouble. Le ſédiment contenoit pour l'ordinaire une grande quantité de limon argilleux auquel Cneuffelius donnoit le nom de *Tartre bolaire*. Pendant l'uſage des remedes galeniques, de même que pendant l'uſage de celui de Cneuffelius, on découvroit dans ſon urine un grand nombre de grains de ſable rouge,

& quelquefois blanchâtre, quoique plus rarement. Son urine fut communément écumeuse tant que la cure dura.

Avant qu'il commençât d'user de la potion de Cneuffelius il suoit copieusement tous les matins, tant à cause de la disposition naturelle qu'il avoit, à ce qu'il dit, à cette évacuation, qu'à cause peut-être du trop grand usage qu'il faisoit des décoctions sudorifiques pendant le traitement galenique. Ces sueurs continuerent pendant cinq mois, quoiqu'il usât du remede de Cneuffelius. Comme le Medecin n'exigeoit point ces sueurs, le malade ne se mit point en peine de les entretenir, & comme il s'apperçut qu'elles l'affoiblissoient, il commença à les arrêter vers la fin de décembre. D'ailleurs ces sueurs commençoient à être accompagnées d'un nouveau symptôme; car à chaque fois qu'elles cessoient, elles excitoient autour de sa poitrine certaines chaleurs si âcres qu'elles sembloient lui devoir brûler la peau. Ces sueurs cesserent pendant tout le reste du mois, mais sa peau se couvrit tous les soirs d'une certaine moiteur qui fut suivie au retour des chaleurs de l'été de sueurs abondantes qui ne cesse-

rent que lorſque la cure fut achevée.

Arciſſewski s'étoit fait faire un cautere à chaque jambe long-tems avant qu'il ſe reſſentît de la Goute; mais ils ne rendirent aucune matiere, non-ſeulement pendant les deux ans qu'il uſa des remedes galeniques, mais encore pendant l'année ſuivante qu'il prit ceux de Cneuffelius, à moins qu'on ne mît dedans de petites boules de racine récente d'iris; ce qui lui donna lieu de ſoupçonner que cette racine par une qualité particuliere attiroit plus d'humeurs dans les parties qu'il n'auroit dû y en avoir naturellement. Tandis que les cauteres étoient dans cet état, il ſurvint au mois de décembre 1642 un accident dangereux à celui de la jambe droite; car, une chair fougueuſe s'étant formée tout autour vers le neuviéme jour de ce mois, il s'ulcera au point de rendre le 29 au matin cent & trente gouttes de pus, & cent ſoixante ſur le ſoir. Cette quantité diminua enſuite peu à peu juſqu'au ſept de juillet 1643, que ce cautere reprit ſon premier état. Les Medecins Galeniques qu'il fit appeller lui dirent que cet accident n'étoit qu'une ſuite du peu de ſoin qu'il avoit eu de ſe purger aux tems qu'il

avoit accoûtumé, & lui conſeillerent de ſe purger pluſieurs fois ; ce qu'il refuſa de faire, dans la crainte d'interrompre l'operation du remede de Cneuffelius, dont il avoit déja reſſenti les bons effets. Ce même cautere s'étoit ſouvent ulceré dans le tems qu'il uſoit des remedes galeniques, qu'il ſe purgeoit toutes les ſemaines, & avant qu'il usât du remede de Cneuffelius. Depuis il ne mit plus de racine d'iris dans ce cautere qui ne s'ulcera plus ; mais comme il ne rendoit plus rien ſans cette racine, il jugea à propos de le fermer, de ſorte que le 20 juillet 1643 la cicatrice fut tout-à-fait formée.

Le malade pendant tout le traitement mangea de la viande, du poiſſon, du fromage, du laitage, de la chair ſalée & fumée, obſervant ſeulement de ne point ſe ſurcharger l'eſtomac ; & quoiqu'il eût quelquefois manqué à cet égard, il ne ſentit jamais d'indigeſtion ni de douleur d'eſtomac. Il uſoit indifferemment de bierre douce & de vin pour boiſſon ordinaire, beuvant ordinairement à chaque repas trois ou quatre verres du vin de France.

On jugera des effets que produiſit le

remede de Cneuffelius, en examinant séparément les maladies dont ce Gentilhomme étoit attaqué, & en les comparant avec les changemens qu'il produisit sur son sang & sur son corps. Il trouva sa Goute considerablement appaisée par l'usage de ce remede durant les trois premiers mois, sçavoir, août, septembre, & octobre de l'année 1642.

Aux symptômes gouteux ausquels il étoit sujet il s'en joignit d'autres d'une nouvelle espece ; car le 20 août 1642 ses gras de jambes avec les tendons qui les attachent aux talons, furent attaqués d'une douleur insupportable. Il se forma immédiatement après dans les tendons situés au-dessous du gras de la jambe gauche une certaine tumeur dure qui disparut d'elle-même le quatriéme jour sans le secours d'aucun remede, & qui ne revint jamais.

Huit jours après que cette tumeur fut dissipée il fut affligé d'une fluxion âcre, & douloureuse, d'humeurs sur l'articulation de la mâchoire du côté gauche; &, bien qu'elle ne fût accompagnée d'aucune enflure, elle le mit cependant au bout d'un jour hors d'état de pouvoir ouvrir la bouche & de prendre de la nourriture.

nourriture. La douleur cessa peu de jours après, mais il se ressentit longtems de la fluxion; & le 14 & le 26 de décembre la douleur revint à la même mâchoire.

Les muscles situés le long de la poitrine, des côtes, & des hypochondres en devant, aussi bien que ceux qui descendent depuis les omoplattes le long du dos, étoient souvent attaqués d'une douleur sourde, & de lassitude.

Le Medecin étant venu voir Arcissewski à la Haïe, lui dit qu'il guériroit avec plus de peine des nœuds qu'il avoit aux poignets, que de tous ses autres symptômes gouteux. Cependant ces nœuds diminuerent à un tel point pendant les trois premiers mois qu'il usa du remede de Cneuffelius, qu'il n'en resta que quelques petites marques; quoiqu'il ne les eût point frotté avec la liqueur que ce Medecin lui avoit donnée pour cet effet. Des fluxions s'étant cependant jettées dans la suite sur ses poignets, ces nœuds augmenterent en differens tems, mais ils diminuerent de nouveau.

Au mois de novembre le malade fut de nouveau attaqué de la Goute avec

moins de violence qu'auparavant, mais assez néanmoins pour l'obliger à garder la chambre. Il ne ressentoit, il est vrai, aucune douleur aiguë, mais presque toutes les parties de son corps, comme les muscles, les jointures, les mains, les pieds, les genoux, le cou, & les reins, furent affectés pendant trois mois consecutifs d'une douleur sourde. Tout son corps étoit tellement moulu & contus, qu'il ne pouvoit sans beaucoup de difficulté, ôter son chapeau, se lever de son siége, se promener, ou serrer quelque chose que ce fût entre ses doigts. Le malade attribua ces incommodités à l'intempérie de la saison; car il n'y avoit point eu d'hiver cette année en Hollande, mais encore plus à l'efficacité du remede qui pénétroit dans toutes les parties du corps.

Il s'éleva le 29, le 30 & le 31 de janvier 1643, un grand nombre de petites pustules rouges sur tout l'espace compris entre les gras des jambes & les talons; mais elles disparurent de nouveau au bout de quelques jours.

Au commencement de fevrier de la même année, il apperçut sur ses mains de même que sur les autres parties de son

corps, aux endroits des jointures, des tumeurs dures & cartilagineuſes, qui ne tenoient point à l'os, mais qui s'étoient formées dans la chair qui eſt au-deſſous de la peau. Elles étoient preſque toutes auſſi groſſes qu'un pois, & quelquefois de la groſſeur d'une féve, mais elles diſparurent pour la plûpart au bout de quatre jours. Elles revinrent depuis à differentes repriſes, & elles cauſoient au malade une douleur ſourde, lorſqu'on les preſſoit avec les doigts.

Dès le mois de fevrier, & enſuite vers le milieu du mois de mars de l'année 1643, il ſurvint une telle contraction au doigt du milieu de la main gauche, qu'il étoit impoſſible au malade de l'étendre. Il n'y ſentoit aucune douleur lorſqu'il n'y touchoit point, mais pour peu qu'il tâchât de l'étendre avec l'autre main, il reſſentoit une douleur aiguë ſi violente qu'il étoit obligé d'abandonner la tentative. Il reprit de lui-même ſon premier état au bout de trois jours, ſans laiſſer aucune marque du ſymptôme, ni aucun reſſentiment de la douleur. Il arriva enſuite la même choſe au doigt du milieu de l'autre main, ſans que les autres s'en reſſentiſſent.

Il eut aux mois de mai, juin, & juillet, de l'année 1643 quelques accès de Goute, mais ils furent si foibles qu'ils ne l'empêcherent point de marcher & de faire de l'exercice. Ses pieds paroissoient avoir repris leurs premieres forces. Le 24 de juillet 1643, jour auquel expiroit l'année où il avoit commencé d'user du remede de Cneuffelius, il sortit dès la pointe du jour avec deux de ses amis qu'il prit pour témoins de sa guérison, & s'en fut avec eux à pied de la Haie à Leyde, où il arriva avant sept heures; & après s'y être arrêté quelque tems, il revint chez lui vers les dix heures; de sorte qu'en moins de quatre heures il fit trois milles d'Hollande dans un terrein extrêmement sabloneux avec des bottes & des éperons, & par un tems de pluie, ce qui rendit son voïage plus pénible qu'il ne l'eût été sans cela. Il continua sa route sans s'arrêter, sans s'asseoir, & sans suer le moins du monde. Il dit qu'il se sentoit en arrivant assez de forces pour recommencer une seconde fois le même voïage, & qu'il l'eût fait pour l'amour de son Docteur, quoiqu'il eût alors plus de cinquante ans, si ses amis ne l'en eussent dissuadé en le faisant ressouvenir du

cautere qu'il avoit eu à la jambe droite, qui ne s'étoit cicatrisé que le 21 de juin, & qui l'avoit auparavant incommodé pour peu qu'il y eût donné occasion.

Etant de retour à la Haïe il sentit dans ses jambes une foiblesse pareille à celle qu'éprouvent ceux qui ont voïagé; mais elle fut entierement dissipée le lendemain, & ses jambes furent aussi fermes que s'il n'eût point marché le jour précédent. Il fit dans la suite plusieurs petits voïages de la Haïe à Delft, & dans d'autres endroits qui n'en sont éloignés que d'un mille, pour éprouver la force de ses jambes.

Ses mains étoient encore quelque peu affligées de la Goute, & il fut surpris de trouver qu'il en avoit à moitié perdu l'usage sans aucune cause manifeste. Mais il dit que si Cneuffelius eût été present pour juger de l'état de sa santé, il n'eût pas manqué de le guérir parfaitement.

Ses catarrhes furent beaucoup moins violens pendant le tems qu'il usa du remede de Cneuffelius, qu'ils ne l'avoient été pendant le traitement galenique; car il n'en eut que deux considerables pendant tout le cours de la cure. Le pre-

mier dont il fut affligé le 2, le 3, & le 4 de novembre étoit accompagné d'une toux très-violente; ce qu'il attribue en partie à ses inquietudes, & en partie au voïage qu'il fit de la Haïe à Amsterdam par un tems froid & pluvieux, & avec des habits forts legers.

Pour obéir plus ponctuellement aux ordres du Docteur qui lui avoit dit que le tabac irritoit les fluxions, il le quitta tout-à-fait le cinquiéme novembre 1642, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un autre catarrhe le 25, le 26, le 27 & le 28 de janvier. Comme il n'y avoit point eu d'hiver cette année en Hollande, & que les catarrhes étoient fort communs parmi le peuple, il ne douta point que le sien ne provînt de la même cause.

Le bruit qui se faisoit entendre dans sa tête, & le tintement d'oreilles, qui n'avoient jamais cessé pendant l'usage des remedes galeniques, cederent à celui de Cneuffelius, de même que l'enflure œdémateuse du pied.

Les symptômes néphrétiques furent totalement dissipés au commencement de la cure, de sorte que durant treize semaines il eut la liberté, lorsqu'il lui en prit envie de demeurer couché sur le dos;

ce qu'il n'avoit jamais pû faire auparavant à cause des douleurs qu'il sentoit dans les reins.

Le 23 octobre 1642 il fut soudainement attaqué d'un paroxysme néphrétique violent dans le rein droit ; mais la douleur cessa tout-à-fait au bout de dix-huit heures. Il crut à cette occasion que la pierre qui obstruoit l'orifice de l'uretere, n'aïant pû sortir étoit rentrée dans la cavité du rein, ce qui avoit calmé la douleur. Il fut attaqué le sixiéme avril 1643 d'un second paroxysme qui consistoit dans une douleur sourde dans les reins, & le même jour son urine fut quelque peu sanglante. Depuis ce tems-là jusqu'au 12 d'avril 1643 son urine demeura trouble, & semblable à celle des calculeux.

Le 13 juin 1643 il mangea une grande quantité d'asperges à son souper, à dessein de découvrir s'il restoit après la cure de Cneuffelius un grand nombre de pierres dans ses reins. Les symptômes néphrétiques revinrent le lendemain, & il rendit par les urines non-seulement beaucoup de sable, mais encore quelques pierres friables de la grosseur d'un grain de poivre noir. Pour

prévenir les suites que pouvoient avoir ces symptômes il prit en deux differentes doses quatre onces de syrop de guimauve de Fernel, pour amollir & relâcher les ureteres & les conduits urinaires, & faciliter par ce moïen la sortie des pierres, ce qui lui fit beaucoup de bien.

Il trouva en suivant l'un & l'autre régime une grande quantité de particules sabloneuses rouges dans son urine, & quelquefois, quoique rarement, des particules blanchâtres.

Arcissewski étoit sujet dans son enfance à un crachement copieux, qui étoit accompagné depuis seize ans d'une toux qui cessa totalement après qu'il eût usé du remede de Cneuffelius pendant trois semaines, mais qui revint la septiéme semaine de la cure. Elle cessa au bout de quelques semaines, mais elle revint ensuite. Enfin vers le milieu de fevrier 1643 elle devint plus violente, & dura jusqu'à l'été; de sorte que lorsqu'il soupoit à neuf heures du soir il étoit obligé de tousser & de cracher sur les deux heures du matin. Il sentoit dans ces toux nocturnes, plus distinctement que dans celle qu'il avoit durant le jour, une certaine fluxion qui tomboit de la

tête d'une maniere presque insensible, qui commençoit & finissoit avec la toux; car celle-ci n'avoit pas plûtôt cessé que sa respiration devenoit beaucoup plus libre.

Toutes les fois qu'il dînoit à une heures après midi, il étoit obligé de tousser & de cracher sur les sept heures du soir, sans que son crachement pituiteux discontinuât pendant tout le jour; mais ces symptômes étoient beaucoup moins incommodes qu'auparavant. La toux nocturne changeoit quelquefois, mais rarement, son période, & ne revenoit qu'à son lever; mais elle cessa enfin totalement depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de juillet.

Il fut aussi guéri par la méthode de Cneuffelius d'une mélancholie hypochondriaque à laquelle il étoit auparavant fort sujet, & qui l'incommodoit beaucoup. Son temperament devint meilleur, & il ne douta point, à ce qu'il dit, qu'il n'allât toûjours de mieux en mieux. Il reprit une meilleure couleur & un meilleur visage, son appétit revint, & la digestion fut des plus parfaites.

On peut encore juger de son état par la disposition de son sang; car quoique

Cneuffelius lui eût défendu la ſaignée, excepté dans les cas d'une néceſſité abſolue, il n'oſa point cependant y renoncer tout d'un coup, parce qu'il y étoit accoûtumé, & après avoir uſé pendant neuf ſemaines du remede de Cneuffelius, il ſe fit tirer le dernier de ſeptembre 1642 huit onces de ſang du bras droit, n'oſant point paſſer cette quantité, de peur de contrevenir aux ordres de ſon Medecin. Ce qui l'engagea à recourir à ce remede, ce fut le retour de ſa toux, qui l'avoit quitté pendant quelques ſemaines, l'inquietude & l'agitation dont ſon ſommeil étoit accompagné, auſſi-bien que le fréquent retour des paroxyſmes gouteux, qu'il attribua à l'oubli de la ſaignée.

Bien que ſon ſang ne fût pas des plus loüables, il étoit cependant meilleur qu'il n'avoit jamais été. Il contenoit une quantité ſuffiſante de ſéroſité, mais d'une nature plus bilieuſe. Sa ſurface étoit couverte d'une eſpece de colle ferme auſſi dure que la peau, au-deſſous de laquelle étoit une petite quantité de ſang rouge; tout le reſte, juſqu'au fond étant épais, noir, & mélancolique, quoique moins mauvais qu'auparavant; car on y

découvroit quelques ſignes de putréfaction, au lieu qu'on n'y en appercevoit aucun depuis l'uſage des remedes de Cneuffelius.

Après l'avoir continué pendant longtems, il fut curieux de connoître l'état de ſon ſang, ce qui l'obligea le 2 mai 1643 à s'en faire tirer huit onces du bras droit. Il le trouva beaucoup meilleur, & beaucoup plus loüable qu'auparavant. Ce ſang fut reçu dans trois differens vaiſſeaux. Celui du premier étoit couvert d'une colle, ou d'une pellicule pituiteuſe, quelque peu griſâtre, mais moins abondante qu'auparavant. On apperçut ſur la ſurface du ſang contenu dans le ſecond vaiſſeau un petit reſte d'une pareille pellicule, au lieu que celui du troiſiéme n'avoit rien de ſemblable. Au reſte la partie ſupérieure du ſang étoit rouge, & l'inférieure moins noire qu'auparavant, & d'une rougeur loüable.

Arciſſewski n'eſt pas le ſeul qui ait éprouvé les bons effets du remede de Cneuffelius, il a même été étonné de ceux qu'il a produits ſur d'autres; car il rapporte les hiſtoires de deux Gentilshommes qui étoient beaucoup plus mal

que lui, & qui dûrent leur guérison au même remede. L'un est M. Vincent Isselstein, pour-lors Général de Cavalérie & Gouverneur d'Orsoy, homme âgé de cinquante-quatre ans, & qui n'avoit jamais été marié, ce qui, suivant lui, facilita beaucoup sa guérison. Ce malade fut si parfaitement guéri de la Goute en cinq mois de tems au moïen du remede de Cneuffelius, qu'il le mit en état de s'acquitter des differentes fonctions de sa charge sans ressentir la moindre incommodité. Il eut, il est vrai, peu de tems après quelques légers ressentimens de Goute, mais sa santé se rétablit si parfaitement qu'il n'auroit pû en souhaiter une meilleure. La bonté du remede de Cneuffelius parut d'autant plus dans ce malade, qu'aïant été exposé peu de tems après aux fatigues les plus terribles, il n'en reçut aucun dommage; car le Prince d'Orange étant venu camper en Flandre, il détacha ce Gentilhomme à Orsoy avec un corps de cavalerie pour s'opposer aux incursions de l'ennemi. Il s'acquitta de cette commission avec son activité & sa valeur ordinaires; car il résista à l'ennemi, ou l'attaqua nuit & jour, & demeura quelquefois si long-

tems à cheval que la plûpart des gens de sa suite en tomberent malades. Cependant, quoiqu'il eût été auparavant beaucoup plus mal qu'Arcissewski, il fut toûjours également dispos, actif, & vigoureux.

Le second malade que le remede de Cneuffelius guérit est Samuel Timmermann, Gentilhomme de la Haïe, qui étoit pour-lors âgé d'environ quarante-neuf ans. Cet homme étoit beaucoup plus affligé de la Goute qu'aucun autre qu'Arcissewski eût jamais vû; car la premiere fois qu'il lia connoissance avec lui il avoit tellement perdu l'usage de tous ses membres qu'il étoit obligé de se tenir au lit sans pouvoir se donner le moindre mouvement. La douleur l'avoit tellement amaigri qu'il n'avoit plus que la peau collée sur les os. Ses bras & ses jambes étoient extenués à un point extraordinaire, & ses genoux & les autres jointures affectés d'une enflure considerable. Cette maladie étoit encore accompagnée d'insomnie, de maux de tête excessifs, de catarrhes continuels, & d'accès de colique aussi fréquens que violens.

Arcissewski étoit present à la premie-

re visite que Cneuffelius lui rendit ; & voïant le malade presque entierement épuisé par plusieurs maladies compliquées, absolument dénué de forces, & presque hors d'état de respirer, il fut surpris que ce Medecin osât entreprendre de traiter, & de flatter de l'esperance d'une prochaine guérison, un homme qui pendant huit années consécutives avoit inutilement usé d'un grand nombre de remedes, & essaïé differentes sortes d'eaux minérales. Ce malade commença le sixiéme d'août 1642 à prendre la potion de Cneuffelius, & ses forces augmenterent peu à peu de telle sorte, qu'il fut en état dans le mois de septembre de pouvoir se promener dans sa maison. Il eut au mois d'octobre une seconde rechûte qui le mit au lit au bout de six jours. Les maux de tête violens dont il étoit affligé joints à l'insomnie, à une chaleur extraordinaire, & à certaines agitations fébriles, l'obligerent à demander qu'on lui ouvrît la veine ; les Medecins galeniques l'aïant accoûtumé à de fréquentes saignées. On differa quelque tems de le satisfaire pour ne point contrevenir aux ordres de Cneuffelius. Mais comme on s'apperçut qu'il persistoit

toûjours dans la même résolution ; on lui tira le 17 d'octobre 1642 six onces de sang, ce qui fut plûtôt donner du jour au sang qu'en diminuer la quantité. Le mauvais état de sa santé parut bien évidemment par l'inspection de son sang, quoiqu'il usât depuis dix semaines du remede de Cneuffelius, puisqu'on n'appercevoit dans ce sang aucune rougeur après qu'il étoit figé. Une certaine colle épaisse, semblable à du lard rance ou à de la coüene, flottoit sur la surface d'une lymphe jaune & bilieuse. A peine trouvoit-on une once de sang noir au-dessous de cette colle, tout le reste n'étant que de la lymphe & de la colle entierement dépoüillée de sa rougeur. Cependant le malade recouvra la santé en très peu de tems par l'usage seul de la potion, & ses forces revinrent avec l'embonpoint. La Goute le reprit de nouveau dans le mois de décembre, & le tint au lit pendant environ dix jours ; mais les paroxysmes furent légers & peu fréquens pendant ceux de janvier, fevrier, mars, avril, & mai.

Ses forces étoient alors si bien revenuës qu'il venoit fréquemment à pied à l'Eglise pour y assister au service divin, &

il recouvra à la fin parfaitement la ſanté contre l'attente de tout le monde. Mais, comme il étoit extrêmement riche & naturellement ami de la ſocieté, il ſe livroit ſouvent un peu trop avec ſes amis à la bonne chere & à la boiſſon; & ce fut ſelon toute apparence cette intempérance qui lui cauſa le 22 de juin une colique, dont il fut cependant guéri en très-peu de tems. Bien qu'il eût uſé pendant un an de la potion de Cneuffelius il ne laiſſa pas d'être attaqué le 6 de juillet 1645 d'une Goute, qui, quoique moins violente que la premiere, l'étoit cependant aſſez pour nous convaincre que les malades qui ont été extrêmement mal ne ſont pas toûjours délivrés de leurs maladies après avoir uſé de la potion pendant un an.

Le remede que Cneuffelius donna à Arciſſewski conſiſtoit en une liqueur diſtillée tranſparente, qui ſervoit de véhicule à une poudre qui ſe précipitoit d'elle-même au fond après qu'on avoit laiſſé repoſer le vaiſſeau pendant quelque tems. Cette poudre étoit la baſe de tout le remede. Cneuffelius en montra un jour à Arciſſewski une certaine quantité dans une boëte d'yvoire. Elle étoit extrê-

mement peſante, d'un rouge obſcur, pareil à celui des clouds de girofles nouveaux ; mais elle n'étoit point auſſi fine dans la boëte que dans le verre ; car elle étoit en petits grains environ de la groſſeur de ceux de la petite poudre à canon. Elle étoit inſipide, & l'on n'y découvroit, après l'avoir long-tems tenuë ſur la langue, qu'une certaine ſtypticité. Il n'en mettoit qu'une petite quantité dans la liqueur dont nous avons parlé, ſçavoir, un grain ſur quarante onces de liqueur. Cneuffelius ne dit point à Arciſſewski la compoſition de cette poudre, & celui-ci ne fut point aſſez indiſcret pour oſer la lui demander.

Cette liqueur contenoit entre autres choſes de l'eſprit de vitriol que l'on découvroit manifeſtement au goût ; mais, pour le rendre plus agréable & lui donner la ſaveur des eaux minérales, il y mêloit du julep violat dont elle recevoit une couleur approchante de celle des violettes, mais qui rougiſſoit en vieilliſſant.

Cneuffelius ordonnoit au malade de garder cette liqueur, après y avoir mêlé la poudre, dans des phioles bien bouchées & dans un lieu froid, & de ne

jamais l'expoſer à la chaleur pour ne point lui faire perdre ſon goût.

La doſe étoit de trois onces par jour; mais avantque d'en uſer il recommandoit d'agiter le vaiſſeau pour que la poudre ſe mêlât plus parfaitement avec la liqueur. Il faiſoit prendre la premiere doſe à jeun vers les ſix ou ſept heures du matin, & le malade ne déjeûnoit que trois ou quatre heures après. Il mangeoit à dîner tout ce qu'il vouloit, ſon Medecin ne lui aïant point déterminé le choix des alimens, pourvû qu'il eût l'attention de ne commettre aucun excès dans le boire & dans le manger.

Il prenoit la ſeconde doſe trois ou quatre heures après dîner; il ſoupoit trois ou quatre heures après légérement, & au bout de trois heures il prenoit la troiſiéme doſe.

Il ſembleroit par cette deſcription que cette poudre n'étoit qu'un précipité de mercure.

L'extrait ſuivant du Traité du célébre M. Frederic Hoffmann *de Mercurio & Medicamentis Mercurialibus*, ne laiſſera plus rien à deſirer ſur la méthode que nous venons de propoſer pour appaiſer la Goute, & lui donnera plus de poids,

tant parce qu'il y décrit le remede dont il y a toute apparence que Cneuffelius se servoit, que parce qu'il est lui-même un Auteur du premier rang, aïant été Professeur à Hall en Saxe pendant un grand nombre d'années, & premier Medecin du défunt Roi de Prusse & de son fils aujourd'hui regnant.

» Les métaux purs, tels que l'or & » l'étain sont de tous les corps ceux qui » se mêlent le mieux avec le mercure; » &, outre qu'ils sont amis de la nature, » ils moderent efficacement la violence » de ce minéral, comme il paroît par un » grand nombre d'observations, & sur- » tout par les effets du mercure diapho- » rétique jovial que l'on prepare de la » maniere suivante.

» On fait avec des lames d'étain » d'Angleterre & du mercure parfaite- » ment purifié un amalgame sans se ser- » vir du feu. On met cet amalgame dans » une retorte de verre, & l'on en retire » au feu de sable une quantité suffisante » de l'esprit de nitre, dans lequel l'amal- » game a été dissout. On édulcore la » poudre blanchâtre qui reste au fond » de la retorte le mieux qu'il est possible » avec de l'eau de pluie; &, pour mieux

» attirer à la surface les pointes acides
» qui sont cachées dans la poudre, on
» brûle dessus à plusieurs reprises de l'es-
» prit de vin; ce qui fait qu'elles s'unis-
» sent plus parfaitement avec l'eau
» chaude. Mais afin d'émousser les poin-
» tes du menstrue corrosif qui n'ont pû
» être emportées par la lotion, il faut
» broïer la poudre pendant quelques
» heures sur le porphyre, en versant
» dessus à diverses reprises une quantité
» suffisante de liqueur de nitre fixe. On
» doit réiterer cette trituration trois fois
» de suite en laissant sécher la poudre à
» chaque fois. Enfin on versera la ma-
» tiere ainsi séchée dans l'eau chaude, &
» l'on ramassera la poudre qui se préci-
» pitera au fond pour s'en servir dans le
» besoin.

» Cette préparation n'excite presque
» jamais de flux de bouche, à moins
» qu'on ne la donne en trop forte dose, ou
» qu'on n'en use trop long-tems. Etant
» prise en beaucoup moindre quantité
» que le cinnabre, elle agit pour l'ordi-
» naire en augmentant quelque peu la
» transpiration insensible, ou en excitant
» la sueur, pourvû qu'on observe un ré-
» gime convenable; car le souffre de

» l'étain, dont la presence se manifeste » par la facilité avec laquelle ce métal » s'enflamme avec le nitre, contient » des parties beaucoup plus subtiles que » celles du souffre commun, ou du souf- » fre impur de l'antimoine qui entre » dans la préparation du cinnabre; en » conséquence de quoi il modere non- » seulement le mouvement trop violent » des globules mercuriels, mais il em- » pêche encore l'entrée des sels trop » âcres; sans fixer ni émousser la qualité » pénétrante des globules mercuriels » aussi fortement que le souffre grossier » qui entre dans la composition du cin- » nabre.

» Si l'on substitue l'or à l'étain, ou du » moins si l'on y ajoûte une portion d'or » & que l'on mêle intimement ces deux » métaux avec le mercure, il en résulte- » ra un remede beaucoup plus efficace » que celui dont nous venons de donner » la description. Car comme l'or, à raison » de l'homogénéité de sa substance, se » mêle aisément & intimement avec le » mercure, de même par la pesanteur » particuliere de ses particules, qui se » trouvent entremêlées avec celles du » dernier, il augmente ses vertus, & le

» rend plus efficace ; parce qu'il rend
» plus uniforme le mouvement trop im-
» pétueux que les globules mercuriels
» ne manquent pas d'exciter dans le
» corps humain, & qu'il les rend plus
» pénétrans en conséquence de sa pe-
» santeur. D'ailleurs l'or ne pouvant
» être dissout que par les menstrues les
» plus énergiques, tels que l'eau régale,
» lorsqu'il est une fois uni avec le mer-
» cure, il ferme l'entrée aux sels âcres
» qui ne manqueroient pas de s'insinuer
» promptement dans les humeurs du
» corps humain, au moïen de quoi il
» prévient efficacement l'agitation vio-
» lente dans laquelle ils les eussent jet-
» tées. On a imaginé differens proce-
» dés pour mêler l'or avec le mercure,
» de maniere à pouvoir les reduire en
» forme de poudre; mais celle qui suit
» est la plus aisée. On fait dissoudre de
» l'or de Hongrie, ou quelque autre
» espece d'or pur dans l'eau régale, &
» l'on verse goutte à goutte dans cette
» solution une quantité convenable de
» mercure parfaitement purifié, ensuite de
» quoi l'or se précipite avec une portion
» du mercure sous la forme d'une pou-
» dre déliée que l'on a soin de recueillir,

» après avoir décanté le menſtrue, & » de corriger avec quelque liqueur al» caline, & d'édulcorer le plus qu'on » peut par de frequentes lotions & dé» flagrations d'eſprit de vin. On peut » encore en mêlant avec une quantité » ſuffiſante d'or fulminant, ou, ce qui » vaut mieux, de cette poudre rougeâ» tre, composée de la ſolution de l'or » & de l'étain qu'on emploïe communé» ment dans la compoſition du *verre* de » couleur de rubis que l'on obtient en » la précipitant par le moïen de l'eau, » en mêlant, dis-je, un de ces précipités » avec du mercure précipité blanc par» faitement bien lavé, on a un remede » auſſi efficace, & ſouvent beaucoup » moins couteux que le dernier que » nous avons décrit. Mais, quoique ces » remedes aient leur mérite lorſqu'on les » donne à propos, néanmoins comme » dans ces ſortes de préparations l'or » n'eſt point intimement uni avec le » mercure, & ne tient qu'aux ſurfaces » de ſes globules, comme il eſt évident, » puiſqu'on peut le ſéparer de nouveau » du mercure au moïen d'un feu aſſez » doux; & que ces ſortes de remedes ne » peuvent être parfaitement dépouillés

» de l'acidité du menſtrue corroſif, il
» arrive qu'ils ne conviennent point aux
» perſonnes d'un temperament foible &
» délicat, & qu'ils excitent ſouvent une
» ſalivation qui eſt cependant beaucoup
» plus douce que celle que cauſe l'uſage
» des compoſitions où entre le mercure
» crud. De-là vient que les Chymiſtes
» ont cherché à corriger le mercure de
» façon que, ſans emploïer des menſtrues
» corroſifs, on pût y réuſſir par le
» moïen d'un feu modéré, & qu'on pût
» le mêler intimement avec l'or; & c'eſt
» ce que l'on peut faire par la méthode
» que nous allons indiquer, de telle ma-
» niere que le tiſſu du mercure, aïant
» ſubi un changement conſiderable, ſe
» convertiſſe en une poudre extrêmement
» fine de couleur de pourpre rougeâtre,
» ſans qu'on puiſſe facilement le revivi-
» fier par le moïen du feu. Il eſt inutile
» d'objecter que cette poudre en conſe-
» quence de ſa nature fixe ne ſçauroit
» produire des effets conſiderables ſur le
» corps humain; car, bien qu'elle ſoit à
» l'épreuve du feu, & que le tiſſu de l'or
» qui entre dans ſa compoſition ſoit ſi
» ferme qu'il reſiſte à l'action des menſ-
» trues corroſifs, on peut néanmoins,
» avec

» avec le ſecours du mercure exalté par
» un procedé convenable, & rendu plus
» ſpiritueux, rompre l'union intime des
» parties de l'or, toute forte qu'elle eſt,
» & les unir tellement avec les globules
» mercuriels, qu'il en réſulte une ſub-
» ſtance concréte, capable non-ſeule-
» ment d'être puiſſamment agitée par la
» douce chaleur du corps, mais encore
» de produire des effets que l'on ſe pro-
» mettroit inutilement des autres cor-
» rections du mercure, comme on le
» démontre fort bien dans les no-
» tes ſur Poterius, en ces termes:
» *Quoiqu'on prepare peu de remedes d'une*
» *efficacité recommandable avec l'or, ce*
» *métal ne laiſſe pas d'être d'une très-grande*
» *utilité, & contribue à former un médi-*
» *cament très-énergique, étant reduit à une*
» *conſiſtence convenable par ſon union étroite*
» *& intime avec le mercure, qui abonde en*
» *eſprit minéral extrêmement actif; car la*
» *ſubſtance fixe de l'or reçoit les particules*
» *déliées du mercure dans ſes pores; d'où il*
» *réſulte entr'eux une harmonie & une pro-*
» *portion d'égalité. Ce qui me fait conclurre*
» *que l'or eſt le meilleur correctif du mercu-*
» *re, & en même tems que rien n'exalte,*
» *ne rend plus actif, & ne donne plus de*

» *vertus médicinales à l'or, que le mercure* » *(a)*.

» La premiere chose nécessaire pour » produire un mélange intime & per- » manent de l'or avec le mercure est de » séparer du dernier une terre minérale » dont il abonde, & dont il est comme » surchargé, pour que le fluide éthéré » puisse ensuite agir avec plus de force sur » les globules du mercure, devenus plus » purs & plus subtils, & les mêler in- » timement avec la terre pure que ce » métal contient, en les faisant entrer dans » les pores de l'or. Le mercure ainsi pre- » paré, que les Chimistes recherchent avec » tant d'ardeur, est quelquefois appellé » mercure *vierge* ; on le distingue aussi » par les épithétes d'*animé* & de *philoso-*

(a) *Quamvis ex auro paucissima expertæ virtutes remedia prodeant, singularem tamen præstat usum, & convenit ad efficacissimi medicamenti compositionem, si cum mercurio qui abundat spiritu minerali actuosissimo, in temperamentum felicissimo connubio redigatur. Fixum enim auri corpus partes tenuissimas mercurii in poros ac sinum reipit, ut æquabilis harmonia & proportio exurgat ; unde nihil magis mea opinione mercurium corrigere potest quam aurum, & ex adverso nihil aurum exaltare, actuare, & virtute medicamentosa magis imbuere, quam ipse mercurius*, Fr. Hoffmann. *In not. ad Poter.*

» *phique.* Les Chimistes se sont beau-
» coup fatigués à chercher les moïens de
» l'avoir; mais je m'abstiens de porter un
» jugement sur leurs travaux, & leurs
» procedés. Au reste, celui qui est dé-
» crit en termes figurés par l'Auteur
» anonyme qui prend le nom de *Phila-*
» *léthe* dans son *Introitus apertus ad occlu-*
» *sum Regis Palatium* (*a*), & par le mê-
» me, si l'on en croit les Sçavans, en
» termes un peu plus clairs, dans le
» Traité intitulé *Riplæus Redivivus*, est
» fort estimée des Chimistes les plus cé-
» lébres, & se trouve confirmé par
» beaucoup d'experiences. Mais comme
» il faut encore une grande attention
» pour entendre le stile figuré de ce der-
» nier traité, je vais donner sans enve-
» loppes & sans obscurité la description
» du mercure animé, d'après mes pro-
» pres experiences. Voici donc l'idée
» de l'Auteur. Il faut d'abord amalga-
» mer du vif argent ordinaire avec un
» vrai régule-martial d'antimoine (car
» celui qu'on fait communément ne
» contient pas la moindre particule de
» fer) par le moïen des *deux Colombes de*

(*a*) L'entrée ouverte dans le palais caché du Roi.

» *Diane*. Le ſens de ces mots partage les
» Alchimiſtes. Les uns prétendent que
» c'eſt deux parties d'argent ; fondés
» peut-être ſur quelque analogie hiero-
» glyphique, & cependant tirée de loin,
» entre l'argent & les colombes, ou
» peut-être ſur l'autorité d'Alexandre
» Scuhtenius, qui tenta autrefois cette
» eſpece de correction du mercure,
» comme on peut le voir dans ſon *Traité*
» *de Antimon*. 2. D'autres, ſur-tout Be-
» cher dans le Supplément de ſa *Phyſique*
» *Souterraine*, aſſure qu'on doit entendre
» par ces deux colombes deux ſels, le
» ſel alkali, & le ſel ammoniac. Ces
» deux opinions s'accordent avec la rai-
» ſon & l'experience; mais le procedé
» eſt beaucoup plus court lorſqu'on fait
» fondre ſur le feu une partie de régule
» d'antimoine & deux d'argent ; & qu'on
» ajoûte à ce mélange du mercure & une
» quantité convenable de ces ſels, &
» qu'on en fait un amalgame. Cette
» operation demande une manipulation
» exacte, que je ne donnerai pas en dé-
» tail, parce qu'il n'y a perſonne qui le
» veuille, & qui puiſſe recommencer
» l'operation, qui ne parvienne à la dé-
» couvrir. L'amalgame fait, il faut le

» piler fortement dans un mortier de
» verre, en versant dessus de tems en
» tems une quantité suffisante d'eau de
» pluie, qui noircit en conséquence, &
» d'où se sépare, lorsqu'on la verse, une
» poudre de même couleur qui répand,
» lorsqu'on l'allume, une odeur fétide;
» bien qu'on n'ait emploïé aucun sel
» dans l'amalgamation. Il faut continuer
» cette trituration & ces affusions d'eau
» de pluie jusqu'à ce que le régule d'an-
» timoine soit tellement enlevé en for-
» me de poudre noire, qu'il ne reste
» autre chose que l'amalgame pur. Il
» faut ensuite mettre ce dernier dans une
» cucurbite de verre, & en retirer le
» mercure au feu de sable. On trouvera
» en conséquence au fond de la cucur-
» bite, l'argent tout pur, & après l'a-
» voir mêlé de la même maniere avec
» le régule d'antimoine, on l'amalgame-
» ra de nouveau en y ajoûtant les sels;
» on le purifiera par une semblable tri-
» turation, & on le sublimera ensuite.
» Après avoir répété ces operations
» pour le moins huit ou neuf fois, on
» obtient un mercure plus pur & plus
» subtil, qui non-seulement agit avec
» plus de force sur les autres métaux;

» mais encore produit des effets plus sen-
» sibles & plus salutaires sur le corps hu-
» main. Voilà de quelle façon on doit exal-
» ter le mercure pour qu'il puisse servir
» à la préparation de ce remede célébre
» & efficace. Quoique cette découverte
» soit dûë aux experiences, elle est néan-
» moins conforme à la raison, & il est
» fort aisé de le prouver : car tandis que
» le régule martial d'antimoine se mêle
» intimement en se fondant avec les
» petites molécules de l'argent, la sub-
» stance de ce métal, qui étoit aupara-
» vant lisse & poli, est tellement chan-
» gée par les parties angulaires & irré-
» gulieres du régule, que les parties les
» plus petites de l'argent acquerent non-
» seulement des surfaces inégales & ra-
» boteuses, mais ne laissent entr'elles
» que des espaces plus petits & plus tor-
» tueux, dans lesquels le mercure étant
» obligé d'entrer avec violence, soit au
» moïen de l'algamation, soit à cause du
» combat mutuel des sels, il se dévelop-
» pe, pour ainsi dire, & se détache des
» parties qui lui sont étrangeres, & se
» sépare de sa terre impure & grossiere,
» qu'on emporte par les ablutions réi-
» terées & la trituration continuelle,

» aussi-bien que les parties hétérogénes
» du régule. On doit ensuite mêler le
» mercure que l'on a obtenu par cette
» préparation faite soigneusement avec
» l'or pur suivant la méthode ordinaire
» pour les amalgamations, en mettant
» sur une partie d'or trois ou quatre par-
» ties de mercure, ou deux seulement,
» suivant Philalethe. On mettra l'amal-
» game dans une phiole de verre à fond
» plat pour que la chaleur puisse agir sur
» une plus grande surface ; & après en
» avoir fait sortir l'air grossier, qui
» pourroit, étant raréfié par la chaleur,
» rompre le vaisseau, on la scellera her-
» métiquement, & on la mettra en di-
» gestion dans un athanor pendant huit
» ou neuf mois entiers & consécutifs,
» en augmentant insensiblement le feu
» depuis le plus bas degré jusqu'au plus
» haut. Comme tout l'art consiste dans
» cette digestion, lors aussi qu'elle est
» bien faite l'amalgame se convertit peu
» à peu en une poudre rougeâtre, qui
» pendant les premiers mois de la diges-
» tion n'est point si corrigée qu'elle ne
» puisse exciter une diarrhée ou une sali-
» vation, sur-tout dans les personnes
» d'un temperament délicat ; mais la

» digeſtion étant continuée, le remede
» ſe perfectionne & ſe dépouille ſi fort
» de toutes ſes qualités violentes, que
» l'on peut donner la poudre fine qu'on
» en tire à la doſe de deux, trois, ou qua-
» tre grains, pendant pluſieurs jours,
» aux perſonnes les plus délicates, ſans
» craindre qu'elle excite en elles de ſali-
» vation, ni aucun des mouvemens que
» les préparations de mercure crud pro-
» duiſent ordinairement.

» Cette méthode d'exalter & de corri-
» riger le mercure s'accorde parfaite-
» ment avec les principes de la bonne
» Chimie. On la met au nombre des
» myſteres les plus cachés de cet art, &
» elle eſt en ſi grande eſtime chez les
» Chimiſtes, qu'ils ont regardé le mer-
» cure ainſi animé comme entierement
» propre à la confection de la pierre
» philoſophale. Je ne puis rien dire ſur
» ce ſujet, j'en laiſſe faire l'eſſai aux cu-
» rieux; les traces de ceux qui ſont entrés
» dans cette carriere m'épouvantent; je
» me renferme donc dans les bornes
» convenables, & je n'examinerai que
» les uſages médicinaux du mercure ainſi
» preparé, leſquels ſont non-ſeulement
» très-conſiderables par eux-mêmes;

» mais encore ſuperieurs à ceux des au-
» tres remedes. De-là vient que plu-
» ſieurs fameux Medecins l'ont emploïé
» avec ſuccès pour des maladies obſti-
» nées que les remedes les plus efficaces
» n'avoient pû ſurmonter. Crelles, auſſi
» connu en Angleterre par ſon ſçavoir
» que par ſes ſuccès dans la pratique
» l'ordonnoit ſouvent. Hochgræff, fa-
» meux Chimiſte, a ſouvent éprouvé à
» Hall l'efficacité de ce mercure ſolaire
» animé pour ſurmonter ces deux mala-
» dies contre leſquelles le mercure eſt
» impuiſſant, les fievres *quartes* & la
» *Goute* : de ſorte que quelques perſon-
» nes qui étoient affligées depuis long-
» tems de la fievre quarte, & une en-
» tr'autres qui l'étoit depuis quatre
» ans, recouvrerent la ſanté au moïen
» de quelques doſes de ce remede.
» On peut mettre au nombre des gou-
» teux qui ont dû leur guériſon à ce re-
» mede une perſonne fort connuë dans
» ces cantons, qui étant affligée de dou-
» leurs *gouteuſes fixes* & de *contractions des*
» *membres*, recouvra la ſanté ſans avoir
» eu depuis aucune rechûte. On peut
» voir dans l'Appendice des *Miſcell. Nat.*
» *Curioſ.* avec quels ſuccès Cneuffelius

» s'eſt ſervi d'un *mercure fixé* pour guérir
» la Goute, guériſons certifiées par des
» témoignages au-deſſus du ſoupçon,
» puiſque c'eſt par la dépoſition même
» des perſonnes guéries. Le lecteur peut
» auſſi conſulter ſur ce ſujet un ouvrage
» intitulé *Epiſtola de curata Podagra per*
» *D. Andream Cneuffelium*, imprimé à
» Gorlitz en 1644. Ces exemples prou-
» vent manifeſtement que les éloges
» qu'on a donnés à ce remede ne ſont
» point fondés ſur de vaines ſpécula-
» tions, & qu'ils ſont appuïés de l'ex-
» perience, de ſorte qu'il n'y a pas lieu
» de douter qu'il ne puiſſe produire dans
» les maladies opiniâtres qui ne ſont
» point incurables des effets qu'on at-
» tendroit vainement des autres remedes
» tirés du regne végétal ou animal con-
» nus juſqu'à preſent, & même de la
» ſalivation mercurielle; traitement non-
» ſeulement pénible & accompagné
» d'agitations violentes & ſouvent dan-
» gereuſes, mais encore extrêmement
» incommode. L'uſage du mercure ani-
» mé ſolaire eſt d'autant plus préférable
» à la ſalivation, qu'on peut le donner
» aux perſonnes les plus délicates ſans
» les fatiguer, pourvû que ce ſoit en

» petites doses, & qu'on le prenne une
» ou deux fois par jour, & qu'on en
» continue l'usage suivant les circons-
» tances de la maladie. On le mêlera,
» pour en rendre l'usage plus agréable,
» avec de la conserve de roses, ou quel-
» que autre médicament semblable, sans
» user d'aucun autre remede dont l'usa-
» ge continuel entraîne toûjours beau-
» coup de desagrément.

» Mais avant que de donner cette pré-
» paration mercurielle, il faut débarras-
» ser les premieres voies des impuretés
» qui pourroient empêcher la prompti-
» tude de ses effets; à quoi on réussit
» par des déterſifs, dont on augmente la
» vertu par un purgatif résineux légére-
» ment irritant; car les purgatifs violens
» trouvent rarement à être placés, &
» sont toûjours préjudiciables au com-
» mencement d'une cure. On peut aussi,
» selon la situation du malade, évacuer
» les premieres voies à l'aide d'un vo-
» mitif, qui doit être cependant précedé
» de l'usage des remedes salins & incisifs.
» Lorsqu'on prend ce remede après avoir
» préparé le corps ainsi que je viens de
» dire, il convient de boire par dessus
» quelque liqueur aqueuse, comme du

» thé, du caffé, une infusion de véro-
» nique, &c. ou une décoction de salse-
» pareille & de squine animée avec l'é-
» corce de sassafras. Ces liqueurs dé-
» laïantes facilitent l'operation du re-
» mede, aident la transpiration, & se
» chargent des impuretés salines qui ont
» été dégagées par la force & l'énergie
» du médicament, & qui, se trouvant
» dispersées dans ces mêmes liqueurs,
» peuvent ensuite être évacuées sans
» violence par les excrétoires convena-
» bles, sur-tout par les pores de la peau,
» pourvû qu'on les tienne suffisamment
» ouverts par un régime convenable,
» c'est-à-dire qu'on se garantisse du froid
» sans s'étouffer sous le poid des habil-
» lemens, & qu'on entretienne toûjours
» le corps dans une douce moiteur. Car
» les sueurs abondantes, loin d'être néces-
» saires & utiles dans la cure des mala-
» dies chroniques, épuisent les forces
» qui n'ont été déja que trop affoiblies
» dans le cours d'une maladie longue.
» C'est bien pis lorsque ces sueurs sont
» forcées; car il est à craindre qu'elles ne
» causent des engorgemens des visceres,
» comme il arrive très-communément
» par l'usage des étuves. Il faut consulter

» sur ce sujet plusieurs endroits de la
» pratique médicinale de Sylvius, &
» notamment l'appendix du troisiéme
» Traité. Il faut donc éviter avec beau-
» coup de soin toute commotion violen-
» te & soudaine ; & comme ce remede
» ne produit point de pareils effets, la
» matiere visqueuse & morbifique ne
» sçauroit être surmontée & évacuée par
» une ou deux doses seulement, comme
» les Charlatans l'assurent à ceux pour
» qui ils l'emploïent ; il faut la vaincre
» par l'action continuée & non inter-
» rompuë de ce remede. Ainsi quoique
» Luc Tozzi, Medecin du Pape Inno-
» cent XII, assure dans sa *Pratique de*
» *Medecine*, qu'il a guéri par le moïen
» de sept doses de ce mercure ainsi fixé,
» une vérole & une fievre quarte, j'ai
» peine à croire (car je ne prétends pas
» révoquer en doute ce qu'assure ce Me-
» decin célébre) que ce remede puisse
» produire un effet aussi prompt dans
» nos païs qui sont plus voisins du nord,
» où les maladies chroniques sont cau-
» sées par une quantité d'humeurs vi-
» cieuses, corrompuës, & visqueuses. On
» pourra néanmoins accélérer son effet
» sans faire aucune violence au malade,

» si après en avoir usé plusieurs jours
» on se sert de médicamens balsamiques
» salins-sulphureux, dont les plus considerables & les plus efficaces sont l'élixir balsamique de Stahl, ou l'esprit volatil huileux preparé suivant la méthode de Sylvius, que l'on appropriera a la situation du malade. En effet une dose moderée de ces remedes prise tous les jours aux repas, & continuée pendant quelque tems dans la cure des maladies chroniques, opere tranquillement, ce qu'on ne sçauroit obtenir par des moïens plus violens. Car, comme on facilite par-là la digestion, le chyle qui étoit précédemment mal digeré, & corrompoit les humeurs par sa viscosité, se trouve corrigé & comme assaisonné par ces substances balsamiques; & l'effervescence vitale, & la volatilisation des humeurs, qui étoient auparavant supprimées, & comme étouffées par leur épaisseur excessive, sont tellement animées, que le foïer de la maladie est par-là détruit promptement, sur-tout lorsqu'on aide l'efficacité des remedes par un regime convenable.

» Ceux dont les facultés ne leur per-

» mettent pas de faire uſage de ce mer-
» cure ſolaire peuvent lui ſubſtituer le
» mercure balſamique jovial dont les
» effets ſont les mêmes , comme j'en
» ſuis convaincu , non - ſeulement par
» les eſſais que des Medecins fort habi-
» les en ont fait , mais encore par les
» principes ſur leſquels eſt fondée la
» compoſition du remede , leſquels s'ac-
» cordent parfaitement avec les proprie-
» tés du mercure. Et, bien que ſon ope-
» ration ſoit un peu plus prompte que
» celle du mercure animé ſolaire , &
» qu'en conſéquence lorſqu'on le donne
» en doſes un peu fortes dans les mala-
» dies accompagnées d'une intempérie
» conſiderable des humeurs, comme la
» vérole & le ſcorbut , il excite une eſ-
» pece de ſalivation , elle eſt ſi légére
» que le malade ne s'en apperçoit preſ-
» que pas, ou du moins qu'il la ſupporte
» ſans peine; mais dans les cas où il n'y
» a point une ſi grande quantité d'hu-
» meurs âcres, & où les ſucs pêchent
» plûtôt par leur épaiſſeur & par leur
» viſcoſité, il guérit ſans exciter de ſa-
» livation. Au reſte, on peut preſque
» toûjours empêcher le flux de bouche
» que ce remede exciteroit , en détrui-

» ſant les cauſes qui concourent avec
» lui à le produire ; & comme il n'y a
» que la violence de l'acrimonie qui
» puiſſe animer ce remede au point de
» lui faire produire une ſalivation, il
» n'y en aura jamais lorſque l'acrimo-
» nie de la maſſe des humeurs ne ſera
» point aſſez dégagée ni aſſez forte pour
» agir ſur les globules mercuriels enve-
» loppés dans le ſouffre pur de l'étain, ou
» ſe mêler avec eux. Suppoſé même que
» ce mélange ſe faſſe, ce ne ſera que
» dans les premieres voies, qui dans la
» plûpart des maladies chroniques, con-
» tiennent entre autres impuretés une
» grande quantité d'humeurs acides. Et
» comme le remede ſéjourne pendant un
» tems conſiderable dans les premieres
» voies, il peut y acquerir plus aiſément
» une qualité irritante que dans la
» maſſe du ſang. Mais pour empêcher
» que cela n'arrive, il faut, avant que
» d'uſer de ce remede, évacuer ces im-
» puretés le mieux qu'il ſera poſſible
» avec des purgatifs légers d'une nature
» gommeuſe & réſineuſe, tel que le gal-
» banum, la gomme ammoniaque, le
» bdellium & le maſtic, dont on aug-
» mentera l'efficacité avec une quantité

» convenable de myrrhe & quelque peu
» d'extrait aloëtique de Ludovici ; car
» ces substances enveloppent par leurs
» parties gommeuses & mucilagineuses
» l'acide des premieres voies, & émoussent
» tellement ses pointes qu'il peut
» être évacué sans aucun des symptômes
» violens que les substances résineuses
» plus violentes excitent dans les cas de
» cette nature. Après avoir fait préceder
» le purgatif dont nous venons de parler,
» & en avoir réiteré l'usage suivant
» la disposition du malade, on lui donnera
» le remede avec des substances terreuses
» temperées, qui aïant la vertu
» d'absorber l'acide beaucoup plus
» promptement que le mercure corrigé
» avec le souffre de l'étain, le garantissent
» de l'impression de tous les sels, &
» le rendent par-là capable de déploïer
» doucement son efficacité. Mais supposé
» que l'addition de ces poudres absorbantes
» rende l'usage de ce remede incommode,
» il faudra donner au malade
» le matin, & même le soir, s'il est
» nécessaire, une dose de mercure diaphorétique
» seul, depuis six grains jusqu'à
» dix, sans passer au-delà ; & lorsqu'il
» ira se coucher, une dose suffisan-

» te de poudres abſorbantes, c'eſt-à-
» dire, depuis deux ſcrupules juſqu'à une
» drachme dans quelque véhicule aqueux
» domeſtique. On aidera efficacement
» l'operation de ce remede, & l'on pré-
» viendra totalement la ſalivation, en
» entretenant le corps dans une chaleur
» convenable par le moïen d'un régime
» approprié, ou en excitant la ſueur
» dans certains cas pendant quelques
» heures par l'uſage des ſudorifiques de
» force moïenne, tels que l'eſprit ale-
» xipharmaque de Buſſius corrigé, la li-
» queur de corne de cerf ſuccinée, & la
» teinture bézoardique ſans acide. Ces
» remedes étant entremêlés à tems entre
» les doſes du mercure font ceſſer pour
» l'ordinaire la ſalivation en excitant une
» légére ſueur, comme beaucoup d'ob-
» ſervations des Medecins les plus
» exacts me l'ont appris; d'où il ſuit
» qu'ils ſont encore plus propres à la
» prévenir, ſuppoſé qu'elle dût être pro-
» duite par l'uſage du mercure diapho-
» rétique jovial, qui eſt un remede ſuffi-
» ſamment corrigé. Comme ce remede,
» emploïée comme on vient de le dire,
» eſt incapable de cauſer de violens
» mouvemens, on peut le preſcrire har-

» diment, même dans l'intempérie ſcor-
» butique, fut-elle un peu conſiderable,
» avec beaucoup plus de ſureté que la
» plûpart des autres préparations mer-
» curielles. « FREDERIC HOFFMANN.

Il eſt impoſſible à quiconque eſt verſé dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine, de lire la premiere partie de cet exrait ſans ſe ſouvenir des éloges faſtueux que les anciens Chimiſtes ont donnés à leurs préparations du mercure. Il ſembleroit que c'eſt à elles que Paracelſe & Van-Helmont doivent une grande partie de leur réputation; car ce n'eſt que le ſuccès avec lequel ils ont guéri la plûpart des maladies qui avoient reſiſté aux méthodes qui étoient pour-lors en vogue, qui peut avoir fait paſſer leurs noms à la poſterité. Voici ſur ce ſujet un paſſage de Glauber extrêmement remarquable.

» On peut tellement purifier le mer-
» cure ordinaire dans l'eſpace d'un jour
» par le moïen de notre ſecret *Salmiac*,
» qu'il ſe coagule le lendemain en un
» remede rouge fixe par la ſeule abſtrac-
» tion de l'eau de *Saltaberis*. Cette prom-
» pte mortification, coagulation, ou fi-
» xation, a été fort eſtimée de Paracelſe

» & de Van-Helmont. Le premier donne à ce mercure l'épithéte de *Corallin*, soûtenant qu'*il n'y a point dans la nature de remede plus excellent pour guérir la Goute & la vérole*. Il ajoûte qu'il réjoüit l'esprit de l'Artiste, parce qu'il pénétre dans l'or & se convertit en sa propre nature, de sorte qu'un grand nombre de pauvres Chimistes trouvent par-là le moïen de s'enrichir. Mais on ne trouve personne depuis ce Philosophe qui ait sçu préparer cette espece de mercure rouge fixé ; parce qu'aucun enfant de l'art n'a connu l'eau de *Saltaberis*, avec laquelle on doit réduire le mercure à une rougeur fixe. Van-Helmont, un des plus grands Philosophes de notre siécle, est le premier qui se soit vanté de pouvoir préparer un semblable mercure, auquel il donne le nom d'*or horizontal*, assurant qu'il supplée lui seul à tous les besoins du Medecin & du Chirurgien.

» Nuysement parle aussi de ce mercure, assurant qu'il ne faut qu'en prendre deux ou trois grains dans quelque confortatif pour purger le corps humain de toutes ses impuretés. Van-Helmont dit la même chose en

» d'autres termes, mais il donne à en-
» tendre qu'il a la vertu de purifier le
» ſang. Voilà donc trois ſçavans hom-
» mes, que l'on peut regarder comme
» les fondateurs de la Philoſophie & de
» la Medecine hermétique, qui ont ex-
» cellemment écrit de ce mercure. Ce-
» pendant leurs ſucceſſeurs n'ont rien
» ajoûté à leurs découvertes, & ont
» mieux aimé ſe tenir tranquilles que de
» ſe fatiguer à preparer un remede uni-
» verſel.

» Ceux qui ſont ſenſibles aux peines
» des malades, & qui deſirent de les
» ſoulager, rendront plus de ſervices au
» public en ſe ſervant de ce mercure fixe
» pour guérir la Goute & la vérole,
» qu'en l'emploiant à faire de l'or, qu'ils
» ne doivent deſirer tout au plus qu'au-
» tant qu'il leur eſt néceſſaire pour vi-
» vre.

Ces Chimiſtes qui ont connu de meilleurs remedes que ceux dont on ſe ſert pour l'ordinaire ne pouvoient rendre un plus mauvais ſervice au genre humain, que de les tenir ſecrets, ou d'en donner, comme ils ont fait, la compoſition d'une façon tout-à-fait inintelligible. Mais on ne ſera point ſurpris de cette conduite ſi

l'on réfléchit sur l'état où étoit la Medecine dans leur tems, aussi-bien que sur le procedé que les Medecins Galeniques ont tenu à leur égard.

Quant à l'état de la Medecine, les Praticiens de ce tems-là étoient universellement attachés à un systême particulier qui leur faisoit suivre avec opiniâtreté des méthodes tout-à-fait infructueuses pour les malades ; & ils eussent cru commettre un sacrilége s'ils se fussent éloignés le moins du monde du chemin battu, quoiqu'une infinité d'expériences les eût convaincus qu'il conduisoit rarement, ou même qu'il ne conduisoit jamais, à la santé. Il arrivoit de-là qu'ils fatiguoient inutilement ceux qui avoient des maladies chroniques avec des décoctions, des juleps, des potions, des pilules, des électuaires, & plusieurs autres remedes superflus, & cela pendant des mois & des années entieres, pourvû que les malades eussent la volonté & les moïens de paier leurs soins. Lors donc que les Chimistes, soit par hazard, ou par leur industrie, eurent trouvé les moïens de guérir avec un petit nombre de remedes efficaces, & en peu de tems, ces maladies opiniâtres qui avoient été jusqu'alors

incurables, ou du moins qui demandoient une perſeverance ennuieuſe dans l'uſage de remedes non moins fatiguans que la maladie même, les Galeniques prirent l'allarme, s'imaginant que leur état étoit en danger, & apprehendant dans la Medecine une révolution qui ne pouvoit manquer de nuire à leur fortune. De-là vint qu'au lieu de rendre aux inventeurs de ces découvertes l'honneur qui leur étoit dû, ils ne ceſſerent de les accabler de reproches & de les diffamer comme des novateurs auſſi ignorans que dangereux. Van-Helmont ſe plaint hautement de cette conduite, & nous apprend qu'ils pouſſerent la fureur juſques au point de vouloir faire condamner ſon Traité des fievres par les Magiſtrats.

Une pareille conduite ne pouvoit manquer d'irriter les Chimiſtes, & de les diſpoſer à cacher à leurs antagoniſtes la compoſition des remedes dont le ſuccès leur déplaiſoit ſi fort. Auſſi ne manquerent-ils pas de le faire. C'eſt donc aux procedés des Medecins que l'on doit attribuer le peu de progrès qu'on a fait dans la Medecine.

Je n'ai pris en main la défenſe des anciens Chimiſtes que dans la ſuppoſition

qu'ils ont été véritablement les inventeurs de quelques remedes efficaces, comme j'en ſuis ſuffiſamment convaincu non-ſeulement par des hiſtoires atteſtées, mais encore par le témoignage de mes ſens; mais je n'ai jamais eu deſſein de défendre leurs chimeres, ni d'approuver leur conduite aux dépens de la raiſon & de l'experience.

Je vais maintenant faire part au Lecteur de ce que j'ai oui dire relativement à la méthode de traiter la Goute & les Rhumatiſmes avec le mercure.

Il parut, il y a quelques années, dans cette ville de Londres une perſonne tout à-fait ignorante dans la Medecine, qui s'occupoit à guérir les Rhumatiſmes parmi le même peuple, ce qui lui procuroit une ſubſiſtance aſſez honnête. Elle ſoûtenoit avec confiance que l'on peut appaiſer la Goute & la guérir preſque toûjours par l'uſage continué d'un remede dont elle cachoit la compoſition, mais que j'ai connu être mercuriel par pluſieurs obſervations; principalement parce que j'ai vû qu'étant donné ſans jugement & ſans précaution, comme il l'étoit preſque toûjours, il excitoit ſouvent une eſpece de ſalivation, qui, quoique légére,

égére, suffisoit pour découvrir son origine. Elle me fit voir en differens tems plus de quarante malades qui avoient usé de son remede, & qui tous rendoient témoignage à la vérité de ce qu'elle avoit avancé. Mais le cas dont je me souviens le mieux, & qui a le plus de rapport à mon sujet, est celui de M. Davis, autrefois Chimiste à Londres, & dans ce tems-là pensionnaire au College Morden dans *Black-Heath*, où je fus le voir. Les particularités de son histoire, autant que j'ai pû les recueillir, étoient telles que voici.

Il avoit alors soixante & douze ans, & depuis près de vingt il étoit si violemment affligé de la Goute qu'il ne pouvoit se servir de ses membres, sur-tout de ses doigts, dont les jointures étoient devenues immobiles à cause des nodus qui s'y étoient formés. Il commença dans ce tems-là à prendre le remede que la personne dont j'ai parlé ci-dessus, lui avoit conseillé, & il s'en trouva si bien qu'il jugea à propos d'en user de tems en tems. Enfin ses effets furent tels que pendant les douze dernieres années, qu'il en avoit pour-lors quatre-vingt-quatre, il ne ressentit pas le moindre symp-

tôme de Goute, & joüit de la santé la plus parfaite. Il me dit de plus que les nodus s'étoient dissipés au bout de quelques années ; de sorte, que lorsque je le vis, il y a environ quatre ans, il se servoit librement de ses mains & de ses pieds, sans qu'il y parût aucune tumeur contre nature.

Il ne voulut jamais m'enseigner la préparation du mercure dont il se servoit ; mais je compris par les fréquentes conversations que j'eus avec lui qu'elle consistoit à dissoudre du mercure purifié par des amalgamations réiterées, comme j'ai dit ci-dessus, dans de l'esprit de nitre, que l'on retiroit en distillant au feu de sable jusqu'à siccité, & à édulcorer ensuite la masse mercurielle restante par des affusions réiterées d'eau, par la trituration & la calcination, & enfin en allumant dessus une quantité suffisante d'esprit de vin.

J'ai appris que ce Gentilhomme avoit vécu jusqu'à l'été dernier en très-bonne santé, & qu'il étoit mort de vieillesse.

Je fus voir, il y a quelques années, avec la même personne un malade qui étoit dans l'operation du remede qu'elle lui avoit donné, & que je connus être

purement mercuriel. Ce madade étoit Capitaine d'un Vaiſſeau marchand arrivé depuis peu de l'Amérique. Je ne me ſouviens point de l'avoir entendu nommer, & tout ce dont je me rappelle eſt qu'il demeuroit dans une petite rue fort ſale dans *Wapping*, où je n'avois jamais été, & où je n'ai plus mis le pied depuis. Il me dit qu'il étoit détenu au lit depuis quatre ou cinq jours par une Goute violente aux deux pieds ; qu'il avoit pris deux jours auparavant une doſe d'un remede que la perſonne qui m'accompagnoit lui avoit donnée ; que quelques heures après l'avoir priſe, la partie affligée avoit commencé à ſuer copieuſement, & qu'il avoit ſenti en même tems une chaleur douce & agréable dans toutes les autres parties de ſon corps ; que depuis ce tems ſes pieds avoient continué de ſuer ſi copieuſement, que les ſerviettes dont il les avoit enveloppés deux heures avant que je le viſſe étoient toutes percées, bien qu'elles fuſſent en huit doubles ; que les douleurs cruelles qu'il ſentoit auparavant s'étoient appaiſées peu à peu, de façon qu'il étoit en état de ſe promener dans ſa chambre, ſans peine, & ſans ſe ſervir de bâton.

J'ai appris par une expérience de plusieurs années qu'il n'y a point de Rhumatisme obstiné qui ne cede au mercure, pourvû qu'on en continue l'usage pendant quelque tems, & je puis en dire autant de la Goute ; de sorte que je suis fortement persuadé que l'on peut rendre régulieres la plûpart des Goutes qui ne le sont point, & faire que ceux qui sont retenus dans le lit par la violence des douleurs durant la moitié de l'année, & privés de l'usage de leurs membres pendant l'autre moitié, ne soient affligés de la Goute qu'une ou deux fois par an pendant quinze jours ou trois semaines, & joüissent de l'usage de leurs membres & d'une santé parfaite tout le reste du tems. Je n'ai jamais donné les mercuriels dans cette vûë que je n'aie apperçu beaucoup de changement dans l'appétit & dans la digestion, & un changement favorable dans les fonctions des visceres dont la santé & la vie dépendent ; & cette observation est d'autant plus importante qu'elle favorise beaucoup la méthode que je recommande ici. Le lecteur se souviendra que toutes les fois que je parle de Rhumatismes dans ce Traité, je n'ai en vûë que ceux de l'es-

ſpece chronique ; car je n'ai point remarqué que le mercure ait la même efficacité dans ceux de l'eſpece aiguë.

Je ne me ſuis point borné à une ſeule préparation mercurielle, m'étant ſervi dans les cas légers de mercure diviſé avec quelque térébenthine & mêlé avec un purgatif à la façon des pilules de Belloſte, du calomelas, ou de l'éthiops antimonial, dont l'efficacité n'eſt pas petite. Dans les maladies plus obſtinées j'ai emploïé l'une & l'autre des préparations que j'ai décrites ci-deſſus. Mais j'avoüe que j'ai une grade opinion du mercure précipité ſolaire de Bates dans les affections invétérées, auſſi-bien que du fébrifuge de Riviere, qui ne cede peut-être point aux autres remedes.

Riviere nous a caché la méthode dont il ſe ſert pour préparer ce fébrifuge, & nous a laiſſé le ſoin d'en deviner la compoſition en étudiant la deſcription ſuivante, qui eſt extrêmement obſcure. » Ce » précieux remede, dit-il, eſt compoſé » d'un triple Hercule (peut-être entend-» il par là l'or, l'antimoine, & le mer-» cere) pouſſé au plus haut degré de » perfection par douze operations (ſu-» blimations peut-être). On aſſocie à ces

» trois Hercules un quatriéme champion,
» (peut-être l'esprit de vin) qui rend le
» remede complet & parfait. On peut
» le donner aux enfans depuis dix ou
» douze grains jusqu'à quinze, & aux
» adultes depuis vingt grains jusqu'à
» trente ou quarante. Il opere sans vio-
» lence étant donné en dose convenable,
» & ne cause pas plus d'agitation que
» les remedes ordinaires,ou les composi-
» tions de rhubarbe & de senné. Il opere
» quelquefois par le vomissement, lors-
» qu'une partie de la matiere morbifi-
» que se trouve logée dans le voisinage
» de l'estomac, car il attaque directe-
» ment cette matiere par-tout où elle est
» logée, & ne la quitte point qu'il ne
» l'ait subjuguée. Dans les cas où il
» trouve les passages ouverts, & une
» petite quantité de matiere morbifique,
» il opere sans causer aucun trouble ni
» aucune évacuation considerable. Mais
» lorsque les malades n'ont pris aucun
» remede pendant tout le cours de la
» maladie, que le corps est farci de sucs
» corrompus des alimens, que les hu-
» meurs nuisibles sont abondantes, les
» obstructions obstinées, ou les crudités
» amassées en quantité, il ne surmonte

» la maladie qu'en agitant les malades, & » leur causant quelques douleurs, comme cela est arrivé à quelques pauvres » sur lesquels je fis l'essai de mon remede.

Hartmann, fameux Chimiste Allemand, Rolfinckius, & plusieurs autres, ne nous laissent rien à desirer sur la préparation de ce fébrifuge spécifique, & en décrivent le procedé de la maniere suivante.

» Prenez de l'or le plus pur & le » mieux affiné, demi-once; reduisez le » en lames minces, & faites-le dissoudre à la maniere ordinaire dans l'eau » régale, preparée avec le sel commun, » & non point avec le sel ammoniac, » parce que cette derniere espece rend » le mercure volatil; de verre d'anti- » moine, demi-once; & de mercure » parfaitement purifié, trois onces. Fai- » tes dissoudre chacune de ces substances » séparément, & dans des vaisseaux diffe- » rens, dans l'eau forte, de façon que » les solutions soient suffisamment clai- » res & transparentes. Mêlez toutes ces » solutions ensemble & retirez le menstruc par la distillation. Ajoûtez-y une » nouvelle quantité d'eau régale, & dis-

» tillez-la plusieurs fois jusqu'à ce que le
» précipité étant mis sur une plaque de
» fer rouge ne jette aucune fumée. Cal-
» cinez ce précipité après l'avoir cou-
» vert avec une tuile, pour que tous
» les esprits de l'eau régale se dissipent
» & s'évaporent. Distillez six fois sur ce
» précipité de l'esprit de vin jusqu'à ce
» que le mercure soit en quelque sorte
» fixé. Allumez de l'esprit de vin sur ce
» mercure, & faites-le calciner à petit
» feu sous une tuile.

Bates prepare ce remede d'une maniere un peu differente de celle qui précede.

» Prenez des fleurs d'antimoine sublimées trois fois avec le sel ammoniac & » édulcorées; de verre d'antimoine précipité dans quatre onces d'eau forte » preparée avec le nitre & l'alun, de » chacun demi-once; de mercure précipité avec de l'eau forte préparée avec » le nitre, le vitriol, & l'alun, six onces; d'or dissout dans l'eau régale, une » once: mêlez ces substances, & distillez » lentement jusqu'à siccité par la retorte, » faisant douze cohobations. Lavez cinq » fois la poudre, faites-la seicher, & » après y avoir ajoûté deux pintes » d'esprit de vin, distillez-la dans une

» nouvelle retorte, faiſant ſix cohoba-
» tions ſucceſſives ; l'eſprit de vin étant
» retiré, mettez la chaux dans un creu-
» ſet couvert, que vous expoſerez pen-
» dant trois heures à un feu de roüe ;
» allumez enſuite deſſus l'eſprit de vin
» diſtillé dont nous avons parlé ci-deſſus.
» La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à
» demi-ſcrupule, avec une égale quan-
» tité de ſcammonée ſouffrée.

Je vais, pour confirmer la doctrine que j'ai avancée, rapporter quelques hiſtoires de maladies que j'ai choiſies entre un grand nombre traitées avec le même ſuccès, ce qui ſuffira, je crois, pour donner une idée générale de ma méthode & de ſes effets.

La premiere experience que j'ai faite a été à l'occaſion d'un penſionnaire externe du Collége de Chelſea, âgé de plus de ſoixante & dix ans, qu'un Rhumatiſme avoit preſque entierement privé pendant neuf ans de l'uſage de tous ſes membres. Je lui preſcrivis quelques doſes de l'or horizontal décrit, autant que je puis m'en ſouvenir dans les *Collectanea Chymica Leidenſia*. Ce remede opera très-promptement, & avec tant de ſuccès, qu'après en avoir pris trois ou

quatre doſes, le malade vint me trouver avec ſes béquilles ſur ſes épaules, ſans en faire aucun uſage, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis pluſieurs années. Il diſcontinua l'uſage de ce remede, ce qui ne l'empêcha pas de ſe bien porter pendant pluſieurs mois. Mais un froid qu'il prit au bout de ce tems-là lui cauſa une rechûte dont il guérit par la même méthode. Comme ce malade étoit obligé de travailler pour vivre, & que ſa profeſſion, qui étoit celle de décroteur, l'expoſoit ſans ceſſe au froid, je ne jugeai pas à propos de continuer le traitement, d'autant plus que la ſituation du malade eût été un obſtacle à mes deſſeins. J'en vis cependant aſſez pour oſer faire l'eſſai du même remede ſur d'autres.

Après avoir éprouvé l'efficacité du mercure dans les Rhumatiſmes & dans la Goute dans une infinité de cas, j'eus occaſion d'être encore témoin de ſes bons effets dans le ſuivant.



HISTOIRE DE M. RICHARD WETHERSTON, ECUÏER.

MONSIEUR Wetherſton, qui loge près de Hereford, vint me conſulter le 12 fevrier 1741 ſur une Goute ou un Rhumatiſme, dont il étoit incommodé. Sans vouloir entrer dans une diſcuſſion ſur le nom propre à ſa maladie, je me contenterai d'obſerver qu'elle l'avoit privé pendant les cinq ou ſix dernieres années de l'uſage de tous ſes membres. Il marchoit tout courbé, & à peine pouvoit-il monter & deſcendre un eſcalier, quoiqu'aidé de deux ou trois perſonnes. Il n'avoit point aſſez de force de la main droite pour ſoûtenir une taſſe de chocolat, & les doigts de la gauche étoient contrefaits & ſans mouvement. Je commençai la cure par lui faire tirer dix onces de ſang; il étoit extrêmement gluant, & j'appris que cette diſpoſition lui étoit ordinaire depuis long-tems. Je le mis enſuite à l'uſage des mercuriels, & au bout de ſix ſemaines, pendant leſquelles il en prit ſept ou huit doſes, il eut aſſez de force de la main droite pour pouvoir ſoulever un poids

considerable. La gauche reprit presque son état naturel, il marcha droit, & se trouva en état au bout de quelque tems de faire environ un mille à pied sans l'aide de personne.

Je le fis saigner une seconde fois à sa priere pour voir l'état de son sang, & je le trouvai beaucoup moins gluant que la premiere fois.

Je prie ce Gentilhomme de m'excuser si pour représenter son cas avec plus d'exactitude, j'ose remarquer qu'il ne vécut point aussi régulierement qu'il auroit dû le faire. Comme il est aussi ennemi de la contrainte que des purgatifs, il négligea pendant le cours du traitement de prendre les remedes que je lui avois prescrits, les differant quelquefois durant une semaine, & quelquefois pendant quinze jours, quoiqu'il eût dû en user tous les trois ou quatre jours. Je ne doute point que cette négligence, jointe au froid auquel il s'exposa de tems en tems, n'ait retardé la cure pendant quelques mois, occasionné les légéres rechûtes ausquelles il fut sujet, & empêché les doigts de la main gauche de reprendre leur état naturel. M. Wetherston revint l'été dernier de Bath avec une fievre épi-

démique qui étoit alors fort commune en Angleterre, & dont on n'eut pas de peine à le guérir. Il ne sentoit aucune atteinte de Goute, & j'ai tout lieu de croire qu'il continue à se bien porter; & si cela n'est point, j'oserois assurer que ce n'est que pour avoir manqué d'user des remedes que je lui ai prescrits.

Voici une autre observation qui n'est pas moins remarquable que la précédente. C'est celle de M. Walter-Baker, Imprimeur, dont la vérité sera attestée par M. Richardson, qui demeure dans *Salisbury-Court, Fleet-Street*; je vais la rapporter exactement dans les propres termes dans lesquels le malade me l'a contée.

HISTOIRE DE M. BAKER.

Comme j'allois au mois d'août 1734 le long du *Strand*, je fus attaqué d'une douleur violente dans la premiere jointure du gros orteil gauche. Je l'attribuai à une entorse, & je bassinai la partie avec du vieux *Rum*, ainsi qu'on me l'avoit conseillé. Un de mes amis qui vint me voir le lendemain m'assura que c'étoit la Goute, & me félicita

en riant de cette nouvelle acquisition. J'ajoûtai d'autant moins de foi à son discours, que mon grand pere qui a vécu près de cent & treize ans, ni mon pere qui en a vécu quatre-vingt, ni ma mere, qui vit encore, n'ont jamais eu ni Goute ni Rhumatisme ; de sorte que j'y appliquai remede sur remede dans l'esperance d'en recevoir du soulagement, sans pouvoir y réussir. Cet accès dura pendant sept ou huit jours.

Je fus attaqué de nouveau en 1736 de la même douleur, mais de la maniere la plus cruelle. Après en avoir été tourmenté pendant environ trois semaines, je pris le parti d'aller au bain, où je me fis appliquer une ventouse sur la partie malade, par le moïen de laquelle on me tira quatre onces de sang noir & épais ; & l'accès me quitta environ trois semaines après.

La douleur revint en 1737 environ dans le même tems avec tant de violence que j'en perdis le repos, l'appétit, & la tranquilité pendant un mois. Lassé à la fin de souffrir, je pris le parti d'appliquer vers les six heures du soir une couple de sangsues sur la partie ; mais il n'y en eut qu'une qui s'y attachât, & qui,

après s'être remplie, au bout d'un quart d'heure tomba d'elle-même ; mais la partie continua de ſaigner juſques vers les onze heures du ſoir, ſans que la douleur diminuât le moins du monde. Pendant les neuf ſemaines que cet accès dura je ne pris aucune ſorte de remede. Je paſſai mon tems depuis 1734 juſqu'en 1737 à faire bonne chere & à boire du punch, mais j'ai vécu depuis ce tems très-ſobrement. J'eus en 1738, 1739, & 1740, des attaques très-violentes à peu-près dans la même ſaiſon ; mais je pris pour-lors les purgatifs que le Medecin jugea à propos de me donner, leſquels ſecondés d'un régime très-exact m'en garantirent juſqu'en 1741, que l'accès revint vers le même tems avec plus de violence que jamais, de ſorte que je ſouffris pendant plus de ſept ſemaines dans la même partie des tourmens inexprimables ſans pouvoir joüir de neuf heures de repos pendant tout ce tems. J'eus recours de nouveau à mon premier topique ; j'appliquai une ſangſue ſur la partie malade & la laiſſai ſaigner dans l'eau chaude pendant trois ou quatre heures, ſans en recevoir aucun ſoulagement. Je reſſentis le lendemain une dou-

leur violente dans le pied droit, ce qui me fit croire que la matiere morbifique alloit s'y fixer; mais il arriva tout le contraire, car elle se jetta le jour suivant sur mon poignet gauche avec tant de fureur qu'on m'eût plûtôt pris pour un fou que pour un homme sensé, tant les douleurs qu'elle me causoit m'avoient mis hors de moi-même. Cet accès continua pendant près d'onze semaines avec toute la violence imaginable, sans me laisser deux ou trois heures de repos; & ce ne fut qu'au bout de cinq mois que je fus en état de pouvoir marcher, & de me servir de mon poignet.

C'est la coûtume des Imprimeurs de consulter en cas de maladie les Medecins dont ils impriment les ouvrages; & comme j'étois chargé pour-lors du Dictionnaire de Medecine de M. James, j'usai de ce privilége & le consultai sur la mienne. Il m'ordonna l'usage de remedes mercuriels que je continuai pendant neuf semaines, l'aïant commencé sur la fin de cet accès. J'ai joui depuis ce tems d'une santé parfaite à tous égards, si j'en excepte deux légers accès de Goute, dont l'un me prit au mois d'avril & dura trois jours, & l'autre sur la fin de mars & en dura deux.

HISTOIRE DE M. FRANCIA.

MONSIEUR Francia, Marchand à *Allen-Court*, *Leadenhall-Street*, fut attaqué en 1723 d'une Goute dont la violence augmenta au point de l'obliger à rester au lit pendant six ou sept mois de l'année, & de le rendre perclus presque tout le reste du tems. Il me consulta vers les fêtes de Pâques de l'année 1743; il étoit au lit depuis le second jour du mois de décembre, & avoit souffert durant tout ce tems-là des douleurs insupportables. Je lui ordonnai sur le champ les mercuriels, & ils produisirent sur lui un si bon effet, qu'il fut en état au bout de quinze jours d'aller à la Bourse. Ses affaires ne lui permirent de continuer l'usage de ce remede qu'autant qu'il y étoit obligé par la Goute; mais cela ne l'empêcha pas de se bien porter jusqu'à l'automne suivant, qu'il fut attaqué d'un accès fort court, mais régulier, qui l'obligea de recourir au remede dont il s'étoit si bien trouvé. Il ne se vit pas plûtôt en état de sortir qu'il renonça aux remedes jusqu'au mois d'avril suivant qu'il eut un second accès qui

dura environ trois ſemaines. Il uſa pendant ce tems-là des remedes que je lui avois donné, mais il les quitta dès qu'il fut guéri. Il joüit juſqu'au mois de décembre d'une ſanté parfaite étant en état de marcher, d'aller à cheval & de vaquer à ſes affaires avec beaucoup plus de facilité qu'auparavant. Il fut cependant attaqué dans ce mois de quelques douleurs dans toutes les jointures que la Goute avoit occupées, mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût auſſi violente que la premiere fois. Il a eu depuis un accès très-violent, mais régulier, dont il eſt aujourd'hui parfaitement guéri.

Il eſt bon d'obſerver qu'avant qu'il usât de ces remedes, ſon appétit étoit extrêmement diminué, & qu'il vomiſſoit la plus grande partie des alimens qu'il prenoit, & qu'il lui étoit impoſſible durant les paroxyſmes de pouvoir garder le vin, le bouillon, ou quelque aliment que ce fût, dans ſon eſtomac. Mais il n'eut pas plûtôt pris quelques doſes de mercure qu'il recouvra l'appétit, & ne fut plus ſujet aux mêmes vomiſſemens.

Bien que M. Francia ne ſoit point entierement guéri, il ſe porte beaucoup

mieux qu'il n'a jamais fait, & je ne doute pas que sa santé ne fût beaucoup plus parfaite, s'il eût continué d'user des remedes que je lui avois donnés dans les intervalles d'accès.

HISTOIRE DE M. TRUBY.

MONSIEUR Truby, qui tenoit autrefois le Cabaret qui avoit pour enseigne *les Armes du Roi*, dans le Cimetiere S.Paul, après avoir été plusieurs fois incommodé de la Goute, fut enfin attaqué environ le 7 du mois d'août dernier d'un accès violent qui l'obligea de garder le lit. Ses affaires étoient pour-lors dans un tel état qu'il aima mieux s'exposer à toutes sortes de risques que de les négliger. Je jugeai donc à propos pour satisfaire à sa demande de lui donner de fortes doses de mercure, qui lui procurerent deux vomissemens, une douzaine de selles & des sueurs abondantes, surtout aux pieds qui étoient les parties affectées, ce qui le soulagea beaucoup. Il prit trois jours après une petite dose de ce remede qui produisit le même effet. Ses douleurs cesserent à la troisiéme, & en moins de dix jours il fut en état de

ſortir, & de vaquer à ſes affaires. M. Truby a joüi depuis ce tems d'une ſanté parfaite, & m'a aſſuré que ſon appétit, ſa digeſtion, & ſes autres facultés, n'avoient jamais été en ſi bon état. Il a néanmoins eu l'imprudence depuis qu'il ſort de négliger l'uſage du remede auquel il doit ſa guériſon.

HISTORE DE M. DARE.

JE fus appellé le 15 octobre dernier dans la rue appellée *New castle-Street, Fleet-Marquet*, pour y voir M. Dare. Il me dit qu'il étoit affligé de la Goute depuis pluſieurs années au point d'être obligé de garder le lit deux fois par an, & quelquefois plus, pendant ſix ſemaines, deux mois, & même davantage. Il étoit pour-lors tourmenté d'une grande chaleur & de douleurs ſi violentes, qu'il ne pouvoit remuer les pieds ſans ſouffrir des tourmens incroïables. Je lui donnai tout de ſuite une doſe de mercure qui produiſit ſur lui à peu-près le même effet que ſur M. Truby dont j'ai parlé ci-deſſus, & le mit en moins de trois jours en état de remuer les pieds ſans douleur. Il quitta le lit après avoir pris la ſeconde

dose, & se promena dans sa chambre à l'aide de ses béquilles ; mais la troisiéme le guérit tout-à-fait. Je n'ai pû lui persuader de continuer l'usage de ce remede, de sorte que je ne sçaurois me flatter que sa santé soit de longue durée, bien qu'il m'ait assuré qu'elle est à tous égards des plus parfaites.

HISTOIRE DE M. GANDON.

IL y a environ trois ans que M. Gandon, Armurier dans *New-Bond-Street*, me fit appeller pour me consulter sur une douleur Sciatique qui le rendoit boiteux. Comme il étoit dans la vigueur de l'âge, je lui donnai une forte dose de mercure qui le fit aller par haut & par bas avec tant de succès, qu'il fut entierement guéri le lendemain, sans que la douleur soit revenue depuis. Il jugea cependant à propos de prendre encore quelques petites doses de mercure par précaution.

Comme ces cas sont plus que suffisans pour montrer en général les effets du mercure dans la Goute & les Rhumatismes, je croirois abuser de la patience du lecteur si j'en rapportois un plus grand nombre.

Je n'ai évité d'entrer dans des recherches ſpéculatives que parce que cette conduite eût été incompatible avec le deſſein que je me ſuis propoſé d'établir la certitude de certains faits dont j'ai lû ou entendu faire le recit, ou dont j'ai moi-même été témoin. J'ai cru qu'étant Medecin, & Membre de la Societé, il y auroit de l'inhumanité à priver les malheureux du ſoulagement dont ils ont beſoin par des vûës tout-à-fait incompatibles avec le caractere d'honnête homme, & de Chrétien. J'ai encore évité de donner des formules particulieres dans la crainte de fournir aux Empyriques des matériaux propres à détruire les hommes par le mauvais uſage qu'ils en pourroient faire. J'appelle Empyriques tous ceux qui ont aſſez peu de probité pour ſe joüer de la ſanté & de la vie des hommes, ſans avoir aucune des qualités néceſſaires pour une entrepriſe auſſi difficile, & qui oſent offenſer tous les jours la Providence par des meurtres prémédités, ſans autre motif que celui d'augmenter leur fortune.

On ne peut douter, pour peu qu'on ſoit verſé dans la Medecine, que le premier devoir de ceux qui la profeſſent ne

ſoit de diſtinguer les maladies avec exactitude, & le ſecond d'en prévoir l'évenement, & d'en prédire les ſuites, puiſque ce n'eſt que par-là qu'ils ſont en état de prévenir & d'empêcher les accidens auſquels on doit s'attendre dans le cours d'une maladie, ſans agir au hazard & ſans deſſein ; comme on ne ſçauroit manquer de le faire, ſi on ne poſſede ces qualités dans un degré éminent. Maintenant il eſt certain que la ſcience qui enſeigne à diſtinguer les maladies, & à prédire leurs ſuites, ne peut s'apprendre que dans les écrits d'Hippocrate, d'Arétée, de Galien, & de quelques autres qui l'ont copié ; & qu'on n'a rien ajoûté d'important à ces parties de la Medecine depuis le ſiécle de ce grand Homme. Nous avons, il eſt vrai, deux Auteurs qui, ſelon Boerhaave, ne ſont point à mépriſer dans cette partie ; l'un eſt Proſper Alpin dans ſon livre *de præſagienda vita & morte*, & l'autre Duret dans ſes Commentaires ſur les *Prénotions de Cos*. Mais ils entrent dans une ſi grande théorie, qu'il faut avoir beaucoup de jugement pour diſtinguer les vérités ſolides qui ſont d'uſage d'avec les hypothéſes chimériques qu'ils ont adoptées, & pour diſtin-

guer le corps de l'ombre; de ſorte qu'on peut appliquer à ces imitateurs comparés avec leurs originaux, ce que Cervantes dit des traductions, ſçavoir, qu'elles reſſemblent au revers d'une tapiſſerie où les figures ſont déguiſées par des traits inutiles, & défigurées par la groſſiereté de l'ouvrage. Ceux qui ſont hors d'état par l'éducation qu'ils ont reçûë de recourir aux ſources d'où les parties les plus eſſentielles de la Medecine tirent leur origine, & qui n'ont jamais oui parler, & encore moins parcouru les Auteurs qui y ont puiſé, ſont fort éloignés de connoître les principes d'un art dont la vie des hommes dépend, & dans lequel la faute la plus légére a ſouvent des ſuites funeſtes. De-là vient qu'on entend ſi ſouvent dans les chambres des malades les mots de fiévres nerveuſes, de ſymptômes nerveux, d'eſprits animaux & tel autre jargon inintelligible, qui ne ſert que trop ſouvent d'aſile à l'ignorance, & à l'impoſture, à la honte de la véritable Medecine, & au ſcandale de l'art de guérir.

Je ne ſçaurois quitter ce ſujet ſans relever quelques erreurs groſſieres qui ſe ſont perpétuées de ſiécle en ſiécle, & qui

qui semblent tenir lieu de vérités infaillibles près de ceux qui sont affligés de la Goute. La premiere est que la Goute est une maladie salutaire, qui prévient ou guérit toutes les autres ; & par conséquent qu'on ne peut entreprendre de la guérir sans nuire au malade, & sans l'exposer à d'autres maladies. Ce raisonnement revient au même que si l'on disoit à un homme criminel, pour le consoler, que sa prison le met à couvert des dangers d'un naufrage ou d'une bataille ; il ne pourroit disconvenir sans contredit de cet avantage, mais je doute qu'il se trouvât quelqu'un, qui pour éviter un malheur aussi incertain, voulût s'exposer à être roué vif. On sçait que la violence de la Goute augmente à mesure qu'on avance en âge, & qu'elle cause infailliblement la mort lorsqu'elle est arrivée à un certain point. Quiconque prendra la peine de consulter le Traité de Musgrave qui a pour titre *de Arthritide Anomala*, apprendra que la Goute, loin de prévenir les maladies, occasionne toutes celles qui naissent des affections des parties nobles, comme l'apopléxie, la léthargie, l'asthme, les inflammations du poulmon, l'hydropisie, la dysenterie,

les ulcéres des inteſtins, la paralyſie & autres maladies auſſi dangereuſes qu'incommodes.

C'eſt une opinion communément reçûë dans quelques Provinces de l'Ecoſſe que la galle eſt un préſervatif contre toutes les autres maladies, de ſorte qu'on traiteroit de fou quiconque chercheroit à s'en faire guérir. Quelques-uns même pouſſent la folie ſi loin qu'ils la prennent à deſſein & dans la vûë de guérir les maladies auſquelles ils ſont ſujets. Je ſuis perſuadé que la galle & la Goute ſont également propres à prévenir des maladies; mais la ſaleté & l'incommodité de l'une, & la douleur & le danger de l'autre, rendent peut-être ces ſortes de préſervatifs moins déſirables que les maladies qu'on aſſure qu'elles guériſſent ne ſont redoutables; ſans compter que la vertu préſervative de l'une & de l'autre eſt extrêmement douteuſe & ſujette à caution.

On eſt encore dans le préjugé qu'il eſt auſſi impoſſible d'appaiſer que de guérir la Goute. On doit remarquer à ce ſujet que, quand même on n'auroit point encore trouvé de remede capable de produire ces deux effets, il ne s'enſuivroit pas qu'on ne pût jamais le dé-

couvrir. Il n'y a pas moins de folie que d'inhumanité à renoncer à une semblable recherche, puisque l'on se prive par-là des secours dont on pourroit se flatter dans la plûpart des maladies ausquelles les hommes sont sujets. Si ce sentiment eût prévalu il y a cent ans à l'égard des fievres intermittentes, qui passoient alors pour être aussi incurables que la Goute passe aujourd'hui pour l'être, l'approche de l'automne eût été un sujet continuel de crainte pour une infinité de malades, & c'eût été en vain que les Sauvages de l'Amérique nous auroient communiqué leurs expériences sur le quinquina.

Enfin les Medecins qui insistent si fort sur l'impossibilité de soulager la Goute, agissent avec leurs malades comme Paulo Purgante faisoit avec sa femme, lorsqu'il remettoit au lendemain les caresses qu'elle lui demandoit, sous prétexte que sa complaisance lui seroit fatale; déguisant son impuissance à la satisfaire sous le masque de l'affection & de la tendresse qu'il avoit pour elle; & palliant ainsi le refus d'un plaisir qu'il étoit hors d'état de lui procurer; mais ce n'étoit pas une raison pour que d'autres fussent dans la même impuissance que lui.

Je ne voudrois point assurer positivement que l'on pût guérir entierement la Goute, quoique les faits que j'ai rapportés ci-dessus semblent prouver qu'elle peut être appaisée beaucoup plus parfaitement qu'on ne se l'imagine pour l'ordinaire. C'est au Lecteur à prononcer sur mes raisons, car je ne juge point à propos de les justifier par un plus long commentaire.

Comme j'ai parlé ci-dessus de l'Ethiops antimonial comme d'un remede extrêmement important, je suis bien aise de faire observer qu'on ne le prépare pas également bien dans toutes les boutiques. On le donne en qualité d'alterant, & non point en qualité d'émétique ou de purgatif. Je me suis cependant trouvé depuis quatre mois dans trois occasions, où il a produit ces deux differentes operations avec une violence excessive, bien que je l'eusse pris à chaque fois dans differentes boutiques. Je suis persuadé que l'operation des antimoniaux n'est pas toûjours certaine; & je les ai vû operer dans une occasion avec beaucoup de violence, sans pouvoir découvrir la cause d'un pareil effet. Mais dans les trois cas dont je viens de parler, j'ai eu

lieu de croire que la violence de l'operation avoit été occasionnée par la préparation ; parce que les doses que j'avois prises chez M. Godfrey n'opererent ni par haut ni par bas, mais seulement par la transpiration insensible, ainsi que ce remede doit toûjours le faire.

Enfin ce qui favorise beaucoup la méthode que je propose, est que je n'ai connu personne de ceux qui ont usé des mercuriels dans la vûë d'être guéris de la Goute, qui ne soit encore en vie aujourd'hui, & qui ne jouisse d'une santé beaucoup meilleure, si j'en excepte M. Davis qui est mort de vieillesse, & un autre à qui un excès d'eau de Geneve a causé la mort.

Je vais finir cette Dissertation par quelques citations qui prouvent que je ne suis pas le seul qui aie parlé avantageusement de l'effet du mercure dans la Goute.

» Je me rappelle ici qu'un Gouteux, » que je traitai de la grosse vérole suivant la méthode que je viens de donner, n'a plus senti de douleurs gouteuses depuis ce tems. D'où l'on peut conclurre que le même remede peut guérir » la vérole & la Goute. *Maiz. Prax. Med. Chir.*

» La grosse vérole n'est pas la seule

» maladie que l'usage des salivans tirés
» du mercure puisse guérir radicalement.
» Car des Auteurs très-célébres assurent
» que les mêmes remedes mercuriels
» ont quelquefois guéri des maux de tê-
» te, des vertiges, des manies, des épi-
» lepsies, des ulcéres, des Goutes, &c.
Nuck. de Saliva.

» Le plus puissant de tous les remedes
» contre la Goute est le mercure. *Mayer-
ne de Arthritide.*

» Le mercure est avantageux dans la
» Goute. *Cataneus de Morb Gall.*

» Cette friction guérit aussi les autres
» maladies froides & chroniques causées
» par la surabondance d'une matiere
» phlegmatique, comme les douleurs &
» les nodosités de la Goute, &c. *Massa
de Morb. Gall.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé: *Observations interessantes sur la cure de la Goute & du Rhumatisme*, &c. dont les unes m'ont paru dignes de la curiosité du Public, & les autres ne contiennent rien qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Juillet 1747.

P. DEMOURS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Ames & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *les Œuvres de Medecine de M. Frederic Hoffmann, les Œuvres de M. Boerhaave, traduites en François avec des Commentaires*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce necessaires; A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou en plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autre sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contrescel des présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de les exposer en vente les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits ouvrages se-

ront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imppimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quarante-sept, & de notre Régne le trente-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Je déclare que Messieurs Huart, Durand, & Moreau fils ont interêt pour moitié dans *les Œuvres de Boerhaave en François*; sçavoir, M. Durand pour un quart, Messieurs Huart & Moreau pour l'autre quart; la moitié restante m'appartient seul, de même que *les Oeuvres de Frederic Hoffmann*, qui sont entierement à moi. A Paris, ce 29 Juillet, 1747. *Signé*, BRIASSON.

Registré, ensemble la presente Cession, sur le Registre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 828. fol. 726. conformement aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le premier Août, 1747.
G. CAVELIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de GISSEY.

